







GAZETTE ANECDOTIQUE

DOUZIÈME ANNÉE. — TOME II

GAZETTE
ANECDOTIQUE

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

PUBLIÉE PAR G. D'HEYLLI

Paraissant le 15 et le dernier jour de chaque mois

DOUZIÈME ANNÉE — TOME II



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXVII

AP
20
G25
année 12
t. 2



521440



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 13 — 15 JUILLET 1887

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — M^{lle} Léonide Leblanc. — Nicolas Leblanc. — Incendie du théâtre Lafayette à Rouen. — Affaire Stoullig et Capoul. — M^{me} Hading — M. Vianesi, à l'Opéra. — Débuts de M^{lle} Adiny. — Statue du P. Captier. — Départ du général Boulanger pour Clermont. — Lettres inédites de V. Hugo.

Varia : En revenant de la revue. — Le Baron Seillière. — La Genèse de *Vautrin*. — M. Jules Lemaître, poète. — Dumas peint par Dumas. — Le Prix d'un quatrain. — Bilan des seize derniers Salons. — La Campagne à Paris. — Poésies campagnardes. — Mots de la Quinzaine.

Petite Gazette. — Nécrologie.

Variétés. — Le Haricot.

26 juin.

LA QUINZAINE. — Saviez-vous que M^{lle} Léonide Leblanc avait été engagée à la Comédie-Française? Pour notre part, nous venons d'apprendre aujourd'hui, et à la fois, la négociation de cet engagement et sa rupture.

Il y a déjà longtemps, sous M. Perrin, que cette

question avait été soulevée. Mais M^{lle} Leblanc, qui était très protégée d'un côté, était aussi très combattue d'un autre. M. Perrin eut peur d'un scandale, et M^{lle} Leblanc resta à l'Odéon, où elle a eu quelques rôles heureux. Quand Claretie arriva au pouvoir, l'affaire fut reprise de nouveau, et cette fois avec plus de succès, car M^{lle} Leblanc fut engagée, et même elle a failli débiter ces jours-ci dans *les Jeux de l'amour et du hasard*. Ce qui en serait advenu, nous l'ignorons ! Or, voici qu'aujourd'hui M^{lle} Leblanc, prise de peur, recule devant la tentative, envoie un certificat de médecin constatant qu'elle est gravement malade, et donne en même temps sa démission irrévocable et définitive. Il y a là un dessous de cartes dont nous connaissons bien quelque chose, et dont le mieux cependant est de ne pas parler. D'ailleurs M^{lle} Leblanc se préparait à jouer une grosse partie. Elle l'eût peut-être perdue, et elle perdait tout en même temps ; tandis qu'il lui sera toujours loisible de nous montrer à l'Odéon ses jolis yeux, ses belles épaules et son aimable talent.

28 juin.

— On ne connaît guère, en dehors du monde scientifique, le chimiste Nicolas Leblanc, auquel une statue a été élevée et inaugurée aujourd'hui dans la cour d'honneur du Conservatoire des arts et métiers. Et cependant Leblanc est l'inventeur d'un procédé pour la fabrication

de la soude artificielle, qui a fait jadis une révolution dans l'industrie, et dont l'illustre chimiste Dumas disait que cette découverte « était un des plus grands bienfaits, sinon le plus grand, dont les arts chimiques eussent été dotés depuis un siècle ».

La statue de Nicolas Leblanc est en bronze, et elle a pour auteur le regretté statuaire Auguste Hiolle, récemment décédé. Le socle est de M. Ancelet, architecte du Conservatoire. Il porte l'inscription suivante :

NICOLAS LEBLANC

Né en 1742. — Mort en 1806.

Extrait la soude
du sel marin
en 1790

—
Souscription internationale
1886

Plusieurs discours ont été prononcés : par MM. Dautresme, ministre du commerce et de l'industrie ; Péligot, membre de l'Institut, et le colonel Laussedat, directeur du Conservatoire des arts et métiers. Un frère de Nicolas Leblanc, qui avait été professeur à ce Conservatoire, a un buste au Père-Lachaise. Enfin Leblanc a un petit-fils, bien connu comme peintre paysagiste, M. Auguste Anastasi, devenu aveugle et aujourd'hui retiré aux Batignolles.

— Encore un théâtre qui vient de brûler, mais heureu-

sement sans qu'il y ait eu mort de personnes. Le théâtre de la rue Lafayette à Rouen a été totalement incendié cette nuit, vers trois heures du matin. Dans la soirée on avait joué l'opérette des Bouffes-Parisiens : *Joséphine vendue par ses sœurs*.

29 juin.

Il y a quelques semaines, au cours d'une représentation de bienfaisance donnée au théâtre des Nations, sous le patronage de la duchesse d'Uzès, le ténor Capoul se porta à des voies de fait sur notre aimable confrère et ami Stoullig, du *National*, qui avait apprécié un peu sévèrement peut-être les défaillances du talent aujourd'hui amoindri du célèbre artiste. Un duel menaçait de s'ensuivre ; mais M. Stoullig, en sa qualité d'offensé, ne voulut pas faire à Capoul l'honneur de croiser le fer avec lui, et il le traduisit tout vulgairement en police correctionnelle.

L'affaire est venue aujourd'hui devant la 9^e chambre, M^e Pelletier plaidant pour M. Stoullig, et M^e Carraby défendant M. Capoul.

M^e Pelletier traite un peu durement M. Capoul dans sa plaidoirie... « Il a donné, dit-il, aux garçons bouchers leur mode de coiffure, et n'aurait pas dû emprunter aux garçons maçons leur mode d'envoyer des cartels... »

Le président, M. Grehers, rappelle l'avocat aux convenances. Mais le tribunal n'en condamne pas moins

M. Capoul à vingt-quatre heures de prison, à 200 francs d'amende et 1 franc de dommages-intérêts que M. Stoullig s'est borné à demander.

30 juin.

M^{me} Jane Hading, la charmante comédienne du Gymnase, a engagé deux procès contre son mari. Le premier est une instance en divorce, qui suit en ce moment son cours. Le second est un simple procès de comédienne à directeur de théâtre. En effet, M^{me} Hading, qui est encore engagée au Gymnase jusqu'au 31 août 1889, voudrait bien se soustraire à cet engagement, et en accepter un autre, très lucratif, qui lui est offert au théâtre de l'Odéon pour la saison prochaine. Mais M. Koning, qui a, paraît-il, de bonnes raisons pour ne pas être agréable à sa femme, refuse absolument son consentement. De là procès.

L'affaire est venue aujourd'hui devant la 1^{re} chambre du tribunal civil de la Seine, et M^{me} Hading, bien que son avocat ait tenté de faire valoir auprès des juges les difficultés de la situation très délicate de la comédienne obligée de vivre journellement, par suite de ses devoirs professionnels, dans la société de son mari contre lequel elle plaide, d'autre part, M^{me} Hading, disons-nous, a été déboutée de sa demande. Nous la verrons donc encore pendant plus de deux ans au Gymnase. A ce propos nous formons un vœu : c'est que, d'ici là,

deux époux si bien faits pour s'entendre et se compléter trouvent un point de rapprochement quelconque par suite duquel Jane Hading serait définitivement conservée à la scène du boulevard Bonne-Nouvelle.

1^{er} juillet.

Cérémonie, au Palais de l'Industrie, de la distribution des médailles aux artistes récompensés du dernier Salon, qui a fermé ses portes hier 30 juin. Le nouveau Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, M. E. Spuller, préside la solennité et prononce un discours très applaudi en réponse à celui de M. Bailly, président de la Société des artistes français.

Dans son discours, également acclamé, M. Bailly fait le détail des œuvres utiles entreprises par la Société, surtout au point de vue des secours et des pensions accordés à des artistes malheureux. Il parle notamment de la fondation d'une maison de retraite en faveur de laquelle la Société peut dès à présent consacrer un capital de 50,000 francs, lequel s'accroît tous les jours.

A propos du dernier Salon, citons quelques chiffres intéressants : pendant sa durée, qui a été de 57 jours, le Salon a reçu plus d'un demi-million de visiteurs (562,577). Dans ce nombre on a compté 282,577 entrées payantes et 280,000 entrées gratuites. Les recettes brutes atteignent 360,000 francs dont 340,000

provenant des droits d'entrée. Cette dernière somme dépasse de 30,000 francs celle qui avait été encaissée l'année dernière.

— M. Vianesi, le nouveau chef d'orchestre de l'Opéra, a pris aujourd'hui possession du fauteuil. On avait craint quelque scandale, le chef d'orchestre remercié, M. Altès, ayant émis la prétention de ne partir qu'à la fin de la présente année, et ayant même notifié ses intentions hostiles par ministère d'huissier. Mais tout s'est bien passé; M. Altès ne s'est pas montré, et M. Vianesi s'est paisiblement installé au fauteuil, pour diriger une excellente représentation des *Huguenots*.

M^{lle} Adiny continuait ses débuts dans le rôle de Valentine, où elle a non moins réussi que dans celui d'Aïda. On ne peut lui reprocher qu'un peu trop de zèle et d'exubérance; mais ce sont là des défauts faciles à corriger. Quant à M. Vianesi, la salle tout entière l'a accueilli avec une faveur marquée; on a fait bisser, en son honneur, toute la grande scène de la conjuration, et il a été personnellement très applaudi. Son archet est à la fois entraînant et souple, et il a semblé qu'il réveillait comme d'un long sommeil les masses orchestrales de l'Opéra auxquelles M. Altès avait laissé prendre l'habitude d'assoupissements trop prolongés.

— A propos des *Huguenots*, citons ce fait que c'était, ce soir-là, la 81^{re} représentation de ce célèbre ouvrage. Notre ami Albert Soubies nous donne, en outre, dans

le 13^e volume de son intéressant *Almanach des Spectacles*, qui vient de paraître, le chiffre des représentations obtenues, jusqu'au jour de sa publication, par les plus célèbres opéras du répertoire actuel :

<i>Robert le Diable</i>	711	représentations.
<i>Le Prophète</i>	533	—
<i>L'Africaine</i>	389	—
<i>Guillaume Tell</i>	736	—
<i>La Favorite</i>	597	—
<i>La Juive</i>	505	—
<i>Faust</i>	475	—

3 juillet.

Inauguration à l'École Albert-le-Grand, d'Arcueil, de la statue du P. Captier, fondateur de cette école (1863), et qui a été fusillé le 26 mai 1871, à la Butte-aux-Cailles, par les soldats de la Commune, avec les Pères, les sœurs et les serviteurs de son établissement. Un seul Père, l'abbé Rousselin, qui dirige aujourd'hui ce grand et prospère établissement d'instruction, échappa au massacre.

La statue, qui est en marbre blanc, est l'œuvre du sculpteur Bonassieux, membre de l'Institut. Sur le socle sont gravées, en lettres d'or, ces paroles, les dernières que le P. Captier ait prononcées avant de mourir : « Pour le bon Dieu!... » La cérémonie, qui avait attiré un grand nombre d'anciens élèves de l'École, était

présidée par M^{sr} Thomas, archevêque de Rouen, qui a prononcé un discours.

8 juillet.

Le général Boulanger, l'ancien Ministre de la guerre, est parti aujourd'hui pour Clermont-Ferrand où il va prendre le commandement du 13^e corps d'armée. On pense bien que les patriotes, ou prétendus tels, n'ont pas laissé échapper cette nouvelle occasion de manifester. En effet, depuis l'hôtel du Louvre, où logeait le général, jusqu'à la gare de Lyon, où il est allé prendre le train, une foule considérable lui a fait cortège, menaçant de dételer sa voiture, criant, hurlant, rendant presque impossible la marche des chevaux, et arrêtant même dans la rue la circulation publique.

A la gare, la foule est encore plus nombreuse et plus bruyante : les salles d'attente sont d'abord envahies, puis les quais du départ. On ne peut décrire le spectacle scandaleux qui a eu lieu à ce moment ! Les wagons sont pris d'assaut par un populaire en délire, et le général est foulé, bousculé, presque renversé par le flot toujours croissant de ses admirateurs. A un certain moment le tumulte se divise : en effet, Paul Déroulède et plusieurs de ses ligueurs arrivent en délégation. La foule se détourne sur eux, et pendant ce temps le général peut prendre place dans son wagon. Mais bientôt, plus compacte encore, la masse populaire

s'avance, entoure le wagon, le détache, et il s'en faut de peu que le général n'y demeure pour longtemps emprisonné. Enfin on parvient à le dégager, on le place sur une locomotive qui l'emmène à toute vapeur jusqu'à la gare de Charenton où le reste du train va le rejoindre. Il est alors plus de dix heures du soir, et le train devait partir à huit heures !

Cette incroyable échauffourée a mécontenté tout le monde : sous prétexte de patriotisme, certaines gens en sont arrivés à provoquer des manifestations qui vont bien au delà du sentiment si généreux qui, à première vue, semble les inspirer. La réputation du général Boulanger ne peut, en tout cas, rien gagner à de semblables aventures...

LETTRES INÉDITES DE VICTOR HUGO. — Les deux lettres qui suivent ont été adressées à Octave Lacroix ; elles n'ont jamais été publiées, et nous les copions sur l'original.

I

Après l'envoi à Victor Hugo de son volume de poésies, *les Chansons d'avril*, Lacroix reçut la lettre suivante :

16 décembre 1853. Marine Terrace.

Merci, doux et cher poète. Vos charmantes hirondelles sont venues nicher dans ma fenêtre. Elles battent de l'aile à tra-

vers mon visage. Les hirondelles du poète valent encore mieux que les hirondelles de Dieu. Les hirondelles de Dieu ont peur de l'hiver ; les vôtres n'ont pas eu peur de l'exil. Merci.

J'ai lu tout ce noble et gracieux volume. J'y ai trouvé mon nom, celui de ma femme, tous nos souvenirs amis, tous mes chauds rayons d'autrefois. Que de beaux vers ! que de jolis vers ! Tout cela est jeune, probe, frais et bon. Vous avez un talent qui panse le cœur.

Continuez. Tant que vous ferez des vers, j'en lirai. Que la poésie soit la bienvenue dans l'adversité ! Tant que l'oiseau bleu viendra cogner du bec à ma croisée, je l'ouvrirai, et je dirai à Dieu comme à vous : Merci !

Je vous serre la main.

VICTOR HUGO.

II

Octave Lacroix ayant rendu compte, dans le journal *l'Europe*, du volume consacré par M^{me} Hugo à la gloire littéraire de son mari, sous le titre de : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, reçut du grand poète le joli remerciement que voici :

Heidelberg, 5 septembre 1863.

Il y a de gracieux hasards. Je traverse en ce moment, très rapidement, Heidelberg ; ce matin, dans l'hôtel Adler où je suis descendu, mes yeux sont tombés sur un ancien numéro de journal. C'est *l'Europe* du 28 juin. Le feuilleton de ce numéro est signé de vous, Monsieur, et c'est le livre de M^{me} Victor Hugo qui en est le sujet. La surprise a été charmante. Je suis tout ému de cette page éloquente et douce écrite par

vous à propos de moi, et avec une si noble cordialité. Je suis heureux toutes les fois que dans un poète je sens un ami. Vos beaux vers me l'avaient déjà prouvé. Votre prose excellente et délicate me le confirme aujourd'hui. M^{me} Victor Hugo, si votre article lui est parvenu à Guernesey, vous a certainement écrit pour vous dire toute sa gratitude, mais je tiens à y joindre la mienne. C'est mon cœur qui remercie le vôtre.

L'Europe est un journal libre, chose rare en ce temps. Votre noble et bel article est là à sa place.

Croyez, Monsieur, à ma profonde cordialité.

VICTOR HUGO.

VARIA. — *En revenant de la revue!*.. — C'est le titre de la chanson à la mode que fait valoir et qui fait valoir Paulus, le maître chanteur du jour : Paulus, c'est tout dire !

« Il serait superflu, nous dit Hugues Le Roux dans *le Temps*, de vanter sa diction mordante et l'agilité précise de ses gestes. Il ne reste plus rien à vous apprendre, ni sur sa voix de cuivre, ni sur son visage glabre et ferme, latin comme son nom, face de consul ou de nonce, qui reste grave au repos et sur laquelle la grimace, bien qu'habituelle, semble pourtant étrangère. L'histrion Paulus est connu de tout l'univers. Quant à la chanson qu'il a rendue fameuse, et que Paris porte aux nues, il faut confesser à la face du monde qu'elle est accomplie de tous points. Elle est graveleuse et patriotique; elle est inepte, elle est ignoble. Le monstre louche que maudit Nicolas, la honteuse équivo-

que, y répand son venin le plus fétide. Cette chanson offense toutes les pudeurs, celle des patriotes, celle des honnêtes gens et celle des voluptueux. Il n'y manque aucune laideur, et, comme *Boulangier* y rime à *admirer*, c'est l'hymne des braillards, c'est la *Marseillaise* des mitrons et des patronnets, des bobines et des calicots qui pensent régénérer la France. Tout le public de l'Alcazar est transporté d'enthousiasme et d'ahurissement quand Paulus chante en galopant sur un cheval imaginaire :

Ma sœur qu'aim' les pompiers,
Acclam' ces fiers troupiers.
Ma tendre épouse bat des mains
Quand défilent les saint-cyriens.
Ma bell'-mèr' pouss' des cris
En r'luquant les spahis ;
Moi, j'faisais qu'admirer
Notr' brav' général...

« Alors ce sont des cris, des hurlements, des chapeaux en l'air.

« Le grand Paulus poursuit avec l'orgueilleuse satisfaction d'un homme qui, mêlé à des événements publics, concourt au salut et à la grandeur de sa patrie ; artiste et citoyen, il chante fièrement :

Ma sœur, qu'était en train,
Ram'nait un fantassin ;
Ma fille, qu'avait son plumet,

Sur un cuirassier s'appuyait.
Ma femme sans façon
Embrassait un dragon,
Ma bell'-mère au p'tit trot
Galopait au bras d'un turco.

« On apprendra peut-être avec intérêt que cet hymne est le produit d'une double inspiration. Deux poètes, MM. Delormel et Garnier, s'il faut dire leurs noms, se sont unis pour enfanter une œuvre si parfaite. »

Le Baron Seillière. — On a fait grand bruit à propos de l'internement du baron Seillière à la maison de santé du docteur Falret. Les uns prétendent qu'il est fou ; les autres, au contraire, veulent voir dans cette séquestration individuelle un acte coupable dont le but serait de conserver à une famille, déjà riche, les biens depuis longtemps compromis de l'interné. Il y a même eu, à ce sujet, à la Chambre, une interpellation qui n'a abouti à rien de pratique, car le baron Seillière n'a pas recouvré sa liberté.

En somme, est-il fou ? n'est-il pas fou ?

Le baron Seillière passe ses journées à rédiger de prétendus mémoires, dont voici un extrait, où il retrace les origines qu'il se suppose :

Du 19 juin 1887 :

Ma généalogie précise

Jupiter et Junon

Confucius

Moïse

Salomon

Jules César.

Un rejeton apparaît dans le désert, Mahomed. Puis moi. A chercher naturellement la filiation de ma famille récente. Et on trouvera que j'ai, par très loin, un aïeul de sang maure.

Je suis le petit-fils de Don Juan d'Autriche et d'une fille maure de sang pur de Mahomed, qu'il a faite prisonnière à la bataille de Lépante. Mon instinct m'a fait acheter *il y a trois ans* un bijou souvenir de mon aïeul portant une inscription que personne ne comprend. J'étais très à court d'argent, et rien n'a pu m'empêcher de l'acheter.

Salut et souvenir à mon grand-père Don Juan. Mes humbles respects à ma grand'mère du sang des Purs.

En traduisant S..., en espagnol puis en maure, on aura le nom de ma grand'mère Don Juan. Mon nom est celui de la fille de Mahomed, l'unique de son sang pur.

Cheillire de la Seillire. La logique de ma filiation est bien claire, et je porte mon nom francisé qui veut dire en maure : Chef, et Mahomed ne l'a pas donné à la légère à sa fille.

20 juin. — Mahomed eut une seule fille légitime, ma grand'mère, dont je porte le nom. Par un hasard, sa progéniture est faite prisonnière à Lépante par Don Juan, qui devait avoir quelque trace de sang pur dans les veines. Son affinité lui fait épouser devant Dieu cette Mauresque, et il n'ose l'avouer à cause du préjugé de religion. Puis moi, dont je vais expliquer l'incarnation et qui résume tous mes ancêtres. Ma vie, jusqu'à ce jour, est une vie de passion aussi sublime que celle de Jésus, qui versa son sang pour la rédemption de l'humanité, payer la faute de ses ancêtres.

21 juin. — Les forêts, les produits de la terre, tout cela

est faux. Le charbon de terre, c'est nos anciens arbres des forêts en'ous, et, en faisant renaître le paradis terrestre que Dieu a changé en déserts, vous aurez là la végétation, les légumineuses et les vrais aliments créés par Notre Père pour ceux créés par lui à son image. Tout cela va renaître par Dieu, qui se sert de moi comme instrument inconscient et se pliant toujours sans aucune exception comme cela a été l'emblème de ma vie passée comme dans ma vie future, pour être le vrai Messie attendu et annoncé depuis la première faute de l'homme créé à son image. *Gloria, gloria, gloria Dei Patris « Noster »*.

Inconsciemment et par sa volonté seule, j'ai été nourri de sa manne pure comme mon ancêtre Moïse, etc., etc.

MARIE CHEILLIRE.

Il est regrettable que le ministre de l'intérieur n'ait pas cru devoir lire à la tribune, lorsqu'il a répondu à l'interpellation relative au baron Seillière, le bizarre document que nous venons de reproduire ; c'eût été là, à coup sûr, le meilleur argument et le plus décisif pour la cause si délicate qu'il défendait.

La Genèse de « Vautrin ». — Le journal *le Témoin* vient de publier une étude détaillée et des plus complètes sur Frédéric Lemaître. A propos du célèbre drame de Balzac, *Vautrin*, qui ne fut joué qu'une seule fois au théâtre de la Porte-Saint-Martin (14 mars 1840), l'auteur de cette étude, M. Henry, nous donne le curieux renseignement qui suit :

« Balzac était alors, comme il le fut toute sa vie,

tourmenté par le désir d'une fortune rapide. Après de fâcheuses spéculations en librairie et mille projets inexécutés d'explorations lointaines, il avait songé au théâtre comme au plus ingénieux moyen d'obtenir, par un gros gain, la faculté de se libérer des embarras financiers qui l'accablaient. Décidant, avec son esprit pratique, qu'il lui était défendu d'arriver seul au théâtre pour y gagner de l'argent, il réunit un jour quatre de ses amis.

« Je lis demain à Harel un drame en cinq actes », leur dit-il, et, comme les assistants affriolés s'asseyaient, dans l'espoir d'une audition préalable : « La pièce n'est pas faite, poursuit simplement Balzac, mais j'ai des échéances très chargées, et nous allons bâcler le *dramo-rama* pour toucher de la monnaie. Un acte de drame n'a pas plus de quatre à cinq cents lignes ; on peut les écrire dans sa journée et dans sa nuit. Gautier fera un acte, Ourliac un autre, Laurent Jan le troisième, De Belloy le quatrième, moi le dernier, et je lirai à midi, comme il est convenu. »

Sur des indications très brèves, les quatre écrivains se mirent à la besogne qui, naturellement, ne fut pas menée à bonne fin. Quelques phrases seulement de cette improvisation multiple demeurèrent dans le drame définitif qui ne fut achevé que longtemps plus tard avec la collaboration sérieuse de Laurent Jan. *Vautrin* terminé, Harel, qui n'avait pas moins besoin d'argent que

Balzac, le demanda avec instance et l'obtint à la seule condition d'engager Frédérick Lemaître pour le principal rôle.

Conduit par Gautier aux Jardies, Frédérick fut absolument séduit par la faconde brillante du romancier. Le drame, auquel il indiqua des modifications aussitôt acceptées, ne lui plut pas moins, et c'est avec une joie très vive qu'il se mit à l'étude.

L'auteur et l'acteur avaient compté sans la censure. Trois fois elle rejeta *Vautrin*. »

Pendant *Vautrin* fut joué. Mais Frédérick s'étant fait dans son rôle la tête du roi Louis-Philippe, la pièce fut aussitôt interdite. Il faut ajouter, d'ailleurs, que, même sans cette circonstance, son succès eût été de fort médiocre durée.

M. Jules Lemaître, poète. — Tout comme Sainte-Beuve, son ancêtre en critique, M. Jules Lemaître a débuté par un volume de vers. Les poésies de Joseph Delorme sont peut-être un peu moins libres et un peu moins gaies que celles de M. Lemaître, mais ce dernier n'en ira pas moins à l'Académie, tout comme y alla Sainte-Beuve; et s'il trouve moyen d'intercaler dans son discours de réception la pièce suivante, tirée de son volume de début, *les Médaillons*, nous lui prédisons un véritable succès de lecture. Le médaillon en question est intitulé *Nini-Voyou*.

Qui ne la connaissait, hélas !
Aux bons endroits du « Boule-Miche ! »
Mon Dieu ! comme elle parlait gras
Et buvait sec, la pauvre biche !

O Nini,
N, i, ni,
C'est fini.

Elle n'avait jamais un sou ;
Elle était franche et très facile,
On l'appelait *Nini-Voyou*.
« Encore une étoile qui file ! »

Elle avait des chats dans la voix,
Elle était pâle, elle était blonde. !
Elle avait les deux yeux grivois
Et culottés tout à la ronde.

Hélas ! ayant trop chahuté,
Elle détraqua sa machine,
Et naguère, à la Charité,
Elle mourut de la poitrine.

Alors pour l'enterrer on fit
Une collecte funéraire ;
Plus d'un ayant connu son lit,
Trouva bien de payer sa bière.

A l'église on vous la porta
Ni plus ni moins qu'une chrétienne.
Un jeune curé lui chanta
Mainte oraison et mainte antienne.

Des garçons de cafés, en deuil,
Relevaient la lugubre fête.

Des houris suivaient le cercueil :
Le curé faisait une tête !...

Un drap virginal aux plis blancs
Couvrait le corps de l'hétaïre.
O Nini ! dans tout autre temps
Comme cela t'aurait fait rire !...

Dumas peint par Dumas. — M. Gabriel Ferry reproduisait dernièrement, dans *la Revue d'art dramatique*, ce piquant portrait d'Alexandre Dumas fils à l'âge de vingt-deux ans, tracé par son père en 1846, alors qu'il l'emmenait avec lui à Madrid pour assister au mariage du duc de Montpensier.

« Que vous dirai-je de mon fils?... Il est venu au monde à cette heure douteuse où il ne fait plus jour et où il ne fait pas encore nuit ; aussi l'assemblage d'antithèses qui forme son étrange *moi* est-il un composé de lumière et d'ombre ; il est paresseux, et il est actif ; il est gourmand, et il est sobre ; il est prodigue, et il est économe ; il est défiant, et il est crédule ; il est blasé, et il est candide ; il est insoucieux, et il est dévoué. Il a la parole froide, et il a la main prompte : il se moque de moi de tout son esprit et m'aime de tout son cœur. Enfin, il se tient toujours prêt à me voler ma cassette comme Valère, ou à se battre pour moi comme le Cid. D'ailleurs, possédant la verve la plus folle, la plus entraînante, la plus obstinée que j'aie jamais vue étinceler

aux lèvres d'un jeune homme de vingt et un ans, et qui, pareille à une flamme mal enfermée, se fait jour incessamment, dans la rêverie comme dans le danger, dans le sourire comme dans les pleurs.

« Au reste, montant résolument à cheval, tirant suffisamment l'épée, le fusil, le pistolet, et dansant d'une façon supérieure toutes les danses de caractère qui se sont introduites en France, depuis le trépas de l'anglaise et l'agonie de la gavotte. De temps en temps nous nous brouillons, et, comme l'enfant prodigue, il prend sa légitime et quitte la maison paternelle; ce jour-là, j'achète un veau et je l'engraisse, bien certain qu'avant un mois il en reviendra manger sa part. Il est vrai que les mauvaises langues disent que c'est pour le veau qu'il revient, et non pour moi; mais je sais à quoi m'en tenir là-dessus. »

Le Prix d'un quatrain. — *La Revue des autographes* taxait dernièrement à huit francs les quatre vers d'Alphonse Karr que voici :

De leur meilleur côté tâchons de voir les choses :
Vous vous plaignez de voir les rosiers épineux ;
Moi, je me réjouis et rends grâces aux dieux
Que les épines aient des roses.

Le quatrain est fort joli, mais peut-être perd-il un peu de sa valeur pour les personnes qui savent qu'Alphonse Karr n'a fait là que mettre en vers une pensée

déjà exprimée par Shakespeare avec plus de concision et d'énergie.

Bilan des seize derniers Salons. — Voici la curieuse statistique des œuvres exposées dans les divers salons qui se sont succédé depuis 1872 au Palais de l'Industrie.

	Peintures et dessins	Sculptures et médailles	Archi- tectures	Gra- vures	Totaux
	—	—	—	—	—
1872	1530	334	55	142	2069
1873	1491	419	43	180	2067
1874	2628	633	104	292	3657
1875	2827	666	105	264	3862
1876	3029	666	76	262	4033
1877	3554	673	83	306	4616
1878	3987	685	56	257	4985
1879	4746	716	94	349	5895
1880	6042	731	111	335	7259
1881	3559	850	130	385	4924
1882	4000	937	154	471	5612
1883	3263	1093	158	420	4943
1884	3242	784	165	474	4665
1885	3271	1118	188	457	5034
1886	3415	1325	174	502	5416
1887	3563	1092	187	476	5318

Total général des œuvres d'art exposées depuis 1872. 74,408
dont 54,147 peintures. On a calculé que ces tableaux mis bout à
bout couvriraient un espace de 150,000 mètres carrés.

La Campagne à Paris. — C'est sous ce titre que nous rapportons à nos lecteurs un bien joli mot cité dernièrement par Aurélien Scholl dans une de ses chroniques du *Matin*.

Dans l'hôtel qu'il occupe boulevard Rochechouart, Rochefort a aussi un jardin. C'est un petit coin de verdure assez agréable, renfermant même quelques arbustes.

Dernièrement, après dîner, Rochefort et ses invités prenaient le café, — on ne peut pas dire *au grand air*, — mais, au moins, à l'air.

« Quand on passe l'été à Paris, dit un de ces messieurs, il est charmant de pouvoir respirer sans aller dans la rue.

— Ce jardin est fort agréable », affirma un journaliste.

Le jeune député Laguerre, regardant autour de lui, ajouta : « Et comme *les maisons y viennent bien !* »

Poésies campagnardes. — Le doyen des artistes de l'Odéon, l'excellent Fréville, est aussi un lettré distingué. Nous avons déjà signalé ici même, en 1880, son *Traité de récitation*, parvenu aujourd'hui à sa troisième édition, et que M^{me} Sand avait honoré de son suffrage.

Nous recevons de Fréville une lettre, dans laquelle il nous parle de ses travaux. Il a patiemment réuni des notes, des traductions; il a même écrit des chroniques,

légendes et contes de la basse Normandie. « Ce sont là, nous dit-il, de simples curiosités campagnardes... » Et plus loin il nous cite des vers, et notamment quelques pièces d'un paysan normand contemporain de Ronsard, auteur du joli et naïf sixain que voici :

Ton cœur que tu m'avais donné,
Ma charmante fille, en gage,
Ne l'ai perdu, ni détourné,
Ni mis à mauvais usage.
Je l'ai mêlé avec le mien,
Je ne sais plus quel est le tien...

L'éditeur qui voudrait rendre à Fréville le service de publier ses recueils de curiosités littéraires et poétiques de la vieille Normandie ferait un bien vif plaisir à ce brave comédien.

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Entre clubmen :

« Je ne comprends pas qu'ayant une femme aussi charmante, vous vous acoquiniez avec toutes ces demoiselles.

— Que voulez-vous, mon cher? J'ai l'horreur des femmes mariées. »

(Charivari.)

Chez le concierge :

« Monsieur et Madame sont-ils chez eux ?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien, alors, je repasserai. »

~~~~~  
Dans le monde :

« Je ne comprends pas que vous fréquentiez cette évaporée de M<sup>me</sup> X... C'est une femme qui se permet tout.

— Qu'importe ! si elle ne permet rien ! »

~~~~~  
Dans la gaieté générale d'un dîner qui se termine, une dame au corsage opulent paraît mélancolique, et à son voisin qui lui demande la cause de sa tristesse elle répond :

« C'est que mon mari, qui ne m'avait jamais quittée, est parti aujourd'hui pour un long voyage. Quand j'ai vu s'éloigner le train, un gros soupir a soulevé ma poitrine.

— Je le crois bien : un petit n'aurait jamais pu. »

(*Gil Blas.*)

~~~~~  
Entre boulevardiers :

« Ce qui m'adoucit un peu la perte de mon oncle, c'est qu'il ne s'est pas vu mourir.

— Il avait donc perdu sa connaissance ?

— Non, il était aveugle depuis deux ans. »

~~~~~

Au tribunal, une quinquagénaire évidente déclare avoir trente-sept ans.

« Levez la main, lui dit le président, et jurez de dire la vérité... à partir de maintenant, bien entendu. »

(*Gil Blas.*)

PETITE GAZETTE. — Notre confrère Henri de Lapommeraye vient d'être, pour la troisième fois, réélu à l'unanimité et par acclamation président de l'Association polytechnique pour trois ans (1887-1890).

Sarah Bernhardt vient de terminer sa grande campagne artistique en Amérique. La recette totale de cette campagne a été, d'après les journaux du Nouveau-Monde, d'un million de dollars (cinq millions de francs). Sur cette fabuleuse recette Sarah Bernhardt a touché, disent les mêmes journaux, 1,500,000 francs !

— On a vendu, le 1^{er} de ce mois, à l'hôtel Drouot, une singulière collection qui se composait exclusivement de cachets à la cire des maisons royales et des principales familles de la France et de l'Europe. Le collectionneur, feu M. Dubrunfaut, avait réuni ainsi 13,000 cachets fort bien conservés, et arrangés méthodiquement dans 600 boîtes environ. Il lui avait fallu plus de vingt ans d'opiniâtres recherches pour mener à bien cette minutieuse entreprise. Cependant le tout s'est péniblement vendu 150 francs, c'est-à-dire un prix inférieur, à coup sûr, à la seule valeur des boîtes !

— On vient de vendre à Londres la collection de tableaux du comte de Lonsdale. Elle comprenait 120 tableaux, tous de premier choix. Voici les prix atteints par quelques-uns des tableaux, où l'Ecole française a fait glorieuse figure :

Boucher : *Mme de Pompadour*, en robe de soie bleue ornée de rubans et guirlandes de roses, assise à son bureau,

tenant un livre dans sa main droite, tableau provenant de la collection du vicomte de Cypierre, parenchères de 10,000 fr., est monté à 260,000 francs.

J.-B. Santerre : *Mlle de Marez*, de la Comédie-Italienne, en robe de velours bleu et écharpe cramoisie, 52,500 fr. — Boucher : *les Cueilleuses de fleurs*, 26,000 fr.; du même : *le Triomphe d'Amphitrite*, 15,750 francs. — J.-L. Tocqué : *Mme Sallé*, assise, tenant un livre et une bonbonnière, 21,775 fr. — Drouais : *le Joueur de guitare*, 18,375 fr., et enfin, du même : *Mme Du Barry*, en robe de gaze, tenant une corbeille de roses, 24,800 francs.

NÉCROLOGIE. — 28 juin. Joseph de Filippi, ancien secrétaire du Théâtre-Italien à la salle Ventadour, très connu comme publiciste et critique d'art. Il avait soixante-cinq ans.

3 juillet. Un autre critique d'art et fécond publiciste, bien connu à Paris, M. René Ménard, est mort aujourd'hui à l'âge de soixante ans. Il avait d'abord fait de la peinture, et travaillé dans l'atelier de Troyon. Il laisse un fils qui se prénomme également René, et qui s'est déjà fait remarquer comme peintre de genre aux deux derniers Salons.

4. — Enfin un troisième critique d'art, rédacteur des *Débats*, M. Charles Clément, est mort à son tour le 4 juillet. Il laisse aussi divers ouvrages estimés, et il avait une grande notoriété comme critique dans le monde des sculpteurs et des peintres.

4. — Le célèbre professeur de piano, Félix Le Couppey. Il était né à Paris en avril 1814. En 1828 il eut le premier prix de piano au Conservatoire, et celui d'harmonie en 1830. Il a formé de nombreux élèves pendant ses longues années de professorat. Dès 1831, à dix-sept ans à peine, il était chargé au Conservatoire d'une classe d'harmonie et d'accompagnement avec le titre de professeur adjoint. C'est une des carrières les plus précoces et les mieux remplies qu'on puisse citer.

VARIÉTÉS

LE HARICOT

Nous avons déjà cité des vers de M. Bozérian, éminent jurisconsulte, aujourd'hui sénateur. Voici encore une pièce de sa composition dont son auteur distribue sans bruit des copies à ses amis, mais qu'il n'a pas mise dans le commerce.

J'avais, ce matin-là, mangé des haricots,
De splendides soissons, bien rondelets, bien gros :
Je ne sais s'ils étaient à la russe, à l'anglaise,
Je sais qu'ils étaient bons : aussi, fort à mon aise,
Sans songer aux périls qu'on court en pareil cas,
J'en avais coup sur coup avalé deux grands plats.

A peine je venais d'achever ma curée,
Avant qu'elle ne fût encore digérée,
Je vis soudain paraître, une lettre à la main,
Un messager porteur d'un cartel féminin :
Ce messager était une accorte soubrette
Qui répondait au nom suave de Nichette. . . [moi?
« Monsieur, me dit l'enfant, voici pour vous. — Pour

— Oui, Madame m'a dit, tremblant d'un doux émoi,
De porter ce billet bien vite à son adresse :
J'obéis, et j'accours. Entre nous, ma maîtresse,
Congédiant pour vous vieux et jeunes jaloux,
Vous réserve, je crois, chez elle un rendez-vous.
— Un rendez-vous ! Chez elle ! »

Oubliant la fournaise
Dont le feu s'allumait, je bondis sur ma chaise,
Emporté par l'ardeur de mon émotion,
Sans calculer l'effet de la commotion.

La chose cependant se passa sans encombre ;
Je rougis bien un peu, mais la pièce était sombre :
Je parvins, grâce au frein d'un énergique effort,
Arrêtant la détente, à brider le ressort.

« Nichette, dis-je alors, je cours, foi d'Anatole
(C'est mon nom). Quoi ! courir ! je ne cours pas, je vole.

Voler est fort joli ; mais, quand le sac est lourd,
Le fantassin a-t-il le pas du troubadour ?
J'essayai de courir ; ce me fut impossible !
A chaque soubresaut un obstacle indicible
Comprimait mon élan : au fond de l'estomac
L'orage commençait à gronder ; au tic tac
De mon cœur, qu'agitait une douce espérance,

Un tic toc d'autre part répondait en cadence.
Je ne pus que marcher ; je marchai... prudemment,
Évitant tout cahot et tout éternûment.

Enfin, je suis au but ; enfin, je suis chez elle.
Je la vois, je l'admire ; aux pieds de mon Adèle,
Allumé par le feu des premiers mouvements,
Je vais pour me jeter ; je... je m'arrête à temps ;
D'un murmure lointain entendant la menace,
En sourire muet je change une grimace :
Puis, observant les lois de l'immobilité,
Je reprends mon aplomb et ma tranquillité.

Adèle s'aperçoit de mon trouble. « Anatole,
Dit-elle, qu'avez-vous ? — Moi ? rien, sur ma parole.
— Pourquoi jeter sur moi des regards anxieux !
Vous souffrez ? Est-ce au cœur ? — Non, c'est au...
— Parlez-moi. » [ça va mieux.

Juste Dieu, que pouvais-je lui dire ?

Je ne pouvais pourtant lui conter mon martyre ;
Je ne pouvais souiller son esprit virginal
Du récit détaillé des causes de mon mal.

D'Adèle cependant la voix était si douce
Que, sans plus redouter de nouvelle secousse,
Je fis un pas, puis deux, et puis sur un sofa
Je m'assis auprès d'elle, aussi fier qu'un pacha.

J'étais content, heureux ; ailleurs, et dans ma tête,
Le calme avait enfin remplacé la tempête,
Et je laissais voguer au caprice du vent
Mon esquif que la mer balançait mollement.

Qui m'eût dit, au milieu de cette quiétude,
D'un orage imminent que c'était le prélude !
Lorsque je me berçais dans ce calme charmant,
Qui m'eût pronostiqué l'horrible dénoûment !

Ce dénoûment, hélas ! ne se fit pas attendre.
J'étais tout près d'Adèle, assis, et d'un œil tendre
J'admirais la blancheur de ses chastes appas ;
Ce spectacle, entre nous, ne me déplaisait pas.
Tout à coup, m'emparant de sa main, sans mot dire
Je la tiens, et la presse : Adèle la retire,
Se lève brusquement, et veut d'un fier regard
Pour un instant se faire un pudique rempart.
Je me lève aussi ; mais une douleur cuisante
M'avertit du danger d'une attaque imprudente ;
Néanmoins je persiste ; un bruit mystérieux
M'avertit derechef : bast ! je ferme les yeux :
Tout près de recueillir le prix de mon supplice,
Je m'élançe, en rasant le bord du précipice.
Adèle se recule ; elle veut m'échapper :
Je bondis, c'en est fait, et je vais l'attraper.

Enfer! damnation! violant la consigne,
Un maudit haricot s'enfuit, perce la ligne,
Et, brisant les liens de sa captivité,
Célèbre bruyamment sa mise en liberté.

Que le sort vous épargne une telle torture!
Vous devinez la fin de ma mésaventure :

Adèle fait un bond ; moi, je prends mon essor ;
Adèle est envolée, et moi, je cours encor.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 14 — 31 JUILLET 1887

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — Duel Catulle Mendès et Maizeroy. — Interpellation du 11 juillet. — Duel Menvielle et Naquet. — Mise en liberté du baron Seillière. — Séjour à Paris des souverains du Brésil. — Inauguration à Châlons de la statue du pape Urbain II — L'Opéra-Comique à la Gaité. — L'École du Livre — Une Lettre de M. Caro. — La Boulangite. — Trop de lettres. — Les Sept Péchés en quatrains.

Varia : Vers de Ministre. — Un Nouveau Petit Poucet. — Prières républicaines. — Mots de la Quinzaine.

Petite Gazette. — Nécrologie.

11 juillet.

LA QUINZAINE. — Un duel a eu lieu aujourd'hui entre MM. Catulle Mendès et le baron René Toussaint, connu dans les lettres sous le pseudonyme de René Maizeroy. Le combat a été assez vif et a motivé trois reprises successives. Puis, les deux adversaires s'étant tour à tour

blessés, le duel a pris fin sur l'avis conforme des témoins. Le procès-verbal constate que ce duel a eu pour cause « une violente altercation » survenue entre les deux adversaires. Mais on ne nous dit pas quels ont été les motifs de ladite altercation, seule chose qu'il eût été intéressant de savoir.

— Le même jour a eu lieu à la Chambre la discussion d'une interpellation « sur les menées cléricales et monarchistes » motivée par le séjour du comte de Paris à Jersey où le prétendant a tenu, pendant quelques jours, une sorte de cour plénière, et où il a reçu la visite de divers maires de nos départements de l'Ouest. L'interpellation, soutenue par MM. Tony Révillon, Sigismond Lacroix, Laisant et Clémenceau, s'appuyait en outre sur les prétendues relations intimes du ministère avec la droite. C'a été là le fond principal du débat. M. Rouvier, président du Conseil, a vivement relevé l'accusation, et réclamé l'ordre du jour pur et simple qui a été voté par 382 voix contre 120.

Au cours de la discussion, très vive, très violente même, M. Floquet, président de la Chambre, a cru devoir, à la suite d'une sorte de contestation qui visait son impartialité, donner sa démission de président. Mais la Chambre, à l'unanimité des membres présents (485), a refusé de l'accepter, et M. Floquet s'est résigné à conserver ses hautes fonctions, qu'il remplit d'ailleurs à la satisfaction de tout le monde.

12 juillet.

On vient de donner à la rue de Laval le nom du célèbre compositeur Victor Massé, qui habitait cette rue et qui y est mort le 5 juillet 1884. Les anciennes plaques bleues ont été enlevées et remplacées aujourd'hui par celles qui portent le nom de l'auteur des *Noces de Jeannette*. Il paraît que ce changement n'avait été précédé d'aucune enquête ni notifié à personne. Aussi les commerçants du quartier ont-ils protesté contre cette petite illégalité municipale. Mais il est trop tard aujourd'hui pour que les protestations aboutissent. En somme, nous ne voyons pas grand inconvénient au changement survenu, et, pour nous, nous préférons à coup sûr le nom de Victor Massé à celui de Laval.

13 juillet.

Pranzini, l'assassin de la rue Montaigne, qui, comme on sait, avait tué trois personnes à la fois au mois de mars dernier, a été condamné à mort aujourd'hui, malgré une éloquente plaidoirie de M^e Demange, le nouveau Lachaud du Palais.

14 juillet.

Célébration de la Fête nationale : revue, illuminations, feux d'artifice, joutes sur l'eau, fêtes populaires, etc. Tout, malgré certaines appréhensions, a

réussi convenablement. La revue seule a été un peu troublée au début par des cris et sifflets des Boulangistes et des Déroulédistes, deux nouvelles sectes, en somme plus bruyantes que dangereuses. Crier Vive Boulanger! aux oreilles du général Ferron ou de M. Grévy, cela est inoffensif comme protestation, et la solennité militaire du 14 n'en a pas été compromise.

Dans la même journée il y a eu spectacles gratuits à l'Opéra avec *Patrie!* à la Comédie-Française avec *le Cid* et *les Précieuses ridicules*, et à l'Odéon avec *Tartuffe* et *le Médecin malgré lui*. C'est à l'Opéra que la foule s'est surtout portée : les amateurs campaient aux portes dès minuit ; ils ont dû souper, puis déjeuner sur place. Cette longue attente nocturne n'a donné lieu à aucun désordre et a même été fort gaie.

16 juillet.

Au cours d'un duel qui a eu lieu aujourd'hui à Grenoble entre deux journalistes, un grave incident s'est produit qui a rappelé le dernier duel de notre confrère Drumont. M. Menvielle, rédacteur en chef du *Réveil du Dauphiné*, et M. Gustave Naquet, rédacteur en chef du *Petit Dauphinois*, se sont rencontrés sur le terrain à la suite d'une vive polémique de presse.

Le combat a eu trois reprises ; à la troisième, M. Naquet, ayant saisi de la main gauche l'épée de son adversaire, l'a maintenue assez longtemps pour lui permet-

tre de blesser M. Menvielle, mis ainsi sans défense, au tiers interne de l'aine gauche. Cet acte inqualifiable, et contraire à toutes les règles de l'honneur en matière de duel, a donné lieu aux reproches les plus vifs des témoins. L'un d'eux, le capitaine Martin, témoin de M. Menvielle, s'est précipité sur M. Naquet et l'a souffleté deux fois de suite. Les témoins de M. Naquet eux-mêmes lui ont tourné le dos. Le soir, sur la plainte des témoins de M. Menvielle, M. Gustave Naquet a été arrêté.

18 juillet.

Le baron Seillière, sur l'avis favorable du Dr Garnier, médecin en chef du dépôt à la Préfecture de police, a été mis en liberté, ce médecin l'ayant déclaré complètement guéri. M. Seillière est parti immédiatement pour l'Amérique.

19 juillet.

Voici une bien curieuse particularité théâtrale, et qui n'a peut-être pas de précédent à Paris. Aujourd'hui, mardi 19 juillet, jour de relâche à l'Opéra, il n'y avait dans tout Paris qu'un seul théâtre ouvert, les Menus-Plaisirs, qui jouent en ce moment, avec un assez vif succès, malgré la chaleur, l'amusante opérette des Bouffes, *Joséphine vendue par ses sœurs*. La Comédie-Française, qui était le dernier grand théâtre encore ouvert, a fermé

ses portes le 14, après la représentation gratuite, et ne les rouvrira que vers le 20 août.

— Le chimiste Lauth, administrateur de la manufacture de porcelaines à Sèvres, a donné sa démission. Il a été remplacé aujourd'hui par le céramiste bien connu Th. Deck, Alsacien d'origine, né en 1823. Notre confrère, le romancier et publiciste Champfleury, a été nommé administrateur adjoint.

20 juillet.

L'empereur et l'impératrice du Brésil, accompagnés de leur petit-fils, viennent d'arriver à Paris. L'empereur don Pedro est très populaire chez nous. C'est un curieux et un savant, et il est même membre associé de l'une de nos académies. Il voyage en ce moment incognito et sous un nom supposé, ce qui n'empêche pas les préfets, consuls, ambassadeurs et ministres de le saluer sur tout le parcours de son voyage du titre de Majesté et de lui rendre les honneurs souverains. Alors à quoi bon déguiser son personnage et déclarer qu'on voyage incognito ?

21 juillet.

Solennelle inauguration à Châtillon-sur-Marne de la statue du pape français Urbain II, natif de cette ville. Plus de 20,000 personnes assistent à la cérémonie, qui a été, nous dit-on, imposante et magnifique. Trente

archevêques et évêques y prennent part, sous la présidence du cardinal Langénieux, archevêque de Reims, promoteur du monument, et de M^{gr} Rotelli, nouveau nonce à Paris. L'évêque et député Freppel prononce le discours. Un grand banquet réunit ensuite tous les prélats autour de la table de la duchesse d'Uzès.

— Aujourd'hui les Chambres ont voté, avant de se séparer, un projet de loi accordant au ministre des Beaux-Arts une somme de 600,000 francs applicable à l'installation provisoire de l'Opéra-Comique, en attendant la reconstruction de la salle incendiée qui est encore à l'étude. Sur cette somme, 100,000 francs seront employés pour la location d'une salle, qui sera sans doute celle du théâtre de la Gaîté; les 500,000 autres francs serviront à la réfection d'une partie du matériel scénique incendié. Les représentations recommenceront probablement en septembre.

22 juillet.

Le Conseil municipal de Paris adopte, en principe, un intéressant projet d'une nouvelle école professionnelle qui serait désignée sous le nom d'*École du livre*. Elle prendrait le nom d'Henri Estienne, le célèbre imprimeur, et serait installée au boulevard d'Italie. Elle serait ouverte à 300 élèves et on y enseignerait la gravure, la fonte des caractères, la composition, le tirage, le brochage, la reliure, la dorure, etc. On pense que

l'école pourrait être construite et prête pour la rentrée scolaire de Pâques de l'année prochaine.

24 juillet.

Inauguration à Rouen, où il était né en 1800, d'une statue à la mémoire d'Armand Carrel. Très belle cérémonie, bien qu'il y ait eu quelques divergences d'opinions dans la population sur l'opportunité de cette nouvelle statue. Carrel fut, en effet, disent les opposants, un brillant journaliste, mais il ne fut que cela, et sa mort tragique lui a donné une célébrité peut-être supérieure à sa valeur et à son talent. Quoi qu'il en soit, la solennité de l'inauguration, qui était présidée par deux ministres, MM. Spuller et Dautresme, avait attiré une foule considérable qui a fait grand accueil aux deux représentants du Gouvernement.

Une Lettre de M. Caro. — M. Caro, l'éminent philosophe dont nous avons eu récemment à regretter la perte, avait été sollicité de donner son concours à la Ligue nationale contre l'athéisme. Après l'avoir promis, il fut obligé de reprendre la parole, et voici la lettre qu'il écrivit à ce propos le 10 mai, c'est-à-dire environ deux mois avant sa mort, à M. Adolphe Franck, président de la Ligue. On y verra qu'il se sentait bien près du terme fatal.

Ce 10 mai 1887.

Mon cher confrère et ami,

Après quelques jours de mûre délibération, je me décide à vous envoyer la réponse que vous avez bien voulu me demander au sujet de la *Ligue nationale contre l'athéisme*.

Je rends le plus sincère hommage à l'esprit d'initiative ardente qui a suscité cette Ligue, comme une protestation au milieu des négations du siècle présent, et j'aurais été heureux de joindre mes efforts aux vôtres. Mais ma santé, très affaiblie pour le moment, m'impose la loi de décliner toute fonction et toute responsabilité nouvelles. Ma famille est d'accord sur ce point avec les médecins. Je dois me tenir, autant que possible, dans un repos absolu.

L'idée seule que je ferais partie de cette Ligue serait pour moi une cause perpétuelle d'agitation. Je ne saurais en faire partie sans être tenté de lui payer ma dette, et je ne saurais, à aucun prix, me contenter d'un rôle muet, dans les hautes fonctions qui me seraient réservées. Cher confrère et ami, je ne suis maître, pour assez longtemps encore, ni de mon temps ni de mes forces. Si je reviens quelque jour à ma situation normale de santé, je viendrai de moi-même offrir à la Ligue mon énergie renaissante. D'ici là, tout rôle actif m'est interdit. C'est avec un grand regret que j'oppose à vos généreuses instances ce refus provisoire, mais *momentanément absolu*.

Soyez assez bon pour être l'interprète de mes regrets, de mes vives sympathies pour les membres du comité qui ont bien voulu venir me voir, des vœux que je forme pour le succès de leur entreprise, et veuillez prendre pour vous, mon cher confrère et ami, l'expression de mon amitié déjà ancienne et très dévouée.

E. CARO.

Cette lettre a été communiquée au journal *le Parti*

national par M. Martin-Genouvier, directeur-fondateur de la Ligue.

La Boulangite. — Le mouvement hystérique qui porte actuellement une partie de la population vers le trop célèbre général Boulanger, dit l'« exilé de Clermont », est certainement un cas pathologique, que les médecins devront étudier, et que nous désignerons provisoirement sous le nom de *boulangite*.

Voici d'ailleurs, recueillies et classées par le *Temps*, les manifestations auxquelles a donné lieu cet état maladif :

PORTRAITS

Pièce de monnaie en carton à l'effigie du général Boulanger ; module pièce de 5 francs ; exergue : Boulanger, ex-ministre de la guerre.

Le buste du général sous verre, cadre cuivre (c'est le portrait populaire envoyé à toutes les communes).

Le général en pied sur fond en or.

Le buste du général sur un cadre en carton orné de fleurs.

Le général sur cheval noir (grand portrait).

Un autre portrait sur fond noir.

Portrait et biographie.

Le général sur un cheval blanc.

Un portrait sur fond rose avec biographie.

Le général à cheval passant la revue.

Un très grand portrait-buste.

Un très grand portrait du général à cheval.

CHANSONS

Le général Revanche.

« Français, buvons à Boulanger. »

« A bas Bismarck et vive Boulanger. »

« C'est le général Boulanger... »

Boulanger maître d'école en Alsace.

« Il reviendra » (avec portrait noir et portrait colorié).

« Honneur au général Boulanger. »

Lettre de faire part du mariage de Boulanger avec Marianne République.

« C'est Boulange, Boulange, Boulange, c'est Boulanger qu'il nous faut ! Oh ! oh ! oh ! »

Lettre d'un ouvrier boulanger au général.

« Faut qu'il revienne. »

« Connais-tu le pays où règne Boulanger ? » (Romance.)

« Vive Boulanger quand même ! » (Poésie.)

OBJETS DIVERS

Un mirliton patriotique avec portrait.

Une épingle-buste avec ruban tricolore.

Une petite lorgnette en os contenant un portrait du général.

Pipes avec fourneau représentant la tête du général.

NOTICES ET PLACARDS

Affiche des mirlitons patriotiques dédiés au général Boulanger.

Le départ du général Boulanger. Affiche avec portrait-buste, signé : J. Bonhomme. En tête : « Pourquoi nous le voulons ! Vive la France ! Vive la République ! Vive le général Boulanger ! »

Le Petit Boulanger, petit journal à un sou, préconise le refrain : « C'est Boulanger... etc. »

Une affiche blanche : Boulanger sauveur de la France.
Déclaration du général Boulanger ; son opinion, ses idées, son but.

« C'est lui que nous voulons, c'est lui. » Notice historique.
Célébrités contemporaines : le général Boulanger.

Le général Boulanger (notice).

Lettre d'un boulanger à son ancien général.

Placard tricolore : « Vive Boulanger ! »

Pétition pour le maintien du général Boulanger.

Adresse des patriotes nantais.

Paroles du général Boulanger (avec portrait).

A la liste des chansons il convient d'ajouter : *la Nouvelle Marseillaise*, avec le médaillon du général entouré de lauriers ; — *En avant!* chanson offerte par le *Petit Pioupiou* à ses abonnés, — et une autre chanson boulangiste faite à l'usage des bataillons scolaires.

Trop de lettres. — Les vieux proverbes ont toujours raison : *Scripta manent!*... Une rage épistolaire s'est abattue en ce moment sur bien des esprits qu'on aurait pu supposer à la fois plus prudents et plus solides.

Nous avons d'abord eu l'incident Le Bargy, charmant jeune premier de la Comédie-Française et, jusqu'à ce jour, le moins imparfait des successeurs de De-launay. Or Le Bargy, dépité à la suite d'un article défavorable de Sarcey dans *le Temps*, lui a décoché un petit billet dont voici les deux paragraphes principaux :

... L'année dernière je jouais *Fortunio*, et vous disiez, dans

vosre journal, que « je satisfaisais, en le jouant, les plus délicats ». Cette année, j'ai, selon vous, acquis de l'autorité; je joue Perdican, qui exige les mêmes dons de diction lyrique, de passion et de poésie que Fortunio, et voilà qu'avec l'autorité en plus je porte sur les nerfs de quelques habitués. Quels habitués? — Si ce sont des délicats, comme l'an passé, ils se déjugent, et si ce ne sont pas des délicats, qu'avons-nous affaire de leur opinion? Car si, en art, comme vous le dites souvent, il n'y a que l'exquis qui compte, il en est de même, j'imagine, en matière de critique.

... Soyez avec moi de bon compte. Je ne peux pas vous infliger l'ennui de me faire doubler dans mes rôles par le pompier de service; ne m'infligez pas l'humiliation de me faire juger par votre cour de bavards, fruits secs du journalisme ou du barreau. Je vau mieux que cela toujours et *surtout*, — laissez-moi vous le dire, — *surtout* dans Perdican.

A cette boutade présomptueuse et irréfléchie Sarcey a répondu de la plus verte façon (18 juillet), et la presse tout entière a pris fait et cause pour le rédacteur théâtral du *Temps*. Toute la critique s'est trouvée en quelque sorte solidairement blessée par la lettre du jeune sociétaire qui, comme Sarcey le lui a fait sentir, a perdu, en cette circonstance, une bien belle occasion de se taire.

Et cependant Le Bargy est un garçon du meilleur monde, de tenue excellente, distingué de sa personne, bien élevé, et jusqu'à ce jour correct! Le Boulangisme a-t-il donc envahi aussi les gens de théâtre?...

Heureusement, quelques jours plus tard (25 juillet),

Le Bargy, mieux inspiré, adresse une lettre de repentir à Sarcey :

Ma lettre vous a déplu, je le comprends ; je l'avais à peine envoyée qu'elle m'a déplu à moi-même...

Plus loin, le jeune sociétaire traite son action « d'étourderie et de boutade assez sottie ». Il en parle comme d'un « petit accès de nerfs » et déclare « qu'il a eu tort ».

Le Bargy a été plus sage que beaucoup d'autres en ne persistant pas dans son erreur. Tous ceux qui l'ont blâmé reviendront à lui à la suite d'une lettre aussi raisonnable, aussi conciliante et aussi sage. Aujourd'hui l'incident est clos.

— Parlons maintenant d'un autre incident beaucoup plus grave auquel sont mêlés de nouveau le nom et la personne du général Boulanger. On aurait pu croire que ce trop célèbre général, confiné aujourd'hui à la tête d'un corps d'armée, allait rentrer silencieusement dans le rang. Il n'en a malheureusement rien été. Dès le 14 juillet le général Boulanger adresse à un député, M. Laur, la lettre suivante qui, soi-disant, n'est pas destinée à la publicité :

Mon cher député,

Merci du fond du cœur de l'attachement que vous me gardez. J'y suis d'autant plus sensible que les amitiés se font plus rares ; mais de cela je me soucie peu, car je fais mon

devoir et ne ferai jamais que mon devoir, en dépit des haines et des défections.

Ceux dont l'attachement ne résiste pas à des soupçons absurdes et que rien ne justifie dans mon attitude, ceux-là peuvent tirer de leur côté.

Il me suffit de rester avec ceux qui veulent une France respectée et qui placent la patrie au-dessus des intrigues de parti et des intérêts de quelques-uns.

Je n'ai eu, je n'aurai qu'un but : crier aux Français qu'ils peuvent et doivent relever la tête et que c'est la seule attitude qui convienne à un peuple comme le nôtre.

Merci de l'avoir compris et croyez toujours à mes bien affectueux sentiments.

Général BOULANGER.

La France, dont M. Laur est l'un des rédacteurs, s'empresse de publier cette lettre, laquelle, comme bien on pense, donne aussitôt lieu aux plus vifs commentaires.

Le lendemain un autre journal publie la dépêche suivante, émanée du même général Boulanger, et envoyée par lui au député Laisant à la suite de l'interpellation du 11 juillet :

Je viens de lire l'*Officiel*. Merci, cher ami, vous êtes le seul qui ne m'ayez pas donné le coup de pied de l'âne.

Nouveaux commentaires non moins désagréables et non moins vifs, et que le général, par un silence habile, aurait mieux fait de s'épargner.

Mais, deux jours plus tard, éclate un incident nouveau beaucoup plus grave encore. Le même journal

la France, surnommé, publie coup sur coup deux lettres datées de Clermont-Ferrand et portant pour seule signature deux mystérieux X.X. Dans ces lettres, que l'on attribue au député Laur, le rédacteur anonyme cite deux faits d'une gravité exceptionnelle, le second surtout.

Au moment de l'affaire de Pagny-sur-Moselle, au printemps dernier, quatre-vingt-quatorze généraux (pas un de moins) seraient venus trouver le général Boulanger et lui auraient tenu un discours qui se résume de la manière suivante :

La guerre va éclater demain ; si vous avez besoin de notre appui moral pour parler haut et ferme, il vous est acquis. Nous sommes prêts à tout ; commandez, et l'armée française fera son devoir.

Il résulterait de ce fait, s'il était vrai, que l'armée, dans ses principaux chefs, était prête à suivre le général Boulanger où bon lui aurait semblé, même à un coup d'État républicain à son profit. C'est ainsi du moins que les journaux du parti ont interprété cette singulière révélation.

Alors, paraît-il, les droites de la Chambre ayant eu connaissance de la proposition des généraux et de l'accueil qui leur avait été fait, tentèrent à leur tour une démarche auprès du général Boulanger pour l'attirer à elles en vue d'une restauration monarchique. Voici le passage de la lettre de X. X. qui expose ce grave et curieux incident :

« Je ne puis, Messieurs, sous aucun prétexte, aurait répondu le général aux délégués de la droite, me laisser détourner de la tâche que je me suis imposée : préparer l'armée à la lutte inévitable. Toutes mes facultés me sont nécessaires, et vous ne saurez jamais quelles angoisses, en ce moment surtout, nous étreignent à chaque heure. Nous ne dormons plus au ministère depuis plusieurs jours; vous saurez pourquoi. Et vous voulez que je m'occupe aujourd'hui de je ne sais quelle combinaison politique que je ne veux même pas examiner! Ce serait de la folie, si ce n'était en même temps un crime envers la patrie. »

D'autres paroles plus violentes venaient aux lèvres du général en présence des écœurantes propositions faites à un pareil moment, mais il les refoula et continua simplement, voulant décidément une rupture :

« Du reste, Messieurs, il est bon qu'il n'y ait aucune équivoque entre nous. Depuis longtemps déjà je remarque dans vos votes une complaisance dont je ne saurais bénéficier plus longtemps. Retenez bien la déclaration que je vais vous faire. »

Et le général s'avança vers la porte de son cabinet, où la scène se passait, en disant :

« Si jamais, Messieurs, je participais à un coup d'État, ce serait contre vous et lorsque vous tenteriez de renverser la République. »

Et l'impénétrable X. X., à la suite de cette étrange confidence, déclare qu'au besoin, pour corroborer l'exactitude de son récit, il mettra les points sur les *i* et citera des noms propres.

Ces extraordinaires révélations ont causé une impression considérable et ont donné lieu aux démentis les

plus accentués et même les plus violents. Les journaux de droite, par l'organe de M. de Cassagnac, ont sommé X. X. d'ôter son masque d'abord, et ensuite de donner les noms des personnages que son récit mettait en scène sous une forme collective et anonyme. Alors X. X. s'est dérobé; il a répondu par de vagues allégations et n'a plus voulu nommer personne. Enfin, le député Laur, plus vivement et personnellement pris à partie par Paul de Cassagnac, lui a envoyé ses témoins.

Nous n'avons pas besoin de commenter à notre tour les imputations contenues dans les deux lettres précitées. Elles semblent aujourd'hui devoir rentrer dans le domaine de la fantaisie pure, et n'ont même qu'un fort médiocre mérite d'invention. Dans tous les cas elles font le plus grand tort au général Boulanger qui, dans l'intérêt de sa réputation, devrait bien se garder plus encore de ses amis que de ses ennemis, car aucun de ces derniers ne lui a encore jeté un pavé aussi lourd!..

Les Sept Péchés en quatrains. — A propos du marquis de Chauvelin, lieutenant général et ambassadeur en même temps que poète, et qui mourut subitement le 24 novembre 1773 en faisant la partie du roi, *l'Intermédiaire* cite de lui sept quatrains qu'il composa dans les circonstances suivantes.

Sollicité par sept charmantes femmes d'improviser des vers, il se montra d'abord embarrassé. « Si vous

étiez trois, dit-il, je vous comparerais aux Grâces ; si vous étiez neuf, je vous comparerais aux Muses ; mais vous n'êtes que sept, je ne puis que vous comparer aux sept péchés capitaux : cela vous convient-il ?

— Accepté », répondirent-elles.

Et, les péchés tirés au sort, il adressa successivement à chacune d'elles le quatrain suivant :

A Madame de Maulevrier : l'Orgueil.

L'Orgueil vous doit un changement bien doux.
Jadis il passait pour un vice ;
Depuis qu'il a le bonheur d'être à vous,
On le prendrait pour la Justice.

A Madame de Surgères : l'Avarice.

Quoique votre péché paraisse un peu bizarre,
Si vous vouliez, il deviendrait le mien :
Iris, si vous étiez mon bien,
Je sens que je serais avare.

A Madame de Mirepoix : la Luxure.

Dût-il vous en coûter quelque peu d'innocence,
Un si joli péché doit-il vous alarmer ?
Vous savez trop le faire aimer
Pour ne pas lui devoir de la reconnaissance.

A Madame d'Agenois : l'Envie.

Peut-être je suis indulgent ;
Mais à votre péché, Thémire, je fais grâce :
Ne faut-il pas que je vous passe
Ce que j'éprouve en vous voyant ?

A Madame de Chauvelin : la Gourmandise.

En songeant à votre péché,
En vous voyant les traits d'un ange,
En vérité je suis fâché
De n'être pas quelque chose qu'on mange.

A Madame de Courteilles : la Colère.

Sans vous défendre la colère,
Je vous obligerais, Chloris, d'y renoncer.
Il ne vous sera plus permis de l'exercer
Que contre ceux à qui vous n'avez pas su plaire.

A Mademoiselle de Circé : la Paresse.

A la langueur vous pouvez vous livrer.
Iris, lorsqu'on est sûr de plaire,
On fait bien de se reposer ;
Il ne reste plus rien à faire.

Recettes théâtrales. — On vient de publier les recettes des théâtres de Paris pour l'exercice 1886-1887. Six théâtres seulement ont dépassé le million :

Opéra	3,143,496 fr.
Théâtre-Français	1,878,523
Opéra-Comique	1,573,567
Eden-Théâtre	1,276,725
Variétés	1,163,955
Porte-Saint-Martin	1,065,118

Puis viennent la Gaîté avec 958,868 francs ; le Châtelet, 942,401 francs ; le Vaudeville, 791,070 francs, etc.

L'Odéon n'a fait que 487,483 francs; enfin, deux théâtres n'ont pas réalisé 100,000 francs : les Bouffes du Nord, 92,056 francs; Beaumarchais, 60,433 francs. Les recettes totales donnent 19,234,798 francs, c'est-à-dire 1,763,296 francs de plus que dans l'exercice précédent.

Pour la même période, les droits d'auteur ont été de 1,990,703 francs, soit 125,302 francs de plus que l'année précédente.

VARIA. — *Vers de Ministre.* — Bien peu de gens, sans doute, savaient que M. Barbey, le successeur de l'amiral Aube au ministère de la marine, eût autrefois commercé avec les Muses. C'est le *Figaro* qui nous l'a appris dernièrement.

C'était vers 1852. Plusieurs aspirants de la frégate la *Belle-Poule* se trouvaient réunis, au cap de Bonne-Espérance, chez un riche Hollandais, M. Cloutz, propriétaire du fameux clos de Constance et père de trois charmantes filles. Dénoncé comme poète par ses amis, l'aspirant Barbey dut céder aux instances de M^{lles} Cloutz qui lui présentèrent leur album, et il y écrivit les vers suivants :

Si, promenant un jour ta douce rêverie,
Voyageur, tu gravis la colline fleurie
Où pendent les raisins,

Regarde, au pied du mont qui sur elle se penche,
Une maison brillant comme une ligne blanche
Au milieu des sapins.

C'est là que je vous vis au printemps de votre âge,
Doux anges qui cachez à l'abri de l'orage
Vos jours pleins de bonheur :

Marie, Esther, Anna, Ketty, fleurs de Constance,
Je veux comme un parfum garder la souvenance
De vos noms dans mon cœur.

Un Nouveau Petit Poucet. — On a raison de dire qu'il ne peut rien germer, dans l'imagination des conteurs, qui ne se soit trouvé ou ne doive se trouver dans la réalité. Notre confrère Armand Sinval, de *l'Estafette*, nous racontait dernièrement l'histoire suivante, qui rappelle absolument celle des filles de l'Ogre dans le *Petit Poucet*.

Un brave paysan des environs de Kischinieff, le vieux Vasilenko, était allé, avec sa petite-fille Katia, âgée de douze ans, vendre à la ville des biquets et quelques poules. Au retour du marché, il entra dans un cabaret, où il lia conversation avec deux Moldaves auxquels il laissa voir les roubles contenus dans sa ceinture.

Un quart d'heure après avoir quitté le cabaret, le pauvre moujik était rejoint en forêt par les deux Moldaves qui se jetaient sur lui et le terrassaient.

La petite fille, affolée, s'enfuit et revint au cabaret demander du secours.

« Tu es folle, dit le cabaretier ; ils se sont disputés, rien de plus, et ton père va revenir avec eux tout à l'heure, c'est sûr ! »

Une heure se passa, et Vasilenko ne revint pas, et Katia tombait de sommeil.

« Je vais m'en retourner, dit-elle.

— Allons donc ! fit l'autre, à cette heure ?... Il fait noir comme dans un four, et ton père est déjà à la maison, sans doute. Reste ici, ma petite ; couche-toi sur le poêle à côté de ma fille ; demain, au petit jour, tu retourneras chez toi. »

Katia monta sur le grand poêle où dormait déjà la fille du cabaretier, une enfant à peu près de son âge.

Une demi-heure plus tard, les deux Moldaves revenaient et racontaient au cabaretier qu'ils avaient tué Vasilenko et l'avaient enterré au pied d'un arbre.

« Chut ! dit l'autre, la petite est ici. Demain, elle ira tout conter en ville...

— Diable ! que faire ?

— La supprimer ! dit l'un des assassins, mais comment ?

— Allumez le four, et mettez-la dedans, dit le cabaretier ; dans une heure il sera minuit et personne ne viendra vous troubler. »

Vers minuit, le cabaretier ferma sa porte à clef et se retira dans sa chambre, après avoir bien recommandé aux Moldaves de ne pas se tromper, de ne pas prendre sa fille pour Katia.

« *La miennne a un mouchoir jaune sur la tête* », dit-il, et il alla se coucher.

Katia avait tout entendu.

Toute tremblante, elle prit doucement le mouchoir jaune de sa compagne de nuit et s'en coiffa.

Les meurtriers allumèrent du feu et y jetèrent la fille du cabaretier. Puis ils vidèrent une mesure d'eau-de-vie qu'on leur avait laissée et se couchèrent sur un banc tout habillés, ivres-morts.

Katia se leva quand elle les entendit ronfler, ouvrit prestement la porte et s'enfuit vers la ville, où elle raconta l'horrible histoire.

N'est-ce pas là le conte de Perrault?

Prières républicaines. — Nous avons trouvé, dans un article de curiosités rétrospectives, publié par *le Figaro*, l'indication d'une brochure qui parut en 1849 sous le titre de *Journée d'un bon Républicain, ou Prières républicaines et napoléoniennes*. Elle est aujourd'hui oubliée, mais elle contient d'amusants documents. On y trouve, entre autres, des prières républicaines, et finalement la *Règle du jeu de billard de l'Assemblée nationale*.

Voici deux prières empruntées à ce recueil, sorte de Catéchisme républicain-napoléonien :

PATER NOSTER.

Notre Père qui êtes à l'Élysée-National, que votre nom

soit glorifié, que vos bontés nous arrivent, que votre volonté soit faite si vous comprenez nos douleurs; être libres aujourd'hui, c'est notre pain quotidien; le peuple ne sait plus pardonner aux offenses comme il a pardonné tant de fois aux félons; tendez la main au pauvre prolétaire, vous êtes tout-puissant, vous êtes son protecteur, ne le laissez pas tomber d'inanition, mais délivrez-le du mal.

Ainsi soit-il!

CREDO.

Je crois en Louis-Napoléon Bonaparte, l' élu d'un peuple tout-puissant, créateur de la République; à son grand nom, fils unique de la gloire, à lui qui fut formé à l'école du malheur, a souffert sous Louis-Philippe, est resté trente-trois ans mort pour sa patrie, est descendu le 26 septembre 1848 au sein de l'Assemblée nationale, est ressuscité par le suffrage universel, est monté au siège de la présidence le 20 décembre, y est assis par les 5,434,226 voix du peuple français, d'où il jugera les anarchistes et les traîtres.

Je crois à l'Égalité, à la République, à la Communion des peuples, à la rémission des utopies, à la résurrection du bonheur commun et à la vie fraternelle.

Ainsi soit-il.

Enfin voici, d'après la *Règle du jeu de billard de l'Assemblée nationale*, comment se passait la partie :

1. Considérant nous remet la queue.
2. Proudhon marque les coups.
3. Félix Pyat touche du gros bout.
4. Ledru-Rollin manque de touche.
5. Lagrange reçoit les coups de bas.
6. Pierre Leroux fait au triple.

7. Barbier est collé sous bande.
8. Raspail se perd.
9. Cavaignac manque le point.
10. Jules Favre se blouse.
11. Le suffrage universel carambole.
12. Louis-Napoléon gagne la partie.
13. Armand Marrast compte les points.
14. Lamartine fait le compte.
15. L'électeur paye sa part des frais.

Nombre de joueurs : 900. Mise de chacun : 25 francs par jour. Total : 5,752,500 francs par an, sans compter les garçons et les frais de la salle.

La brochure qui contient ces jolies choses, et beaucoup d'autres, avait pour éditeur un libraire du nom de Vente, qui habitait à Paris, place Maubert, n° 8. Elle a 18 pages in-32 sous couverture rouge.

Thackeray chez Jules Janin. — On publie en ce moment, dans une revue américaine, la correspondance inédite de ce célèbre romancier avec ses amis Brookfield. Voici un passage d'une de ces lettres où Thackeray raconte une visite faite par lui à Jules Janin en 1849.

Février. — Je suis allé voir aujourd'hui un personnage considérable en ces lieux, quoique vous n'avez probablement lu aucun de ses livres, Jules Janin, le critique du *Journal des Débats*. Il ne sait pas un traître mot d'anglais, ce qui ne l'a pas empêché de traduire Sterne et aussi, je crois, *Clarisse Harlowe*. Un jour, n'ayant rien à mettre dans son feuilleton dramatique du lundi, il conta à ses lecteurs son propre ma-

riage, qui venait d'avoir lieu, et voulut bien faire part de ses impressions les plus intimes au grand public européen. C'est un homme d'une verve, d'une originalité, d'une franchise, d'une bonhomie singulières. Je l'ai trouvé malade de la goutte, à peine convalescent : ce qui ne l'a pas empêché d'aller et venir dans son cabinet, de gesticuler, de faire des mots, de dire des gasconnades et de citer du latin, en me montrant ses livres, qui sont fort beaux, et secouant ses cheveux bruns, qu'il porte bouclés, avec la plus large, la plus gaie, la plus spirituelle face de la terre, — une face comme on la donnerait à Pan lui-même, si l'on avait à le représenter... Il m'a recommandé de lire Diderot, ce que je me suis empressé de faire.

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Aux bains de mer, entre deux bourgeoises.

« C'est tout de même étonnant qu'au bord de la mer le poisson soit plus cher qu'à Paris.

Oh! c'est partout la même chose. L'été dernier, nous avons loué à Sèvres : eh bien, la porcelaine y était hors de prix. »

~~~~~

Annonces de vacances :

« Wierbach, dans l'Oberland bernois : c'est le lieu de rendez-vous de toutes les personnes qui aiment la solitude. On y vient des quatre coins du monde. »

~~~~~

Le petit vicomte, au moment de quitter sa maîtresse, lui promet de lui envoyer, le soir même, de ses nouvelles, par télégraphe.

« Écris-moi aussi quelquefois... par mandat-poste », riposte l'aimable fille. (Voltaire.)

~~~~~

Sur la route de la Corniche :

UN MENDIANT. — Ayez pitié d'un pauvre homme qui a perdu toute sa famille dans le tremblement de terre de Nice.

UN PASSANT. — Mais je vous reconnais. C'est vous qui, l'an dernier, avez perdu toute votre famille dans les inondations du Rhône ?

LE MENDIANT. — Justement. Vous voyez bien que j'ai tous les malheurs.

~~~~~

Scène conjugale :

« Tu as une maîtresse en ville ! » dit une femme à son mari qui rentre très tard.

Et lui, distrait : « Mais non ! elle habite maintenant la campagne. » (Voltaire.)

~~~~~

Au club :

« Tiens ! mon cher marquis !... vous n'avez plus de cheveux blancs ?... »

— Oh !... ça, mon cher, c'est bon quand on est jeune ! » (Gil Blas.)

~~~~~

Un mot d'Émile Augier, qu'on citait dernièrement :
« Avec l'âge, on est entouré de respect et d'égards. On vous donne les meilleures places et les meilleurs morceaux... Par malheur, la vieillesse n'a qu'un temps. »

~~~~~

Un neveu envoie chaque semaine à son oncle, dont il est l'héritier impatient, un panier de champignons.

« Je les crois bons, racontait-il hier, mais enfin, une fois, on n'aurait qu'à se tromper... »

~~~~~

Entre femmes mariées :

« Je te jure, ma chère, que je n'ai jamais de ma vie trompé personne...

— Pas même ton mari ?

— Ah ! il ne faut pas demander l'impossible ! »

(Voltaire.)

—————

Entre une jeune mariée et son amie :

« Où as-tu donc passé ta première nuit de noces ? demande-t-on à la nouvelle mariée.

— Ma première nuit de noces ?

— Oui.

— Oh !... *c'était* en plein jour ! »

(Voltaire.)

—————

PETITE GAZETTE. — On peut juger de la pureté de l'eau de la Seine par ce qu'il en a été retiré l'année dernière, dans la traversée de Paris : 2,021 chiens, 977 chats, 2,257 rats, 507 poulets et canards, 3,066 kilogrammes d'abats de viande, 210 lapins ou lièvres, 10 moutons, 2 poulains, 66 cochons de lait, 5 porcs, 27 oies, 27 dindons, 2 veaux, 3 singes, 8 chèvres, 1 serpent, 2 écureuils, 3 porcs-épics, 1 perroquet, 609 oiseaux divers, 3 renards, 150 pigeons ou perdreaux, 3 hérissons, des paons et 1 phoque.

Ajoutons que les cadavres des noyés ne figurent point dans cette statistique !

NÉCROLOGIE. — 10 juillet. Eugène Singuerlet, ancien rédacteur du *Temps* et directeur de la *Revue alsacienne*. Il avait également collaboré à l'*Avenir national* et au *Siècle*. Il était né en 1827.

— 11. Guillot de Sainbris, président et fondateur de la société chorale d'amateurs bien connue sous son nom. Il était en outre vice-président de la Société des compositeurs de musique.

— 12. Le peintre Alphonse Colas, directeur des écoles académiques de Lille, dont il avait d'abord été un des meilleurs élèves. Il a surtout peint des tableaux d'église. — Né en 1818.

— 13. Le célèbre Alfred Krupp, propriétaire de la fonderie d'Essen, et qui a donné son nom aux canons sortis de ses usines.

Les produits principaux d'Essen sont des roues et des essieux de wagon, des tiges de pistons, des bielles, des ancres, des plaques courbes pour chaudières à vapeur et vaisseaux cuirassés, et surtout les canons d'acier fondu.

En 1876, l'usine couvrait une surface de douze cents arpents ; elle s'est encore agrandie depuis. Outre 5,000 ouvriers occupés aux mines et dans les hauts-fourneaux, la fabrique seule en employait 10,500 à l'époque que nous venons d'in-

diquer. Dans la fabrique d'acier on comptait en activité 1,648 fourneaux de diverses natures. Les mines comportaient, en 1876, 114 puits en exploitation en Allemagne, sans compter ceux que M. Krupp avait fait ouvrir dans les provinces basques espagnoles en 1874, et qui fournissaient annuellement 300,000 tonnes de minerai ouvragé. Enfin l'établissement d'Essen possède à Dülmen un champ de tir de sept kilomètres, où ont lieu les expériences faites avec les nouveaux engins sortis de l'établissement.

L'empereur d'Allemagne avait conféré à M. Krupp le titre de conseiller intime de commerce. Il lui avait offert également des titres de noblesse; mais M. Krupp les avait refusés.

— 13. M. Caro, le célèbre conférencier, membre de l'Académie française, est mort aujourd'hui à l'âge de soixante et un ans. Professeur à la Faculté des lettres dès 1864, il entra cinq ans plus tard à l'Académie des sciences morales et politiques, et enfin, le 29 janvier 1874, il succédait à Vitet comme membre de l'Académie française. Il était officier de la Légion d'honneur depuis 1877.

— 15. Le critique musical et compositeur de musique Léon Leroy, qui a été un moment sous-préfet de Lannion. Il avait cinquante ans.

— 17. Alfred Terquem, professeur à la Faculté des sciences et à la Faculté de médecine de Lille, correspondant de l'Institut. Né à Metz le 30 janvier 1831, M. Terquem avait été élève de l'École normale supérieure; il avait professé la physique au lycée de Metz, puis à la Faculté des sciences de Strasbourg. Après la guerre, il avait été nommé à la même chaire à la Faculté de Lille. Ses mémoires sur l'acoustique et la chaleur le firent nommer, il y a un an, correspondant de l'Institut.

— 17. Louis Mérante, maître de ballets de l'Opéra, théâtre auquel il a appartenu sans discontinuer depuis 1848, d'abord

comme danseur, puis en 1869 comme maître de ballets. Il laisse une veuve, née Zina Richard, également connue comme danseuse et maîtresse de ballets à l'Opéra. Il était né en 1828.

— 20. Le peintre Edouard Odier, dont quelques œuvres figurent au Luxembourg. Il était fils du fameux banquier du commencement de ce siècle qui fut député de Paris, puis pair de France sous Louis-Philippe.

— 26. Le docteur Gabriel Robinet, vice-président du Conseil municipal de Paris, et fils du docteur Eugène Robinet, l'auteur de *Danton et les Dantonistes*, l'un des amis et des disciples les plus fidèles d'Auguste Comte. Le docteur Robinet était pharmacien à Paris; en 1881 il remplaça M. de Lanessan au Conseil municipal. Il était autonomiste.

— 29. Au moment de mettre sous presse, nous apprenons avec le plus vif regret la mort de M. L. de Ronchaud, directeur des Musées nationaux, décédé subitement hier à Saint-Germain-en-Laye. Il venait d'entrer dans sa soixante et onzième année. Il avait débuté dans les lettres par un volume de poésies, *les Heures*, puis il s'était adonné aux études historiques, archéologiques et artistiques. C'était un administrateur juste et éclairé, un homme universellement estimé.

Erratum. — Une erreur d'impression nous a fait donner au *Prophète* le total de 533 représentations dans notre dernier numéro (page 8). C'est 433 qu'il faut lire.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 15 — 15 AOUT 1887

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — Rejet du Métropolitain : manifestation, Soudey. — Prix du concours de peinture, Danger. — Encore le général Boulanger ! — Deux nouvelles statues. — Prix du concours général ; MM. Fabié, Halévy. — M. Maubant décoré. — Jugement Naquet. — Rendons à César... ! — De Nicoclès à Beaumarchais. — Mémoires d'un Communard.

Varia : A propos de duels. — Bernardin de Saint-Pierre et la Convention. — Lettre inédite de Louis Veillot. — Une Locution allobrogiennne. — Mots de la Quinzaine.

Petite Gazette. — Nécrologie.

Variétés : Marie ou le Mouchoir bleu.

30 juillet.

LA QUINZAINE. — La Chambre a rejeté le projet du Métropolitain à Paris dans les conditions où il lui était présenté. Ce rejet a donné lieu aux récriminations les plus vives et les plus violentes de certains journaux, et un meeting a été aussitôt décidé comme marque de protestation. Il a eu lieu aujourd'hui 30 juillet au Cirque

d'hiver, sous la présidence de M. Lockroy, député de la Seine.

Il serait difficile de dire en termes suffisants ce qu'a eu de déplorable cette nouvelle manifestation du droit de réunion où pendant plus d'une heure aucun orateur n'a pu se faire entendre. Une bataille véritable s'en est suivie : il y a eu échange de coups de chaises et de petits bancs, sans compter les cannes plus ou moins plombées, et même les menaces de revolvers. Un des manifestants, l'anarchiste Soudey, qui a voulu, malgré tout le monde, se maintenir à la tribune, a été écharpé, à moitié tué, et on a dû le transporter évanoui dans une pharmacie où il est demeuré plusieurs heures sans reprendre connaissance. M. Lockroy s'est prudemment éclipsé au moment de la bagarre; alors MM. Vaillant, Eudes, etc., anciens membres de la Commune, ont repris le meeting à leur compte, et finalement on s'est séparé aux cris de : Vive la Commune ! Vive le drapeau rouge !

31 juillet.

Les prix du grand concours annuel de peinture ont été décernés hier. Le sujet du concours de cette année était *la Mort de Thémistocle*, et le nombre des concurrents était de dix.

Le grand prix a été décerné à M. Danger (Henri-Camille), élève de Gérôme et de Millet, né en 1857. Outre les avantages habituels de ce prix, le lauréat touche

750 francs provenant de la donation de M^{me} veuve Le-prince.

Le premier second grand prix a été attribué à M. Marioton (Jean-Alfred), élève de Bouguereau et de Robert-Fleury, né en 1863. Ce lauréat touchera, en outre, la somme de 1,000 francs provenant du legs de la duchesse de Cambacérès.

Le deuxième second grand prix a eu pour titulaire M. Charpentier (Louis - Gustave - André), également élève de Bouguereau et de Robert-Fleury, né en 1858.

1^{er} août.

C'est encore le général Boulanger qui occupe l'attention publique. Nous avons parlé des révélations faites par le député Francis Laur, qui annonçait à grands sons de trompe que la Droite avait voulu circonvenir le général Boulanger, alors Ministre de la guerre, en vue d'un coup d'État. Sommé de citer des noms, M. Laur s'y était toujours refusé. En dernier lieu cependant il est parvenu à en donner un seul, celui de M. Delafosse, député de l'Orne, qui a aussitôt répliqué par un démenti. Pour le moment l'affaire en est restée là, et il est probable que nous ne saurons jamais le nom ni des quatre-vingt-quatorze généraux ni des délégués de la Droite qui ont tenté de pousser le général Boulanger à un nouveau dix-huit brumaire.

Sur cette affaire énigmatique est venue s'en greffer

une autre qui ne fait ni moins de bruit ni moins de réclame autour du nom fulgurant du fameux général. M. Jules Ferry, dans un discours devant ses électeurs, s'étant avisé d'appeler le général un « Saint-Arnaud de café-concert », a reçu aussitôt du commandant en chef du 13^e corps une provocation en duel. Les témoins des deux partis se sont abouchés, mais devant les exigences de ceux du général qui ne voulaient rien moins qu'un combat ayant lieu dans de telles conditions qu'il menaçait d'être mortel pour l'un des deux adversaires, et peut-être pour tous les deux, les témoins de M. Jules Ferry se sont retirés, et provisoirement la conclusion de l'affaire est en suspens.

— Encore deux statues ! Le 30 juillet on a inauguré à Paris, à l'angle de la rue de l'Ecole-de-médecine et du boulevard Saint-Germain, une statue à la mémoire de Paul Broca, le célèbre fondateur de la Société d'anthropologie, mort en 1880. Un discours a été prononcé, devant la veuve et les fils du défunt et au milieu d'une grande affluence, par le docteur Magitot, président actuel de la Société d'anthropologie.

Aujourd'hui 1^{er} août, à Saint-Quentin, inauguration d'une statue en l'honneur du célèbre historien Henri Martin. De nombreux discours sont prononcés ; la cérémonie est présidée par M. Spuller. Au cours de la cérémonie, M. Jahyer, membre de la Société des gens de lettres, a lu une lettre du président de cette société,

M. Jules Claretie, qu'une légère indisposition avait empêché de venir.

5 août.

Nous sommes en pleines distributions de prix. En quelques jours on a célébré partout ces solennités qui terminent l'année scolaire, et aujourd'hui ou demain les nombreux et jeunes lauréats se seront tous échappés et éparpillés dans leurs familles sur tous les points de la France.

La distribution des prix du Concours général a été présidée par M. Spuller. Elle a été très brillante et a donné les résultats suivants, classés par lycées :

	Prix	Accessits	Totaux
	—	—	—
Louis-le-Grand	19	57	76
Condorcet	19	48	67
Stanislas	13	47	60
Henri IV	5	17	22
Charlemagne	4	17	21
Janson-de-Sailly	3	10	13
Saint-Louis	2	11	13
Versailles	4	8	12
Rollin	2	9	11
Vanves	2	8	10
Lakanal	1	1	2

Les trois prix d'honneur ont été remportés, celui de philosophie par M. Courtault, élève du lycée Louis-le-Grand, celui de mathématiques spéciales par M. Vigne-

ron, élève du lycée Henri IV, et celui de rhétorique par M. Decourt, élève du lycée de Vanves.

Dans les divers lycées, écoles et collèges rien de particulier à signaler. Citons cependant la cérémonie de l'École municipale supérieure Arago où, par une dérogation à l'usage habituel, le discours a été prononcé en vers. C'est M. Fabié, professeur de français à ladite école, qui était chargé de ce discours, et il avait pris pour sujet l'alliance de la poésie et de la science. Voici les dernières strophes de ce morceau dans lesquelles la poésie s'adresse à la science :

Ainsi, toutes deux, sans disputes,
Mêlant progrès et souvenir,
En songeant aux humaines luttes,
Nous préparerons l'avenir ;
Et, puisque, aux époques troublées,
Plus qu'en tout autre temps, il faut,
Pour triompher dans les mêlées,
Que l'armure soit sans défaut,
Tu la forgeras à ton aise
D'un solide et souple métal ;
Je la prendrai dans la fournaise
Pour la tremper dans l'Idéal ;
Si bien qu'au jour de la bataille
Nous ne pourrons qu'être vainqueurs,
Ayant fait de la même taille,
Toi, les cerveaux, et moi, les cœurs.

Notons encore l'allocution si fine, si familière, si spi-

rituelle et si touchante, prononcée par M. Ludovic Halévy au lycée Louis-le-Grand dont il est l'un des anciens et plus brillants élèves. Nos lecteurs trouveront ce petit discours, si charmant et si agréablement tourné, dans *le Temps* du 3 de ce mois.

— Au Conservatoire, la distribution des récompenses a eu lieu le 4 août. En voici le relevé :

Premiers prix	38
Seconds prix	33
Premiers accessits . . .	50
Deuxièmes accessits . .	43
Premières médailles . .	29
Deuxièmes médailles . .	31
Troisièmes médailles . .	36
	<hr/>
	260

Malgré ce grand nombre de lauréats, les concours ont été moins brillants que les autres années, et à part M. Leitner, premier prix de tragédie, qui vient d'être engagé à la Comédie-Française, on ne peut citer de sujet hors ligne soit pour la comédie, soit pour la tragédie, ou pour l'opéra-comique et l'opéra.

M. Spuller, qui présidait la cérémonie, a remis la croix de la Légion d'honneur au compositeur Lenepveu et au professeur Maubant, le sociétaire distingué de la Comédie-Française.

Citons, tout à fait à part, les distributions des prix qui ont eu lieu dans les trois maisons d'éducation de

la Légion d'honneur. Ces distributions sont suivies de la visite aux expositions des travaux manuels des élèves. C'est là qu'on peut se rendre compte des progrès immenses accomplis dans ces grands établissements pour ce qui concerne les travaux de couture, de broderie, de tapisserie, de confection, etc. Sous la haute initiative du général Faidherbe, il a été donné, depuis les sept ans qu'il dirige les maisons d'éducation, une impulsion extraordinaire à tous ces genres de travaux qui peuvent procurer un jour à des jeunes filles sans fortune des ressources indispensables et des occupations fécondes.

7 août.

Conclusion, quant à présent, de l'incident Ferry-Boulangier. Le général vient d'adresser la lettre suivante à ses deux témoins :

Clermont, 6 août 1887.

Mes chers amis,

Je viens de lire la lettre de M. Ferry à ses témoins. Cette lettre ne m'inspire qu'une réflexion : gravement injurié par M. Ferry, j'ai voulu un duel sérieux et non un duel presque sans danger.

L'opinion publique jugera entre celui qui insulte de loin un général et qui ne veut lui accorder qu'une réponse dérisoire, et moi qui ai entendu risquer ma vie pour venger mon honneur de soldat...

Général BOULANGER.

Cette lettre a été diversement appréciée par tous les

journaux ; mais presque tous sont d'accord pour dire que les prétentions du général Boulanger étaient excessives et tout à fait différentes, d'ailleurs, des conditions qu'il avait acceptées, il y a un an, lors de son duel avec M. de Lareinty.

9 août.

Le tribunal de Grenoble vient de rendre son jugement dans la regrettable affaire du duel Naquet et Menvielle dont nous avons parlé dans notre dernier numéro.

Ce jugement dit que Naquet n'a pas agi avec préméditation, mais qu'il a volontairement, et sans être en état de légitime défense, blessé son adversaire mis hors d'état de se défendre, l'emploi de la main gauche n'ayant pas été indiqué dans les conditions du combat. Le jugement admet comme circonstances atténuantes l'état de surexcitation et de colère de l'inculpé, l'âge différent des deux combattants, la lourdeur des épées, etc., et il condamne Gustave Naquet à deux mois de prison, 200 francs d'amende et 1 franc de dommages-intérêts envers Menvielle qui s'était porté partie civile.

Mais la série des duels continue ! Le 6 août MM. Magnier, de *l'Événement*, et Reinach, de *la République française*, ont été à leur tour sur le pré à la suite de dissentiments survenus entre eux au sujet du duel Ferry-Boulanger et d'articles un peu vifs échangés à ce propos. M. Reinach a été légèrement blessé.

RENDONS A CÉSAR...! — Nous trouvons dans divers journaux, à propos de notre confrère Racot et de la maladie mentale à laquelle il a récemment succombé, un rapprochement entre cet écrivain regretté et le pauvre Delprat, autre écrivain d'un esprit si ingénieux, si prime-sautier et si original. Il avait donné, entre autres curiosités littéraires, ce Delprat qui mourut si jeune de la même maladie que Racot, une parodie étonnante de *la Légende des siècles* sous le titre *les Frères d'armes*, imprimée en 1865 sans nom d'auteur ni de libraire. Or, aujourd'hui, un article de journal cite comme preuve du commencement de folie qui envahit Delprat, cette faculté de parodie qu'il avait à un degré si éminent, et il lui attribue en même temps une autre parodie du même genre qui parut en 1877 sur une nouvelle série de *la Légende des siècles* et qui avait pour titre flamboyant : *Méjabovar*.

Il est clair, conclut l'article, que l'homme qui a écrit *les Frères d'armes* et *Méjabovar* devait être quelque peu fou, et en effet Edouard Delprat est mort fou.

Nous avons reproduit dans notre *Gazette* (numéro du 15 février 1876 et suivants) *les Frères d'armes*, qui sont bien d'Edouard Delprat. L'année suivante, nous avons publié, dans notre numéro du 15 mars 1877, la pièce intitulée *Méjabovar* et qui a eu un début d'une si fière allure :

Méjabovar, farouche et sombre, était bandit.

Pendant trente-sept ans, dur, terrible, on le vit
Guettant les gens, prenant les tours, forçant les villes.
Sa rouge signature allait aux choses viles
Comme l'ondée aux fleuves et le fleuve à la mer...

Cette pièce, disions-nous alors, a été déposée à notre bureau, et nous en ignorons absolument l'auteur. Or, la vérité est que cet auteur, qui voulait garder l'anonyme, n'était autre que notre ami Jules Claretie, et non Édouard Delprat, qui d'ailleurs était mort depuis plusieurs années quand le futur administrateur de la Comédie-Française nous apporta cette parodie si bien réussie. Ce qui prouve, — contrairement à l'assertion de l'article précité, — qu'il n'est nullement indispensable d'avoir un grain de folie quelconque pour écrire une parodie excellente.

DE NICOLÈS A BEAUMARCHAIS. — Tout le monde connaît et a répété cette fameuse saillie, relative à la médecine, qui se trouve dans la scène XIII du II^e acte du *Barbier de Séville*.

BARTHOLO.

Un art dont le soleil s'honore d'éclairer les succès.

LE COMTE.

Et dont la terre s'empresse de couvrir les bévues.

On en attribue volontiers le mérite à Beaumarchais, et cela faute d'avoir lu ses auteurs. Beaumarchais a pris ce trait textuellement dans une comédie de Brécourt

intitulée *l'Ombre de Molière*¹, où quatre médecins viennent devant Pluton demander justice du discrédit que Molière a jeté sur eux. Molière, dans une de ses répliques, dit à propos d'eux (scène XIII) :

Les scélérats osent tout tenter, sur cette confiance que le soleil éclairera leurs succès et que la terre couvrira leurs fautes.

On peut, à la rigueur, ne pas connaître la comédie de Brécourt ; mais il est moins permis de n'avoir pas lu Montaigne, chez qui on trouve les lignes suivantes au chapitre xxxvii du II^e livre :

On demandoit à un Lacedemonien qui l'avoit fait vivre sain si long temps : « L'ignorance de la medecine », respondit il. Et Adrian l'empereur crioit sans cesse, en mourant, que la presse des medecins l'avoit tué. Un mauvais luicteur se fit medecin : « Courage, luy dit Diogenes, tu as raison ; tu mettras à cette heure en terre ceux qui t'y ont mis autresfois. » Mais ils ont cet heur, selon Nicoclés, que le soleil esclaire leur succez, et la terre cache leur faute.

On pourrait nous demander maintenant si Nicoclès est vraiment l'inventeur du mot, et s'il ne l'a pas emprunté à quelqu'un. Nous laissons à de plus érudits que nous le soin de le rechercher. Nous nous bornerons à

1. Voir dans la NOUVELLE COLLECTION MOLIÉRESQUE, de la Librairie des Bibliophiles, *l'Ombre de Molière*, publiée en 1880 par le Bibliophile Jacob : in-18 raisin, papier vergé.

signaler aux curieux tout le passage de Montaigne sur les médecins, qui est fort intéressant, et à leur conseiller de le lire dans l'excellente édition que M. Motheau publie actuellement à la Librairie des Bibliophiles.

MÉMOIRES D'UN COMMUNARD. — Cluseret, l'ancien ministre de la guerre de la commune, vient de publier ses mémoires. Comme bien l'on pense, c'est l'exaltation de la commune et sa propre justification que Cluseret poursuit dans son livre, lequel contient, en deux volumes, une sorte d'histoire personnelle, mais intéressante, de la triste époque qu'elle retrace.

Cluseret n'est pas tendre pour ses collaborateurs militaires d'alors, qu'il déclare complètement nuls au point de vue du métier. Il tourne d'abord en dérision leur amour immodéré du galon : leurs képis et les manches de leurs vareuses en étaient couverts, sans compter les étoiles. Bergeret *lui-même*, qui se prenait tout à fait au sérieux, avait un état-major aussi nombreux que l'empereur et portait son écharpe rouge comme si c'eût été le grand cordon de la Légion d'honneur. Il tenait table ouverte à la place Vendôme, n'avait que peu d'invités cependant, mais recevait sur le plus grand pied. Il jouait à l'ancien régime, et ses repas étaient servis par des laquais en habit noir.

A l'Hôtel de ville, les repas donnés par Assi étaient moins chers, mais beaucoup plus nombreux. S'y in-

stallait qui voulait, ce qui constituait un gaspillage considérable, bien que le prix des repas, payé à forfait, fût assez modique : 2 francs le déjeuner et 2 fr. 50 c. le dîner.

A citer encore dans ce livre, en somme très curieux, un portrait réussi de Rossel, ce capitaine du génie si malheureusement fourvoyé dans la commune. « Au moral, dit-il, il offrait un type qui se rapprochait des puritains du XVII^e siècle, sauf sous le rapport des mœurs ; il consacrait trop de temps à la femme : calme jusqu'à la froideur, résolu, sévère jusqu'à la dureté, cassant, ambitieux au delà de toute expression, républicain nullement socialiste, excellent officier dans sa spécialité, méprisant le peuple, et par-dessus tout, mû par une pensée dominante, jouer les Bonaparte, je ne dis pas les Napoléon... un Robespierre militaire et amoureux. Ajoutez à tout cela une réserve extrême poussée jusqu'à la dissimulation et facilitée par des lunettes de couleur foncée derrière lesquelles se cachait le regard ; un front bas couvert par des cheveux bruns, courts et épais, une barbe rousse et claire, une figure et un corps maigre : tel était mon chef d'état-major... »

Terminons par un portrait vraiment saisissant de Delescluze, et qui donne de Cluseret écrivain une idée assez favorable, et même avantageuse. Cluseret nous conduit dans le cabinet du dernier ministre de la guerre de la commune, cabinet obscur et éclairé seulement à

son extrémité, dans un coin où se tenait Delescluze.

« Rien de lugubre, dit-il, comme cette obscurité sans fin, se fondant dans les tons jaunes de la draperie. Dans un angle, une petite table, une petite lampe et un petit vieux. C'était Delescluze. Il avait la tête appuyée dans les mains. Voûté, cassé, ratatiné. Il ne fit aucun mouvement. Le tapis avait amorti le bruit de mes pas, ses préoccupations avaient fait le reste; il ne m'avait pas entendu, et je pus contempler un instant cette ruine humaine. Silencieux, mais très ému, je me sentais assister aux derniers moments d'une dynastie. En effet, c'était bien là le dernier des Robespierre. Le jacobinisme agonisait devant moi. Puisse-t-il ne jamais ressusciter !

« Eh bien, Delescluze, où en êtes-vous ? » Il sembla sortir d'un cauchemar, puis, me regardant : « Ah ! c'est vous, Cluseret ; vous venez me remplacer ? — Non ; où en sommes-nous ? — Je n'en sais rien. — Dombrowski, que fait-il ? — Rien. — Ah ça, et c'est tout ? — Que voulez-vous ? ils ne veulent plus obéir. Il n'y a pas un mot de vrai dans tous les rapports de Dombrowski. Ses fameuses sorties dans le bois de Boulogne, mensonge ! Nous avons été indignement trompés. »

Il s'exprimait avec une extrême difficulté ; sa voix râlait. On eût dit un revenant. Rien de vivant, pas même l'œil. J'étais navré. Là où il eût fallu un homme

dans toute la vigueur de l'âge et du tempérament, je trouvais un spectre. »

VARIA. — *A propos de duels.* — Le duel avorté de M. Jules Ferry et du général Boulanger a remis en circulation toutes les discussions et anecdotes relatives à la matière. Il est certain qu'à bien des époques on a abusé du duel, mais il était autrefois bien plus sérieux qu'aujourd'hui, car il se terminait rarement sans qu'il y eût mort d'homme, joint à cela que les témoins des deux adversaires se donnaient fort souvent le passe-temps de ferrailer pour le plaisir.

L'*Observateur français* rapporte à ce propos un édit d'Henri IV interdisant formellement le duel, sous peine de mort ou de prison perpétuelle, hormis dans les cas où il aurait été autorisé par le roi ou par les connétables et maréchaux de France.

A ceux de nos abonnés que ce sujet intéresse nous ne saurions trop conseiller de lire le *Discours sur les duels*, de Brantôme, un très curieux opuscule qui se trouve comme perdu dans ses œuvres, et que peu de personnes connaissent, parce qu'il n'a jamais été imprimé séparément. Aussi sommes-nous heureux de pouvoir en annoncer une édition qui paraîtra vers la fin de l'année à la Librairie des Bibliophiles, avec une préface de M. Henri de Pène, l'un des docteurs en la matière.

Hâtons-nous aussi d'annoncer, — car il sera publié très prochainement, — un *Mémento de l'escrime*, par Victor Mauroy, qui paraîtra à la même librairie. C'est un ouvrage technique, qui deviendra le manuel indispensable de tous les friands de la lame.

Bernardin de Saint-Pierre et la Convention. — Qui sait que le célèbre auteur de *Paul et Virginie* était, en l'an IV, dans le plus profond dénûment, et qu'il se trouva réduit à implorer l'assistance de la Convention pour pouvoir nourrir sa famille ? *L'Intermédiaire* nous l'apprend en publiant la lettre suivante, adressée par Bernardin de Saint-Pierre au conventionnel Grégoire :

Obligéant citoyen,

Je suis très touché de vous voir occupé avec tant de zèle de mes affaires particulières au milieu des malheurs publics. J'ai communiqué votre lettre à un ami que j'ai dans l'administration de Corbeil. Il m'a dit que rien n'était si facile que de me procurer ici des subsistances. Il faudrait, selon lui, que le Comité de salut public prît un arrêté portant que les citoyens Lejeune et La Croix Mortet, agents des subsistances de la République en station à Corbeil, me fournissent la quantité de 16 quintaux de farine pour ma subsistance et celle de ma famille, consistant en tout en cinq personnes, à raison de 40 francs le quintal. Je désirerais que cette fourniture me suffît jusqu'à la récolte et que le prix en fût réglé sur celui du pain que l'on distribue aux habitants de Paris.

Il en est de même de la fourniture de la viande ; le Comité

de salut public peut dans un autre arrêté me faire délivrer à Corbeil, par le cit. Poirier, étapier des troupes, la quantité qui est distribuée aux habitants de Paris.

Quant au bois et au charbon, dont vous me mandez qu'on me délivre des bons, on pourrait les remettre au cit. Didot, mon beau-père, à Paris, qui m'en ferait remettre à Essones la quantité stipulée. Comme il a aussi une maison à Paris, nous ferions un échange, et cela éviterait les embarras du transport. On peut même faire déposer chez lui la chandelle, l'huile, la cassonade, le savon et la morue, dont vous sollicitez l'expédition avec autant de zèle que d'amitié.

Remerciez de ma part le citoyen Marie, votre collègue, qui me sert avec tant d'affection sans me connaître ; je la dois sans doute à la vôtre ; l'une et l'autre me consolent des obstacles que j'éprouve dans une demande si nécessaire et si juste.

Salut, paix et concorde.

DE SAINT-PIERRE.

A Essones, le 18 vendémiaire l'an IV^e de la République.

Au citoyen Grégoire, représentant du peuple au Comité d'instruction publique, à Paris.

L'abbé Grégoire ne ménagea pas son influence en faveur de son protégé, et, le 22 vendémiaire an IV, il obtenait du Comité de salut public l'arrêté suivant :

Art. 1^{er}. — Il sera délivré au citoyen Bernard de Saint-Pierre, domicilié en la commune d'Essones, district de Corbeil, à titre d'encouragement pour ses travaux littéraires, la quantité de seize quintaux de farine pour servir à sa subsistance et celle de sa famille, pendant une année, à prendre dans les magasins nationaux de Corbeil, et cinq livres de

viande, par décade, à prendre chez l'étapier établi en ladite commune.

Art. 2. — Les prix desdites denrées sont fixés, savoir : pour la farine, à quarante livres le quintal, et pour la viande, à vingt sous la livre, et le citoyen Bernardin de Saint-Pierre sera tenu de les payer comptant aux époques des livraisons.

Art. 3. — L'agence des subsistances de Paris sera chargée de l'exécution du présent arrêté.

Les membres du Comité de salut public :

MARIE, BERLIER, ESCHASSERIAU,
C. THIBAudeau.

Les deux pièces précédentes sont conservées aux Archives nationales, dans les cartons du Comité de salut public.

Lettre inédite de Louis Veillot. — Notre ami Octave Lacroix nous communique la lettre suivante demeurée inédite, et qui lui fut écrite par Louis Veillot après la lecture de sa petite comédie *l'Amour et son train*, représentée pour la première fois au Théâtre-Français le 15 septembre 1855.

18 février 1857.

Monsieur,

Je viens de lire *l'Amour et son train*. Il m'a fallu attendre jusqu'à ce moment pour faire ce voyage dans l'autre monde. Maintenant je m'explique très bien les faiblesses de mon cher

abbé Delor¹ pour ce rossignol couvé sous sa soutane. La chanson n'est plus du tout celle de Felletin, mais l'air et l'accent y sont encore. L'oiseau ne s'est pas envolé pour toujours. Nous autres refrognés, il faut bien que nous vous sachions gré de garder tant d'honnêteté avec tant d'esprit. Vous ne me croiriez pas si je vous disais qu'une œuvre de théâtre me semble un excellent emploi des dons de Dieu, mais au moins vous vous tirez heureusement d'un grand risque, et de façon à mériter de ne pas périr dans une seconde imprudence : je n'ose dire de façon à mériter de n'en plus faire. Passez-moi cette rudesse pour me venger d'avoir presque pleuré à la fin du colin-maillard.

Ce que je loue sans réserve dans votre pièce, en dehors de tout point de vue pris à Felletin, c'est l'art. Elle est un pur jeu de l'esprit. Je préfère ces scènes aimables qui se passent tout à fait en l'air à ces prétendues peintures qui croient représenter quelque chose de vrai et par lesquelles on se targue de corriger les hommes. Vos personnages sont vrais par une certaine frivole essence qui s'échappe d'eux et qui est bien la senteur du cœur humain. C'est assez ; voilà le divertissement. Plus de ressemblance ne serait pas encore la vérité, mais s'en approcherait assez pour attrister et pour tromper. En vous écoutant, on pense si l'on veut et comme l'on veut, dans la même liberté et la même douceur qu'à la promenade, sous les arbres, quand les oiseaux chantent. J'aime l'oiseau chanteur et jaseur : il a des ailes ; fi de l'oiseau *enseur* : il n'a que des pattes. Je me suis joué votre pièce et bien mieux, j'en suis sûr, que vos acteurs, malgré les grands compliments que vous leur faites. Voilà l'endroit que je critiquerais vertement si j'étais l'abbé Delor.

1. M. l'abbé Delor était un professeur très distingué du collège de Felletin (Creuse), où Octave Lacroix, entré là à huit ans, a fait ses premières classes. Il alla ensuite à Juilly.

Ce bon abbé m'écrit. Il vient de Tulle. Votre santé l'inquiète, et il me demande si je vous ai vu. Je vais lui écrire pour le remercier. Votre visite et votre affectueuse lettre m'ont fait un sensible plaisir. Dites-lui de votre côté, je vous en prie, pour le rendre content, que déjà vous me trouvez une figure humaine, et je serai bien heureux, Monsieur, si je peux vous fournir l'occasion de lui dire, encore un autre jour, que vous m'avez senti un cœur. Veuillez agréer mes sentiments véritablement dévoués.

LOUIS VEUILLOT.

Une Locution allobroge. — M. André Folliet, dans ses *Volontaires de la Savoie*, cite l'anecdote suivante, qu'il a trouvée dans un volume de *Mémoires historiques et militaires pour servir à l'histoire secrète de la Révolution française* (Paris, an VII), page 173.

« Un capitaine du génie, après la reddition de Toulon, aperçut un soldat allobroge monté sur un superbe cheval espagnol.

« Coquin! s'écria-t-il, arrête! tu m'as volé mon cheval.

— Mais, mais, capitaine...

— Coquin, rends-moi mon cheval!

— Mais vous n'êtes point l'Espagnol à qui je viens de l'enlever.

— Rends-moi vite mon cheval, ou je te fais à l'instant fusiller. »

L'Allobroge, cédant aux menaces, donna son cheval au capitaine, qui le joignit à cinq autres qu'il s'était

ainsi appropriés. C'est de là qu'est venue l'expression d'*allobroger*.

A cette expression l'on ne tarda pas d'en substituer une autre moins précise. Quelques jours après la reprise de Toulon, un général français, s'adressant à un chef d'escadron des Allobroges, lui dit, en lui frappant sur l'épaule :

« Vous avez trouvé dans cette ville de quoi *allobroger* ? »

— Général, ce n'est plus le mot propre, répond le chef d'escadron ; on ne dit plus *allobroger*, mais bien *généraliser*. »

LES MOTS DE LA QUINZAINE

On parle d'un de ses confrères à un vieux médecin des plus grincheux.

« Il est arrivé par un singulier concours de circonstances.

— Et c'était, dit-il, le seul « concours » par lequel il pût arriver ! » (Figaro.)

Un portraitiste de talent vient d'avoir un garçon après vingt ans de mariage, et il est tout fier de ce que son rejeton lui ressemble trait pour trait.

« Je le crois bien, lui dit un ami, tu l'as fait assez poser pour cela ! »

Entre amis :

« Vous devriez bien ouvrir les yeux à mon fils sur les dangers de sa conduite.

— Pourquoi ne le faites-vous pas vous-même ?

— Oh ! moi, vous comprenez, étant son père, je n'ai sur lui aucune influence ! »

~~~~~

Au restaurant, un monsieur vient de réclamer contre une note de 30 francs pour un déjeuner des plus simples. Le maître d'hôtel vient alors vers lui d'un air digne :

« En effet, Monsieur, il y avait une erreur de 20 francs, mais vous comprendrez que des réclamations de ce genre sont bien désagréables dans une maison comme la nôtre. »

~~~~~

Un célibataire endurci parlait dernièrement de se marier.

« A la fin, disait-il, ça m'ennuie d'être toujours seul.

— Oui, répond son interlocuteur, en se mariant on est toujours certain d'être au moins trois ! »

(*Voltaire.*)

PETITE GAZETTE. — Le comédien Maubant (Fleury-Polydore), sociétaire de la Comédie-Française, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur à l'issue de la distribution des prix du Conservatoire (5 août).

Né le 23 août 1821, cet utile et consciencieux artiste a débuté au Théâtre-Français le 25 août 1842. L'année suivante il passa à l'Odéon, mais revint presque aussitôt à la Comédie-Française (octobre 1843) qu'il n'a plus jamais quittée. Il est sociétaire depuis le 1^{er} janvier 1852. Maubant a épousé, il y a une vingtaine d'années, une ancienne tragédienne de l'Odéon, qui a joué également à la Comédie-Française, mais avec moins de bruit et d'éclat, M^{lle} Karoly, de son vrai nom Caroline Duvau. Une fille est née de cette union.

NÉCROLOGIE. — 25 juillet. On annonce la mort à Londres, à l'âge de soixante-quinze ans, de Henry Mayhew, l'un des fondateurs et le premier directeur du journal satirique *le Punch*. Après avoir débuté dans la carrière littéraire par la comédie *le Ménestrel ambulante*, jouée avec succès au Queen's-Theatre, M. Mayhew avait fondé le *Punch* en 1841.

Plus tard il a collaboré à différentes revues; il a en outre publié un certain nombre d'œuvres littéraires, entre autres *les Ouvriers et les Pauvres de Londres*, *l'Histoire des Mormons*, *les Merveilles de la science*, etc.

— 26. Le peintre Auguste Perrodin, élève et imitateur d'Hippolyte Flandrin. On lui doit, entre autres œuvres nombreuses, la décoration de Notre-Dame de Paris sous la direction de Viollet-le-Duc. Il laisse aussi des portraits et beaucoup de tableaux religieux dans le style de son illustre maître. Il n'avait que cinquante-quatre ans.

— 27. M^{me} Massart, née Aglaé Masson le 10 juin 1827. Elle avait épousé le professeur de violon Massart, et elle était professeur de piano au Conservatoire depuis 1874. Elle a formé une série d'élèves remarquables.

— 28. Le peintre Eugène Médard, auteur du tableau *la Retraite de Buzenval*, qui lui valut une deuxième médaille au Salon de 1886. Il n'avait que trente-huit ans.

— 29. M. Deprétis, président du conseil et ministre des affaires étrangères du royaume d'Italie. Né en 1811, député en 1850, ministre en 1866, il devint premier ministre en 1876. Depuis cette époque il n'a presque plus quitté le pouvoir. Il aimait peu la France et il a été l'un des plus chauds partisans de l'alliance de son pays avec l'Allemagne.

— 29. L'abbé Taillandier, curé de l'église Saint-Augustin, à Paris, et qui, à plusieurs reprises, avait refusé des évêchés. Il était le frère de feu Saint-René Taillandier, de l'Académie française.

— 31. Charles Mouton, ancien directeur du *Messenger du Midi*, et jadis chef du cabinet de M. Pietri, préfet de police. Il avait été aussi inspecteur d'académie.

1^{er} août. Le célèbre journaliste russe Katkoff, directeur de la *Gazette de Moscou* et du *Messenger Russe*, feuilles dévouées à la France et absolument hostiles à l'Allemagne. La mort de cet important écrivain a produit en Russie une impression douloureuse et considérable et donné lieu à des manifestations patriotiques en tête desquelles l'empereur Alexandre lui-même s'est montré. Katkoff avait, en effet, à l'aide de ses deux journaux, le premier surtout, exercé une influence très grande sur les événements à diverses époques, notamment en 1877, au moment de la guerre qui éclata entre la Russie et la Turquie. Katkoff avait soixante-sept ans. Il avait d'abord été professeur et n'était entré qu'assez tard dans le journalisme.

— 2. Le général de division d'artillerie de marine Péli-sier, sénateur et l'un des questeurs du Sénat, frère du maréchal duc de Malakoff. Né le 4 décembre 1812, il était grand croix de la Légion d'honneur.

— 7. Alfred Hennequin, l'auteur de tant de comédies dont *les Trois Chapeaux*, *le Procès Vauradieux*, *Bébé*, *les Dominos*

roses, Niniche, la Femme à papa, Lili, sont les plus célèbres. Surmené par un travail excessif, le malheureux Hennequin avait été interné au mois de mars 1886 dans une maison de santé à Saint-Mandé. Né en 1842 à Liège (Belgique), il avait d'abord écrit sous le nom d'Alfred Debrun. Il laisse un fils, comme lui auteur dramatique, et qui écrit parfois aussi sous le pseudonyme de Maurice Debrun. Tous deux descendent du peintre François Hennequin.

— 12. Albert Duruy, l'un des fils de l'ancien ministre de l'Instruction publique, membre de l'Académie française. Ancien élève de l'École normale, il s'était occupé avec succès dans la *Revue des Deux Mondes* des réformes universitaires aujourd'hui en question, surtout pour les combattre. Né le 3 janvier 1884, il avait été pendant un certain temps attaché au cabinet de son père alors qu'il était ministre.

BIBLIOGRAPHIE. — Une nouvelle édition du *Dictionnaire des Pseudonymes*, par notre collaborateur Georges d'Heylli, vient de paraître à la librairie Dentu. Cette édition, complètement refondue, augmentée et mise à jour, et qui ne contient que les pseudonymes contemporains, renferme plus de 5,000 noms fictifs ou réels. Elle donne des renseignements et des documents à la fois biographiques et anecdotiques relatifs au monde des lettres, du théâtre et des arts. Plein de détails nouveaux et souvent inédits sur les personnalités de tous les genres, ce livre contient également une partie bibliographique considérable. Cet important ouvrage, qui compte près de 600 pages, luxueusement imprimées par Jouaust, se termine par un *Index alphabétique* contenant tous les noms et pseudonymes cités dans le cours du volume.

VARIÉTÉS

MARIE

OU

LE MOUCHOIR BLEU

Que de personnes ont entendu parler du fameux *Mouchoir bleu*, de Béquet, et ne l'ont jamais lu ! A force de l'entendre citer sans le connaître, on a fini, en général, par en exagérer la valeur et l'importance. Le morceau est joli, sans doute ; mais bien d'autres le valent, dont on ne parle guère. Il mérite pourtant d'être conservé, et nous croyons être agréable à nos lecteurs en lui donnant asile dans notre *Gazette anecdotique*.

A la fin du mois d'octobre de l'année dernière, je retournais, à pied, d'Orléans au château de Bardy. Devant moi, et sur la même route, marchait un régiment de la garde étrangère. J'avais hâté le pas pour entendre cette musique militaire que j'aime tant ; mais la musique se taisait : seulement quelques mesures de tambour venaient, de loin en loin, marquer le pas uniforme des soldats.

Après une demi-heure de marche, je vis le régiment entrer dans une petite plaine entourée d'un bois de

sapins. Je demandai à un capitaine que je connaissais si l'on allait faire l'exercice.

« Non, me dit-il; on va juger et probablement fusiller un soldat de ma compagnie pour avoir volé le bourgeois qui le logeait.

— Comment! lui dis-je, on va le juger, le condamner, l'exécuter dans le même moment?

— Oui, reprit-il, ce sont nos *capitulations*. » Ce mot était pour lui sans réplique, comme si tout avait été prévu dans ces capitulations, la faute et le châtiment, la justice et l'humanité même.

« Au reste, si vous êtes curieux, ajouta le capitaine, je vais vous faire placer; cela ne sera pas long. »

J'ai toujours été avide de ces tristes spectacles : je m'imagine que je vais apprendre ce qu'est la mort sur la figure d'un mourant. Je suivis le capitaine.

Le régiment s'était formé en carré; derrière la seconde ligne, et sur le bord du bois, quelques soldats creusaient une fosse. Ils étaient commandés par un sous-lieutenant, car tout au régiment se fait avec ordre, et il y a une certaine discipline pour creuser la fosse d'un homme.

Au centre du carré, huit officiers étaient assis sur des tambours; le neuvième, à droite et plus en avant, écrivait quelques mots sur ses genoux, mais avec négligence, et simplement pour qu'un homme ne fût pas tué sans quelques formes.

On appela l'accusé. C'était un jeune homme d'une taille élevée, d'une figure noble et douce. Avec lui s'avancait une femme, seul témoin qui déposât dans cette affaire.

Mais lorsque le colonel voulut interroger cette femme :

« C'est inutile, dit le soldat, je vais tout avouer; j'ai volé un mouchoir chez cette dame.

LE COLONEL. — Vous, Peter, vous passiez pour un bon sujet!

PETER. — Il est vrai, mon colonel, j'ai toujours tâché de contenter mes chefs; aussi ce n'est pas pour moi que j'ai volé. C'est pour Marie.

LE COLONEL. — Quelle est cette Marie?

PETER. — C'est Marie qui demeure là-bas... au pays... près d'Areneberg... où est ce grand pommier... Je ne la verrai donc plus?

LE COLONEL. — Je ne vous comprends pas, Peter; expliquez-vous.

PETER. — Eh bien! mon colonel, lisez cette lettre. »

Et il lui remit la lettre suivante, dont tous les mots sont présents à mon souvenir :

Mon bon ami Peter,

Je profite de la recrue Arnold, qui est engagée dans ton régiment, pour t'envoyer cette lettre et une bourse en soie que j'ai faite à ton intention. Je me suis bien cachée de mon père pour la faire, car il me gronde de t'aimer tant,

et dit que tu ne reviendras pas. N'est-ce pas que tu reviendras? Au reste, quand tu ne reviendrais jamais, je t'aimerais malgré cela. Je me suis promise à toi le jour où tu ramassas mon mouchoir bleu à la danse d'Areneberg, pour me le rapporter. Quand te reverrai-je donc? Ce qui me fait plaisir, c'est que l'on me dit que tu es estimé de tes supérieurs, et aimé des autres. Mais tu as encore deux ans à faire. Fais-les vite, parce qu'alors nous nous marierons. Adieu, mon bon ami Peter.

TA CHÈRE MARIE.

P.-S. — Tâche de m'envoyer aussi quelque chose de France, non pas de peur que je t'oublie, mais pour que je le porte avec moi. Tu baiseras ce que tu m'enverras; je suis bien assurée que je trouverai tout de suite la place de ton baiser.

Quand la lecture fut achevée, Peter reprit la parole.

« Arnold, dit-il, me remit cette lettre hier soir, quand on me donna mon billet de logement.

« Toute la nuit je ne pus dormir; je pensais au pays et à Marie. Elle me demandait quelque chose de France. Je n'avais point d'argent; j'ai engagé mon prêt pendant trois mois pour mon frère et mon cousin qui sont retournés au pays il y a quelques jours. Ce matin, quand je me suis levé pour partir, j'ai ouvert ma fenêtre. Un mouchoir bleu était suspendu à une corde et ressem-

blait à celui de Marie : c'était la même couleur, les mêmes raies blanches, j'ai eu la faiblesse de le prendre et de le mettre dans mon sac. Je suis descendu dans la rue : je me repentais ; j'allais revenir à la maison quand cette dame a couru après moi. On a trouvé le mouchoir : voilà la vérité. La capitulation veut qu'on me fusille. Faites-moi fusiller, mais ne me méprisez pas. »

Les juges ne pouvaient cacher leur émotion ; cependant, lorsqu'on alla aux voix, il fut condamné à mort à l'unanimité. Il entendit l'arrêt avec sang-froid ; puis, s'approchant de son capitaine, il le pria de lui prêter quatre francs. Le capitaine les lui donna.

Je le vis ensuite qui s'avançait vers la femme à qui l'on avait rendu le mouchoir bleu, et j'entendis ces mots :

« Madame, voilà quatre francs ; je ne sais si votre mouchoir vaut plus, mais, quand cela serait, je le paye assez cher pour que vous me fassiez grâce du reste. »

Reprenant alors le mouchoir, il le baisa et le donna au capitaine.

« Mon officier, lui dit-il, dans deux ans vous retournerez à nos montagues ; si vous allez du côté d'Areneberg, demandez Marie, remettez-lui ce mouchoir bleu, mais ne lui dites pas combien je l'ai acheté. »

Ensuite il s'agenouilla, pria Dieu, et marcha d'un pas ferme au supplice.

Je m'éloignai, alors et j'entrai dans le bois pour ne pas voir la fin de cette cruelle tragédie. Quelques coups de fusil m'apprirent bientôt qu'elle était terminée. Je revins une heure après : le régiment s'était éloigné, tout était calme ; mais, en suivant le bord du bois pour regagner la route, j'aperçus à quelques pas devant moi des traces de sang et une butte de terre fraîchement remuée. Je pris une branche de sapin, j'en fis une espèce de croix, et je la plaçai sur la tombe du pauvre Peter, oublié maintenant de tout le monde, excepté de moi et peut-être de Marie.

BÉQUET.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 16 — 31 AOÛT 1887

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — L'Académie demande l'installation des lycées et collèges à la campagne. — Un dernier Mot de M. Naquet — Affaire Mazinof et Fomine. — Mort du capitaine Bove, d'Arnold Morel-Fatio, de M^{me} Peschard. — Mort de Padeloup. — Mort de M^{lle} Suzanne Brohan. — Enterrement du général de Sonis. — M. Zola et ses adeptes. — Décès de M^{lle} Rivinach. — Encore M. Zola, réponse de M. Jules Jouy. — Mort subite de M. Gustave Leroy. — Théâtres : Comédie-Française.

Varia : Vers inédits de M. Octave Lacroix. — Une Nouvelle République. — Verdi et les Orgues de Barbarie.

Nécrologie. — M. Jules Lafotgue.

Variétés : Jeanne d'Arc devant l'Académie française.

9 août.

LA QUINZAINE. — Après un long débat, qui a occupé pendant plusieurs mois l'Académie des sciences, et où l'on a entendu surtout les arguments de MM. les docteurs Lagneau, Trélat, Peter, Hardy, Brouardel, etc., l'Académie a émis, dans sa séance de ce jour, le vœu suivant qui intéresse au plus haut point l'avenir intellectuel et physique de la jeunesse française. Toute la ques-

tion est de savoir maintenant si, comme tant d'autres vœux et projets du même genre, celui-ci ne demeurera pas tout simplement platonique :

« L'Académie de médecine appelle l'attention des pouvoirs publics sur la nécessité de conformer complètement aux lois de l'hygiène, et aux exigences du développement physique des enfants et des adolescents, le régime actuel de nos établissements scolaires.

« Elle pense que les collèges et lycées pour élèves internes doivent être installés à la campagne ; que de larges espaces doivent être réservés pour les récréations ; que les salles de classe doivent être améliorées au point de vue de l'éclairage et de l'aération.

« Sans s'occuper des programmes d'étude, dont elle désire, d'ailleurs, la simplification, l'Académie insiste particulièrement sur les points suivants :

« Accroissement de la durée du sommeil.

« Pour tous les élèves, diminution du temps consacré aux études et aux classes, c'est-à-dire à la vie sédentaire, et augmentation proportionnelle du temps des récréations et exercices.

« Nécessité impérieuse de soumettre tous les élèves à des exercices quotidiens d'entraînement physique proportionnés à leur âge (marches, courses, sauts, formations, développements, mouvements réglés et prescrits, gymnastique avec appareils, escrimes de tout genre, jeux de force, etc.). »

10 août.

M. Gustave Naquet, à la suite du jugement qui l'a condamné pour blessures volontaires faites à son adversaire, M. Menvielle, dans le duel dont parlent nos deux derniers numéros, a adressé aux journaux une lettre de défense personnelle dont nous citerons le passage suivant :

... Il est parfaitement inexact que j'aie saisi l'épée de mon adversaire et plus invraisemblable encore, car c'est une pure impossibilité, que j'aie maintenu fortement cette épée pendant que je le frappais.

La vérité est que, faisant feinte en tierce basse afin de provoquer de la part de mon adversaire une parade qui m'aurait permis de l'attaquer en prenant un dégagé en quarte, je l'ai atteint légèrement, en même temps que par un geste violent et irréfléchi je détournais de la main gauche l'épée au-devant de laquelle j'étais, puisque mon adversaire la maintenait droite sans prendre la parade attendue.

Quiconque a tenu un fleuret comprendra que les choses se sont ainsi passées et n'ont pu se passer autrement. Quant aux fioritures dont quelques-uns de mes confrères en journalisme ont agrémenté leurs chroniques, je n'ai pas à m'en occuper.

11 août.

Une grande dame russe, M^{me} de Mazimof, née princesse Wiazimska, a comparu hier, en compagnie de sa suivante, M^{lle} Nadedja de Fomine, devant la 8^e chambre correctionnelle, sous l'inculpation de vols au magasin du Bon-Marché. La princesse a été acquittée, mais avec

des considérants désagréables pour son honorabilité ; quant à la suivante, M^{lle} de Fomine, elle a été condamnée à un mois de prison.

M^{me} de Mazimof est très connue dans la haute société de Nice, à la fois comme cantatrice et comme poète. Voici une petite pièce de vers de sa façon qu'ont reproduite les journaux à propos de son procès :

LE REGARD.

Le regard, c'est l'accent de la vierge timide,
D'un mystère du cœur indiscret confident ;
C'est un désir muet, un langage rapide,
A l'aveu qu'on implore un appel imprudent.

C'est le dernier accent de l'âme qui s'envole,
Un rendez-vous divin au céleste séjour ;
C'est le premier aveu, l'éloquente parole,
C'est la plainte sans nom que devine l'amour.

C'est du cœur qui soupire une prière immense,
Une volupté chaste, un salut, un adieu,
Une douce promesse, un rayon d'espérance ;
C'est un langage ami que l'on parle avec Dieu.

— Le capitaine Bove, célèbre explorateur italien qui avait fait plusieurs voyages avec Nordenskiöld, et qui était atteint depuis longtemps d'une grave maladie contractée dans ses lointaines pérégrinations, est mort aujourd'hui, par suicide.

— Le même jour, décès à Lausanne d'Arnold Morel-Fatio, conservateur du Musée archéologique de cette

ville et savant distingué. Il était né à Rouen, de parents vaudois, le 15 août 1813.

— Une des étoiles les plus brillantes de l'opérette, M^{me} Peschard, née Marie Renouveau, vient de mourir à Cérons (Gironde), où elle s'était retirée depuis dix ans, après avoir quitté le théâtre pour cause de santé. C'était une virtuose de premier ordre, très supérieure au genre qui lui a valu sa réputation, en même temps qu'une femme distinguée et charmante. Sortie du Conservatoire en 1861, elle avait épousé son camarade, le ténor Peschard; après avoir d'abord joué en province, elle vint à Paris où elle tint pendant plusieurs années le premier rang aux Bouffes-Parisiens, à la Gaité, etc. *Orphée aux enfers*, *la Chanson de Fortunio*, *le Voyage dans la lune*, etc., ont surtout fait valoir le talent si plein de verve de cette regrettée comédienne.

12 août.

Aujourd'hui a eu lieu au palais de l'Industrie l'inauguration de la neuvième exposition générale des Arts décoratifs. Cette exposition offre un cachet d'ornementation tout particulier. Dans la grande nef, au rez-de-chaussée, ont été construits quatre îlots de petits pavillons avec des toits à l'indienne. A droite et à gauche se trouvent deux immenses escaliers, style Renaissance, avec des loggias : ils ont chacun 32 mètres de longueur et sont ornés de magnifiques peintures murales. Sur le

palier de l'escalier de droite se trouve l'entrée du salon réservé au Président de la République, qui est orné de tapisseries de la manufacture des Gobelins.

L'inauguration de cette belle exposition, ouverte sous la présidence de M. Antonin Proust, a été faite par le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, M. Spuller.

13 août.

Jules Padeloup, le créateur de la Société des jeunes artistes (1851) et des Concerts populaires (1861), est mort aujourd'hui à Fontainebleau. Il était né à Paris le 15 septembre 1819, et était le fils d'un violoniste de talent, qui le fit entrer au Conservatoire à l'âge de dix ans. A quatorze ans il remportait le premier prix de piano, et il travailla ensuite la composition dans la classe de Carafa.

Le titre de gloire de Padeloup, celui qui fera toujours survivre son nom dans l'histoire de la musique, a été la création de ces fameux Concerts populaires dont la vogue fut si grande pendant plus de dix années consécutives, et qui ont mis en évidence tant de jeunes talents alors ignorés : Bizet, Guiraud, Massenet, Lalo, Gouvy, Saint-Saëns, etc. Puis vinrent Wagner, Schumann, Raff et les autres maîtres de l'école de l'avenir. En 1868, Padeloup, que les Concerts populaires avaient enrichi, prit la direction du Théâtre-Lyrique ; mais cette direction

ne fut qu'une longue suite de difficultés et de déboires, et finalement Padeloup se retira ruiné. Quand, après la guerre, il voulut reprendre ses concerts, la vogue qui les avait d'abord accueillis se trouva bien diminuée : des concurrences s'étaient ouvertes ; Colonne et Lamoureux, plus novateurs, avaient pris à Padeloup une grande partie de ses fidèles, et Padeloup dut finir par s'avouer vaincu. Il avait cependant lutté jusqu'en 1884. Colonne organisa alors à son bénéfice un concert-festival d'adieu dont la recette magnifique permit à Padeloup de clore avec honneur sa laborieuse carrière.

Voici quelques détails statistiques sur les Concerts populaires de Padeloup. Il les ouvrit le 27 octobre 1861, les dirigea pendant vingt-deux ans et donna, dans cette longue période, 553 séances qui produisirent plus de 3 millions de recettes. Il quitta définitivement son pupitre à la fin de la saison 1883-84. L'an dernier, il tenta une dernière entreprise de concerts de quinzaine qui ne réussirent pas. Cependant, le 8 avril de cette année, le vendredi saint, il donna un concert, le dernier qu'il ait dirigé, qui produisit une superbe recette. Faure s'y fit entendre.

Padeloup dirigea le Théâtre-Lyrique pendant dix-huit mois, à partir d'octobre 1868. Il y donna deux opéras nouveaux, *Don Quichotte*, de Guiraud, et *le Dernier Jour de Pompéi*, de Joncières, et reprit *Iphigénie en Tauride*, de Gluck, *Rienzi*, de Wagner, *le Bal masqué*, de Verdi,

et *la Bohémienne*, de Balfé. Il se retira ruiné au mois d'avril 1870; il avait depuis entièrement satisfait aux lourds engagements créés par la chute de son entreprise.

15 août.

Trois décès à signaler à la date de ce jour :

— Adolphe Pantch, professeur à l'université de Kiel, et l'un des membres de l'expédition au pôle Nord de 1869, qui vient de se noyer dans la rade de Kiel.

— Notre confrère Armand Roux, compositeur et critique musical, ancien rédacteur du journal *le Théâtre*, et qui écrivait aussi sous le pseudonyme d'Armand Ruber. Il avait épousé, en 1868, la cantatrice M^{me} Brunet-Lafleur.

— L'écrivain danois bien connu, Meyer Aaron Goldschmidt, auteur de nombreux romans, et qui avait aussi publié, sous le nom d'Adolphe Meyer, un considérable travail sur la nation juive. Il avait soixante-huit ans.

17 août.

La mère des deux Brohan, M^{me} Suzanne Brohan, est morte aujourd'hui, à l'âge de quatre-vingts ans. Elle avait débuté très jeune à l'Odéon, avait joué ensuite au Vaudeville, puis à la Comédie-Française, pour revenir encore au Vaudeville. Atteinte d'une affection du larynx, elle dut renoncer à la scène en 1842. Nos lecteurs trouveront plus de détails sur cette spirituelle et remar-

quable comédienne dans la notice que nous avons publiée sur elle-même et sur sa « dynastie » dans notre numéro du 28 février 1886.

18 août.

On a enterré aujourd'hui le brave général de Sonis, le héros de Patay, bataille où cet officier distingué fut si grièvement blessé qu'il ne put jamais guérir, survivant ainsi pendant dix-sept années de souffrances aux suites de sa glorieuse blessure. Ses funérailles ont été exceptionnellement touchantes : elles étaient conduites par le frère du général, général lui-même, et par ses quatre fils qui tous appartiennent aussi à l'armée. Beaucoup d'anciens soldats de l'armée de la Loire étaient venus également rendre un dernier hommage à leur chef regretté, qui avait désiré les obsèques les plus simples et avait refusé à l'avance les honneurs suprêmes auxquels il avait droit.

Le ministre de la guerre, le général Ferron, a adressé à la veuve du général la lettre suivante que sa famille pourra garder comme une éternelle et officielle consécration de ses beaux services :

Madame,

L'armée et le pays viennent de faire une perte irréparable, et je m'associe à votre douleur en rendant hommage à une grande mémoire.

Personne n'oubliera la conduite héroïque du général de Sonis, qui, tombé sanglant sur le champ de bataille de Patay,

n'avait qu'une préoccupation : le sort des troupes qu'il conduisait au combat.

Les blessures glorieuses reçues en défendant la France ont amené sa mort prématurée, enlevant à l'armée un de ses chefs les plus estimés et au ministre de la guerre un de ses plus vaillants lieutenants.

Signé : Général FERRON.

— Il y a grave scission entre M. Zola et ses adeptes. Son nouveau roman, *la Terre*, que publie en ce moment *le Gil Blas*, indigné par ses crudités ultra-réalistes les plus réalistes parmi les écrivains réalistes. Le *Figaro* d'aujourd'hui publie une protestation de quelques-uns de ces messieurs qui déclarent purement et simplement qu'ils « lâchent » le maître. Ce curieux document se termine de la manière suivante :

Est-ce notre faute si la formule célèbre : « Un coin de nature vu à travers un tempérament » se transforme à l'égard de Zola en « un coin de nature vu à travers un *sensorium morbide* », et si nous avons le *devoir* de porter la hache dans ses œuvres ? Il faut que le jugement public fasse balle sur *la Terre* et ne s'éparpille pas, en décharge de petit plomb, sur les livres sincères de demain.

Il est nécessaire que, de toute la force de notre jeunesse laborieuse, de toute la loyauté de notre conscience artistique, nous adoptions une tenue et une dignité en face d'une littérature sans noblesse, que nous protestions au nom d'ambitions saines et viriles, au nom de notre culte, de notre amour profond, de notre suprême respect pour l'*Art*.

PAUL BONNETAIN, J.-H. ROSNY, LUCIEN DESCAVES,
PAUL MARGUERITTE, GUSTAVE GUICHES.

Et maintenant que M. Zola se tire de là comme il pourra. Cela est affaire entre lui et ses ex-admirateurs.

19 août.

Le président du Conseil, M. Rouvier, a prononcé hier, à un grand banquet à l'Hôtel Continental, un discours politique considérable, et dans lequel il a cherché à exposer et à justifier la conduite du Cabinet. Ce discours, bien qu'il ait produit une sensation universelle et profonde, n'était cependant que la reproduction amplifiée des arguments dont s'était déjà servi M. Rouvier lors des deux interpellations auxquelles il avait déjà eu à répondre à la Chambre, toujours sur le même sujet : la protection apparente dont les droites couvrent le Cabinet. Le succès de M. Rouvier a d'ailleurs été très grand.

— Les journaux de Beauvais annoncent la mort, en cette ville, à l'âge de dix-neuf ans, de M^{lle} Rivinach qui avait obtenu, à quatorze ans, un premier prix de harpe au Conservatoire. Cette jeune et regrettée artiste avait, paraît-il, un talent de premier ordre.

20 août.

Émile Zola vient de répondre à ses contradicteurs. Leur protestation ne semble pas l'avoir inquiété beaucoup ; il déclare d'abord ne connaître aucun des signataires, si ce n'est M. Bonnetain, et encore ne le con-

naît-il que fort peu. Il dédaigne donc leurs attaques. Ah ! si Huysmans, si Céard, si Maupassant avaient été au nombre des signataires, son émotion eût été bien différente ! D'ailleurs, ces messieurs, dont la protestation sent, dit-il, « la conférence », auraient bien dû attendre, pour démasquer leurs batteries, que le roman de Zola fût terminé. Or, il lui reste encore plus d'un quart de *la Terre* à faire paraître. Il ne considère donc pas l'indignation de ses adversaires comme sérieuse, et il l'estime à l'égal d'une quantité négligeable.

Tout finissant en France par des chansons, M. Jules Jouy vient de faire, à propos de l'incident zoliste, la suivante, qui en sera probablement la conclusion. Elle se chante sur l'air de la *Légende de saint Nicolas*.

Dans un beau pays, très lointain,
Où c'est la nuit quand c'est matin,
Partirent cinq frères marmots,
Pour tuer les grands animaux.

Ils étaient cinq petits enfants
Qui chassaient les gros éléphants.

Un jour, n'en croyant pas leurs yeux,
Ils en aperçurent un vieux
Sur la plaine, il était si grand
Qu'il masquait le soleil levant.

Ils étaient cinq petits enfants
Qui chassaient les gros éléphants.

Afin de lui faire du mal
Ils rampèrent vers l'animal,

Puis s'assirent sur leur séant
Autour de l'énorme géant.

Ils étaient cinq petits enfants
Qui chassaient les gros éléphants.

Ils avaient pris sur les chemins
Des cailloux trop lourds pour leurs mains,
Qu'ils jetèrent, le jour durant,
Sur le colosse indifférent.

Ils étaient cinq petits enfants
Qui chassaient les gros éléphants.

Voyant qu'il ne se bougeait point,
Les gosses, lui montrant le poing,
S'en approchèrent pas à pas
Afin d'achever son trépas.

Ils étaient cinq petits enfants
Qui chassaient les gros éléphants.

Tous les cinq, l'un l'autre s'aidant,
A grand'peine, sans accident,
Pour prendre leur gibier trop gros,
Ils lui montèrent sur le dos.

Ils étaient cinq petits enfants
Qui chassaient les gros éléphants.

Soudain le géant remua :
Chaque petit enfant tomba ;
Et le colosse était si grand
Qu'ils se tuèrent en tombant.

L'éléphant mange sans remords,
Et les petits enfants sont morts.

21 août.

On annonce la mort subite d'un ancien ténor de

l'Opéra-Comique, M. Gustave Leroy, qui avait en ces dernières années entrepris la résurrection du Théâtre-Lyrique à la salle du Château-d'Eau, où il montra beaucoup d'activité et d'intelligence. Le succès n'avait malheureusement pas répondu d'une manière suffisante à ses efforts.

24 août.

On annonce encore la mort de Gabriel Liquier qui fut à la fois compositeur de musique, critique musical et caricaturiste. Né à Anduze (Gard), en 1843, il avait fait de brillantes études à Montpellier ; puis, étant venu à Paris, il avait d'abord été critique musical au journal *le Bien public*. Il était ensuite entré comme dessinateur au *Charivari*, où il signait *Trick* et *Trock*. Il avait aussi collaboré à *la Caricature*.

THÉÂTRES. — La Comédie-Française, après un mois de clôture employé en travaux exigés par la Commission dite des incendies, a rouvert ses portes le 22 août avec *le Cid* et *les Précieuses ridicules*. Mais le spectacle était beaucoup plus dans la salle que sur la scène. On en a, en effet, modifié certaines dispositions intérieures : en supprimant une première loge de face, on a établi un couloir qui traverse les trois rangs de fauteuils de balcon, on a également supprimé tous les fauteuils des couloirs de gauche et de droite de ce même balcon. A l'or-

chestre, on a élargi les deux entrées du public en supprimant une loge de baignoire de chaque côté. Enfin la salle est maintenant séparée de la scène par un mur épais et par un rideau de fer très ingénieusement recouvert d'une décoration peinte par MM. Rubé, Chaperon et Jambon, et qui est du plus heureux effet. On a, en outre, établi l'éclairage à l'électricité dans les couloirs, jusqu'à ce qu'on puisse le mettre dans la salle. La Comédie-Française est donc le premier théâtre de Paris qui se soit conformé aux exigences de précautions préventives, précautions qu'on a beaucoup « blaguées », mais qui rassureront tout le monde.

VARIA. — *Vers inédits* — Notre ami Octave Lacroix, qui veut bien donner de fréquentes communications littéraires à notre *Gazette*, nous envoie les vers suivants, adressés à son ancien maître l'abbé Delor, dont parlait le dernier numéro de notre *Gazette*. Ces jolis vers, où le poète se met lui-même en scène, sont inédits :

A mon ami M. l'abbé Delor.

Fané, chauve et la barbe grise,
Hélas ! tel je suis devenu,
Et j'ai grand'peur, quoi qu'on me dise,
De ne pas être reconnu.

Pourtant je me sens bien le même ;
J'ai l'âme et le cœur d'autrefois :

— Une âme jeune où je vous vois,
Un jeune cœur où je vous aime!

C'est l'Enfant. Regardez un peu,
Mon bon Maître!... Je sais encore
Ce que vous m'avez dit de Dieu;
Ce que j'adorais, je l'adore.

Ce qu'alors j'ai cru, je le crois!
Sur votre parole, je prie,
Mon front courbé devant la Croix,
Mes bras fermés sur la Patrie!

Vous m'avez enseigné le bien
Et le respect des vertus hautes;
Je vous dois d'être un peu chrétien,
Malgré mes erreurs et mes fautes.

De mon passé si beau, si plein,
Je vous dois l'aube la plus blanche,
— Clarté lointaine qui se penche
Et brille encor sur mon déclin.

A ce tournant de la carrière,
Guéri des songes d'avenir,
Je ne veux plus voir qu'en arrière...
Vers les pays du souvenir.

J'y retrouve votre visage,
Quand vous mêliez, aimable et doux,
Au cœur d'un saint la voix d'un sage,
Et que j'écoutais près de vous;

Quand vous trempiez ma tête frêle
Dans l'air pur de la vérité,
Et que je croissais sous votre aile,
Contre tout orage abrité.

L'âge est venu... l'âge? Mensonge!
Défiant le vieil oiseleur,
Notre jeunesse se prolonge
Dans nos printemps restés en fleur.
Et rien de nous qui n'y renaisse
Ou ne s'y ravive charmant :
Comme *la Belle au bois dormant*.
Nous habitons notre jeunesse.
Ne la quittons que pour mourir.
O les superbes funérailles
Où le Père fait ses semailles!...
Mourir, pour nous, c'est reflleurir.
Jusqu'à la floraison dernière,
J'aimerais, — c'est un rêve, hélas! —
Nous trouver encore ici-bas,
Dans quelque coin de cimetière ;
Moi, parmi les plus oubliés...
Et je voudrais, votre humble élève,
Pour le jour sans fin qui se lève,
Germer et grandir à vos pieds.

OCTAVE LACROIX.

Une Nouvelle République. — Il s'agit d'un nouvel État, situé entre la Guyane française et le Brésil, et qui vient de se créer sur des territoires indivis entre les deux pays. Cet État, qui a pris pour rubrique : *République de la Guyane indépendante*, a un territoire de 450,000 kilomètres carrés et environ 60,000 habitants. La capitale porte le nom de Counani ; elle compte 35 maisons et 350 habitants ; elle se compose surtout de

luttes sauvages et primitives. Enfin l'État nouveau vient d'élire pour président à vie de la nouvelle république un publiciste français, M. Jules Gros, déjà connu par ses travaux géographiques, ses livres de voyages, etc., et qui va régner sur les peuplades qui l'ont choisi à la façon du regretté Orélie 1^{er}, ex-roi d'Araucanie.

En attendant qu'il puisse administrer sur place le nouvel État, M. Jules Gros, qui réside en ce moment à Vanves, s'y occupe de l'organisation de sa république. Il a d'abord fondé un ordre de chevalerie, calqué sur celui de la Légion d'honneur, l'*Etoile de Counani*, et qui comprend 10 grands-croix, 20 grands officiers, 30 commandeurs, 100 officiers, et un nombre illimité de chevaliers. La décoration consiste en une croix à quatre branches reliées entre elles par une couronne d'olivier; elles sont émaillées en blanc, et la couronne en vert. Le fond du ruban est rouge, et traversé au centre par une bande noire. Il y a déjà eu un décret de nominations dans cet ordre : un officier, M. Auguste Pasdeloup, éditeur de musique à Paris, et plusieurs chevaliers comprenant surtout des industriels, soit de Paris, soit de Vanves, tous personnages destinés à aider d'une manière quelconque à la prospérité de la Guyane indépendante.

Le président Jules Gros a aussi nommé quelques hauts fonctionnaires : ainsi M. Guigues (Jean-Ferréol) est créé ministre d'État et grand chancelier de l'ordre

de l'Étoile de COUNANI ; M. QUARTIER (Paul) est nommé intendant général du Palais de la présidence ; M. BOISSET (Louis), publiciste, est nommé agent général de la république à la Légation, située à Paris, 18, rue du Louvre. Tous ces fonctionnaires exercent leurs fonctions à Paris, en attendant qu'ils puissent le faire plus effectivement à COUNANI, quand le président Jules GROS jugera à propos de s'y rendre. Souhaitons, par avance, à ce nouvel État et à ses fonctionnaires, meilleure chance qu'à l'entreprise du même genre inaugurée jadis par l'avocat de Périgueux, M. de TOUNENS, et qui avorta d'une manière si misérable et si piteuse.

Verdi et les Orgues de Barbarie. — Nous trouvons dans un journal italien cette drôlatique anecdote, relative au grand compositeur Verdi :

« Il y a deux ans, je fis une visite à Verdi, qui habitait une maisonnette à Moncalieri.

Il me reçut dans une pièce qui, dit-il, lui servait de salon, de salle à manger et de chambre à coucher.

« J'ai, il est vrai, encore deux grandes pièces, ajouta Verdi ; mais elles sont actuellement encombrées d'objets que j'ai loués pour la saison. »

Il ouvrit deux portes et j'aperçus deux grandes chambres qui contenaient 95 orgues de Barbarie.

« A mon arrivée ici, dit Verdi, toutes ces orgues jouaient du matin au soir des airs de *Rigoletto*, du

Trouvère et de mes autres opéras. Cela m'ennuyait à un tel point que je les louai toutes pour la saison. Cela m'a coûté 1,500 francs, mais au moins je suis tranquille. »

NÉCROLOGIE. — M. Jules Laforgue poète et critique d'art, né à Montevideo, est mort le 20 août à Paris, âgé de vingt-sept ans. Il a publié dans la *Gazette des Beaux-Arts* des études très soignées, dans la *Vogue* des nouvelles d'une forme très finie et d'une extrême originalité philosophique qui devaient paraître sous le titre : *Moralités légendaires*. Ses chroniques mensuelles de la *Revue indépendante* et ses articles du *Figaro* (sous le pseudonyme de Jean Vien) sur la cour d'Allemagne ont eu le plus notoire succès. Il avait été pendant trois ans lecteur de l'impératrice Augusta, et il laisse sur Berlin un volume impatientement attendu qui, nous l'espérons, verra bientôt le jour. Ses trois plaquettes de poésie : les *Complaintes*, *l'Imitation de Notre Dame la Lune*, le *Concile féerique*, renferment des passages de toute beauté. C'était un grand cœur uni à un vrai talent.

ERRATUM. — Dans notre dernier numéro, une erreur typographique nous a fait donner l'année 1884 comme étant celle de la naissance d'Albert Duruy, décédé le 12 de ce mois. C'est en 1844 qu'il était né.

VARIÉTÉS

JEANNE D'ARC

DEVANT L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Notre confrère Yvan de Wœstyne a eu l'ingénieuse idée d'ouvrir une sorte de consultation, parmi les membres de l'Académie française, sur le personnage de Jeanne d'Arc. Il a demandé à chaque Quarante une pensée autographe relative à la grande héroïne, et il doit réunir l'ensemble de ces pensées en un luxueux et artistique album.

Nous reproduisons ci-après cette suite de pensées ou plutôt d'opinions, d'ailleurs unanimes, sous cette réserve toutefois qu'elles sont d'inégale valeur, et même que quelques-unes, malgré le nom qui les signe, sont peut-être un peu faibles, pour ne pas dire plus.

Deux académiciens n'ont pas donné leur avis : M. de Viel-Castel, à cause de son état de santé, et M. John Lemoine, tout simplement parce qu'il ne lui a pas convenu d'exprimer son opinion.

On s'est figuré longtemps Jeanne d'Arc blonde. Or, on a d'elle une lettre à Dunois, munie de son cachet de cire et scellée, suivant l'usage du temps, avec un de ses cheveux, et ce cheveu est noir.

VICTORIEN SARDOU.

Pourquoi demander sa canonisation, qu'on n'obtiendra jamais ? Quoiqu'elle causât avec les saints, Jeanne

n'était pas une sainte ; elle était Jeanne la bonne Française.

V. CHERBULIEZ.

J'en demande bien pardon à mon confrère, je la tiens pour sainte et très sainte, justement parce qu'elle a été bonne Française.

CAMILLE ROUSSET.

Pour un vieux Français, né entre les dates d'Austerlitz et d'Iéna, au son des cloches des *Te Deum*, ce n'est pas un médiocre adoucissement des tristesses de la vieillesse que de voir refleurir dans la France d'aujourd'hui le culte de la grande libératrice de la France de nos pères, et d'avoir à écrire son nom parmi les noms de fidèles dans un recueil consacré à la gloire de Jeanne d'Arc.

D. NISARD.

Pauvre Jeanne ! ceux dont l'admiration voudrait te voir renaître, y ont-ils bien pensé ? On ne te brûlerait pas, mais on t'interviewerait, on te raillerait, et on ne te suivrait pas.

J. BERTRAND.

Tu règnes sur les cœurs par une royauté
Que pourrait t'envier la trop fameuse Hélène,
Bergère sous l'armure et le sarrau de laine
Plus forte par l'honneur qu'elle par la beauté !
Et nulle vierge aux cœurs n'a su depuis Marie

Inspirer un amour ancré dans plus de foi,
Plus tendre et plus pieux que le nôtre pour toi,
O Jeanne, car t'aimer, c'est aimer la patrie.

SULLY-PRUDHOMME.

A la grande Française,
Un de ses plus fervents admirateurs.

V. DURUY.

C'est aux œuvres de sculpture inspirées à la princesse Marie d'Orléans, seconde fille du roi Louis-Philippe et duchesse de Wurtemberg, que se rattache pour moi le souvenir de Jeanne d'Arc, l'héroïne française. Je lui reste fidèle.

CUVILLIER-FLEURY.

« Mes bons amis, je suis trahie. Priez Dieu pour moi, car je ne pourrai plus servir le noble royaume de France. »

Dernières paroles adressées par Jeanne au peuple de Compiègne, le 23 mai 1430, au moment où elle sortait pour dégager la place.

H. D'ORLÉANS.

Ce qui me frappe chez Jeanne d'Arc, c'est de voir à quel point, dans ses propos comme dans sa conduite, elle unit le bon sens à l'inspiration, la raison et la finesse à l'enthousiasme. Nous la reconnaissons ; elle est bien de notre race et de notre sang, Française par

les qualités de son esprit autant que par son amour pour la France.

G. BOISSIER.

Sainte Geneviève est la patronne de Paris ; Jeanne d'Arc, si elle était canonisée, devrait être la patronne de la France. En elle se sont incarnées la foi religieuse, la foi monarchique, la foi nationale.

E. HERVÉ.

Si tu ressuscitais, ô ma bonne Lorraine,
Tu conduirais au feu par les monts, dans la plaine,
Nos jeunes bataillons vengeurs de leurs aînés,
Et, bravant les périls contre toi déchaînés,
Tu te rappellerais que Metz était Pucelle
Et qu'elle attend de toi sa liberté nouvelle.
Délivre-la d'un joug sous lequel on languit,
Rends-lui son passé pur et change en jour sa nuit.

A. MÉZIÈRES.

La grandeur des actions humaines se mesure à l'inspiration qui les fait naître. La vie de Jeanne d'Arc en est la preuve sublime.

L. PASTEUR.

Vitalité antique, profonde, inépuisable de l'esprit national français : voilà notre dogme patriotique. Qui le prouve mieux que la bonne Lorraine Jeanne d'Arc ?

E. RENAN.

M. François Coppée a recopié pour joindre à cette collection d'autographes une pièce de vers qui a déjà été publiée :

MOISSON D'ÉPÉES

Dans un bourg, sur la Loire, on conte que naguère
La Pucelle passa sur sa jument de guerre
Et dit aux habitants :

« Armez-vous et venez. »

Un échevin suivi de vieillards consternés
Lui répondit :

« Hélas ! pauvres gens que nous sommes,
Les Anglais ont tué les meilleurs de nos hommes.
Hier ils étaient ici. Le cheval de Talbot
Dans le sang de nos fils a rougi son sabot.
Seuls nous leur survivons, vieux, orphelins et veuves,
Et notre cimetièrre est rempli de croix neuves. »
Mais la brave Lorraine, aux regards triomphants,
S'écria :

« Venez donc, les vieux et les enfants ! »

L'homme reprit, les yeux aveuglés par les larmes :
« Hélas ! les ennemis ont pris toutes nos armes,
La dague avec l'estoc, les flèches avec l'arc.
Nous voudrions vous suivre, ô bonne Jeanne d'Arc,
Mais nous n'avons plus même un couteau. »

La Pucelle

Joignit alors les mains, tout en restant en selle,
Et quand elle eut prié :

« Tu m'as bien dit, je crois,
Que votre cimetièrre était rempli de croix ?

— Je l'ai dit.

— Eh bien ! donc, allons au cimetièrre. »

Et la vierge, entraînant la foule tout entière
Où déjà plus d'un front rougissait de remords,
Piqua sa jument blanche et vint au champ des morts.
Or, monsieur saint Michel exauça la prière
Que murmurait tout bas la naïve guerrière,
Et, quand elle arriva dans le lieu du repos,
Les croix que l'on avait, pour les nombreux tombeaux,
Faites hâtivement de deux branches coupées,
Par miracle soudain devinrent des épées,
Et le soleil brillait sur leurs gardes de fer,
Si bien qu'en ce moment chaque tombe avait l'air,
Avec l'ordre du Ciel étant d'intelligence,
De présenter une arme et d'implorer vengeance.
Alors Jeanne aux chrétiens à ses pieds prosternés
Répéta simplement :

« Armez-vous et venez !

Car Dieu fera cesser par moi votre souffrance
Et la grande pitié du royaume de France. »

FRANÇOIS COPPÉE.

L'esprit est ce qu'il y a de plus bête au monde ; Voltaire l'a prouvé en écrivant *la Pucelle*.

MAXIME DU CAMP.

On a brûlé Jeanne d'Arc et on l'a expliquée. Les Anglais en ont fait une martyre et les savants une hystérique.

J'aime mieux les Anglais.

ÉDOUARD PAILLERON.

J'admire le courage et la foi de Jeanne d'Arc; ses larmes me touchent. L'héroïsme sans défaillance serait-il une vertu ?

GRÉARD.

La Pucelle ! C'est Voltaire qui est l'auteur de cette lamentable et lugubre facétie de dix mille vers ! Et *Candide* est de la même main ! Comment le même homme peut-il avoir tant et si peu d'esprit ? Allons, décidément, par certains côtés, nous valons mieux que nos pères. Nous aimons la France d'un cœur plus droit et plus sûr. S'il y avait un Voltaire aujourd'hui, jamais l'idée ne lui viendrait d'écrire *la Pucelle !*

LUDOVIC HALÉVY.

Jeanne d'Arc, outragée par Voltaire, a été glorifiée par un grand poète allemand et un grand poète anglais : Schiller et Southey.

Triple honte pour Voltaire.

XAVIER MARMIER.

Si Jeanne, au dernier des jours, était appelée à prononcer entre Cauchon qui l'a envoyée au bûcher et

Voltaire qui l'a chantée, ce serait à Cauchon qu'elle pardonnerait.

OCTAVE FEUILLET.

Si Voltaire avait eu de l'esprit, il aurait fait de *la Pucelle* un poème épique, et de *la Henriade* un poème comique. Pour parler d'Henri IV, il fallait la plume de l'Arioste ; pour parler de Jeanne d'Arc, la plume du Tasse.

E. LEGOUVÉ.

Jeanne d'Arc et Napoléon !
A quatre siècles de distance,
Ont, tous les deux, sauvé la France,
Qui ne s'en souvient pas, dit-on.
— Reste, César, sur ta colonne ;
La haine en vain l'ébranlera.
— Et toi, que Dieu même inspira,
Douce vierge, au cœur de lionne,
Parmi les saintes qu'il couronne
Demain le Ciel te recevra !

CAMILLE DOUCET.

Le corps de Jeanne réduit en cendres a été jeté à la Seine. Dans leur rage aveugle ses ennemis lui ont fait une sépulture qu'envieraient les conquérants les plus illustres. Les flots de l'Océan vont partout, et Jeanne a un tombeau grand comme le monde.

ADOLPHE-LOUIS-ALBERT PERRAUD,
Évêque d'Autun

Bientôt à quelques pas de la statuette pensive et chétive de Jeanne d'Arc va s'élever la statue colossale de Gambetta. Les contemporains ont une mesure ; — la postérité en a une autre.

EDMOND ROUSSE.

La jeune fille inspirée qui, pour délivrer la patrie, court au champ de bataille, c'est la vision même de la France : elle doit être un soldat, le soldat de Dieu, comme a dit Shakespeare ; si elle préférerait les fuseaux pacifiques dédaignés par Jeanne, la générosité, la civilisation, la justice et la liberté disparaîssaient du monde.

EMILE OLLIVIER.

Quand la patrie est malheureuse, il reste aux Français une consolation. Ils se souviennent qu'il est né une Jeanne d'Arc et que l'histoire se recommence.

LÉON SAY.

M. le duc d'Audiffret-Pasquier copie dans son discours de réception à l'Académie française :

Jeanne d'Arc est une figure unique dans notre histoire. Sainte Clotilde meurt dans un douloureux mais glorieux veuvage, auprès du tombeau de saint Martin. Sainte Geneviève achève sa longue carrière au milieu des bénédictions du peuple, près de Saint-Denis ; Jeanne, obéissant à la voix de ses saintes, quitte son village,

relève les cœurs abattus, console la grande pitié qui était au royaume de France, chasse l'étranger ; acclamée par une armée, par tout un peuple, elle arrive au sommet des gloires humaines ; sa mort vient y ajouter la grandeur que donnent la souffrance et le malheur ; trahie, abandonnée, elle péit sur un bûcher au milieu des cris de haine de ceux qu'elle avait vaincus ; ses cendres sont jetées au vent ; il ne devait plus rien rester d'elle ici-bas qu'un peuple sauvé et une impérissable mémoire.

D. D'AUDIFFRET-PASQUIER.

(Discours à l'Académie, 19 février 1880.)

Jeanne d'Arc, que l'Église n'a pas canonisée, reste la sainte de la patrie.

C'est assez.

E. AUGIER.

Dieu nous enverra-t-il jamais une Jeanne d'Arc alsacienne ?

EUGÈNE LABICHE.

Cette Jeanne sera la France pacifique.

FERD. DE LESSEPS.

(Retour de Berlin, 14 mars 1887.)

M. Jules Simon a copié, sur la notice qu'il a écrite sur Michelet, les lignes suivantes :

Elle est à la fois histoire et légende ; elle est le peuple dans sa faiblesse et dans sa force, dans sa foi et

dans sa clairvoyance ; elle part des derniers rangs, elle triomphe au nom de Dieu et de la France, et elle disparaît sur un bûcher entre le ciel et la terre, éternel objet d'admiration, de pitié et d'amour.

JULES SIMON.

A l'image de la Pucelle l'épée nue au poing :

Peux-tu bien accorder, vierge du Ciel chérie,
La douceur de tes yeux et ce glaive irrité ?
— La douceur de mes yeux caresse ma patrie,
Et ce glaive en fureur lui rend sa liberté.

Ces vers sont de M^{lle} de Gournay, la fille adoptive de Montaigne, qui a publié ses *Essais*. Le souvenir de la vierge d'Orléans n'en a pas, je crois, inspiré de plus touchants. Ce n'était pourtant pas le doute de Montaigne qui pouvait apprendre à apprécier la foi de Jeanne d'Arc.

DUC DE BROGLIE.

« Douce France », dit Roland en mourant ; par ce substantif féminin, on aperçoit la France comme une mère tendre et triste. Même sentiment, à plusieurs reprises, dans Jeanne d'Arc. Les érudits ont remarqué que ce mot nous est propre ; il exprime la nuance originale de notre patriotisme.

H. TAINÉ.

Jeanne d'Arc est la sainte de la France, sainte par la

foi et par l'héroïsme, par le dévouement et la pureté. Elle fut un jour l'âme de la patrie, elle resta la poésie de l'histoire.

CH. DE MAZADE.

Je crois qu'en France tout le monde pense de Jeanne d'Arc ce que j'en pense moi-même. Je l'admire, je la regrette, et je l'espère.

A. DUMAS.

Jeanne d'Arc, *la bonne Lorraine* au cœur héroïque, a été lâchement trahie par la Royauté, et brûlée vive, comme sorcière, hérétique et relapse, par l'Église orthodoxe aux gages de l'ennemi national.

LECONTE DE LISLE.

Enfin, le regretté M. Caro avait écrit :

Une école moderne attribue à une date récente l'idée de la Patrie. Peut-on soutenir qu'elle n'existait pas déjà depuis plusieurs années, avant le 30 mai 1431, qui est le jour où Jeanne d'Arc mourut pour cette idée? Qu'était-ce que *ses voix* qu'elle entendait encore sur son bûcher, sinon l'expression même, la plus touchante et la plus authentique, de la conscience de la France?

E. CARO.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 17 — 15 SEPTEMBRE 1887

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — Mort d'Antonio Carra. — Statue à Dumnacus. — Les Décadents ! — Exécution de Pranzini. — Monument Thiers au Père-Lachaize. — Inauguration à Lorient d'une statue à Massé. — Encore les Décadents ! — Théâtres : Comédie-Française, Odéon, Opéra, Cluny, Menus-Plaisirs.

Varia : Les Surintendantes de la Légion d'honneur. — Scandales de Saint-Ouen. — Encore le baron Seillière. — Proclamation du roy de France. — Les Mots de la Quinzaine.

Petite Gazette. — Nécrologie.

Variétés : Une lettre à conserver.

20 août.

LA QUINZAINE. — Mort à Philadelphie d'Antonio Carra, ancien ouvrier sellier, et qui assassina à Parme, le 26 mars 1854, Charles III de Bourbon, duc de Parme et de Plaisance, mari de la fille de la duchesse de Berry. Ce prince trop galant avait séduit la fiancée de Carra, qui, après le crime, put s'enfuir et gagner

l'Amérique où il vécut dès lors sous le nom de Pietro Bottini.

28 août.

Connaissez-vous Dumnacus, chef gaulois qui défendit, il y a bientôt deux mille ans, le pays angevin contre les lieutenants de César? Pas plus, sans doute, que vous ne connaissez Camulogène, chef des Parisii, les Parisiens d'alors, Cativolcus, Indutiomar, Ambiorix, etc., tous généreux et braves chefs gaulois qui, à la même époque, défendirent aussi le territoire contre les envahisseurs.

Eh bien, quelques Angevins patriotes, parmi lesquels il faut citer, pour l'ardeur qu'il a montrée en cette circonstance, notre ami Charles Bodinier, l'aimable secrétaire de la Comédie-Française, ont eu l'idée d'élever à la mémoire de Dumnacus une statue aux Ponts-de-Cé, au cœur même du pays des anciens Andécaves que le Brenn gaulois sut si bien défendre. Le célèbre sculpteur David d'Angers avait voué une sorte de culte au souvenir de Dumnacus. « Je ne voudrais pas, écrivait-il en 1855, mourir sans avoir vu la statue de Dumnacus sur les rives de la Loire comme pour défier l'ombre des anciens Romains qui dorment au camp de César. » C'est ce rêve de David d'Angers qui vient d'être réalisé par l'inauguration, qui a eu lieu aujourd'hui, d'une statue de Dumnacus de 5^m50 de hauteur, et qui n'est autre

que le grandissement de la petite statue de ce héros gaulois, laquelle orne le piédestal du monument du roi René sculpté par David.

30 août.

Le Conseil d'État vient d'approuver divers legs faits, dans son testament, par M. Émile de Girardin. Des difficultés survenues dans le règlement de la succession du célèbre journaliste avaient retardé jusqu'à ce jour les formalités relatives à l'attribution de ces legs.

Le musée du Louvre devient possesseur de la statue de Clesinger, *Lucrèce*.

La Comédie-Française hérite d'un grand et beau dessin de M^{me} O'Connell représentant *Rachel morte*, et dont nous avons donné la reproduction à l'eau-forte dans notre volume *Rachel d'après sa correspondance*, publié à la Librairie des Bibliophiles. Le même théâtre est encore gratifié d'un portrait de M^{lle} Sarah Bernhardt par le peintre Parrot.

Enfin l'Assistance publique est autorisée à accepter un legs de 10,000 francs que lui a fait le même généreux donateur.

31 août.

M. Chevreul est entré aujourd'hui dans sa cent deuxième année. Il continue à se porter comme le Pont-Neuf depuis sa restauration.

Et à propos de « pont neuf » nous citerons le suivant qui fait partie d'une *Revue* inédite en 4 actes et 7 tableaux, laquelle a été représentée au Casino de Saint-Valery-en-Caux, ces jours derniers, dans une fête de bienfaisance donnée au bénéfice des marins de ce petit port marchand qui est en même temps, comme chacun sait, une station balnéaire des plus fréquentées.

C'est M. Chevreul qui entre en scène et qui raconte au public tout ce qu'il a vu pendant le siècle déjà passé qui compose sa longue et belle existence :

Mes bons amis, j'ai vu sur cette terre
Les changements suivre les changements,
Sous quatre rois, plus d' trois cents ministères,
Deux empereurs et trois gouvernements.

Enfant, j'ai vu guillotiner Louis Seize,
Tomber Marat, Lincoln, Garfield, Sibour ;
Sous sa couronne un roi n'est plus à l'aise,
La dynamit' d'un czar tranche les jours.

Je fus témoin des grands progrès modernes,
Le télégraphe a rentré ses grands bras,
On ne voit plus sur terre une lanterne,
Le gaz lui-même est en fuite... là-bas.

De la vapeur la force nous étonne
En nous traînant sur deux longs fils de fer.
Plus épatant ! hallo, le téléphone
Rapidement va dépasser l'éclair.

J'ai vu Jouffroy, Fulton et sa machine
Mettant vingt jours pour franchir l'Océan ;

La *Normandie*, aujourd'hui, j'imagine,
Peut en cinq jours passer facilement.

Dans son ardeur le soleil nous défie,
On le débite aujourd'hui pour deux ronds ;
Oui, pour deux sous j'ai ma photographie :
Pour ce prix-là, c'est ressemblant... ou non.

Quand, tout enfant, j'allais voir la Bastille,
Je ne songeais qu'aux lettres de cachet.
C'est aujourd'hui la Liberté qui brille
Sur la colonne au Lion de Juillet.

La plume en fer, l'épingle faite au mille,
Et l'allumette et le pavage en bois,
Oui, j'ai tout vu, même la grande ville,
Paris, crever sa muraille deux fois ;

Le mont Cenis, le vaccin de la rage,
Et l'obélisque et l'isthme de Suez,
Le caoutchouc, Marcerou, son cirage,
La crinoline et les lieux à l'anglais'.

Madam' Saqui, Léotard, la Girafe,
Et Mogador, Rigolboche et Mayeux,
Avec Barnum, Mangin et les Malgache',
La Malibran, le Petit Manteau bleu.

Enfin j'ai vu ce drapeau que l'on baise
Avec amour, j'ai vu les trois couleurs,
Autour du monde, avec la *Marseillaise*,
Jusqu'au Tonkin faire battre les cœurs.

Mes chers enfants, crions : « Vive la France ! »
Noble pays, comment ne pas t'aimer ?
Avant ma mort, je n'ai qu'une espérance,
Voir ta blessure enfin se refermer.

— On a exécuté aujourd'hui Pranzini, l'assassin de

la rue Montaigne. Depuis plusieurs jours le bruit de son exécution imminente avait attiré tous les soirs, autour de la prison de la Roquette, une foule considérable de curieux, et l'agglomération de cette foule, dont la majorité appartenait à la société la plus interlope, la plus mal famée et la plus vile de Paris, a donné lieu à des scandales chaque jour renouvelés et auxquels l'exécution du condamné a heureusement mis fin.

Pranzini est mort avec moins de forfanterie qu'on n'avait pu le craindre. Il n'a que faiblement protesté de son innocence au dernier moment, et c'est en pressant le crucifix de l'aumônier de la prison sur ses lèvres qu'il s'est livré sans difficulté aux exécuteurs.

— Une loi, en date du 29 juillet dernier, a autorisé la mobilisation complète, à l'état d'expérience, d'un des corps d'armée de la France continentale. En vertu de cette loi, dont l'application préoccupe depuis longtemps l'attention publique, et qui a produit aussi un considérable effet à l'étranger, la mobilisation de tous les corps de l'armée active du 17^e corps, dont le siège est à Toulouse, a été ordonnée. Les territoriaux et les troupes de la marine sont seuls exemptés de cette immense et complexe opération qui a commencé aujourd'hui même 31 août.

3 septembre.

Aujourd'hui, dixième anniversaire de la mort de

M. Thiers, inauguration intime et privée, au cimetière du Père-Lachaise, du magnifique monument funéraire destiné à recevoir les restes de l'ancien président de la République et des membres de sa famille. C'est l'édifice le plus considérable, par ses proportions architectoniques et par ses admirables sculptures, qui soit aujourd'hui au Père-Lachaise. M. Aldrophe en a été l'architecte. Le public ne devant jamais être autorisé à le visiter, nous croyons intéressant d'en conserver ici la description.

Le monument, chapelle de style Renaissance, occupe une superficie de 145 mètres. Il a 9 mètres de large et 14 mètres de hauteur. La porte d'entrée, qui est en bronze et qui sort de chez Barbedienne, a 4 mètres de haut sur 2 de large. Elle est entourée d'un chambranle avec attique au-dessus duquel est une œuvre remarquable du sculpteur Chapu qui représente le génie du patriotisme ranimant la France.

A l'intérieur, une coupole ornée d'un magnifique vitrail éclaire à la fois la chapelle et l'immense crypte ouverte où sont placés les tombeaux. Quatre pendentifs qui décorent cette coupole représentent les génies de l'histoire, de l'éloquence, des sciences et des lettres. Ils sont dus au ciseau du sculpteur Mercié. Deux bas-reliefs en marbre situés dans les arcs de pierre qui entourent le monument, et qui ont Chapu pour auteur, représentent l'un la libération du territoire, l'autre le

génie de l'immortalité gravant sur ses tablettes le nom de Thiers. Enfin dans l'arc du fond, faisant face à la porte d'entrée, un groupe de 5 mètres de hauteur, — non encore placé, — représentera M. Thiers se soulevant à demi, accoudé sur le bras gauche, et répondant à l'appel de l'immortalité, génie en bronze doré qui planera au-dessus de sa tête les ailes éployées. En avant du socle sera une figure accroupie, la Patrie en deuil, tenant un drapeau d'une main et élevant l'autre vers M. Thiers. Les socles et les figures, excepté le génie, seront en marbre blanc.

Un escalier de trente marches conduit à la crypte ouverte où sont les tombeaux. Au centre est celui de M. Thiers, composé d'un socle en porphyre rouge, élevé sur deux marches en porphyre gris, et d'un sarcophage en porphyre vert, de forme antique, reposant sur quatre consoles à griffes.

On voit dans la même crypte, mais placés le long des murs, les tombeaux de M^{me} veuve Adolphe Thiers (11 décembre 1880), de M. Dosne, son père (6 avril 1849), et de M^{me} veuve Dosne, née Matheron, sa mère (27 août 1869). Dans cette crypte est un autel en pierre qui a pour seuls ornements un Christ et des flambeaux en bronze.

La cérémonie d'inauguration s'est bornée à une messe basse célébrée dans la crypte, en présence d'une quarantaine d'invités, au nombre desquels figuraient

MM. Barthélemy Saint-Hilaire, Léon Say, Bardoux, Ribot, Mercié, Chapu, Barbedienne, Hauréau, Germain, etc. M^{lle} Dosne, entourée du baron Roger et du général Charlemagne, membres de la famille, recevait les invités. Au dehors il y avait tout au plus cent cinquante curieux.

4 septembre.

Nous avons eu, aujourd'hui, l'inauguration solennelle et officielle de deux nouvelles statues. L'une, statue de Voltaire érigée à Saint-Claude, est l'œuvre du sculpteur Syamour, qui n'est autre, comme chacun sait, que M^{me} Gegout-Gagneur. C'est M. Spuller qui présidait la cérémonie et qui a prononcé le discours traditionnel. Est venu ensuite M. Chassaing qui, à propos de Voltaire, a cru devoir, on ne sait trop pourquoi, parler surtout de l'autonomie communale de Paris.

L'inauguration de la seconde statue, celle de Victor Massé à Lorient, ne pouvait heureusement donner matière à allusions politiques. Plusieurs discours ont été aussi prononcés en l'honneur du mélodieux auteur de *Galatée* et des *Noces de Jeannette*. Celui de Jules Simon est un morceau achevé que nos lecteurs trouveront intégralement reproduit dans *le Temps* de ce jour (date du 5). Léo Delibes a parlé ensuite au nom de l'Institut. Puis, au banquet qui a suivi, on a entendu des toasts

de Massenet, Vitu, Antonin Mercié, l'auteur de la statue, Jules Simon, Delibes, Léon Séché, etc.

5 septembre.

Un incendie épouvantable, qui rappelle malheureusement celui de l'Opéra-Comique, vient de détruire le théâtre d'Exeter, dans le Devonshire (Angleterre). Le feu a éclaté pendant la représentation du drame populaire *Romany*, de Sins, et au quatrième acte. La salle était absolument comble. Le théâtre, mal aménagé, n'offrait aux spectateurs affolés que des sorties insuffisantes. Plus de cent cinquante personnes ont été, en quelques instants, brûlées par les flammes ou asphyxiées par la fumée. Un certain nombre, qui se sont précipitées de la toiture du théâtre dans la rue, se sont écrasées sur les pavés. Seul le personnel du théâtre, artistes compris, a pu heureusement sortir au complet.

LES DÉCADENTS. — M. Paterne Berrichon, poète et ancien secrétaire de la rédaction du journal *le Décadent*, a fait, le 27 août, une conférence sur le procès relatif à la Ligue des antipropriétaires dont il est l'un des membres les plus actifs. La réunion était moins que nombreuse, une vingtaine de personnes tout au plus, dont quelques journalistes.

M. Berrichon soulève d'abord l'hilarité de son maigre auditoire en racontant que le commissaire de police qui

avait procédé à son arrestation, comme antipropriétaire trop manifestant, s'était écrié en le voyant : « Quelle mine bizarre!... » Le fait est que le citoyen Berrichon n'a ni la figure ni l'attitude de tout le monde. Enfermé à Mazas, à la suite d'une résistance par trop antipropriétairiste, M. Berrichon a rapporté de son séjour en prison une poésie décadente qu'il a déclamée, au cours de sa conférence, assis derrière une table et ne montrant aux spectateurs que son énorme tête entre deux bras immenses s'agitant comme des antennes :

Mazas.

Sous l'enchevêtrement des voûtes maçonnées,
Pesante, d'un palais énorme sous l'effort
Serein de marbre roux des pilastres où dort
La confiance en soi, pour de longues années ;
Dans l'ennui d'une crypte à frises de granit
Hivernale, éplorant la neige du salpêtre
De tous ses murs en deuil, où jamais ne pénètre
Le soleil, retenu là-haut par Qui punit ;
Vers l'abîme de honte injuste que tu creuses,
O Justice! semblant des bœufs menés tuer,
Laidis comme des oiseaux en saison de muer,
Rèvent les Arrêtés à mines miséreuses.
Lents, dolents, indolents, turbulents, virulents ;
Faméliques repus du poison de la boule,
Plats ou crânes, parmi la peste d'air qui roule
La ténébreuse odeur de leurs sales relents!

Et à propos de décadents, nous emprunterons à une

brochure que vient de publier M. Anatole Baju sous le titre de *l'École décadente* le portrait d'un des principaux décadents, paraît-il, de celui qu'on nomme, dans sa secte, « le pétrisseur d'idées, le Bidet du Verbe », Maurice du Plessys en un mot, célèbre entre tous parmi les siens, mais dont peut-être vous entendez prononcer le nom pour la première fois :

« Jeune et quasiment vierge de toutes productions, Maurice du Plessys n'en est pas moins une sorte d'Atlas portant sur ses épaules le ciel tempétueux du monde décadent.

« Il est une des gloires de notre XIX^e siècle faites de réclames, de gestes et de bruits et d'autant plus solides qu'elles ne reposent sur rien. Il fut un des fondateurs du *Décadent*. Comme Socrate, il n'a rien écrit ; mais, comme Socrate, il a pensé.

« Sa collaboration se réduit à trois ou quatre articles d'esthétique ou pièces de vers. Il aurait voulu produire davantage, mais son incurable mépris de l'écriture l'empêchait de prendre la plume.

« Athée et fanatique de la religion, M. du Plessys, selon sa pittoresque expression, n'est apte qu'à ne rien faire. »

Tous les décadents ne sont pourtant pas des paresseux aussi déterminés. En voici un, par exemple, qui vient d'adresser au *Figaro* la lettre suivante. Celui-là est un dissident :

M'arrive en l'exil des champs le numéro de lundi du *Figaro* où vous dénoncez l'apparition à Paris d'une revue : « l'École décadente ».

D'autre part, il me vient que le nom de M. Stéphane Mallarmé et le mien, et de mes amis sans doute, sont revendiqués par ce Périodique.

Par trop de zèle ignorant ou d'envie commerciale voir compromise encore l'œuvre consciencieuse et discrète que nous tentons : ne se peut. C'est pourquoi ce mot, pour en disposer à votre plaisir.

En une revue d'art pur (morte voici deux mois pour cause de dehors), que créa M. Gaston Dubédat, — suivant les Théories du « Symbole », de M. Stéphane Mallarmé, et les miennes de « l'Instrumentation poétique », un groupe naquit et grandit parmi l'attention respectueuse des lettrés, cordiale des maîtres : le groupe Symbolique-Instrumentiste.

Notre seul organe est désormais en Belgique, à Liège, où la *Wallonie*, revue mensuelle, nous prie de devenir ses hôtes. Recevez, etc.

RENÉ GHIL.

A quoi un autre décadent, M. Bajou, fait dans le même *Figaro* cette réponse foudroyante :

Monsieur le Masque de Fer,

J'achève de déshieroglypher, dans le *Figaro* d'hier, un « message d'exil » poitevin où M. René Ghil, violateur inexorable de la quiétude des populations remises à peine du conflit Bonnetain-Zola, tente de leur exposer à quelles causes il renonce à l'École décadente pour s'arroger le commandement suprême des forces *symbo.o-instrumentistes* dont il est actuellement l'unique encore qu'immensurable représentant.

Permettez-moi, Monsieur et cher confrère, de rassurer ces

mêmes populations en les informant que je prends acte de la décision de M. Ghil, tout en le félicitant de cantonner sa littérature au delà de nos frontières. L'École décadente est déjà consolée de cette défection. Ne la regretteront que les chroniqueurs parisiens dont M. Ghil était le Nanan.

Fraternelles congratulations à cette fortunée *Wallonie*. Pour nous, nous nous désintéressons complètement de tous ces patois exotiques.

Veillez agréer, Monsieur et cher confrère, l'hommage respectueusement sympathique d'

ANATOLE BAJU,
Directeur de *la Revue décadente*.

De tous ces décadents quel est le plus vraiment décadent? Nous renonçons à le décider; mais ce qui nous semble évident, c'est qu'ils sont arrivés à un degré de détraquement cérébral à peu près équivalent.

A moins que ce ne soient des fumistes qui se moquent du public!

THÉÂTRES. — M. Porel, l'actif et intelligent directeur de l'Odéon, vient de demander au ministre des Beaux-Arts l'autorisation de donner des représentations spéciales classiques au profit des élèves des collèges et des lycées. Nous extrayons du rapport qu'il a adressé à ce sujet au ministre le passage suivant, qui en constitue la partie la plus intéressante :

La faveur avec laquelle le public accueille les soirées populaires m'a inspiré la pensée d'étendre cette institution et d'en faire sortir toute l'utilité littéraire qu'elle contient. Outre

les amateurs, toujours si nombreux, de notre répertoire classique, elles sont assidûment suivies par les élèves des facultés et des écoles supérieures, dont beaucoup y trouvent, avec le plus complet et le plus élevé des plaisirs intellectuels, un commentaire vivant des leçons qu'ils reçoivent. J'ai pensé que mettre ce plaisir à la portée des élèves de l'enseignement secondaire serait rendre un égal service à l'art dramatique et aux études classiques. Un directeur de théâtre peut sembler suspect en disant qu'une pièce n'est pleinement comprise qu'à la représentation, mais il a pour lui l'avis des meilleurs juges. Tous reconnaissent que rien ne remplace l'effet direct de la scène; on y voit reprendre une vie éclatante à bien des parties qui, à la lecture, peuvent sembler froides et mortes.

Pour le nouveau public auquel je songeais, il fallait tenir compte d'un certain nombre de nécessités particulières. En premier lieu, le programme des représentations devait concorder exactement avec celui de ses études. J'ai donc combiné une série de matinées comprenant toutes les pièces de Corneille, Racine et Molière, inscrites au plan d'études des lycées, et j'y ai joint un choix de pièces typiques de Regnard, Voltaire, Marivaux et Beaumarchais, capables de montrer dans ses traits essentiels le développement de notre génie dramatique pendant les deux derniers siècles.

Je me propose, en outre, de faire précéder ces représentations de conférences, que je demanderais aux écrivains et aux professeurs désignés par leur connaissance particulière de la littérature dramatique.

A ce rapport, le directeur de l'Odéon a annexé le programme de ces matinées qui auraient lieu le jeudi :

Octobre. — *Horace, l'Avare* : conférence de M. Francisque Sarcey.

Novembre. — *Iphigénie, le Misanthrope* : conférence de

M. de Lapommeraye; *Cinna, les Plaideurs* : conférence de M. Émile Deschanel.

Décembre. — *Les Femmes savantes, le Jeu de l'amour et du hasard* : conférence de M. Gustave Larroumet.

Janvier. — *Andromaque, le Barbier de Séville* : conférence de M. François Coppée; *le Cid, les Précieuses ridicules* : conférence de M. Jules Lemaitre.

Février. — *Britannicus, le Légataire universel* : conférence de M. Eugène Talbot.

Mars. — *Phèdre, l'Épreuve* : conférence de M. Émile Fauguet; *le Mariage de Figaro* : conférence de M. Gustave Larroumet.

Avril. — *Mélope, le Joueur* : conférence de M. Auguste Vitu.

Le ministre a donné son entière approbation au projet de M. Porel par une lettre des plus flatteuses.

— Le 31 août ont eu lieu, dans *Hernani*, à la Comédie-Française, les débuts simultanés de M. Leitner, le meilleur lauréat de cette année aux concours du Conservatoire, et de M^{lle} Weber, qui a déjà brillé à l'Odéon et à la Porte-Saint-Martin et qui est devenue par mariage M^{me} Segond-Weber, double nom que cette artiste distinguée a désormais adopté au théâtre. M. Leitner jouait Don Carlos et M^{me} Segond-Weber Dona Sol. Ces deux artistes, doués tous deux de qualités scéniques remarquables, n'ont cependant pas semblé être très bien à leur place dans les rôles qu'on avait choisis pour leurs débuts. M. Leitner paraît devoir plutôt réussir dans la comédie de genre, tandis que M^{me} Segond-Weber serait mieux dans le drame moderne en prose.

— L'Odéon a, comme toujours, fidèlement rouvert ses portes le 1^{er} septembre. Il a donné *Claudie*. Le beau drame de George Sand est joué par les mêmes artistes qui l'interprétaient avant les vacances.

— Le même soir, le théâtre des Menus-Plaisirs, qui devient décidément un spectacle exclusif d'opérettes, a renouvelé son affiche. On a d'abord joué un opéra-comique inédit, *le Chevalier timide*, un acte de M. Williams Busnach, d'après Désaugiers, avec musique d'Edmond Missa. La musique, qui est un habile pastiche des anciens maîtres, a beaucoup plu. On a donné ensuite la reprise de *la Petite Mariée*, très bien chantée par la jolie M^{lle} Lardinois.

— Le 6, à l'Odéon, reprise de *Don Sanche d'Aragon*, tragédie de Corneille qu'on n'avait pas jouée depuis plus de vingt ans. La pièce a servi aux débuts de M^{lle} Cogé (Isabelle) et de MM. Deneubourg (Carlos) et Desjardins (Don Lope), lauréats du Conservatoire. M^{lle} Cogé a surtout réussi. Le même soir, débuts heureux de M. Chautard dans *l'Avare*, rôle de maître Jacques.

— A l'Opéra, le 7, débuts de M^{lle} Leisinger, élève de M^{me} Viardot, dans Marguerite de *Faust*, et le même soir, à la Comédie-Française, reprise du *Marquis de Villemer*. La belle comédie de M^{me} Sand a une interprétation presque entièrement nouvelle avec MM. Prudhon, Le Bargy, Garraud, et M^{mes} Lloyd et Muller,

dans les personnages créés à la Comédie-Française par MM. Delaunay, Worms, Thiron, et M^{mes} Madeleine Brohan et Reichemberg. M. Prudhon se distingue tout particulièrement dans le rôle du duc d'Aleria où il a été très applaudi.

— Encore le même soir, réouverture du théâtre Cluny également restauré conformément aux exigences de la Commission d'incendie. Là aussi nous avons vu monter, puis descendre le rideau de fer obligatoire, mais il n'est pas, comme à la Comédie-Française, recouvert d'une toile artistiquement illustrée. Trois reprises composaient le spectacle : *Brouillés depuis Wagram*, un acte de Lambert Thiboust et Grangé, du répertoire des Variétés; *Monsieur Choufleuri restera chez lui le...*, opérette en un acte de Saint-Rémi (le duc de Morny), musique d'Offenbach, du répertoire des Bouffes, et *Une Chaîne anglaise*, vaudeville en trois actes, de Labiche et Saint-Yves, qui date de 1848, et qui n'a pas vieilli. Ce spectacle coupé est fort amusant et a eu grand succès.

VARIA. — *Les Surintendantes de la Légion d'honneur.*
— M^{me} la baronne Le Ray, surintendante de la maison de Saint-Denis, vient de prendre sa retraite à l'âge de soixante-dix-huit ans. Elle était la septième des surintendantes de ce grand et illustre établissement d'éduca-

tion ; en même temps elle avait sous sa haute suprématie les intendantes des deux autres maisons d'éducation de la Légion d'honneur, situées à Écouen et aux Loges.

La première surintendante fut M^{me} Campan ; mais elle n'exerça son empire qu'à la maison d'Écouen, qui fut créée la première.

M^{me} du Bouzet, d'abord inspectrice à Écouen, puis créée baronne par Napoléon I^{er}, fut la première surintendante de la maison de Saint-Denis (16 novembre 1810).

M^{me} la comtesse Duquengo, veuve d'un officier de l'armée royale tué à Quiberon, lui succéda le 3 mars 1816.

Elle fut remplacée, le 11 juillet 1820, par M^{me} la baronne de Bourgoing, à laquelle succéda, le 31 décembre 1837, la baronne Dannery.

Le 10 juin 1851, M^{me} la baronne Daumesnil, veuve du célèbre général « à la jambe de bois », remplaça M^{me} Dannery ; c'est à elle qu'a succédé, le 14 janvier 1870, M^{me} l'amirale Le Ray.

Six surintendantes, M^{mes} Campan, du Bouzet, Duquengo, de Bourgoing, Daumesnil et Le Ray, ont quitté la maison pour des causes diverses, surtout pour motifs d'âge et de santé. Une seule, la baronne Dannery, est morte à Saint-Denis même, dans l'exercice de ses fonctions. La baronne de Bourgoing, décédée en dehors de la maison d'éducation, y a cependant été inhumée.

On ne nommera pas la nouvelle surintendante en remplacement de M^{me} Le Ray, avant le 1^{er} janvier prochain.

Une Distribution de prix Révolutionnaire. — Il vient de se passer un fait incroyable à Saint-Ouen, aux portes mêmes de Paris. La municipalité de cette ville avait fait choix, pour la distribution des prix aux trois groupes scolaires de Saint-Ouen, lesquels groupes ne comprennent que de jeunes enfants, dont les plus âgés ont de douze à quatorze ans, de livres empruntés aux sources révolutionnaires et antisociales les plus accusées. Ainsi on a distribué aux lauréats, dans cette fantastique solennité (21 août), *l'Ère nouvelle*, de Louise Michel ; les *Mémoires*, de la même ; *la Femme et la Révolution*, de Stackelberg ; *Un Malfaiteur public* (Jules Ferry), par Louis Fiaux ; *les Farceurs du protestantisme*, les *Manuels Raspail* ; *l'Insurgé*, les *Réfractaires* et le *Bachelier*, de Jules Vallès ; *la Critique sociale*, de Blanqui ; *les Crimes du capital*, de Boulabert, etc.

Pour donner une idée du genre de littérature dont les volumes ci-dessus cités sont les principaux types, nous citerons les passages suivants du livre *la Femme et la Révolution* distribué en prix aux enfants de douze à quatorze ans, garçons et filles, par les soins de la municipalité de Saint-Ouen :

Aux ouvriers et aux ouvrières à ne plus se laisser tromper

par les fanfaronnades de ceux qui veulent leur faire croire que le mariage est le plus sûr garant de la pureté des mœurs, et la famille la source du bien-être de leurs enfants.

Qu'ils se souviennent que l'existence du mariage a pour condition la prostitution de leurs filles, et que c'est à l'institution de la famille qu'il faut attribuer l'éducation défectueuse de leurs enfants.

A eux d'implanter l'union libre sur les débris de la vieille société.

Et plus loin, dans le même chapitre qui porte pour titre *Du mariage* :

L'union de l'homme et de la femme doit être *uniquement basée sur l'amour* et ne devrait jamais durer plus longtemps que ne dure l'amour réciproque. Dès que l'amour cesse d'un côté, la séparation est non seulement un droit, mais un devoir social, et chacun des amants doit être libre de contracter une nouvelle union.

Le mariage, fût-il même contracté par amour, ne constitue pas moins une action immorale et contraire à la nature, car il attente forcément à la liberté individuelle.

Dans un autre ouvrage en vers, on trouve une pièce intitulée *l'Enfantement*. En voici deux strophes dont la lecture était réservée sans doute aux petites filles couronnées !

Ceci c'est la maison de filles,
La morgue de l'amour malsain.
Pour elle, écrémant les familles,
Le luxe a raccroché la faim.
Vois, sous le gaz, la pauvre infâme
Faire des yeux morts agaçants,

Rouler son corps, vautrer son âme,
Dans tous les crachats des passants.

Ta mère, inscrite à la police,
Lasse de sa maternité,
Va mettre bas dans un hospice
Ta jeune âme et ton sang gâté.
Tu ne sauras rien de ton père ;
Le vice en rut, le hasard gris,
Un soir ont payé pour te faire
Quelques sous pleins de vert-de-gris !

Citons encore un couplet politique pris dans un des livres destinés et distribués aux petits garçons :

Bref, tout ça prouve aux combattants
Qu' Marianne a la peau brune,
Du chien dans l' ventre, et qu'il est temps
D' crier : « Vive la Commune ! »
Et ça prouve à tous les Judas
Qu' si ça marche de la sorte,
Ils sentiront dans peu
Nom de Dieu !
Que la Commune n'est pas morte !

Ajoutons que beaucoup de pères de famille ont fait eux-mêmes, séance tenante, justice sommaire de ces livres horribles en les déchirant de leurs propres mains. Enfin, des plaintes très vives ayant été adressées en haut lieu, le Préfet de la Seine, par arrêté du 31 août, a suspendu de ses fonctions M. le Dr Basset, maire de Saint-Ouen, et a soumis un décret de révocation à la signature du Président de la République.

Encore le baron Seillière. — On sait que ce monomane, qui avait été interné chez le docteur Falret, à été mis en liberté. Un certain nombre de journaux ont, à ce propos, fulminé contre les maisons de santé où sont recueillis les malades de ce genre et contre leurs directeurs. Un médecin éminent, le docteur Ball, des hôpitaux Laënnec et Sainte-Anne, et membre de l'Académie de médecine, a répondu vertement à ces attaques qui sont généralement dirigées par des écrivains qui ne connaissent pas assez le fond réel des choses dont ils parlent. D'autre part, un rédacteur du *Temps*, M. Hugues Le Roux, est revenu sur cette même affaire. Il est entré dans beaucoup de détails et a cité de nombreux faits qui démontrent qu'au moins à un certain moment le baron Seillière ne jouissait pas de son entier bon sens. Voici un passage de l'intéressant article de notre confrère qui ne laisse malheureusement aucun doute à ce sujet :

« Le jour où le préfet de police est venu le voir, le baron était dans une phase de délire ambitieux. Du plus loin qu'il a aperçu le préfet, il lui a crié : « A genoux, Gragnon, à distance, chapeau bas, prosterne-toi devant le fils de Mahomet. » Et il a tout de suite entraîné son visiteur dans une pièce du rez-de-chaussée qu'il avait consacrée à la sainte Vierge, à Junon et à Mahomet. Le préfet a été très crâne ; le secrétaire craignait pour son chef et voulait pénétrer dans la chambre, mais M. Seillière s'y est opposé. « Ne crains rien, Gragnon, disait-

il, rien pour ta place, je te confirme définitivement dans tes fonctions. » Avec cet état d'excitation alternaient des idées de persécution. Pendant plusieurs jours, le malade n'a voulu avaler que du lait qu'il allait traire lui-même dans la vacherie, ou bien il se jetait à plat ventre dans la cressonnière du parc et mangeait à même. Toujours hanté de ses idées d'empoisonnement, il avait imaginé d'introduire un goujon dans sa carafe. « S'il vit, disait-il, c'est que le liquide n'est pas empoisonné. » Mais il jetait dans l'eau de la terre, des feuilles, une foule d'ordures ; le goujon mourait, et alors le baron entraînait dans des colères épouvantables. « Vous voyez bien, hurlait-il, que vous en voulez à mes jours. »

Proclamation du roy de France. — Nous venons d'avoir récemment à Angers le congrès annuel des légitimistes purs, surnommés les Blancs d'Espagne, par opposition aux Blancs d'Eu, qui tiennent pour la branche cadette. La réunion, nombreuse et brillante, présidée par le comte d'Andigné, a eu lieu dans une salle qui ne pouvait contenir toute la foule des fidèles. On comptait jusqu'à vingt-trois bannières et drapeaux apportés par des délégués venus de toutes les provinces de France.

Le général de Cathelineau, au milieu d'applaudissements frénétiques, a prononcé un discours plein de pensées généreuses et chevaleresques. Il a fait, natu-

rellement, un grand éloge de la Restauration, puis (*in cauda venenum*) il a terminé ainsi par une charge à fond de train contre la monarchie de Juillet :

« Et vous, descendants de cette légion chevaleresque, issue du sang de géants, pourriez-vous jamais préférer des cadets usurpateurs, fauteurs et esclaves de la Révolution, à des aînés dépositaires de notre droit national, restaurateurs de nos libertés et défenseurs de la foi de Clovis et de la couronne de saint Louis? Non! non! »

Battus, archi-battus, les Blancs d'Eu.

La séance s'est terminée par le vote de la résolution suivante :

« Les légitimistes réunis le 5 août, à Angers, jurent
« de rester fidèles à la loi salique et, par conséquent, ne
« reconnaissent d'autre roi légitime que le prince Jean
« de Bourbon, l'aîné de la branche d'Anjou. »

Et cela s'est passé en l'an de grâce 1887, de la troisième République le dix-septième.

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Dans le casino d'une station thermale, un Parisien aperçoit autour du tapis vert un de ses amis qui perd une forte somme.

« Tiens! s'écrie-t-il, je croyais que tu ne jouais plus!

— Je le croyais aussi, soupire le joueur malheureux, mais il paraît que j'étais mal renseigné. »

(*Gil Blas.*)

~~~~~  
On cause pêche à la morue et naturellement il est question de Terre-Neuve.

« Ce que je n'ai jamais compris, dit un bon bourgeois, c'est qu'on ait donné un nom de chien à ce pays-là. »

(*Réveil-Matin.*)

~~~~~  
Un heureux moyen terme :

« Moi, dit X..., quand on me parle de quelqu'un que je ne connais pas assez pour pouvoir dire s'il a eu le prix Montyon ou s'il a été à Mazas, je réponds... qu'il a été acquitté! »

(*Figaro.*)

~~~~~  
Boulevardiers :

« Vous n'avez jamais eu peur dans votre vie?

— Une seule fois, un jour que j'ai failli me marier! »

(*Gaulois.*)

~~~~~  
Dans un cabaret borgne, entre habitués de Cours d'assises, l'un vieux et l'autre jeune.

« Une belle ville, Toulon, dit le vieux. L'as-tu vue, blanc-bec?

— Hélas! non, et je ne la verrai probablement jamais, puisque le baigne n'y est plus! »

~~~~~

Un neveu vient d'essayer de son oncle un refus d'argent.

« Je n'ai plus qu'une ressource, dit-il alors en tirant de sa poche un superbe revolver.

— Que vas-tu faire, malheureux? s'écria l'oncle.

— Porter cela au clou, Monsieur! »

~~~~~  
Dans une maison de santé :

« Alors, Monsieur le directeur, il peut arriver que vous enfermiez ici comme fous des gens qui ne le sont pas?

— Oui; mais ça n'a pas d'importance : au bout de huit jours, ils le sont devenus! »

—————
PETITE GAZETTE. — On a cité, à propos du 101^e anniversaire de M. Chevreul, une statistique sommaire des personnes qui ont dépassé la centaine en ces dernières années. En Angleterre on en a trouvé cinquante-deux, il y a environ deux mois; le plus âgé avait cent huit ans. En France, on a seulement la statistique des centenaires annuellement décédés pendant cinq années consécutives :

1879	38
1880	31
1881	38
1882	44
1883	54

C'est donc une moyenne de quarante et un centenaires qui sont morts dans la période ci-dessus indiquée.

NÉCROLOGIE. — 22 août. M. Fossé d'Arcosse père, fondateur et directeur de l'*Argus soissonnais*, vient de mourir à l'âge de soixante-dix-sept ans. Ancien président du tribunal de commerce de Soissons, il a exercé pendant plus de cinquante ans une influence politique considérable dans le département de l'Aisne. L'aîné de ses trois fils, René Fossé d'Arcosse, dirige aujourd'hui le journal que son père avait créé.

— 26. Mort à l'âge de soixante et onze ans du marquis de Ploëuc, ancien sous-gouverneur de la Banque de France, ancien député de la Seine à l'Assemblée nationale de 1871. Sa belle et courageuse conduite pendant la Commune, et sa résistance souvent pleine de périls aux ordres du gouvernement insurrectionnel, lui valurent comme récompense, en quelque sorte nationale, la croix de commandeur de la Légion d'honneur, puis son élection à la Chambre. Il ne fut pas réélu en 1877.

— 1^{er} septembre. M. Jules Desnoyers, bibliothécaire du Muséum, membre de l'Institut (Inscriptions et belles-lettres, — 1862), secrétaire de la Société d'histoire naturelle de Paris, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-six ans.

— 1^{er}. On annonce également la mort à l'âge de quarante ans de Victor-Nicolas Reubsaet, vicomte d'Estenburgh, plus connu sous le nom de duc de Camposelice, et qui était célèbre, dans le monde parisien, comme grand amateur de musique et virtuose lui-même. Il possédait une belle collection d'instruments de musique de toute sorte et principalement de Stradivarius, de Garnerius et d'Amati.

— 5. Mort à l'âge de soixante et un ans de M^{me} Maria Delcambre, née de Bauller, et auteur de poésies : *les Craintives*, *les Deuils de famille*, etc., qui ont eu une certaine vogue il y a vingt-cinq ans.

VARIÉTÉS

UNE LETTRE A CONSERVER

Le général de Sonis, qui vient de mourir, n'était pas un écrivain de profession ; il laisse cependant quelques lettres militaires véritablement remarquables. La suivante, qui est par lui adressée à sa femme, est animée d'un grand souffle héroïque, et nous a paru digne d'être à jamais conservée.

Solférino, juin 1859.

Nous étions en bataille, occupant une grande partie de la plaine. L'infanterie, qui était sur les hauteurs, nous voyait et attendait avec impatience notre charge destinée à soutenir le corps Niel qui succombait sous le nombre. Le quatrième escadron, commandé par Guyot, était formé en colonne derrière l'aile gauche. Le général donna l'ordre à cet escadron d'arriver pour entamer le mouvement, mais le bruit était tel que personne n'entendait.

Enfin, il était si urgent de charger que mon escadron fut désigné. J'arrivai au trot sur le général et j'arrêtai ma troupe pour prendre ses ordres. Sa voix était pleine d'émotion. Il sentait qu'il m'envoyait au sacrifice. Il me

donna l'ordre d'engager un feu de tirailleurs avec l'ennemi et de charger à fond, au centre, quand le reste de la ligne chargerait sur les deux ailes. Nous étions si près de ceux que nous allions combattre que je pus voir que c'étaient des chasseurs tyroliens. Je fis remarquer au général que mes hommes seraient tués un à un, mais je lui demandai la permission de charger. Il réfléchit quelques secondes et me dit : « Oui, chargez ! chargez de suite. »

Je me retournai vers mon escadron et je commandai la charge. Puis, je partis à fond de train sans la moindre émotion, le cœur aussi calme que dans les moments de grande paix intérieure. J'étais plein de foi. Je me trouvais au moins à quatre pas en avant de Jalabert, qui commandait mon premier peloton. J'étais donc une cible superbe. Nous arrivâmes au galop de charge à l'entrée du bois. L'infanterie ennemie se recula à notre approche. Je la serrai de près. Enfin, arrivé au milieu des taillis, j'aperçus de magnifiques carrés de Tyroliens auxquels les fantassins se joignirent, et qui nous écrasèrent sous un feu roulant, nous entourant de tous côtés.

Je vis tomber autour de moi mes braves chasseurs. Je me précipitai de rage sur ces carrés, et je me trouvai en face de figures que je n'oublierai jamais, de baïonnettes qui scintillaient à mes yeux comme des lames de rasoirs, et de milliers de balles qui me sifflaient aux

oreilles. J'étais seul. Une partie de mon escadron était couchée par terre ; l'autre était attaquée de flanc par un escadron de hulans. Mon pauvre cheval gris était sous moi, blessé à mort.

Je lui mis l'éperon au ventre ; il me sortit de tous ces carrés et tomba. Je dus alors courir à pied, le sabre en main, poursuivi par des milliers de balles, après avoir paré avec mon sabre un coup de baïonnette qui devait me tuer. J'arrivai ainsi sur le 3^e chasseurs d'Afrique qui venait de se déployer et qui arrivait avec mon régiment pour soutenir notre mouvement. Un de mes chasseurs m'amena un cheval de troupe. Je sautai dessus et ralliai mon monde.

J'étais parti avec un escadron magnifique ; je n'avais plus qu'un peloton. Un de mes officiers, M. de Bailleul, était tombé frappé d'un coup de feu ; nous n'avons pu retrouver son corps. M. G... avait eu comme moi son cheval tué sous lui. Après moi, le régiment a chargé. C'est là que sont tombés R..., G..., L..., F..., S... et A... Tout cela a coûté cher à la division de chasseurs d'Afrique, mais nous avons sauvé le corps Niel et soutenu dignement notre vieille réputation. Je n'ai pas eu la plus légère égratignure. Avant la charge, un boulet est venu ricocher entre les jambes de mon cheval, m'a couvert de terre et a été tuer le cheval qui était derrière moi.

Quelques personnes trouveront peut-être que j'ai tort

de vous parler des dangers que j'ai courus parce qu'ils peuvent se présenter encore, et que vous dire tout cela est fournir un aliment à vos inquiétudes et à vos chagrins. Mais je vois les choses de plus haut et je désire que vous les voyiez comme moi.

Remerciez Dieu de tout votre cœur de m'avoir préservé de la mort par un miracle de sa toute-puissance. Votre foi s'animera par la pensée que toutes les chances de la mort se sont en quelque sorte rassemblées autour de moi afin que la protection de Dieu soit plus éclatante. Je m'étais recommandé de toute mon âme à Dieu et à Marie, auxquels je vous avais confiés, vous, ma bien-aimée, et nos enfants.

DE SONIS.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 18 — 30 SEPTEMBRE 1887

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — Essai de mobilisation du 17^e corps. — Manifeste du comte de Paris. — Exposition des bières. — Ernest Daudet et Victorien Sardou. — Un livre du prince Napoléon. — Louise Michel. — Lettre de Frédéric-Lemaître. — Nécrologie. — Théâtres.

Varia : A bas Voltaire ! — Escroc et Poète. — La Conversion de Sarah Bernhardt. — Guillot de Sainbris. — La Statue d'Ovide. — L'Église-concert. — Les Achantis. — La Peau de Pranzini. — Les Mots de la Quinzaine.

Variétés : L'Histoire du drame *Tragaldabas*.

14 septembre.

LA QUINZAINE. — L'essai de mobilisation effectué par le 17^e corps est terminé ; à quelques questions de détails près, il a pleinement réussi. On tiendra compte des critiques pour remédier aux rares manquements qui ont pu se produire.

Les journaux étrangers ont tous félicité la France de

cette tentative ; les Allemands eux-mêmes en ont parlé, se réservant toutefois pour des études techniques plus complètes que celles qu'on peut donner *ex abrupto*. Un journal de Francfort a même fait un mot à ce propos, ce qui est rare en Allemagne. « L'essai de mobilisation, a-t-il dit, a prouvé surabondamment que depuis dix-sept ans la France ne s'est pas immobilisée !... »

15 septembre.

Aujourd'hui nouveau pétard politique ! Le comte de Paris vient d'adresser, sous le titre de *Instructions aux représentants du parti monarchique en France*, un manifeste que les journaux de tous les partis ont reproduit et commenté avec une unanimité complète. Le manifeste, qui dénonce comme un symptôme heureux mais peu solide « le calme apparent » dont nous jouissons, expose le programme détaillé du futur gouvernement orléaniste. Le comte de Paris nous promet, entre autres choses, de vivre en paix avec le suffrage universel et d'accommoder sa monarchie avec les progrès démocratiques faits en ces dernières années. En un mot le Prince devient opportuniste... au moins sur le papier.

16 septembre.

Hier a eu lieu dans le pavillon de la ville de Paris, aux Champs-Élysées, l'inauguration d'une exposition d'un nouveau genre, l'Exposition des bières. Les brasseurs français seuls y étaient admis. Une trentaine ont répondu

à l'appel, et entassé d'une manière très pittoresque et très engageante leurs fûts et barriques dans l'élégant pavillon de la ville. On y déguste sur place, et à bon marché, — un franc le litre au maximum, — toutes les bières exposées. On y voit aussi toutes les machines et appareils de brasserie en usage dans ce genre de fabrication. Ici les exposants sont encore plus nombreux, et c'est dans la grande nef du Palais de l'Industrie que leurs produits ont dû prendre place.

C'est le ministre du commerce, M. Barbe, qui a prononcé le discours d'inauguration. Le vénérable M. Chevreul a rappelé ensuite les travaux qu'il avait faits il y a cinquante ans sur les ferments, et les résultats considérables qu'ils avaient donnés.

17 septembre.

Dernières nouvelles de la Comédie-Française.

— M. E. Pailleron a lu aujourd'hui devant le comité sa comédie, dont il est parlé depuis si longtemps, *la Souris*. La pièce, qui ne comprend qu'un seul rôle d'homme, destiné dans le principe à M. Delaunay et distribué aujourd'hui à M. Worms, et cinq rôles de femmes, va entrer immédiatement en répétition pour être jouée, dit-on, dans six semaines.

— La belle sociétaire M^{lle} Marie Joly, dite Lloyd, vient d'épouser le peintre Georges Vibert, officier de la Légion d'honneur.

— M^{lle} Marie Martin, qui appartenait à la Comédie-Française comme pensionnaire depuis 1871, se retire définitivement. Elle avait plus de beauté que de talent, et d'ailleurs la Comédie ne l'avait jamais fait paraître que dans des rôles insuffisants.

18 septembre.

Grande querelle entre Ernest Daudet et Victorien Sardou, au sujet d'un drame nouveau de ce dernier écrivain que Sarah Bernhardt va bientôt créer à la Porte-Saint-Martin. Ce drame, qui a pour titre provisoire *la Tosca*, reproduirait, — du moins M. Daudet l'affirme, — bien des situations d'un drame inédit que lui et son ami Gilbert-Augustin Thierry ont depuis longtemps écrit en collaboration. Une lettre rendue publique de M. Ernest Daudet semble même insinuer que M. Duquesnel et M^{lle} Sarah Bernhardt connaissaient déjà ce drame, et que par eux M. Sardou avait pu en entendre également parler.

A cela M. Sardou répond qu'il ne daigne pas répondre, et que son drame nouveau, quand il sera joué, répondra pour lui. MM. Daudet et Gilbert-Augustin Thierry font, en conséquence, annoncer par les journaux qu'ils vont immédiatement publier leur drame avec une préface explicative.

19 septembre.

Le gouvernement de la nouvelle République de la

Guyane Indépendante, fondée par M. Jules Gros et dont nous avons déjà parlé, est en plein désarroi, et même en complète décomposition. Tout d'abord le Brésil ne la prend pas au sérieux : le chargé d'affaires de cet empire à Paris a publiquement refusé une possibilité d'existence officielle quelconque à la nouvelle République. D'autre part, le président Jules Gros est en querelle avec les membres de son conseil : par décret, il les a tous révoqués, et il a même annulé toutes les nominations faites par lui dans l'ordre de chevalerie de la République Counanienne. Mais les membres du conseil ont aussitôt riposté en prononçant la déchéance pure et simple du président Jules Gros. Seulement comme un précédent décret les avait déjà déclarés eux-mêmes déchus, la question est de savoir si, n'étant plus rien, ils avaient le droit de légiférer quand même. Le plus clair de tout cela, c'est que la République de Counani semble définitivement enterrée.

22 septembre.

Le prince Napoléon fait paraître, sous le titre de *Napoléon et ses détracteurs*, une importante étude destinée à répondre aux articles critiques récemment publiés par M. Taine, sur le premier empereur, dans la *Revue des Deux Mondes*. Ce livre, qui va donner lieu à bien des polémiques, réfute surtout les écrits des publicistes, que le prince Napoléon traite de « pamphlétaires », et au

nombre desquels il place, avec M. Taine lui-même, tous les mémorialistes, Bourrienne, M^{me} de Rémusat, l'abbé de Pradt, le prince de Metternich, Miot de Melito, etc. C'est en outre, et tout naturellement, l'exaltation à outrance de Napoléon et de son système, bien que le prince en arrive, à la fin de son étude, à déclarer que la République est le gouvernement qu'il considère comme le terme nécessaire de l'évolution napoléonienne.

A propos de ce livre, et de la mise en discussion perpétuelle par beaucoup de nos écrivains du génie, des qualités et des vices de Napoléon, un journal anglais fait la réflexion suivante :

« Les Français, qui n'ont pas eu dans toute leur histoire un plus grand homme que Napoléon, passent leur temps à le rapetisser et à le dénigrer. Que diraient-ils eux-mêmes des Prussiens voulant, par tous les moyens possibles, diminuer Frédéric le Grand, ou de nous autres Anglais discutant avec passion et aigreur les mérites de Wellington ou de Nelson ? »

23 septembre.

Deux gros scandales viennent de se produire dans le monde de la presse.

Le directeur de *l'Estafette*, M. Odilon Crouzet, qui écrivait surtout dans ce journal sous le pseudonyme de Desplats, et qui était en même temps trésorier de l'Association syndicale professionnelle des journalistes ré-

publicains, vient d'être arrêté sous l'inculpation de détournements de fonds s'élevant à plus de 100,000 francs et appartenant à ladite Association.

Le docteur Castelnau, rédacteur de *l'Intransigeant*, où il signait Dr Lux, vient d'être également arrêté comme impliqué dans une affaire des plus graves et des plus délicates. Il ne s'agit de rien moins, en effet, que de la substitution d'une personne qu'on aurait fait passer pour morte au moyen de la production, au médecin de l'état civil, du cadavre d'une autre personne, sur le vu duquel il avait de bonne foi délivré un certificat de décès et permis d'inhumation. Or, ce certificat avait servi à faire opérer par une compagnie d'assurance le remboursement d'une assurance sur la vie de plus de 300,000 francs au nom de la personne même qu'on avait fait passer pour être bien et dûment décédée.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant des suites de ces deux affaires.

LOUISE MICHEL. — Voilà bien quelques mois qu'on ne parle plus d'elle. Les déconvenues politiques de la conférencière ont mis, pour un moment, une prudente sourdine à sa trop virulente éloquence. Retirée à Levallois-Perret, Louise Michel s'occupe, dans la méditation et le silence, à mettre la dernière main à des œuvres purement littéraires, dont le produit est destiné au paiement de ses dettes.

Ainsi, elle a commencé la publication d'une « série rouge » comprenant six volumes. Le premier, *les Microbes humains*, a déjà paru. Les cinq autres, dont elle corrige les épreuves, vont bientôt paraître à leur tour. Ils auront pour titres : *Le Monde nouveau ; la Débâcle, ou le Cauchemar de la vie ; Première Étape ; l'Épopée, ou la Légende nouvelle*, et *D'astre en astre*. Voici l'idée générale de cette série rouge : Louise Michel prend, dans la société actuelle, tous les rebutés, les dégoûtés, les déclassés, les victimes des lois et des coutumes d'aujourd'hui, et elle les fait s'associer entre eux et fonder, le plus près possible du pôle Nord, une sorte de grande colonie phalanstérienne où ils pourront vivre à leur gré, c'est-à-dire en toute liberté et sans lois ni freins d'aucune sorte. Elle a choisi le pôle Nord, comme scène de son récit, afin de mettre en lutte ses héros contre les éléments et de leur réserver ainsi les grandes épreuves qui épurent les hommes et élèvent leur courage.

La grande révolutionnaire a aussi écrit une *Petite Encyclopédie à l'usage de la jeunesse*, et qui ne comprend que deux chapitres : le premier, c'est le monde vu à vol d'oiseau successivement au microscope, puis au télescope ; le second comprend tout ce qui est langue, mécanique et calcul. Elle nourrit aussi le projet de fonder une langue universelle et d'en résumer les principes et l'application dans une grammaire suffisamment explicite.

Viendront ensuite le deuxième volume de ses *Mémoi-*

res; un autre volume, *Contes et Légendes*; un ouvrage socialiste relatant *les Crimes de notre époque* et un volume de vers, *les Océaniennes*. Voici deux strophes empruntées à ce dernier livre, encore pour longtemps inédit :

BOUCHE CLOSE.

Nul souffle humain n'est sur ces plages,
Rien que celui des éléments ;
Le cyclone hurlant sur les plages
Les légendes des océans ;
Les sapins verts sur les nuées
Tordant leurs branches remuées
Comme des harpes dans les vents ;

Sous les coraux ou sur les sables
La nature parfois ouvrant,
Dans ses tourmentes formidables,
Un cercueil, ville ou continent,
Et l'être ayant la bouche close,
Feuille de chêne ou bien de rose
Tombant au gré de l'ouragan.

Enfin, dès que tous ces ouvrages auront paru, Louise Michel compte, — ceci n'est pas une plaisanterie ! — se rendre chez les Canaques pour tenter de les civiliser à sa manière. Ce sont, dit-elle, des intelligences neuves et comme une terre vierge prête à recevoir et à faire féconder rapidement le bon grain !

UNE LETTRE DE FRÉDÉRIK-LEMAITRE. — Notre

confrère L. Henry-Lecomte poursuit, dans le journal *le Témoin*, l'importante étude qu'il a consacrée à la vie et à la carrière de Frédérick-Lemaître. Nous trouvons dans son dernier article une curieuse lettre du grand comédien, adressée, au lendemain de la révolution de 1848, à l'un des directeurs de la Porte-Saint-Martin, Hippolyte Cogniard, au sujet d'une reprise sur ce théâtre de *l'Auberge des Adrets* et de sa suite *Robert Macaire*, dernière pièce dont Frédérick était, comme on sait, le principal auteur. Voici le passage le plus important de cette lettre :

8 mars 1848.

... J'arrive au point essentiel, à la question qui agite le monde en tout et partout, l'argent. A l'heure présente donc, il est un oiseau qui en secouant ses ailes peut en faire tomber une pluie d'or ; huit personnes se disposent à se précipiter sur lui, si bien qu'il finira par perdre toutes ses plumes et restera nu : c'est l'histoire de Frédérick-Lemaître s'affublant de la défroque de Robert Macaire pour faire passer de l'argent dans les mains de trois auteurs, un directeur, quatre administrateurs, tandis que lui reconquerra... le surnom de farceur ! Est-ce juste ? Non. Vous l'avez compris parfaitement, puisque vous êtes allé au-devant de l'objection en m'offrant le partage des bénéfices. Ils ne peuvent être bien grands pour personne, parce qu'on est infiniment trop de monde pour partager le gâteau ; mais, à l'heure qu'il est, il faut se contenter de peu et admettre chacun au foyer et à la table. Nous sommes donc parfaitement d'accord, vous et moi, sauf à régler nos parts ; quant aux autres intéressés, nous tâcherons de leur faire entendre raison et de les rendre plus traitables.

Le travail que vous avez bien voulu me faire remettre ne peut être une base pour moi, vu les nombreuses dépenses que vous avez dû faire depuis quelques années pour monter avec tant de soin vos grandes féeries qui, indépendamment des frais énormes de mise en scène, vous imposaient encore des charges journalières considérables.

Je réponds à vos offres : « Merci ; je ne veux rien en plus de mon traitement ordinaire, si l'affaire que vous projetez se réduit à faire vos frais, que j'estime être de 1.400 francs par soirée ; s'il y a bénéfice, je vous demande moins que la moitié de ce que vous donniez à Dorval et à moi lors de *Trente ans*, — vous préleviez 1,200 francs et nous avions chacun un tiers, — eh bien, prélevez 1,400 francs et donnez-moi un tiers, c'est-à-dire que si l'on fait 2,000 francs en commun, c'est 200 francs qu'il me reviendra. Vous m'offrez 160 francs de fixe, j'aime mieux l'éventualité ; si vous ne faisiez pas vos frais, je rougirais de recevoir un argent non gagné, et si vous faisiez de fortes recettes, je serais humilié de faire gagner de l'argent non à vous Cogniard, mais à des étrangers à qui je ne dois *absolument rien*. »

Vous m'avez demandé, au nom de notre amitié, de la franchise ; je vous dis ce que je pense du fond du cœur et de l'esprit. Puisse cet aveu être accueilli favorablement par vous, car je tiens infiniment non seulement à conserver nos relations amicales, mais encore à les développer.

Mille compliments, et tout à vous.

FRÉDÉRIK-LEMAITRE.

A la suite de cette lettre, et après débat entre les parties, la convention suivante, qui donnait aux intérêts de Frédérick satisfaction complète, fut définitivement signée :

Entre les soussignés a été convenu ce qui suit :

D'une part, moi, Benjamin Antier, homme de lettres, autorisé par mes collaborateurs, concède à M. Cogniard, directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, le droit de faire représenter sur son théâtre la pièce intitulée *l'Auberge des Adrets* aux conditions suivantes : cette pièce sera considérée comme grande pièce, et ne pourra percevoir sur la recette brute moins de *cinq pour cent*, quelle que soit la composition du spectacle ; le droit des billets sera celui d'une pièce en cinq actes.

D'autre part, moi, Frédérick-Lemaître, artiste dramatique et auteur de la pièce intitulée *Robert Macaire*, autorise par mes collaborateurs, concède à M. Cogniard le droit de faire jouer sur son théâtre ladite pièce. Cette pièce en six tableaux, quelle que soit la composition du spectacle, percevra sur la recette brute *dix pour cent*, et le droit des billets sera celui des grands ouvrages, c'est-à-dire 72 francs par soirée. Il est bien entendu que le rôle de Robert Macaire ne pourra dans aucun cas être joué par un autre que M. Lemaître, et que si ce dernier venait à ne plus pouvoir jouer ledit rôle, soit par congé, rupture ou expiration d'engagement, les auteurs rentreront dans leurs droits pour faire de leur ouvrage ce que bon leur semblera.

Moi, Cogniard, directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, accepte ces conditions et m'engage à faire exécuter le contenu du présent.

Fait triple entre nous, de bonne foi, à Paris, ce 21 mars 1848.

ANTIER, LEMAITRE, COGNIARD.

Et le 23 mars *l'Auberge des Adrets* reparaisait sur l'affiche, suivie le lendemain même de *Robert Macaire*.

Pendant plusieurs mois les deux parties de l'œuvre bouffonne alternèrent, comme faisaient au Théâtre-Historique les deux moitiés du drame *Monte-Cristo*, et le succès de cette reprise devint une très bonne affaire, aussi bien pour Frédérick que pour ses directeurs.

NÉCROLOGIE. — 9 septembre. — Mort de M. Chevreyl-Rameau, ancien député de Seine-et-Oise, ancien maire de Versailles pendant l'occupation prussienne en 1870-71, et qui fut même emprisonné par nos ennemis pour sa patriotique résistance à leurs exigences terribles. D'abord avoué à Versailles en 1834, M. Rameau quitta son étude en juin 1878. Il était né en 1809. M. Rameau laisse deux fils : l'un est actuellement directeur au Ministère des finances; le second est sous-directeur au Ministère des affaires étrangères.

— 11. M. Georges-Maurice Guiffrey, sénateur, bien connu par de nombreuses publications historiques et littéraires, est mort à l'âge de soixante ans.

— 12. Décès du général comte de Werder, celui-là même qui dirigea, en 1870, d'une manière si inflexible et si dure le siège de Strasbourg à la tête d'une armée composée de Prussiens et de Badois.

— 18. Ferdinand Gambon, député, est mort le 16 de ce mois. Ancien membre de la Commune, il s'était déjà distingué sous l'Empire par l'ardeur de ses revendications sociales. En 1869, il avait refusé de payer l'impôt. On

vendit alors ses meubles, et jusqu'à sa vache, qui, du coup, devint légendaire.

Les funérailles de Gambon ont eu lieu aujourd'hui à Cosne (Nièvre). Elles ont donné lieu à un vif scandale et à une lutte publique, devant le cercueil, entre les radicaux et les socialistes. Le testament de Gambon, qui n'est qu'un manifeste politique de plus à ajouter à tant d'autres, défendait toute manifestation et tout discours à ses obsèques. Ce qui n'a pas empêché Félix Pyat de parler à deux reprises, malgré l'intervention de la famille. Puis la question des lettres de faire part du décès avait aussi excité un grand émoi dans le parti socialiste : le mot « Messieurs » au lieu de « Citoyens » y figurait, et on avait omis de donner au défunt son titre de membre de la Commune. Il fallut détruire les lettres au dernier moment, et en imprimer d'autres en les rectifiant. Enfin les socialistes accompagnèrent le convoi précédés d'un drapeau rouge, et le commissaire de police dut intervenir par deux fois pour le faire replier. Mais au cimetière il fut arboré de nouveau au moment où Félix Pyat prononça les dernières paroles.

— 23. Ernest de Calonne, ancien professeur au lycée de Saint-Louis, devenu sur le tard auteur dramatique. Entre autres pièces il avait fait jouer, en 1877, au Théâtre-Déjazet, une comédie en quatre actes : *l'Amour et l'Argent*, dont le succès fut de longue durée. Il avait soixante-six ans.

— 26. M. Jehan Valter, ancien journaliste, romancier, longtemps rédacteur du *Figaro*, est mort aujourd'hui dans une maison de santé où il était en traitement depuis deux ans.

THÉÂTRES. — Nous venons d'avoir à l'Opéra la question Leisinger, un moment difficile, mais aujourd'hui terminée.

M^{lle} Leisinger, dont nous avons annoncé, dans notre dernier numéro, le début dans *Faust*, est une cantatrice prussienne, dont le talent était insuffisant. Le public le lui a fait sentir.

Le lendemain, dans le dépit de son insuccès, M^{lle} Leisinger a adressé à MM. Ritt et Gailhard la lettre suivante :

Messieurs,

A peine arrivée ici, j'ai été informée par des lettres anonymes que je serais reçue à coups de sifflet et que l'on saurait se débarrasser bien vite de la *Prussienne*.

Effrayée de ces menaces et entendant, dès mon entrée en scène, des « Chut ! » qui ont dû me faire supposer des intentions peu bienveillantes à mon égard, je n'ai pu donner la mesure de mes moyens.

Ne désirant pas nous exposer, vous et moi, à une nouvelle épreuve qui pourrait avoir les mêmes suites, je préfère renoncer à la lutte, sentant que je ne réussirais pas à gagner les sympathies du public français.

Je vous prie donc de vouloir bien résilier le contrat qui me lie pour trois ans à l'Académie nationale de musique.

Veillez en même temps recevoir mes adieux, car je me sens incapable de retourner à l'endroit où j'ai passé les heures les plus malheureuses de ma vie.

Agrérez, Messieurs, l'assurance de ma parfaite considération.

LEISINGER.

En même temps elle adressait à ses amis de Berlin la dépêche dont voici le texte :

J'ai chanté hier Marguerite. Grand succès, mais grosse démonstration contre moi. Je ne risque pas une seconde apparition. Je reviens bientôt à Berlin.

LEISINGER.

Cette lettre et cette dépêche contiennent de flagrantes inexactitudes : la vérité est que M^{lle} Leisinger n'a pas réussi parce qu'elle n'avait pas assez de talent pour réussir. La question de sa nationalité n'y a été pour rien : si elle avait su s'imposer par sa virtuosité, nul doute qu'on ne l'eût vivement applaudie — quoique Prussienne.

Et maintenant, sa rentrée à l'Opéra de Berlin va sans doute lui valoir une ovation extraordinaire, même si elle chante faux !

— Le 12 septembre, nouveaux et estimables débuts à l'Odéon de divers lauréats du Conservatoire dans *les Folies amoureuses* de Regnard, MM. Gauthier, Coquet et M^{lle} Sanlaville, cette dernière tout à fait délicieuse à voir dans le rôle travesti d'Agathe.

— M. Marais, qui appartenait à la Porte-Saint-Martin,

a failli passer de ce théâtre à celui du Châtelet. Finalement, cet artiste distingué a signé, le 16 de ce mois, un engagement de trois ans avec le Gymnase, à dater du 1^{er} octobre prochain.

— On sait que l'Opéra-Comique va s'installer au Théâtre de Paris, ancien Théâtre-Lyrique. L'administration de ce théâtre est en train de liquider sa situation et ses manuscrits. Cette liquidation a donné lieu à la lettre suivante que le président de la Société de l'ancien Théâtre de Paris vient d'adresser à M. Clovis Hugues, le poète-député de Marseille :

Monsieur,

Lorsque, le 10 janvier dernier, notre comité recevait par acclamation votre beau drame *le Sommeil de Danton*, nous étions loin de prévoir les événements qui devaient nous priver de cette bonne fortune artistique. Est-il nécessaire d'insister sur nos regrets ? Vous en sentez si bien la sincérité que vous nous refusez de recevoir l'indemnité qui vous revient, comprenant sans doute que, dans la circonstance, c'est encore nous qui perdons le plus. Mes collègues me confient le soin de vous adresser tous leurs remerciements et de vous faire part de tout leur déplaisir.

MASSET.

— Le Vaudeville a rouvert ses portes le 20 septembre avec deux reprises : *Célimare le bien-aimé* et *la Grammaire*, comédies de Labiche, jouées primitivement au Palais-Royal et dont Geoffroy avait créé les principaux rôles. Comme presque toutes les pièces du théâtre de

Labiche, ces deux comédies n'ont pas vieilli, et elles ont fort amusé le public. *Célimare le bien-aimé*, surtout, est une véritable comédie qui était digne d'une scène plus relevée que celle du Palais-Royal. A citer dans l'interprétation : Jolly, Boisselot, A. Michel, Courtès, et M^{mes} Grassot et Dharcourt.

— L'Odéon a donné, le 23 septembre, deux pièces nouvelles ; l'une, *le Marquis Papillon*, qui a trois actes et qui est en vers, a pour auteur un tout jeune homme, nouveau au théâtre, M. Maurice Boniface. Elle trahit une certaine inexpérience, mais renferme de fort jolis vers et quelques scènes habilement présentées. Elle a fait rire et a, en somme, réussi. Elle est fort bien jouée, d'ailleurs, par Amaury, Sujol, Laroche, Vandenne, Fréville et M^{mes} Marie Samary, Nancy-Martel, Lainé, et une fort charmante débutante, M^{lle} Madeleine Bertrand. L'autre pièce, *Jacques Damour*, en un acte, en prose, est d'un genre plus sévère. L'auteur, M. Léon Hennique, l'a tirée d'un roman de Zola, et elle avait d'abord été jouée sur la petite scène du Théâtre-Libre. C'est un petit drame populaire, d'une trame un peu ardue, et qui a dû son succès surtout à son interprétation. En effet, Paul Mounet, Rebel, Colombey et M^{me} Dheurs s'y sont montrés parfaits.

VARIA. — *A bas Voltaire*. — Il vient de se faire

beaucoup de bruit autour de la statue de Voltaire érigée dernièrement à Saint-Claude. Des menaces de mettre à bas la statue se sont produites de plusieurs côtés, et des placards ont été affichés pour prêcher la croisade anti-voltairienne. En voici un échantillon :

A bas Voltaire le Prussien !

Comment ! on a osé élever, dans la patriote ville de Saint-Claude, une statue à un homme qui a foulé aux pieds tout patriotisme ; à un homme qui fut, pendant longtemps, le courtisan et le lâche flatteur du roi de Prusse Frédéric II, et qui poussa l'impudence jusqu'à écrire une lettre de félicitations à ce roi lorsqu'il nous eut battus à Rosbach ;

A cet homme qui a dénigré notre grande et sublime patriote Jeanne d'Arc ; qui l'a traînée dans la boue.

Il faut qu'il descende de ce piédestal.

Enlevez-le !

L'auteur de ce placard ne se cache pas ; c'est un vieux soldat qui veut faire sauter Voltaire à tout prix. Et pourtant il n'est pas probable qu'il connaisse cette pensée de Lamartine sur l'ami du roi de Prusse :

« Voltaire poussa le respect des rois jusqu'à l'adoration de leurs faiblesses. Il excusa les mœurs infâmes de Frédéric. Il agenouilla la philosophie devant la maîtresse de Louis XV. Il ne rougit d'aucune prostitution de son génie. »

En attendant, les habitants de Saint-Claude ont organisé un service de nuit autour de la statue pour la protéger.

Escroc et Poète. — La 10^e chambre correctionnelle du tribunal de Paris a condamné à treize mois de prison et à la relégation, le 12 septembre dernier, un sieur Octave Marteau à la fois escroc et faussaire, qui se faisait passer pour un capitaine du nom de Joë Le Brenn de Kerenbosquère. Cet individu simulait en outre la folie, et prétendait avoir plus de douze cents ans d'âge. Il avait notamment, disait-il, connu Charlemagne. En outre, cet escroc était poète. On a saisi dans ses papiers diverses pièces de poésie, dont quelques-unes n'étaient que des copies d'œuvres d'écrivains célèbres ; mais dans le nombre plusieurs lui ont été attribuées avec plus de certitude. Nous citerons la suivante qui est tout à fait touchante et pleine de fraîcheur, et qui mérite d'être conservée, quel qu'en soit le véritable auteur :

Le Chant de la Mariée.

I

Yvonnaëck, dont le front penche
Aux premiers rayons du matin,
Laisse choir sa couronne blanche
Sur le blanc tapis du festin.
« Fleurs de noce, allez à mon père. »
Mais le père, les yeux en pleurs,
Repose la couronne amère...
L'espoir n'était plus dans les fleurs.

II

Yvonnaëck, dont le front rêve

Aux pâles rayons du matin,
Reprend sa couronne et se lève,
Comptant les hôtes du festin.
« Mon bouquet de noce à ma mère ! »
Mais la mère, les yeux en pleurs,
Repousse la couronne amère...
L'espoir n'était plus dans les fleurs !

III

Yvonnaëck, dont l'œil s'enflamme
Aux rayons levants du matin,
Laisse errer ses fleurs et son âme
Sur le cercle ému du festin.
« Ma couronne à celui que j'aime ! »
Et, tremblant de la laisser choir,
L'époux vient la chercher lui-même...
Les fleurs étaient pleines d'espoir.

La Conversion de Sarah Bernhardt. — Si l'histoire est vraie, elle est tout de même bien bonne. On lit ceci dernièrement dans les *Tablettes des Deux-Charentes* :

« L'autre jour dans l'après-midi, pendant que le pèlerinage de Millau (Aveyron) faisait ses derniers exercices, cinq ou six dames étrangères vinrent se joindre à la foule, déjà considérable, qui se pressait devant la grotte.

A ce moment, un observateur aurait pu remarquer le curé de Millau recevant une communication aussi brève que discrète, bientôt suivie de cette recommandation :
« Maintenant, mes frères, un *Pater* et un *Ave* pour une
« artiste qui cherche sa voie. »

Rien d'extraordinaire jusqu'à présent, n'est-ce pas? Tout le monde, sans exception, s'agenouille et répond à la voix du prêtre. Mais voici le piquant : la personne placée près du curé de Millau avait reconnu dans les cinq ou six étrangères M^{me} Sarah Bernhardt et sa suite. »

Guillot de Sainbris. — Nous nous sommes borné, dans notre numéro du 31 juillet, à signaler le décès de ce remarquable musicien, qui a rendu tant de services à l'art musical comme initiateur et comme professeur. Voici quelques détails biographiques intéressants qui le concernent :

Antonin-Guillot-Valeton de Sainbris était né à Bordeaux, le 21 avril 1820. Son père et son grand-père étaient d'excellents musiciens, et le jeune Antonin entra dès quinze ans au Conservatoire dans la classe de chant dirigée par Ponchard père, dont il fut l'un des meilleurs élèves. Il prit aussi, en Italie, des leçons du célèbre Crescentini. En 1840, il ouvrit à Paris une classe de chant pour les artistes se destinant au théâtre : les ténors Poultier et Michot, et beaucoup d'autres, passèrent par cette classe avant leurs débuts. C'est seulement en 1866 que des amateurs, jeunes gens du meilleur monde et désirant faire de la musique d'ensemble, prièrent Guillot de Sainbris de se mettre à leur tête. Un peu plus tard des dames du monde furent admises à ces

réunions, et c'est ainsi que se fonda la *Société chorale d'amateurs*, que son directeur, en mourant, a laissée en pleine prospérité. Comme compositeur, on lui doit quelques mélodies et beaucoup de morceaux de musique religieuse; mais c'est surtout sa situation de directeur de la susdite Société musicale, qu'il occupa pendant plus de vingt ans, qui a mérité à Guillot de Sainbris l'estime et les regrets de tous.

La Statue d'Ovide. — La statuomanie, ayant à peu près épuisé tous les noms de l'ère moderne, s'en prend maintenant à l'antiquité. Dans notre dernier numéro nous parlions de la statue du Gaulois Dumnacus qu'on vient d'ériger aux Ponts-de-Cé. Voici maintenant le tour de celle d'Ovide. C'est en Roumanie qu'elle vient d'être inaugurée le 22 août, à Constantsa, sur l'emplacement de la petite ville romaine de Tomes, où le poète des *Métamorphoses* avait été relégué par l'empereur Auguste.

M. Remus Opreano, président du comité qui avait pris l'initiative du monument, a parlé du rôle de la civilisation romaine sur le bas Danube et des puissants vestiges qu'elle a laissés dans ces marais de la Dobrudscha, que les traités de San Stefano et de Berlin ont réunis à la Roumanie. M. Démétrius Stourdza, ministre de l'Instruction publique, a rappelé que la Roumanie a conservé, à travers les invasions barbares, les traditions de

Rome, dont elle est la descendante et l'héritière dans ce coin écarté de l'Europe.

L'Église-concert. — Après le café-concert, c'est maintenant le tour de l'église-concert. Voici, en effet, l'une des affiches que, pendant la saison, les baigneurs de Trouville ont pu voir placardées entre celles du théâtre du Casino et du Caprice-Concert.

ÉGLISE PAROISSIALE DE NOTRE-DAME DE BON SECOURS
DE TROUVILLE-SUR-MER

—
ÉGLISE DES Baigneurs
près la plage.

Messes basses à 6, 7, 8, 9 heures et midi.

A neuf heures

MESSE EN MUSIQUE

Avec le gracieux concours de M. TAMBERLICK
M. Louis DUPUY, professeur de violon et d'accompagnement
M. L. D..., violoncelliste, M. H..., organiste
M^{me} GAUDIN, professeur de piano.

—
Programme

- | | |
|---|---|
| 1. <i>Entrée d'orgue</i> . . . Sterne. | 5. <i>Sanctus</i> Gounod. |
| 2. <i>Prière</i> Raff. | 6. <i>Adeste fideles</i> . . . Vogel et Lefort. |
| Solo de violon exécuté par L. Dupuy. | Solo de violon exécuté par L. Dupuy. |
| 3. <i>Sancta Maria</i> . . . Faure. | 7. <i>Sortie d'orgue</i> . . Lefébure. |
| 4. <i>Quatuor</i> Poisot. | |
| Pour violon, violoncelle, piano et orgue. | |

Conférence par le R. P. PIE MOTHON, dominicain.

On le voit, musique vocale, musique instrumentale, conférences par un dominicain, qui, paraît-il, est un jeune homme, rien n'a été négligé des attractions capables d'arracher les jolies baigneuses aux douceurs, parfois périlleuses, de la plage.

Les Achantis. — Le Jardin d'acclimatation ne se contente pas d'offrir à notre curiosité une intéressante série de quadrupèdes et de volatiles. Presque tous les ans maintenant il exhibe des bipèdes de l'espèce homme venus des points les plus reculés du globe.

Dix fois déjà il nous a conviés à des spectacles de ce genre. Les habitants de la Nubie, les Esquimaux du pôle, les Fuégiens de l'Amérique antarctique, les Gauchos des Pampas, les Araucans de l'Amérique occidentale, les Galibis des grands bois de la Guyane, les Kal moucks des steppes caspiennes, les Peaux-Rouges des prairies du Missouri, les Lapons des régions glacées de l'Europe septentrionale, les Cinghalais de l'île de Ceylan, sont venus successivement défilier devant le public parisien.

C'est aujourd'hui le tour des Achantis, originaires de l'Afrique équatoriale. Ils sont arrivés à Paris au nombre de vingt : douze hommes et huit femmes ou jeunes filles.

Les Achantis sont un peuple très belliqueux. La polygamie n'est pas admise chez eux. Les nobles seuls

sont autorisés à avoir plusieurs femmes. Quant à leur roi, il est obligé d'en entretenir 3,333, et dès qu'il en manque une, il doit la remplacer. C'est là, sans doute, un sort peu digne d'envie, mais préférable encore à celui des serviteurs, dont on immole, au décès de chaque noble, un nombre proportionné à la puissance du défunt. Les sacrifices humains ont lieu, d'ailleurs, régulièrement chaque année, à des époques fixées par les prêtres.

La Peau de Pranzini. — Il vient de se faire un bien grand bruit autour d'une bien petite affaire. Le brigadier Rossignol, le meilleur agent de la sûreté, ayant obtenu d'un garçon de l'amphithéâtre de l'École de médecine un morceau de la peau de l'exécuté Pranzini, s'est imaginé d'en faire fabriquer deux porte-cartes, qu'il a offerts à ses deux supérieurs, M. Taylor et M. Goron, pensant que ce souvenir du criminel leur semblerait curieux. Ces messieurs ont accepté, et sans doute ils ont eu le double tort de recevoir quelque chose de leur subalterne, et de prendre des objets d'un goût si douteux ; mais ils n'y ont pas attaché autrement d'importance. Il y a eu là simplement un manque notable de réflexion. Mais l'opinion publique, excitée par des journaux en quête de nouvelles à sensation, s'est violemment émue, et voilà que l'on crie à la profanation, ce qui fera bien rire ceux qui savent ce que deviennent les cadavres des suppliciés

aux mains des carabins. On réclame des poursuites judiciaires contre les coupables. Les plus modérés se contenteraient de leur destitution.

Espérons que ce bouillon de soupe au lait tombera bien vite, et qu'il n'y aura ni poursuites ni destitutions. Tout au plus le préfet de police fera-t-il des remontrances à MM. Taylor et Goron, qui certainement n'en auront pas besoin pour se garder, à l'avenir, d'accepter de semblables cadeaux.

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Un bon bourgeois et sa femme ont fait une excursion dans la banlieue parisienne. Très fatigués et très affamés, ils entrent dans une guinguette où le patron leur déclare qu'il ne possède qu'une côtelette.

« Une seule? s'écrie M. Duflost; mais alors que mangera ma femme? »

~~~~~

A la représentation d'une pièce des plus scabreuses une dame s'aperçoit qu'elle a oublié son éventail.

« Tu voudrais cacher ta figure? lui dit son mari.

— Oui... Tout le monde va voir que je n'ai pas rougi! »

~~~~~

Un Parisien, égaré à Londres, interroge un policeman :

« Pourriez-vous m'indiquer ma rue ?

— Yes. Laquelle ?

— Je ne me rappelle plus bien, mais c'est un nom qui finit en *street*. »

~~~~~

Madame vient d'arracher un cheveu blanc à son mari.

« Aïe !

— Je ne croyais pas te priver. Il t'en reste !... »

(*Paris illustré.*)

~~~~~

Monsieur vient de perdre sa femme. Sa douleur fait peine à voir.

« Allons, lui dit un ami, du courage ! Sois homme !

— A quoi bon... maintenant ? »

(*Paris illustré.*)

~~~~~

Trouvé, dit le *Gil Blas*, dans une feuille méridionale :

« Un anonyme vient d'adresser la somme de six mille francs à l'hospice de X... pour la fondation de deux lits. Nous sommes heureux de signaler de pareils faits !... Généreux anonyme, *ton nom* passera à la postérité ! »

---

## VARIÉTÉS

---

### L'HISTOIRE DU DRAME *TRAGALDABAS*

Nous disons plus haut que notre confrère L. Henry-Lecomte publie, depuis un certain temps déjà, dans son journal *le Témoin*, une histoire documentaire et anecdotique du célèbre comédien Frédérick-Lemaître. Nous résumerons ici, d'après l'un des derniers chapitres de cette intéressante histoire, tout ce qui concerne le célèbre drame de Vacquerie, *Tragaldabas*, que la Comédie-Française songe à remettre prochainement à la scène.

C'est en juin 1846 que M. Auguste Vacquerie, frère du gendre de Victor Hugo, mort si tragiquement à Villequier avec sa femme, présenta à la Porte-Saint-Martin un drame bouffon, en vers, de sa façon, qui avait pour titre *Tragaldabas*. Frédérick-Lemaître, qui s'était engagé du principal rôle, patronnait la pièce ; mais la direction se montra moins enthousiaste et exigea de nombreuses corrections et des suppressions. En conséquence Vacquerie remporta son drame, et, sur les conseils et les avis de Frédérick, devenu véritable collaborateur, il le modifia complètement. Enfin, en février 1848, la pièce fut lue aux acteurs, définitivement reçue et mise en répétition presque immédiate. Le 25 juillet suivant eut lieu la première représentation.

Bien qu'on fût à peine sorti de l'horrible cauchemar des sanglantes journées de juin, cette soirée littéraire fut des plus brillantes. On remarquait aux meilleures places du théâtre, et aux plus en vue, Paul Meurice, Charles et François Hugo, de Banville, Champfleury, Mürger, Plouvier, Balzac, George Sand, Alex. Dumas, Alph. Karr, Léon Gozlan, Félix Pyat, E. de Girardin, Ponsard, et surtout Victor Hugo, qui était placé à l'orchestre pour voir et applaudir de plus près.

Les deux premiers actes furent accueillis à merveille ; il y eut un commencement d'opposition au troisième et de nombreux sifflets au quatrième qui avait été rajouté, après coup, sur la demande de Frédérick. Enfin le dernier acte fut plus malheureux encore ; les sifflets commencèrent dès le lever du rideau et ne cessèrent presque plus.

« Vint la tirade vigoureuse où M. Vacquerie, répondant par avance à la cabale, énumérait les ânes à deux pieds, et, parmi eux, les contempteurs des poètes :

. . . . . Combien de gens voit-on  
Boire du vin, marcher sur deux pieds sans bâton,  
Plaider, se battre en duel à propos de vétilles,  
Siffler les vers, mentir, voler, vendre leurs filles,  
Mener enfin un train d'hommes civilisés  
Qui sont évidemment des ânes déguisés !

Le mot « siffler les vers », accentué par Frédérick avec autorité, fut l'occasion d'un tumulte effroyable. Sif-



flets, cris, brocards, s'entre-croisèrent furieusement pendant un bon quart d'heure. Pour en finir, Frédérick-Lemaître, descendant avec sa peau d'âne du chariot sur lequel il était monté, s'avança vers la rampe et fit signe qu'il avait quelque chose à dire. Le silence s'établit. Faisant alors trois saluts répétés par la tête d'âne, l'artiste prononça les paroles suivantes : « Citoyens, le comédien a des devoirs à remplir ; il ne doit pas abandonner son auteur. Mais comment accomplir ma tâche au milieu d'un pareil tumulte ? Comment conserver mon sang-froid en présence des marques d'approbation dont vous me comblez ? (*Rires et bravos ironiques.*) Citoyens et Messieurs, intéressés comme désintéressés, c'est le moment de nous unir pour crier : « Vive la République ! » — Et, comme les spectateurs se regardaient avec étonnement, Frédérick remonta sur son chariot, lança les derniers vers sans opposition, et nomma l'auteur au bruit d'applaudissements presque unanimes. »

Mais, hélas ! le bruit de cette représentation désastreuse se répandit bien vite, la presse se montra hostile, et le public ne vint pas. *Tragaldabas* fit si peu de recette que, dès le 5 août, le directeur de la Porte-Saint-Martin adressait à Frédérick le billet désespéré que voici :

Nous avons fait 469 francs avant-hier, 474 hier. En présence de ces résultats, êtes-vous bien d'avis de continuer *Tragaldabas* ? Après les critiques violentes et injustes comme

celles qui sont venues fondre sur la pièce, croyez-vous qu'elle puisse se relever? Nous ne le croyons pas. Notre intention n'est pas d'écarter à tout jamais *Tragaldabas*, mais, devant ces misérables recettes, nous sommes persuadé que l'auteur lui-même nous conseillera d'essayer d'une autre affiche.

Il fallut bien céder, et *Tragaldabas* disparut de l'affiche après treize représentations seulement. On n'a jamais repris cette étrange et curieuse pièce, de haute valeur après tout, malgré ses excentricités qu'un homme d'un grand talent pouvait seul se permettre. La pièce fut d'abord imprimée, en cinq feuillets, dans le journal *l'Événement*, et telle qu'elle avait été représentée. Mais il en fut tout autrement dans la brochure et notamment dans l'édition donnée par Calmann Lévy en 1875, laquelle ne nous offre qu'un *Tragaldabas* modifié, atténué et écourté. Un nouvel acte entier, entre autres changements, a été substitué à un acte entier primitif, et l'ouvrage y a perdu beaucoup de son originalité. Il nous semble que M. Claretie, s'il nous rend *Tragaldabas*, devra tenir à ce que cette restitution soit la reproduction intégrale de la pièce telle qu'elle a été primitivement représentée.

---

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant* : D. JOUAUST.

---

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 19 — 15 OCTOBRE 1887

---

## SOMMAIRE.

La Quinzaine. — L'affaire de Vexaincourt. — Le Relèvement des droits universitaires dans les lycées. — M<sup>lle</sup> Leisinger à Berlin. — Le Général Caffarel. — Théâtres.

*Varia* : Le Testament de Thiers. — La Succession Wittgenstein. — Le Docteur Castelnau. — Le Poète Alfred Poussin. — Une Réclame pédagogique. — Danseuses à l'index. — M<sup>lle</sup> Rousseil à Lourdes. — Notes de vacances. — L'Éventail de la Patti. — Les Mots de la Quinzaine.

Petite Gazette. — Nécrologie.

Variétés : Les Cendres de Napoléon.

---

9 octobre.

LA QUINZAINE. — Nous n'avons pas voulu parler, avant sa conclusion définitive, de la regrettable affaire de Vexaincourt, qui a tant préoccupé l'attention publique dans toute l'Europe, pendant la dernière quinzaine. Deux Français, un officier de cavalerie, M. de Wangen, et un employé de brasserie, M. Brignon, qui chassaient en compagnie sur la frontière de France et d'Alsace, ont

été victimes d'une terrible méprise de la part d'un soldat allemand posté de l'autre côté de la frontière. Celui-ci, nommé Kauffmann, croyant avoir devant lui des braconniers, a tiré deux coups de fusil dont l'un a tué net M. Brignon, pendant que l'autre blessait gravement M. de Wangen.

L'émotion qui a suivi ce déplorable événement a été considérable. Elle ne s'est cependant pas manifestée chez nous par ces accès de chauvinisme irréfléchi auxquels nous étions si sujets autrefois. Le ministre des Affaires étrangères, M. Flourens, auquel il faut reconnaître beaucoup d'habileté et de sang-froid, a traité l'affaire diplomatiquement et avec une prudence qu'on ne saurait trop louer. Finalement, l'Allemagne a reconnu qu'elle était dans son tort; elle a fait offrir au lieutenant de Wangen, et à sa famille, les regrets du gouvernement allemand, et elle a donné à la femme de M. Brignon, qui laisse en outre quatre petits enfants, une indemnité pécuniaire de 50,000 marks (62,500 francs). Enfin, l'auteur de l'attentat, le soldat Kauffmann, va être poursuivi devant les tribunaux militaires.

— Le *Journal officiel* du 2 octobre a publié un décret qui a pour objet de relever les droits universitaires dans les lycées de Paris et de la province. Ce décret est précédé d'un très intéressant rapport, fort détaillé et explicite sur la matière. Nous en citerons la phrase suivante, qui a particulièrement attiré l'attention :

« Les familles généralement riches, ou tout au moins en possession d'une aisance relative, qui viennent demander aux établissements publics le bénéfice d'un enseignement secondaire fortement organisé, auraient dû contribuer, au moins pour une partie, aux frais de ces réformes dont elles profitent et qu'elles apprécient, à en juger par l'ardeur, *peut-être exagérée*, avec laquelle elles poussent leurs enfants vers les études secondaires. C'est précisément le contraire qui a eu lieu : l'accroissement des dépenses est resté entièrement à la charge du budget de l'État, aucun relèvement des tarifs scolaires n'ayant été admis depuis 1865 et même, dans la plupart des cas, depuis 1855. On peut donc affirmer, étant donnée la dépréciation de la valeur vénale de l'argent, que les rétributions scolaires sont aujourd'hui inférieures de beaucoup à ce qu'elles étaient il y a trente ans. »

Le mot *exagéré* n'a-t-il pas dépassé quelque peu la pensée réelle du rédacteur du rapport ? Relire Boileau :

D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir.

— Ainsi que nous l'avions prévu, M<sup>lle</sup> Leisinger, chutée à l'Opéra, a été l'objet d'une ovation à Berlin. Voici la dépêche que le *Figaro* a publiée à la suite de la rentrée de cette cantatrice sur la scène de l'Opéra de la capitale de la Prusse :

Berlin, 10 h. 20 du soir.

« M<sup>lle</sup> Leisinger a chanté ce soir pour la première fois depuis son retour de Paris. Salle comble. On jouait le

*Freyschütz*. Bien que M<sup>lle</sup> Leisinger n'ait chanté que passablement, on lui a fait une ovation enthousiaste. On lui a jeté, après le grand air d'Agathe, dix couronnes de lauriers. A la fin de la représentation, pluie de bouquets. »

Que serait-il donc arrivé si M<sup>lle</sup> Leisinger avait « très bien » chanté !

— On vient de publier le compte général de la souscription ouverte, en faveur des victimes et de leurs familles, à la suite de l'incendie de l'Opéra-Comique. Voici quelques chiffres intéressants empruntés à ce compte rendu financier :

|                            |             |
|----------------------------|-------------|
| Donné par l'Etat . . . . . | 200,000 fr. |
| — le public . . . . .      | 575,054 »   |
|                            | <hr/>       |
| Total . . . . .            | 775,054 fr. |
|                            | <hr/> <hr/> |

Cette somme a été répartie comme suit :

|                                                              |                |
|--------------------------------------------------------------|----------------|
| Premiers secours à 140 personnes. . . . .                    | 73,618 fr. 25  |
| Frais d'obsèques . . . . .                                   | 7,937 65       |
| Aux ouvreuses . . . . .                                      | 4,700 »        |
| Remboursement d'objets perdus . . . . .                      | 26,020 80      |
| Traitement des artistes (juin) . . . . .                     | 70,175 85      |
| Rentes viagères (aux victimes et à leurs familles) . . . . . | 357,089 »      |
|                                                              | <hr/>          |
| Total. . . . .                                               | 539,541 fr. 55 |
|                                                              | <hr/> <hr/>    |

Il reste donc disponible une somme de 235,513 fr. 40

destinée à secourir des infortunes dont la situation n'est pas encore suffisamment définie ou éclairée.

— Un scandale bien regrettable vient de se produire au ministère de la Guerre. Un des deux sous-chefs de l'Etat-major général du ministre, M. le général Caffarel, a été arrêté et enfermé le 7 octobre à la prison militaire du Cherche-Midi. Quelques jours plus tard, le 13, le même général était, sur l'avis d'un conseil d'enquête, mis à la réforme et rayé des cadres de l'armée.

Le général Caffarel, né en 1829, avait de brillants états de services. Il était entré à Saint-Cyr à dix-sept ans avec le n<sup>o</sup> 1, et il en était sorti, en 1850, avec le n<sup>o</sup> 3. Il était général de brigade depuis 1884. Sa conduite privée, les expédients répréhensibles auxquels sa vie besogneuse et irrégulière l'obligèrent à avoir recours, enfin divers incidents qui font plus que confiner au chantage et à l'escroquerie ont motivé la grave mesure dont le général vient d'être l'objet. Nous n'insisterons pas davantage aujourd'hui sur cette pénible affaire dans laquelle paraissent compromis beaucoup de personnages dont plusieurs occupent des situations très en vue. Nous y reviendrons au moment du grand procès civil qu'elle va provoquer.

THÉÂTRES. — Le 27 septembre, réouverture du théâtre de Nouveautés avec une opérette en trois actes, *les Saturnales*, paroles d'Albin Valabrègue, musique

de P. Lacombe. C'est une nouvelle édition de *la Belle Hélène*, amusante par endroits, mais trop longue comme plaisanterie déjà émoussée. Les deux Brasseur, et surtout M<sup>lle</sup> Jeanne Granier, qui débutait ce soir-là aux Nouveautés, ont eu le grand succès de l'interprétation. La musique de M. Lacombe est plus savante qu'originale.

— Le même soir M<sup>lle</sup> Brandès, du Vaudeville, débutait à la Comédie-Française dans *Francillon*, où elle prenait le rôle créé si merveilleusement par M<sup>lle</sup> Bartet. M<sup>lle</sup> Brandès nous semble plus faite pour le drame que pour la comédie ; elle a des qualités éminentes, mais elle a besoin d'assouplir sa voix, ses gestes, en un mot son talent tout entier. On pourrait dire d'elle qu'elle a plus de nature que d'études. C'est, en somme, une artiste des plus intéressantes, et qui peut aller loin ; tout dépend d'elle.

— Le Gymnase a donné, le 1<sup>er</sup> octobre, une nouvelle comédie en trois actes d'Edmond Gondinet, *Dégommé*, sorte de parodie de la magistrature actuelle en province. La pièce, qui contient beaucoup de charmants épisodes, n'a pas une contexture suffisamment solide, ni une intrigue assez suivie pour exciter un bien vif intérêt. Elle vit surtout par les détails. Noblet, Lagrange et M<sup>lle</sup> Desclauzas sont à citer dans l'interprétation ; quant à Landrol, chargé d'un des rôles les plus importants, cet excellent comédien n'a pu lui donner les



qualités physiques et toutes d'extérieur qu'exigeait le rôle, et qu'il n'avait pas lui-même. Il aurait fallu dans ce personnage d'un procureur dégomme, si plein d'une vide importance, un Geoffroy ou un Daubray. On a cependant beaucoup ri, et finalement le nom de M. Gondinet a été salué d'applaudissements unanimes.

— Le 3 octobre, reprise aux Variétés de *la Grande-Duchesse*, la célèbre opérette de Meilhac et Halévy, musique d'Offenbach. C'est le 12 avril 1867, au début de l'Exposition universelle, que cet amusant ouvrage fut joué pour la première fois. Il fut créé par Dupuis, Baron, Grenier, Kopp, Couder et par M<sup>lle</sup> Schneider, jouant la grande-duchesse. Grenier, Kopp et Couder sont morts et M<sup>lle</sup> Schneider vit dans une opulente retraite. Dupuis et Baron reparaisent seuls aujourd'hui, et on leur a adjoint Christian, Germain, Daniel Bac, et Barral pour combler les vides. C'est Judic qui a repris le rôle créé par Schneider. Elle y a moins de verve et de pétulante ardeur que sa devancière et ne brûle pas les planches comme elle; mais elle chante, comme toujours, avec beaucoup de grâce et de goût. Quant à la musique d'Offenbach, elle n'a pas pris une ride en vingt ans; elle est toujours pétillante d'esprit et d'entrain et par-dessus tout admirablement scénique.

— Le 28, reprise et 86<sup>e</sup> représentation à l'Ambigu du drame qu'Ernest Blum a tiré des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue. La pièce a retrouvé son succès des pre-

nières soirées, et on y a particulièrement applaudi Chelles, Montal et M<sup>mes</sup> Zulma-Bouffar et Honorine.

— Le 4, première représentation à la Renaissance de *Paris sans paris*, revue de l'année, par MM. Ferrier, Clairville et Depré. Il y a de jolis détails, mais déjà surannés, la revue ayant plusieurs mois de date; l'acte final des théâtres a toutefois décidé du succès. Raimond, Delannoy, Galipaux et Maugé, pour ses débuts, ont fait assaut de plaisante fantaisie dans leurs rôles respectifs.

— A l'Odéon, le 5, nouveau spectacle avec *la Perdrix*, comédie en trois actes de MM. J. Adenis et Gillet, et *Maître Andréa*, drame en un acte, en vers, de M. Edouard Blau. La seconde pièce, œuvre intéressante et bien écrite, a surtout réussi. Albert Lambert père, et deux débutants, M. Derembourg et M<sup>lle</sup> Cogé, s'y sont fait applaudir.

— Le 6, soirée dramatique très fournie : réouverture de Déjazet avec *les Femmes collantes*, qui reprennent le cours de leur inépuisable succès; translation du Cirque d'été à la salle du Cirque d'hiver, où M. Bonnetty nous a présenté de merveilleux chiens savants; et enfin première représentation, aux Folies-Dramatiques, de *Surconf*, opérette en trois actes de Chivot et Duru, musique de Robert Planquette. Les auteurs ont assez adroitement exploité quelques épisodes de la carrière si mouvementée du héros malouin; le public a été tour

à tour intéressé, ému et amusé ; quant à la musique, elle est bien dans le ton de l'ouvrage et a beaucoup plu. En somme, vif succès, auquel concourent les interprètes Morlet, Montrouge, Gobin, Guyon fils et M<sup>lle</sup> Juliette d'Harcourt.

— Les Bouffes Parisiens ont été moins heureux, le 8, avec *Sosie*, opérette nouvelle de MM. Valabrègue et Kéroul, musique de Raoul Pugno. La pièce, d'une intrigue bien entortillée, n'a été sauvée ni par la musique ni par les interprètes. Que les Bouffes reprennent donc bien vite leur éternelle *Joséphine*, jusqu'à ce que cet amusant théâtre ait trouvé aussi bien, sinon mieux !

— Le Théâtre-Libre a rouvert ses portes le 11 octobre, avec deux pièces nouvelles, d'abord un drame en deux tableaux, tiré du roman des frères de Goncourt, *Sœur Philomène*, par MM. Jules Vidal et Arthur Byl, drame simple et saisissant, dont la scène se passe à l'Hôtel-Dieu, et qui n'est pas d'une gaieté excessive. On a joué ensuite une pièce en un acte, *l'Évasion*, de M. Villiers de l'Isle-Adam, dont le héros est un évadé du bagne qui préfère réintégrer son cabanon plutôt que commettre un nouveau crime. Deux pièces, littéraires à coup sûr, mais qui donnent le cauchemar. A citer dans l'interprétation M<sup>lle</sup> Deneuilly et M. Mevisto. Je ne vous garantis pas que ce soient là les véritables noms de ces deux aimables artistes.

VARIA. — *Le Testament de Thiers.* — A l'occasion de l'inauguration du monument funéraire du premier Président de la troisième République, les journaux ont publié diverses parties du testament de M. Thiers. En voici le passage le plus saillant écrit par M. Thiers très peu de temps avant sa mort<sup>1</sup> :

Je suis arrivé en ce moment, grâce à un heureux concours de circonstances, au plus haut degré de popularité que puisse rêver un homme d'État. Le 24 Mai n'a été pour moi qu'une partie perdue dont j'ai le droit et le devoir d'espérer la revanche si Dieu m'accorde de vivre encore quelque temps. Je ne désire pas le pouvoir pour moi-même, mais pour le triomphe de mes idées, que je crois conformes à la raison, et pour le bien du pays. Malgré ce qu'on a dit de mon penchant pour la Révolution, je suis essentiellement conservateur. Je l'ai bien souvent prouvé lorsque j'ai été au pouvoir, en dépit des récriminations et des colères de ceux qui me combattaient alors et qui me soutiennent aujourd'hui.

Mon successeur a été obligé de faire les mêmes choses que moi, après avoir vainement essayé de faire des choses que je n'ai pas voulues. Le malheur, c'est que ce successeur, sous des apparences conservatrices, est, au fond, beaucoup trop révolutionnaire. Il a laissé toucher à des institutions sur lesquelles je n'aurais pas laissé mettre la main avant de m'avoir renversé et passé sur le corps.

Ma plus grande crainte est qu'on ne trouve pas, après moi, d'homme pour gouverner.

---

1. Nous empruntons ce fragment à un article sur Thiers donné par Paul Dhormoys dans le *Gaulois*.

*La Succession Wittgenstein.* — Le prince de Hohenlohe, ancien ambassadeur de Prusse en France, aujourd'hui gouverneur d'Alsace-Lorraine, vient de faire en France, au nom de sa femme, née de Sayn-Wittgenstein-Sayn, un important héritage qui a donné lieu à un récit des plus romanesques dans la plupart des journaux allemands. On racontait que le beau-frère du prince, étant venu se fixer en France, à Guipavas (Finistère), sous le nom de Kerléon, y avait fait la connaissance d'une paysanne qu'il avait épousée, et à laquelle il avait laissé d'abord sa grande fortune. Mais, la paysanne devenue princesse étant décédée avant lui, et le prince étant mort lui-même il y a quelques mois, toute sa fortune était revenue à sa sœur.

La vérité est beaucoup plus simple que ce roman tout à fait touchant, mais sans authenticité. Le prince de Wittgenstein n'a jamais été marié. Il vivait, dans ses dernières années, avec une demoiselle Rosalie Léon, femme galante du deuxième empire, à laquelle il donna d'abord tout près d'un million. Mais cette demoiselle étant morte le 28 août 1886, à Ems, c'est elle, au contraire, qui légua au prince tout ce qu'elle tenait de lui et de beaucoup d'autres avant lui. Elle stipulait seulement certains legs en faveur de divers membres de sa famille. Le prince, par acte du 4 septembre 1886, accepta le testament. Etant mort à son tour, il laissa tout ce qu'il possédait à sa sœur, la princesse de Hohenlohe,

qui se trouve ainsi à la fois héritière des biens de son frère et de ceux de la demoiselle Rosalie Léon. Mais aujourd'hui une grave difficulté surgit : une partie des biens légués sont situés en Russie, et hypothéqués pour la presque totalité de leur valeur. D'autre part, le gouvernement russe fait des difficultés pour laisser aller entre les mains d'étrangers des propriétés situées sur territoire d'Empire. Enfin, l'orgueil de la princesse de Hohenlohe ne se révoltera-t-il pas à la pensée d'hériter d'une fortune mixte, venant en partie d'une ancienne courtisane, et voudra-t-elle se charger d'acquitter les legs faits personnellement par elle et prescrits par le testament ?

*Le Docteur Castelnau.* — Jadis ce médecin, aujourd'hui si gravement compromis dans l'affaire de substitution de personne dont nous avons récemment parlé, se faisait passer pour comte et prenait la particule. C'est ainsi qu'il signait des articles dans le *Moniteur des hôpitaux*, feuille spéciale dont il était le rédacteur en chef.

Dans cette même feuille, le docteur comte de Castelnau, devenu depuis intransigeant exalté, sous le seul nom de Castelnau et sous le pseudonyme de *Lux*, étalait alors des opinions absolument bonapartistes. Ainsi en 1854, trois ans après le coup d'Etat, il écrivait :

Nous avons une trop grande confiance en la haute protec-

tion dont S. M. l'Empereur entoure toutes les œuvres de l'intelligence, pour ne pas...

Quelques jours plus tard, il disait :

.. La confiance que nous avons témoignée dans la sollicitude du gouvernement de S. M. l'Empereur pour toutes les œuvres de l'intelligence n'a pas été trompée...

Mais depuis...

*Quantum mutatus ab illo !...*

Il suffit de se souvenir de l'attitude du docteur Castelnau dans les réunions publiques de ces derniers temps, où il couvrait de son virulent mépris, dans les discours les plus exaltés, les conservateurs de toutes nuances, et en même temps les républicains modérés, pour convenir que ses opinions politiques n'étaient pas beaucoup plus fermes et solides que son honorabilité !

*Le Poète Alfred Poussin.* — C'est un malheureux, arrivé de province, il y a treize ans, avec quelques mille francs, qu'il a bientôt dépensés à régaler de bocks des camarades à qui il récitait ses vers, et qui a connu ensuite toutes les étreintes de la misère. Aussi plusieurs de ceux dont il avait autrefois rafraîchi le gosier viennent-ils de se réunir pour lui venir en aide en publiant le recueil de ses poésies sous le modeste titre de *Versiculets*.

Alfred Poussin a de l'humour, de la facilité, de l'originalité; mais c'est un découragé, un dégoûté de la

vie, qui pourtant, en 1870, a eu son moment d'élan patriotique :

La paresse et l'ennui se disputaient ma vie,  
Et je la leur laissais partager noblement.  
Indifférent à tout, sans regret, sans envie,  
Je m'avançais sans but, allant au gré du vent.  
Mais tout change. — Aujourd'hui l'appel de ma patrie  
A remué mon cœur, et je réponds : « Présent!... »

Quoi qu'il en soit, c'est l'aversion de la vie et des vivants qui domine chez lui.

J'aime, au café, seul à ma place,  
Rêver sans lire de journaux ;  
Aussi Dieu sait si ça m'agace  
Lorsque des gens qui sont en face  
Parlent du bienfait des pruneaux,  
De carbonate de potasse  
Ou bien des chemins vicinaux.

Il a fait une pièce qui tient dans un seul vers :

*Minuit.*

Me voilà donc encor débarrassé d'un jour.

On comprend, du reste, qu'il ne tînt pas beaucoup à l'existence décrite dans ces quatre vers :

J'ai vécu longtemps au hasard,  
Sans un sou, bayant à la nue ;  
Ne pouvant coucher nulle part,  
J'étais prisonnier dans la rue.



« Prisonnier dans la rue » n'est-il pas une expression bien pittoresque ? Elle rappelle celle des Anglais, qui disent « enfermer quelqu'un dehors » pour « le mettre à la porte ».

Citons encore la pièce suivante :

Avec l'insondable et l'obscur  
Énigme de notre destin,  
Nous arrivons dans la nature  
Un beau matin.

Embryon sorti du mystère,  
Nous voilà devant l'inconnu,  
Regardant le ciel et la terre,  
Le cul tout nu.

On grandit, — on s'embête à droite,  
— A gauche aussi, — puis, à la fin,  
On disparaît dans une boîte  
Comme un pantin.

Et terminons maintenant par l'épithaphe anticipée de l'auteur faite par lui-même :

Ici repose un tout petit poète  
Dont la chanson fut courte, mais bien faite :  
Pas assez fort pour être haut coté,  
Pas assez nul pour qu'on passe à côté.

*Une Réclame pédagogique.* — Nous trouvons dans un journal de province, *l'Indépendant de Seine-et-Marne*, la curieuse réclame signée que nous reproduisons ci-après. Elle a pour but de recommander une brochure

pédagogique : *Trente Leçons sur l'éducation et l'instruction*, sous forme conférencielle, par M. Chottin, pasteur à Quincy-Ségy (Seine-et-Marne). Nous citons cet article-réclame pour sa curiosité aussi bien dans le fond que dans la forme :

PRIX DE LA 1<sup>re</sup> LIVRAISON : 90 CENTIMES.

Sentence de sa couverture résumant la pensée maîtresse qui doit traverser l'ouvrage entier :

*Par l'éducation domestique, mères et enfants s'affament pour de bon et s'implantent à une profondeur intraduisible.*

Cette 1<sup>re</sup> livraison de 3,000 lignes compactes, à 45 lettres chacune, on fait plus que la lire une fois : car, arrivé à la dernière page, on la relit sans désamparer. Que dis-je? On la dévore. Non que le style en soit parfait de tous points, — je l'estime un peu trop original. — Cette réserve faite, j'accorde à cet ouvrage la plus haute valeur pédagogique. Il serait superflu d'en faire ici n'importe quel extrait. Ces quatre premières conférences, élevées au diapason du devoir qui est essentiellement moral et religieux, respirent un souffle parfumé. C'est par milliers et milliers d'exemplaires qu'elles vont se tirer et se traduire dans toutes les langues des peuples qui considèrent avec droit que la femme, la mère particulièrement, est la plus chaude lumière de l'homme et du *home* ou foyer domestique. Quant à moi, trop modeste appréciateur en œuvres littéraires, si je croyais à l'antique doctrine de la *métempsychose*, c'est-à-dire à la transmigration des âmes d'un corps dans un autre, je serais tenté de croire que l'âme de M. Chottin a logé autrefois dans le corps d'une mère, tant vibrante est chez ce bon pasteur la double fibre de la mère et de l'enfant.

A. NOBLET, *bachelier ès-sciences.*

*Danseuses à l'index.* — L'évêque de Londres, M. F. Londin, n'aime pas les ballets. Il vient d'interdire le droit d'officier dans son diocèse à un pasteur, M. Stewart Headlam, qui n'avait pas suffisamment éloigné ses ouailles des représentations théâtrales où figurent des danseurs, et surtout des danseuses. Le 30 juillet dernier, sur une réclamation du pasteur, l'évêque lui adressait la lettre suivante :

Cher Monsieur,

Je croyais que vous aviez bien compris sur quoi porte ma désapprobation de vos actes. C'est sur votre tendance à encourager la jeunesse des deux sexes à fréquenter les représentations de ballet. A mon avis, le spectacle de danses telles qu'elles se pratiquent actuellement est pour cette jeunesse une tentation très forte. C'est pourquoi je pense qu'il est bien mal d'encourager les jeunes gens à s'exposer à de telles tentations, lorsque la religion nous ordonne de prier Dieu pour qu'il nous évite toute tentation.

M. Headlam répliqua à son évêque qu'il n'avait jamais encouragé la jeunesse à s'exposer à des tentations ; que d'ailleurs la danse au théâtre n'avait rien d'inconvenant par elle-même ; qu'il en parlait en bon juge, car il avait souvent vu des ballets. Finalement il engageait son évêque à aller lui-même constater *de visu* que les danseuses ne portent pas de costumes aussi courts et aussi indécents qu'il pouvait le supposer. Enfin il terminait en déclarant à l'évêque qu'il avait abusé vis-à-

vis de lui de son pouvoir et qu'il en appelait à l'opinion publique.

L'évêque de Londres ne s'est pas laissé convaincre, et il a maintenu sa décision, laquelle, d'ailleurs, n'empêche aucunement le pasteur Headlam de continuer à fréquenter les spectacles de ballets.

*Mlle Roussel, à Lourdes.* — Cette ancienne tragédienne, qui avait un réel talent, et qui n'a pas su se faire la situation à laquelle il lui donnait droit, s'est jetée aujourd'hui dans les bras de la religion, qui jusqu'à présent paraît ne l'avoir consolée qu'à moitié. Voici un passage, tout à fait navrant, d'une lettre que Mlle Roussel, actuellement retirée à Lourdes, au couvent de l'Assomption, vient d'écrire à notre confrère Besson de *l'Événement* :

Vous savez que, comptant sur ma représentation à bénéfice au mois de juin, et entrer au couvent aussitôt après, j'avais dès le mois de mars donné tous mes costumes. Pour venir à Lourdes, n'ayant plus rien, j'ai dû acheter une robe de toile et un manteau de voyage. Je me figurais que là les montagnes étaient toujours chaudes. Hélas ! hélas ! je meurs de froid.

Voulez-vous tâcher de me faire vendre mon costume de *Marie Stuart*, ainsi que ma perruque des *Noces d'Attila* ?

Par le froid et la pluie, j'ai déjà gagné un gros rhume ; il faut que je me couvre si je ne veux pas être emportée par une fluxion de poitrine. Hier, ne voulant pas manquer d'assister à la fête du saint Rosaire, j'ai dû traverser la montagne par un orage très violent et une pluie torrentielle, avec des bottines

usées et un manteau trop mince. Je sais bien que je peux souffrir tout cela pour mon divin Maître, qui là, en face de moi, sanglote sur son Calvaire.

Je voudrais vendre mon costume trois cents francs et ma perruque deux cents. Cela fera cinq cents francs dont j'ai bien besoin, car il faut aussi que je paye ma pension au couvent.

L'année dernière, lors de mon premier pèlerinage à Lourdes, je portais à mon petit doigt une bague de cette valeur. Elle m'avait été offerte par une pauvre âme égarée en souvenir de sa mère qui venait de mourir et qui m'avait connue enfant. J'avais promis de garder toujours cette bague. Pendant que je me rendais à la sainte table, un matin, je fus tout à coup éblouie par un rayon qui, en passant sur ma bague, me monta aux yeux. Venait-il du soleil? venait-il de la sainte Vierge?

Cette bague était ornée de deux saphirs, deux rubis et un diamant. Elle était donc aux couleurs nationales. Nous faisons justement le pèlerinage national. Je crus que la sainte Vierge me demandait ce bijou. Et le soir, malgré la promesse que j'avais faite de ne pas m'en séparer, je portai la bague chez les Pères. Je sais qu'elle a été brisée pour orner un ciboire avec lequel on m'a peut-être communiée bien des fois.

En me donnant cette bague, la pauvre fille m'avait dit : « Garde-la, ça te portera bonheur! »

Dieu veuille entendre la prière que je lui adresse par sa mère bénie et ramener dans le bon chemin celle par qui j'ai pu lui offrir un bijou...

ROSÉLIA ROUSSEIL.

*Notes de vacances.* — Un de nos amis qui a parcouru la France en divers sens, pendant la belle saison, nous

communiqué quelques plaisantes remarques faites çà et là, aux hasards du voyage.

Voici d'abord deux échantillons de littérature pathologique :

A Vichy :

« M. V..., pédicure breveté, guérit cors, œils de perdrix, oignons et tout ce qui consiste la douleur des pieds. »

A Royan; copié dans une cabine de la plage du Chai :

« M. M..., pédicure patricien (*sic*) de Paris. — A l'honneur d'informer toute la bonne société qu'il guérit toutes les affections épidermiques et calausités quelconques. Célérité et discrétion. »

A Royan encore :

« Les voyageurs devront prendre leur billet avant de monter dans le tramway. Au moment du départ ils seront avertis par trois coups de corne. »

A Trouville, sur le sable, entre deux causeurs de quatre à cinq ans :

« Si tu veux, nous allons faire un tunnel, comme sur le chemin de fer.

— Qu'est que c'est, un tunnel?

— Un tunnel?... (Silence consacré à la recherche d'une *formule exacte*.) Un tunnel, c'est un pont où il fait noir. »

Au petit cimetière de Rye, non loin de Bayeux :

« Ci-gît Marie F..., décédée à l'âge de dix-neuf ans.

« Elle ne resta que vingt-quatre heures dans les bras de l'hyménée ! »

A Boulogne, sur la plage :

« Regardez-moi donc cette mer ! Est-elle assez lourde ?

Et quels tons faux... Si on l'envoyait au Salon, le jury la refuserait.

— *Et il ferait bien !* »

*L'Éventail de la Patti.* — M<sup>me</sup> Patti a un éventail unique au monde : tous les souverains d'Europe y ont écrit quelques mots. Voici quelques-uns de ces précieux autographes :

Le tsar :

Rien ne calme comme votre chant.

L'empereur d'Allemagne :

Au rossignol de tous les temps.

La reine Christine :

A l'Espagnole, une reine qui est fière de la compter au nombre de ses sujets.

La reine Victoria :

Si le roi Lear dit vrai en disant : « Une douce voix est un don précieux pour une femme », vous êtes, ma chère Adeline, la plus riche des femmes.

L'empereur d'Autriche et la reine Élisabeth n'ont fait que signer.

La reine des Belges a écrit les premières mesures d'*Il Baccio*.

Et au milieu de la feuille se trouvent ces mots :

Reine du chant, je te tends la main. — (A. Thiers, président de la République française.)

Eh bien, quand il leur faut mettre des inscriptions sur un éventail, les souverains ne sont guère plus forts que les académiciens lorsqu'ils ont à se prononcer sur Jeanne d'Arc. Il est vrai que, pour ceux-là, c'est en dehors de leur métier.

---

### LES MOTS DE LA QUINZAINE

Dernièrement, un jeune carabin disait à un chirurgien en chef de plusieurs hôpitaux :

« Moi, docteur, je ne réussirai jamais à amputer convenablement un membre. La vue du sang paralyse mes moyens.

— Je suis dans le même cas que vous, répond le chirurgien... Aussi, quand je coupe des jambes ou des bras, je ferme les yeux ! » *(Gaulois.)*

Au tribunal correctionnel :

« Accusé, vous reconnaissez avoir soustrait au plai-



gnant plusieurs bottes de foin... Qui vous a poussé à commettre ce délit?

— La faim, mon président. » *(Gaulois.)*

~~~~~  
Dans un salon, un vieux diplomate, aveugle, dit à sa voisine :

« La dame qui est à côté de vous a de bien jolies dents!

— C'est vrai. Mais comment pouvez-vous savoir cela?

— Je l'entends rire depuis une heure! »

~~~~~  
On parle d'un récent et scandaleux procès.

« Oui, s'écrie quelqu'un, il faut savoir mépriser les lettres anonymes.

— Ça dépend de qui elles viennent », réplique sentencieusement un naïf interlocuteur.

~~~~~  
Harpagon II, très dangereusement malade, se décide à faire venir un médecin, à qui il demande combien il lui prendra.

« Pas un centime.

— Je vous remercie... mais c'est trop de désintéressement...

— Ne vous inquiétez pas, vos héritiers me payeront. » *(Gaulois.)*

PETITE GAZETTE. — On annonce le mariage de M^{lle} Caristie Martel, ancienne artiste de l'Odéon et du théâtre des Nations, fille de l'excellent comédien du Théâtre-Français, avec M. Maujan, ancien officier, chef du cabinet du général Thibaudin au ministère de la guerre, depuis directeur de journal et auteur dramatique.

— Un des derniers élus du Reischrath autrichien, le comte Lazawski, est en même temps un comédien très applaudi dans son pays, où il jouait depuis longtemps les grands premiers rôles sur le théâtre d'Innsprück. Il portait au théâtre le pseudonyme de Neuhof.

NÉCROLOGIE. — 25 septembre. Mort de Paul Bocage, auteur dramatique et romancier, neveu du comédien Touzé (Pierre-François), si célèbre sous le nom de Bocage. Paul Bocage avait collaboré à plusieurs pièces célèbres d'Alexandre Dumas : *Romulus*, *l'Invitation à la valse*, *le Marbrier*, etc. Il avait également signé diverses pièces avec Octave Feuillet, aux débuts de sa carrière. Il était né en 1824.

— 26. L'architecte Julien Hénard, qui a construit à Paris beaucoup de bâtiments municipaux, d'écoles et de maisons particulières remarquées. Il était né en 1812.

— 27. Henri Feugère, auteur dramatique, souvent joué au Palais-Royal et à l'Athénée. Il avait cinquante-deux ans.

— 27. Le peintre James Bertrand, né à Lyon en 1825. Son tableau le plus populaire a été *la Mort de Virginie*. Il avait débuté au Salon de 1857, et avait été décoré en 1874.

— 27. M^{me} Vigne, née Eugénie Luguet, et sœur de Marie-Laurent et de René Luguet, l'acteur du Palais-Royal. Elle avait joué longtemps le drame à Paris et en province; elle appartenait en dernier lieu au Théâtre-Français de Saint-Pétersbourg.

Elle avait débuté au théâtre par l'opéra-comique. Elle était née en 1819.

— 29. Le marquis de Foudras, fils du romancier de ce nom, si connu il y a une soixantaine d'années. Il était lui-même écrivain, mais il s'occupait plus spécialement des questions militaires. Il avait soixante-trois ans.

— 30. L'éditeur de musique Louis-Lazare Brandus, dont la librairie musicale de la rue de Richelieu est si connue à Paris. Il avait soixante-dix ans, et il est mort par suicide, sans qu'on ait bien connu la cause de cette fatale détermination.

— 30. Henry de la Madelène, frère du romancier mort en 1859. Il avait lui-même donné beaucoup d'écrits plus particulièrement littéraires et artistiques. Il appartenait à la rédaction du *Temps* depuis la création de ce journal. Il a aussi publié des romans, des nouvelles, et fait jouer à l'Odéon une petite comédie, *Frontin malade*. Il avait soixante-deux ans.

— 1^{er} octobre. Le comte Henri-Catherine-Camille de Ruolz-Montchal, l'inventeur du procédé Ruolz, qui lui donna d'abord la fortune. M. de Ruolz était aussi un musicien distingué. Il a fait jouer à Naples un grand opéra, *Lara*, et à Paris un autre opéra, *la Vendetta*. Un moment très riche, il est mort absolument ruiné, abandonné, et même oublié, à l'âge de quatre-vingts ans.

— 1^{er}. M^{lle} Aimée, actrice des Variétés, où elle doubla assez habilement Schneider. Elle se nommait réellement Aimée Tronchon, et avait pendant quelque temps joué la comédie au Brésil. Elle a laissé presque toute sa fortune, assez ronde, à l'Orphelinat des Arts.

— 4. Le général de brigade Alexis-Denis Saurin, né le 3 octobre 1813. Général de brigade en 1858, il avait été fait prisonnier pendant la guerre de 1870, et interné en Prusse. S'étant échappé, il reprit du service en France sous le nom de Girard, et fut nommé général de division auxiliaire le 1^{er} janvier 1871. La commission des grades le remplaça gé-

néral de brigade le 7 octobre suivant. Il avait de très brillants états de service.

— 6. Le baron de Viel-Castel, né le 14 octobre 1800, doyen d'âge de l'Académie française, dont M. Nisard, nommé en 1850, est le doyen d'élection. M. de Viel-Castel n'appartenait, en effet, à l'Académie que depuis 1873. Il y avait remplacé le comte de Ségur. Son ouvrage le plus important est l'*Histoire de la Restauration*, en 20 volumes, qu'il a terminée il y a seulement quelques années.

— 9. Décès de l'impresario Maurice Strakosch, qui avait épousé une des sœurs de la Patti. Il fut le professeur et ensuite l'initiateur de cette illustre artiste dont il dirigea longtemps les campagnes artistiques. Il a laissé une grosse fortune, et un curieux volume de *Mémoires* récemment publiés par Ollendorff. Il avait soixante-quatre ans.

— 11. Décès de M^{me} Anna Jaclard, fille du lieutenant-général russe Kroukowskoy, et qui avait épousé, le 20 mars 1871, le docteur Victor Jaclard, alors colonel de l'armée de la Commune. Elle avait un certain talent d'écrivain, et elle a publié, dans divers recueils en Russie, des articles et des nouvelles sous les pseudonymes de You-of et de A. Corvin.

— 12. M. Louis Becq de Fouquières est mort aujourd'hui à l'âge de cinquante-cinq ans. C'était un érudit auquel on doit surtout d'intéressantes études sur André Chénier, et sur ses œuvres complètes qu'il a successivement éditées. Il avait d'abord été militaire, étant sorti de Saint-Cyr; mais il avait quitté le service dès 1858.

VARIÉTÉS

LES CENDRES DE NAPOLÉON

On ergote, depuis quelque temps, sur la question de savoir si les cendres de l'empereur Napoléon I^{er} sont réellement placées dans le grand cercueil de porphyre qui recouvre son tombeau aux Invalides.

Le *Gaulois* a publié, la semaine dernière, un document qu'il prétend officiel, et duquel il résulterait qu'à l'ouverture des cercueils superposés rapportés de Sainte-Hélène on avait trouvé le dernier absolument vide de la dépouille impériale qu'il était censé contenir. Une commission aurait été nommée, le 24 février 1861, pour faire une enquête à ce sujet. Les travaux de cette commission auraient été secrets, et enfin, le 27 avril 1861, son président, le maréchal Vaillant, aurait remis à l'empereur Napoléon III un rapport concluant à l'absence des cendres de l'empereur, son oncle, au moment de l'ouverture du cercueil dans la chapelle Saint-Jérôme.

Cette incroyable nouvelle, en raison des dates et des renseignements précis qu'elle contient, a produit une

certaine émotion; seulement, comme les documents provenant de l'enquête de la commission n'ont été trouvés ni aux archives de l'Instruction publique, ni à celles de la Légion d'honneur, où le *Gaulois* assurait qu'ils avaient été déposés, l'assertion de ce journal a perdu presque aussitôt beaucoup de sa valeur.

A ce propos est intervenu le journal *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux* qui insinue que « le cœur de Napoléon conservé aux Invalides pourrait bien n'être qu'un cœur de mouton ». A l'appui de cette insinuation cette feuille rappelle l'anecdote suivante rapportée par le D^r Brémond dans son *Hygiène pour tous* (p. 223) :

Le 16 mai 1821, le docteur Antomarchi, assisté de Ch. Thomas Carswell, procède à l'autopsie de Napoléon I^{er}, à Longwood. La nuit les surprend, et l'opération est interrompue. Quand elle est reprise, nos médecins constatent que le cœur de l'empereur a été mangé par les rats; ils le remplacent par un viscère extrait du thorax d'un doux animal bêlant.

Relevons d'abord dans la citation précitée une grossière erreur de date, qui n'est peut-être après tout que la preuve de son manque d'authenticité : Napoléon, mort le 5 mai, a été enterré le 9 du même mois. Comment donc aurait-on pu procéder à son autopsie le 16 mai? Ajoutons qu'une autopsie, surtout quand il s'agit d'un personnage aussi considérable, ne se fait pas avec une telle légèreté et avec aussi peu de soin. L'assertion ci-

dessus paraît donc d'autant plus invraisemblable que de son côté le D^r Antomarchi, dans son rapport personnel, déclare avoir placé lui-même le cœur et l'estomac de Napoléon dans des boîtes d'argent qu'il déposa ensuite dans le cercueil, où on les retrouva, en effet, en 1840, ainsi qu'il est dit plus loin.

Mais revenons au cercueil des Invalides. Il contient, à n'en pas douter, les cendres de Napoléon. Voici le procès-verbal du médecin qui a été chargé à Sainte-Hélène de constater la présence et l'état des restes de l'ex-empereur au moment de l'ouverture de son cercueil en 1840 :

Je soussigné Guillard (Remy-Julien), docteur en médecine, chirurgien-major de la frégate la *Belle-Poule*, m'étant rendu, dans la nuit du 14 au 15 octobre 1840, sur l'invitation de M. le comte de Rohan-Chabot, commissaire du roi, à la vallée du Tombeau, île de Sainte-Hélène, pour assister à l'exhumation des restes de l'empereur Napoléon, en ai dressé le présent procès-verbal.

Suit la description des différents cercueils. Enfin on fait sauter les vis du dernier, et, sous une légère couche de satin ouaté, Napoléon apparaît :

Le corps de l'empereur avait une position aisée ; c'était celle qu'on lui avait donnée en le plaçant dans le cercueil ; les membres supérieurs étaient allongés, l'avant-bras et la main gauche appuyant sur la cuisse correspondante, les membres inférieurs légèrement fléchis. La tête, un peu élevée, reposait sur un coussin ; le crâne volumineux, le front haut et large, se

présentaient couverts de téguments jaunâtres, durs et très adhérents. Tel paraissait aussi le contour des orbites, dont le bord supérieur était garni de sourcils. Sous les paupières se dessinaient les globes oculaires, qui avaient perdu peu de chose de leur volume et de leur forme.

Ces paupières, complètement fermées, adhéraient aux parties sous-jacentes et se présentaient dures sous la pression des doigts. Quelques cils se voyaient encore à leur bord libre. Les os propres du nez et les téguments qui les couvrent étaient bien conservés, le tube et les ailes seules avaient souffert. Les joues étaient bouffies. Les téguments de cette partie de la face se faisaient remarquer par leur toucher doux, souple et leur couleur blanche; ceux du menton étaient légèrement bleuâtres. Ils empruntaient cette teinte à la barbe, qui semblait avoir poussé après la mort. Quant au menton lui-même, il n'offrait point d'altération et conservait encore ce type propre à la figure de Napoléon; les lèvres amincies étaient écartées; trois dents incisives, extrêmement blanches, se voyaient sous la lèvre supérieure, qui était un peu relevée à gauche. Les mains ne laissaient rien à désirer; nulle part la plus légère altération. Si les articulations avaient perdu de leurs mouvements, la peau semblait avoir conservé cette couleur particulière qui n'appartient qu'à ce qui a la vie. Les doigts portaient des ongles longs, adhérents et très blancs. Les jambes étaient renfermées dans les bottes; mais, par suite de la rupture des fils, les quatre derniers orteils dépassaient de chaque côté. La peau de ces orteils était d'un blanc mat et garnie d'ongles.

La région antérieure du thorax était fortement déprimée dans la partie moyenne, les parois du ventre dures et affaissées. Les membres paraissaient avoir conservé leurs formes sous les vêtements qui les couvraient: j'ai pressé le bras gauche, il était dur et avait diminué de volume. Quant aux vêtements, ils se présentaient avec leurs couleurs: ainsi on

reconnaissait parfaitement l'uniforme des chasseurs à cheval de la vieille garde au vert foncé de l'habit, au rouge vif des parements; le grand cordon de la Légion d'honneur, se dessinant sur le gilet, et la culotte blanche cachée en partie par le petit chapeau qui reposait sur les cuisses. Les épaulettes, la plaque et les deux décorations attachées sur la poitrine n'avaient plus leur brillant; elles étaient noircies. La couronne d'or de la croix d'officier de la Légion d'honneur seule avait conservé son éclat. Des vases d'argent apparaissaient entre les jambes, un d'eux surmonté d'un aigle s'élevait entre les genoux, je le trouvai intact et fermé. Comme il existait des adhérences assez fortes entre ces vases et les parties voisines qui les couvraient un peu, Monsieur le commissaire du roi n'a pas cru devoir les déplacer pour les examiner de plus près.

Il est donc bien certain que le corps de Napoléon se trouvait dans le cercueil rapporté de Sainte-Hélène qui contenait également les vases d'argent dont parle Antomarchi. Est-il possible qu'il ait été « subtilisé » en route? Les récits si nombreux et surtout le rapport officiel de la translation, si souvent réimprimé, démontrent l'absurdité d'une pareille assertion. Enfin a-t-on pu enlever les cendres, depuis leur arrivée en France et le dépôt solennel qui en a été fait aux Invalides en 1840? C'est encore plus impossible. Ce glorieux dépôt a toujours été l'objet d'une constante surveillance jusqu'à la clôture du tombeau de porphyre inauguré en 1861. Jusque-là le cercueil était enfermé dans une crypte incessamment gardée, et depuis, l'immense et pesante

couverture de porphyre qui le protège n'a jamais été dérangée.

Il résulte de tout ce qui précède que les restes de Napoléon existaient bien dans leur cercueil au départ de Sainte-Hélène quand on les transporta sur la *Belle-Poule*, et de là aux Invalides, et que depuis cette époque il a été matériellement impossible qu'ils fussent clandestinement enlevés de leur tombeau définitif. Le *Gaulois* a donc été bel et bien victime d'un mystificateur et d'un faux document.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 20 — 31 OCTOBRE 1887¹

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — L'Affaire dite « des décorations ». — Un Vapeur français à Tombouctou. — Marie-Louise et sa Correspondance. — Théâtres.

Varia : L'Abus des décorations au XVI^e siècle. — Des Vers de Jean Richepin. — La Garde meurt et ne se rend pas. — L'Incrédulité de Voltaire. — Les Annotateurs d'Alfred de Musset. — Le Genre au théâtre. — Le Marché du Temple. — Balzac poète. — Le Cerveau de Talleyrand. — La Nuit de juin. — Un Maire en jupons. — Moltke-Harpagon. — Les Mots de la Quinzaine.

Petite Gazette. — Nécrologie.

23 octobre.

LA QUINZAINE. — Il n'a été question, pendant toute cette quinzaine, que de l'affaire dite « des décorations », et qui a eu pour point de départ l'arrestation du général Caffarel. Plusieurs intrigantes, déjà connues dans un

1. En raison du déménagement de notre imprimerie, notre numéro du 31 octobre paraît en avance de huit jours. La Quinzaine, les Théâtres et la Petite Gazette s'arrêtent donc à la date du 23.

certain monde équivoque, M^{mes} Ratazzi¹, Limouzin, Blanche Costard, etc..., ont été arrêtées à leur tour et vont être traduites en jugement pour s'être mêlées au trafic des décorations, françaises ou étrangères, qu'elles procuraient, ou prétendaient procurer aux naïfs à prix d'argent. Un autre général, qui en plus est sénateur, M. le général d'Andlau, a été aussi gravement compromis dans l'affaire. Il a nié tout d'abord ; puis, tout à coup, au moment même où il allait être arrêté, il a disparu, fait qui n'est pas une preuve très concluante en sa faveur. Le gendre du Président de la République lui-même, M. Wilson, a été mêlé à la même affaire, au moins nominale-ment, et attaqué très violemment par un grand nombre de journaux. A toutes les attaques il a répondu par des dénégations motivées, et, jusqu'à ce jour, il ne paraît pas devoir être autrement mis en cause.

Quant au général Caffarel, par décision présidentielle du 14 octobre, il a été mis en réforme, admis d'office à la retraite, et rayé définitivement des cadres de l'armée. Enfin, dans sa séance du 19 du même mois, le Conseil de l'ordre de la Légion d'honneur l'a déclaré déchu du droit de porter la décoration de commandeur de cet ordre, dont il était titulaire depuis le mois de juillet 1886.

1. M^{me} Ratazzi, aujourd'hui M^{me} de Rute, n'a aucun rapport de parenté avec cette intrigante, dont le nom prend d'ailleurs un *t* de moins que celui de l'ancien ministre italien que Marie Bonaparte-Wyse, alors M^{me} de Solms, avait épousé en secondes noces.

— A propos de cette affaire, nous avons eu aussi une nouvelle question Boulanger. Ce célèbre et bruyant général a cru devoir exprimer un peu trop vivement, dans des conversations reproduites par les journaux, son opinion personnelle sur la susdite affaire, qu'il croyait, disait-il, dirigée contre lui. A la suite d'un échange de télégrammes explicatifs entre le ministre et le général Boulanger, ce dernier a été mis, par mesure disciplinaire, aux arrêts forcés pendant trente jours.

— M. Carvalho, directeur de l'Opéra-Comique, a été remplacé provisoirement dans ses fonctions, le 13 de ce mois, par M. Jules Barbier, l'auteur dramatique bien connu, et jusqu'à l'arrêt judiciaire qui doit être rendu sur les responsabilités relatives à l'incendie de l'Opéra-Comique.

— A lire dans le *Temps* du 14 octobre une très intéressante lettre du général Faidherbe, publiée sous ce titre : *Un Vapeur français à Tombouctou*. Le général, dont tout le monde connaît la haute compétence pour ce qui concerne les questions coloniales, surtout au Sénégal, constate qu'une dépêche du gouverneur de cette dernière colonie vient d'annoncer l'arrivée à Tombouctou, par le Niger, du premier bateau à vapeur français qui y soit parvenu, et qui aussi en soit revenu. Il expose dans cette lettre, qui intéresse tous les géographes, les grands résultats qui peuvent être la suite de ce fait important.

— On a inauguré, le 16 courant, sur le territoire de la commune de Persan (Oise), un monument à la mémoire de deux braves francs-tireurs fusillés le 1^{er} octobre 1870 par les Prussiens, qui les avaient saisis les armes à la main. Le monument se compose d'une pyramide supportée par un socle de granit bleu, et d'un soubassement de trois marches de la même pierre.

— Le lendemain 17 a eu lieu, au Père-Lachaise, l'inauguration d'un monument élevé par souscription à la mémoire du spirituel caricaturiste André Gill. Le buste en bronze de Gill, sculpté par M^{me} Laure Martin-Coutan, surmonte le monument. Il y avait affluence d'anciens amis de l'artiste, et notamment toute la rédaction du *Cri du Peuple*, journal qui a eu l'initiative de la souscription, laquelle a produit 1,303 francs.

— M^{me} Ristori, marquise Capranica dell Grillo, illustré tragédienne, vient de publier ses mémoires. C'est le récit anecdotique de sa carrière d'artiste, et M^{me} Ristori y étudie elle-même les difficultés d'interprétation de ses rôles principaux. C'est la partie la plus intéressante du livre, qui nous révèle en même temps dans M^{me} Ristori une femme de grande modestie, qualité rare chez un artiste. A lire surtout, à ce point de vue, le chapitre qui concerne sa rivalité momentanée avec Rachel.

— En même temps paraissait un nouveau volume de Catulle Mendès, *la Première Maîtresse*, qui avait d'abord commencé à voir le jour dans le *Gil Blas*. Il paraît que

les lecteurs de ce journal, qui ne doivent cependant pas être des plus difficiles en matière de décolletage, ont trouvé que le naturalisme de M. Mendès allait trop loin, et qu'ils ont exigé la discontinuation du feuilleton. Interrompu en plein intérêt, le roman va d'autant mieux se vendre en volume. On ne l'a peut-être, d'ailleurs, interrompu que pour cela ! Simple truc de librairie !

— Le vieux *Constitutionnel*, ce journal si important autrefois, surtout sous l'administration de l'ancien directeur de l'Opéra, M. Véron, vient de décider qu'il se vendrait désormais un sou seulement, tout comme *l'Intransigeant* ou *le Soleil*. Ah ! que sont devenus les nombreux abonnés d'antan ?...

— Le peintre François Flameng avait fait, d'après nature, une toile de petit format, représentant Victor Hugo sur son lit de mort. Ce tableau est daté du 23 mai 1885, et l'artiste, qui le conservait dans son atelier, n'avait jamais voulu s'en dessaisir. Il vient d'en faire très généreusement hommage à la Comédie-Française.

— Deux grands mariages, dans cette quinzaine. Le 12, le comte de Baulny a épousé M^{lle} Louise Rouher, fille de l'ancien ministre du deuxième empire. Le mariage, qui a été célébré dans la crypte de l'église Saint-Augustin, a été très simple, et une stricte réunion d'intimes y avait été seule invitée.

Le 19 a eu lieu, au temple israélite de la rue de la Victoire, le mariage de M. Albert Sassoon, riche personnage

américain, avec M^{lle} Aline de Rothschild, fille du baron et de la baronne Gustave. La cérémonie de ce mariage a été des plus somptueuses; plus de quatre mille personnes y assistaient, soit dans le temple, soit, à défaut de places, sur le trottoir, et même dans la rue.

— Encore un membre de la famille de Bourbon qui vient de disparaître. Il est vrai que c'en était un faux ! Le 12, est mort en Hollande Adalbert Naüdorff, fils de l'horloger qui s'était fait passer pour Louis XVII, et qui est celui de ces pseudo-prétendants qui, avec le faux duc de Normandie, est parvenu à réunir le plus de partisans. Adalbert Naüdorff, qui se faisait appeler Adalbert de Bourbon, était capitaine d'infanterie dans l'armée néerlandaise. Il a légué son titre et ses prétentions à l'aîné de ses fils.

MARIE-LOUISE ET SA CORRESPONDANCE. — On vient de publier la correspondance de Marie-Louise, ex-impératrice des Français, avec la comtesse de Colleredo, son ancienne institutrice, et la fille de celle-ci, Victoire de Pontet, qui fut plus tard comtesse de Crenneville (1799-1847).

La partie de cette correspondance qui nous intéresse le plus est celle qui a trait aux relations de l'impératrice Marie-Louise avec Napoléon et avec la France. Avant son mariage, en 1809, elle considérait Napoléon « comme un monstre ». Depuis son mariage jusqu'à la

chute de l'empereur, en 1814, ses sentiments pour lui sont tout autres : elle l'admire d'abord, elle l'aime bientôt... « Je ne puis plus me passer de lui », dit-elle dans une de ses lettres. Mais 1814 arrive, l'empereur tombe, et Marie-Louise devient duchesse de Parme, de Plaisance et de Guastalla, à la double condition qu'elle ne reverra plus son mari, et que son fils ne quittera jamais Vienne. Elle accepte, se rend à Parme et y a un premier amant, le comte de Neipperg, qu'elle épouse morganaquement après la mort de Napoléon, pour légitimer les enfants nés antérieurement de leurs relations ! Plus tard, Neipperg étant mort à son tour, celle qui fut l'impératrice des Français épouse, en troisièmes noces, un comte de Bombelles. Elle meurt enfin elle-même, obscurément, en décembre 1847.

On dit qu'au foyer du théâtre des Variétés, où jouait à ce moment Déjazet, la spirituelle actrice, apprenant la mort de Marie-Louise, émettait en ces termes son avis sur l'indignité de sa conduite : « Oh ! moi, dit-elle, si Napoléon m'avait seulement embrassée une fois, je crois bien que je ne me serais jamais relavé la figure !... »

De cette correspondance de Marie-Louise, intéressante en somme pour l'histoire, nous ne citerons que la lettre suivante, relative à la nouvelle de la mort de Napoléon et à l'impression qu'elle produisit sur Marie-Louise :

A la comtesse de Crenneville.

2 juillet 1821.

Je suis à présent dans une grande incertitude. *La Gazette de Piémont* a annoncé d'une manière si positive la mort de l'empereur Napoléon qu'il n'est presque plus possible d'en douter. J'avoue que j'en ai été extrêmement frappée. Quoique je n'aie jamais eu de sentiment vif d'*aucun genre* pour lui, je ne puis oublier qu'il est le père de mon fils, et que, loin de me maltraiter comme le monde le croit, il m'a toujours témoigné tous les égards, seule chose que l'on puisse désirer dans un mariage de politique. J'en ai donc été très affligée, et, quoiqu'on doive être heureux qu'il ait fini son existence malheureuse d'une manière chrétienne, je lui aurais cependant désiré encore bien des années de bonheur et de vie, — pourvu que ce fût loin de moi.

Quelques jours après on lisait l'entrefilet suivant dans *la Gazette officielle de Parme* :

S. A. I. l'archiduchesse Marie-Louise a daigné prendre le deuil et l'a fait prendre à sa maison ducale.

THÉÂTRES. — Le 15 octobre a eu lieu à la place du Châtelet, dans la salle de l'ancien Théâtre-Lyrique, depuis Théâtre-Historique, Théâtre-Italien et théâtre des Nations, la réouverture de l'Opéra-Comique, avec la 379^e représentation du célèbre opéra de Gounod, *Roméo et Juliette*, qui, d'ailleurs, fut joué pour la première fois dans cette même salle. Talazac, Fugère et M^{me} Isaac ont eu les honneurs de la soirée, qui a été très brillante.

— Le même soir, de l'autre côté de la place, réouverture du théâtre du Châtelet avec *la Chatte blanche*, où le couple Simon-Girard a retrouvé son succès d'avant les vacances. On a beaucoup applaudi aussi le brillant ballet des Oiseaux. La salle, restaurée et modifiée, et où l'on a dépensé plus de 200,000 francs en frais d'aménagements et de perfectionnements de tous genres, est toute brillante de dorures nouvelles, et elle offre en outre une sécurité définitive.

— Encore le même soir, à l'Odéon, reprise de *l'Arlésienne* de Daudet avec la musique de Bizet, interprétée, cette fois, par l'orchestre et les chœurs de Lamoureux. Succès énorme; on a bissé plusieurs morceaux. Quant aux artistes du drame, on applaudit plus particulièrement MM. Paul Mounet, Cornaglia, Marquet, Rebel, et M^{mes} Tessandier, Sizos, Wohlbrück et Crosnier.

— Le Gymnase a donné, le 16, le premier ouvrage dramatique de notre ami Jean Sigaux, un acte en prose qui a pour titre *les Chimères*. C'est une comédie très littéraire, finement dialoguée, et qui a causé un vif plaisir. Elle eût même été mieux à sa place à la Comédie-Française. MM. Achard, Ricquier et M^{mes} Villiers, Lise Fleury et Minty ont suffisamment fait valoir ce joli petit acte, qui, d'ailleurs, s'est très bien défendu lui-même.

— La Gaité a rouvert, le 17, avec une reprise de *la Cigale et la Fourmi*, où une cantatrice d'opérettes de la province, M^{me} Morin, remplaçait M^{lle} Granier dans le

rôle de Thérèse. M^{me} Morin a, comme on dit, des planches, mais elle ne les brûle pas autant que sa brillante devancière, qu'elle ne rappelle que de très loin.

— Le même soir, la Comédie-Française reprenait *Souvent homme varie*, fantaisie en 2 actes, en vers, d'Auguste Vacquerie, dont la première représentation date du 2 mai 1859. La pièce était alors jouée par Delaunay, Got, Garraud, Worms, et M^{mes} Judith et Émilie Dubois, que remplacent aujourd'hui MM. Le Bargy, de Féraudy, et M^{mes} Pierson et Muller. L'auteur a supprimé les deux personnages de César et de Claudio, créés par Garraud et Worms. La pièce avait eu alors vingt-quatre représentations ; elle était dédiée à M^{me} Victor Hugo. Elle est surtout charmante par les détails, et elle est écrite en vers empreints d'une couleur tout à fait pittoresque. En somme, succès très complet de cette heureuse reprise.

— Le dimanche 23, réouverture des concerts de Colonne au Châtelet. Grande affluence de public venant souhaiter la bienvenue au célèbre chef d'orchestre. Avec la belle symphonie en *fa* de Beethoven, les habitués ont applaudi deux de leurs œuvres favorites : la musique de *l'Arlésienne*, de Bizet, et la *Danse macabre* de Saint-Saëns.

VARIA. — *L'Abus des décorations au XVI^e siècle.* — Il paraît que le XVI^e siècle aurait pu, tout comme le nôtre, avoir son affaire Caffarel-Limouzin. Voici, en

effet, ce que nous lisons dans le *Discours sur les duels*, de Brantôme :

« Encore que l'Ordre soit institué par les ducs de Savoye, de Bourgoigne, et rois d'Angleterre et de France, par une recompense, loyer et marque de grand honneur, ainsy que porte celuy de Bourgoigne : *pretium non vile laborum*, c'est-à-dire « c'est un prix point petit de ses labeurs », et que d'autres fois cesdicts Ordres ayent esté tres-bien entretenus, et superstitieusement donnés à ceux qui le meritoient, depuis, et mesmes en nostre France, il s'est tant ravalé, et en a-on tant abusé, que pour l'injure de nos guerres civiles, et pour gagner et entretenir des hommes, il s'en est tant donné indifferemment et aux uns et aux autres qu'on ne voyoit que de toutes parts chevalliers de l'ordre de Saint-Michel. Ce qu'abhorrant, le roy Henry III, dernier mort, institua celuy du Saint-Esprit, auquel on y trouva puis après de l'abus autant qu'à l'autre : car il se fit autant commun que l'autre, voyre pis, comme j'ay dict ailleurs ; et se donna à force gens que je sçay bien, plus par compere et commere, comme l'on dit, et par faveur, que par la valeur et merite, desquels j'en sçay un qu'un secretaire des commandemens fit pour l'avoir receu en sa maison et luy avoir donné un disner en passant ; et, pour luy rendre la pareille, le fit chevallier tout jeune enfant qu'il estoit ; et n'avoit jamais veu armée royale, ny veu croix rouge ny blanche non plus, si-non sur le

dos du prestre quand il disoit la messe, ny rien faict de son corps : si bien qu'on l'appelloit à la cour le chevallier d'un tel secretaire ¹. »

C'est plus que jamais le cas de s'écrier : *Nil sub sole novi.*

Des Vers de Jean Richepin. — Voici des quatrains en rimes masculines que Jean Richepin a improvisés dernièrement, à Marseille, sur le carnet de M^{me} Clémence Couve, une femme du monde et une lettrée en même temps. Nous les avons trouvés dans *l'Événement*.

LES DEUX MÉNÉTRIERS.

Sur de noirs chevaux sans mors,
Sans selle et sans étriers,
Par le royaume des morts
Vont deux blancs ménétriers.

Ils vont un galop d'enfer,
Tout en raclant leur crinclin
Avec des archets de fer
Ayant des chevaux pour crin.

Au fracas des durs sabots,
Au refrain des violons,
Les morts sortent des tombeaux.
Dansons et cabriolons !

1. Nos lecteurs trouveront ce passage aux pages 216 et 217 d'une édition du *Discours sur les duels*, avec préface par Henry de Pène, que la Librairie des Bibliophiles fera paraître vers le 15 novembre, dans sa collection des *Curiosités historiques et littéraires*.

Et les trépassés joyeux
Suivent par bonds essoufflants,
Avec une flamme aux yeux
Rouges dans leurs crânes blancs.

Soudain les chevaux sans mors,
Sans selle et sans étriers,
Font halte, et voici qu'aux morts
Parlent les ménétriers.

L'un d'eux dit à haute voix,
Sonnant comme un tympanon :
« Voulez-vous vivre deux fois ?
Venez ! la Vie est mon nom. »

Et tous, même les plus gueux,
Qui de rien n'avaient joui,
Tous, dans un élan fougueux,
Les morts ont répondu : « Oui ! »

Alors l'autre, d'une voix
Qui soupirait comme un cor,
Leur dit : « Pour vivre deux fois
Il vous faut aimer encor.

« Aimez donc ! enlacez-vous ;
Venez, l'Amour est mon nom. »
Mais tous, même les plus fous,
Les morts ont répondu : « Non ! »

Tous, de leurs doigts décharnés,
Montrant leurs cœurs en lambeaux,
Avec des cris de damnés,
Sont rentrés dans leurs tombeaux.

Et les blancs ménétriers
Sur leurs noirs chevaux sans mors,
Sans selle et sans étriers,
Ont laissé dormir les morts.

La Garde meurt et ne se rend pas. — A cette phrase *historique*, nous écrit M. Van Robais, notre époque de naturalisme a préféré un mot qui la lui a fait oublier. Elle avait d'ailleurs toute liberté pour choisir, le mot, pas plus que la phrase, n'ayant sans doute été prononcé, Quoiqu'il en soit, voici sur la phrase *historique* une curieuse information donnée par M^{me} de Rémusat :

« Lille, 2 juin 1820... J'ai vu ce Cambronne, qui est le plus commun du monde. Il atteste qu'il n'a jamais dit sur la garde ce mot qu'on lui a prêté, et je le crois de reste. Il semble un gros oiseau qui siffle l'air qu'on lui a appris, et cet air est si peu en rapport avec ses chants passés qu'il ne m'inspire pas grande confiance. Le général Cambronne, observe le judicieux éditeur du recueil si intéressant auquel nous faisons cet emprunt, venait d'être nommé au commandement du département du Nord. Il était devenu très royaliste, et il est possible que son héroïsme à Waterloo l'embarrassât un peu. — Il est mort en 1842. » (*Correspondance de M. de Rémusat*, t. VI, p. 485.)

L'Incrédulité de Voltaire. — On se plaît communément à regarder Voltaire comme un homme irréligieux,

si bien que, pour beaucoup de personnes, *Voltaireien* est synonyme d'incrédule ou même d'athée. A propos de la statue qu'on vient d'ériger à Voltaire dans la ville de Saint-Claude, *le Gaulois* a remis au jour la correspondance qu'il eut avec le pape Benoît XIV au sujet de sa tragédie de *Mahomet*, et qui serait de nature à le faire passer pour un catholique des plus fervents. Voici d'abord la lettre de Voltaire au saint père, en date du 17 août 1745.

Très saint Père,

Votre Sainteté voudra bien pardonner la liberté que prend un des plus humbles, mais l'un des plus grands admirateurs de la vertu, de consacrer au chef de la vraie religion un écrit contre le fondateur d'une religion fausse et barbare.

A qui pourrais-je plus convenablement adresser la satire de la cruauté et des erreurs d'un faux prophète qu'au vicair et à l'imitateur d'un Dieu de paix et de vérité?

Que Votre Sainteté daigne permettre que je mette à ses pieds et le livre et l'auteur.

J'ose lui demander sa protection pour l'un et sa bénédiction pour l'autre.

C'est avec ces sentiments d'une profonde vénération que je me prosterne et que je baise vos pieds sacrés.

VOLTAIRE.

Lettre du Pape à Voltaire, 19 septembre 1745.

Il y a quelques semaines qu'on me présenta, de votre part, votre admirable tragédie de *Mahomet*, que j'ai lue avec un très grand plaisir.

Le cardinal Passionci me donna ensuite, en votre nom, le beau poème de *Fontenoy*.

M. Leprotti m'a communiqué votre distique pour mon portrait, et le cardinal Valenti m'a remis, hier, votre lettre du 17 d'auguste. Chacune de ces marques de bonté mériterait un remerciement particulier; mais vous voudrez bien que j'unisse ces différentes attentions pour vous en rendre des actions de grâces générales. Vous ne devez pas douter de l'estime singulière que m'inspire un mérite aussi reconnu que le vôtre.

Dès que votre distique fut publié à Rome, on nous dit qu'un homme de lettres français, se trouvant dans une société où l'on en parlait, avait repris dans le premier vers une faute de quantité. Il prétendait que le mot *hic*, que vous employez comme bref, doit être toujours long.

Nous répondîmes qu'il était dans l'erreur; que cette syllabe était indifféremment brève ou longue dans les poètes, Virgile ayant fait ce mot bref dans ce vers :

Solus hic inflexit sensus animumque labantem,

et long dans cet autre :

Hic finis primi fatorum, hic exitus illum.

C'était peut-être assez bien répondre, pour un homme qui n'a pas lu Virgile depuis cinquante ans.

Quoique vous soyez partie intéressée dans ce différend, nous avons une si haute idée de votre franchise et de votre droiture que nous n'hésitons pas de vous faire juge entre votre critique et nous. Il ne nous reste plus qu'à vous donner notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, le 19 septembre 1745, la sixième année de notre pontificat.

Voici le distique :

Lambertinus hic est, Romæ decus et pater orbis;

Qui mundum scriptis docuit virtutibus ornat.

Lettre de remerciements de Voltaire au Pape.

Les traits de Votre Sainteté ne sont pas mieux exprimés dans les médailles dont Elle m'a gratifié, par une bonté particulière, que ceux de son esprit et de son caractère dans la lettre dont Elle a daigné m'honorer.

Je mets à ses pieds mes très humbles et très vives actions de grâces.

Je suis forcé de reconnaître son infaillibilité dans les décisions littéraires, comme dans les autres choses plus respectables. Votre Sainteté a plus d'usage de la langue française que le censeur français dont Elle a daigné relever la méprise, etc.

Les Annotateurs d'Alfred de Musset. — Les annotateurs dont il s'agit ici ne sont autres que certains habitués de la salle de lecture de la Bibliothèque nationale qui se plaisent parfois à enrichir de leurs observations les marges des volumes d'Alfred de Musset. C'est M. Arsène Arüss qui, dans la *Revue générale*, nous a signalé leur existence.

Nous n'étonnerons personne en disant que Musset est l'auteur le plus demandé à la salle de lecture. Il a même ses fanatiques, qui poussent leur culte pour le poète jusqu'à arracher dans ses œuvres des feuillets qu'ils emportent à titre de reliques; et ce qu'il y a de curieux, c'est que les pièces le plus souvent arrachées sont la *Ballade à la lune* et la *Chanson de Fortunio*.

Plus calmes et plus honnêtes sont les simples anno-

tateurs, qui se bornent à mettre leurs réflexions en regard des vers du poète. Il y en a de pudiques, comme celui qui met un *Fi donc !* devant :

Ce beau corps, jusqu'au jour où s'est-il étendu ?

Il y a aussi les plaisants. Témoin celui qui à ces trois vers de Mardoche :

Une femme ! un souper ! Je consens que le diable
M'emporte si jamais j'ai souhaité d'avoir
Rien autre chose avant de me coucher le soir.

riposte par un : *Et moi donc !*

Il ne faut pas non plus oublier les artistes, dont l'un, en marge de *l'Andalouse*, avait dessiné une marquesa d'Amaegui si naturaliste que la pudeur des bibliothécaires l'a fait disparaître. Que les amateurs ne se dérangent donc pas pour l'aller voir.

Enfin, une main guidée par de bonnes intentions, mais quelque peu abandonnée par la prosodie, a écrit ces quatre lignes au bas du portrait de Musset :

Entends-tu le doux bruit d'une robe de femme
Quand les brises sanglotent dans les bois ?
Est-il aussi léger, Musset, à ton âme
Qu'une feuille de saule à l'aile des vents froids ?

Le Genre au théâtre. — Notre confrère Sarcey n'a pas une grande sympathie pour les abonnés qui vont au théâtre plus par genre que par goût, *magis ut videantur quam ut videant*, comme disait Cicéron des dames ro-

maines. A ce propos, il racontait, dans un de ses derniers feuilletons, la scène suivante dont il avait été témoin au Vaudeville, un soir qu'on y donnait *le Conseil judiciaire*, et que, n'ayant pas trouvé de fauteuil à l'orchestre, il avait été placé dans une avant-scène.

« Le rideau s'était à peine levé sur le second acte, quand un monsieur et une dame entrèrent dans l'avant-scène à côté de la mienne. La dame s'établît sur le devant de la loge, parcourut de sa lorgnette les loges et le balcon, tandis que son mari s'était retiré au fond de la loge, fort décidé, à ce qu'il me semblait, à ne pas écouter un mot de l'ouvrage qu'on jouait. Je n'avais rien à faire qu'à les observer, connaissant la pièce sur le bout de mon doigt.

Cinq minutes plus tard, la dame fit un signe à son mari de regarder dans un coin de la salle; il y eut un échange de gestes mystérieux; on frappa du dehors à la porte de la baignoire, — la pièce allait toujours son train, — la porte s'ouvrit, et un monsieur entra. On se salua, on se demanda de ses nouvelles. J'appris que le survenant arrivait de son château, où il avait organisé de magnifiques chasses à courre. Il s'interrompit un moment pour demander, indiquant la scène d'un mouvement de tête :

« Est-ce que c'est joli, cela? Je n'ai pas vu le premier acte.

— Nous non plus. Nous arrivons comme vous.

— Ah! »

Les deux hommes se renfoncèrent dans l'ombre de la loge et se mirent à causer, à mi-voix, chevaux et chiens. De temps en temps, quand la salle éclatait de rire, un des deux se penchait légèrement sur le devant de la loge, regardait l'acteur en scène et reprenait sa conversation.

La dame suivait avec plus d'attention. A la dernière scène, elle appela les deux hommes d'un geste silencieux de la main. Tous deux s'approchèrent, firent mine d'écouter la fin de l'acte, et quand le rideau tomba :

« C'est très joli, dit l'un d'eux.

— Oui, c'est très joli », reprit l'autre.

Après quoi la dame reprit ses fourrures, tous trois s'en allèrent, et leur avant-scène demeura vide le reste de la soirée. »

Le Marché du Temple. — Notre confrère M. de Lyden en faisait dernièrement l'historique en ces termes dans *la Patrie* :

« Le marché du Temple fut construit en 1809 sur l'emplacement de la propriété des moines de Saint-Jean-de-Jérusalem, confisquée par le gouvernement républicain en 1790. Le Temple était, on le sait, avant la Révolution, une véritable ville qui ne comprenait pas moins de 4,000 habitants, vivant sous la protection du grand maître de l'ordre. Jean-Jacques Rousseau fut très

heureux d'y trouver un abri, que lui offrit le prince de Conti, alors grand prieur, qui n'hésita pas à couvrir de sa protection le philosophe persécuté.

Cela se passait en 1770.

Revenons au marché. Il fut construit par Molinois et reçut le nom de *Marché au vieux linge*. Quant à la rotonde, aujourd'hui disparue, elle était l'œuvre de Picard et de Montreuil, sous le bailli de Crussol; bien antérieurement, la rotonde faisait partie du marché du Temple, en ce sens que toutes les boutiques étaient affectées aux vendeurs, et les étages intérieurs donnant sur la cour aux familles des marchands.

Le marché proprement dit se composait de quatre grands carrés coupés par deux rues en croix.

A l'origine, les carrés avaient reçu les noms empruntés à leur orientation : pavillon Nord, pavillon du Midi, etc., puis pavillon n° 1, n° 2, etc.; mais un beau jour ces carrés furent désignés par des appellations particulières et bizarres :

Le *Palais-Royal*, le *Pavillon de Flore*, le *Pou volant*, la *Forêt noire*. »

Balzac poète. — Dans un article que M. Octave Uzanne a donné à la revue *le Livre* sous le titre de *Zigzags littéraires à travers l'œuvre de Balzac*, nous trouvons deux curieux débuts de poème de l'auteur de la *Comédie humaine*, lesquels avaient paru en no-

vembre 1856 dans la *Gazette de Champfleury*, gazette qui n'eut que deux numéros.

Le premier poème est intitulé *le Livre de Job*, et en voici le début :

I

En la terre de Hus vivait un très saint homme,
De la diphthongue *Job* l'Écriture le nomme.
Il s'écartait du mal par crainte du Seigneur,
Et n'allait point au vice, étant simple de cœur.

II

Partant, il eut bientôt une grande famille.
Trois fois madame Job accoucha d'une fille ;
Mais Job, y prenant garde, eut après sept garçons.

III

Trois fois mille chameaux et sept mille moutons
Paissaient avec des bœufs, dont le millier indique
Que Job avait encore un nombreux domestique,
Dont par deux mots la Bible évite le détail,
Donnant, comme toujours, préséance au bétail.
Veuves de leurs époux, plus de cinq cents ânesses
Par leur lait pectoral augmentaient ses richesses,
Ou le rendaient dispos, pour peu qu'il en eût bu.

.

L'autre poème est consacré aux exploits de Robert le Diable et débute ainsi :

Aux temps que l'on vivait dans une foi profonde,
En pleine Normandie, un enfant vint au monde.

Rouen fut son berceau, Robert était son nom.
Mais, comme les Normands l'appelèrent le Diable,
Si faut-il avant tout en dire la raison.
Ce nom-là, mes enfants, était épouvantable !
Alors, en la contrée, un prince très affable
Régnaît avec honneur et craignant Dieu beaucoup,
Rendant justice à tous, aimant la chasse au loup ;
Et de ce grand Hubert les anciennes chroniques
Ont si bien célébré les vertus catholiques
Qu'un poème aujourd'hui ne dirait rien du tout,
Quand même on le ferait de stances romantiques.

Ne sont-ils pas vraiment curieux, ces vers burlesques qui traitent le moyen âge à la façon dont Scarron avait traité l'antiquité ? Ce ne sont pas, du reste, les seuls vers de Balzac, dont on trouve d'autres productions poétiques dans les *Annales romantiques*, ou *Recueil de morceaux choisis de littérature contemporaine*, publiées par Urbain Canel.

Le Cerveau de Talleyrand. — Le volume des œuvres de Victor Hugo qui a paru récemment sous le titre de *Choses vues* rapporte l'anecdote du cerveau de Talleyrand jeté à l'égout. *L'Intermédiaire* le reproduit aussi, en le rectifiant de la façon suivante :

Le prince avait pour médecin le docteur Bourdais, et pour pharmacien un M. Micard, dont la boutique, qui existe encore aujourd'hui, se trouvait au coin de la rue Duphot et de la rue Saint-Honoré. Il avait été décidé

entre ces deux personnes, et ce en présence de Talleyrand, que, lorsqu'il serait mort, on adopterait la méthode égyptienne pour l'embaumer.

Cette méthode consiste à faire des incisions dans tous les membres, à les remplir d'aromates spécifiés et à les recoudre ensuite. Pour la cervelle, on la sort du crâne et on la soumet à une sorte de cuisson dans un bain d'aromates, et on la remet ensuite à sa place : Micard avait donc mis la cervelle à part dans un bocal, mais les personnes assistant à cette opération de l'embaumement, qui avait été très longue, le pressaient d'en finir pour la mise en bière ; aussi, dans la précipitation, le bocal a été oublié, et ce n'est qu'au moment où Micard rassemblait ses instruments et ses flacons qu'il s'est aperçu de l'oubli de la cervelle ; sans rien dire à personne, il a mis le bocal sous sa redingote et l'a emporté chez lui.

A cette époque, les ruisseaux des rues de Paris étaient au milieu de la chaussée, avec une pente de chaque côté pour l'écoulement des eaux, qui venaient tomber dans un égout très apparent, dont l'ouverture extérieure, d'environ 1^m50 de longueur sur 0^m30 de largeur, n'était fermée que par une barre de fer transversale. Une de ces bouches d'égout existait entre la rue Richepance et la rue Duphot, dans la rue Saint-Honoré. Le soir arrivé, Micard est allé jeter dans cet égout le contenu du flacon oublié. C'est dans ce même égout que les restes

de Robespierre ont été traînés après son exécution. Aussi Micard, en racontant les faits ci-dessus à un de mes amis encore vivant, avait ajouté :

« Quand j'ai eu jeté cette cervelle dans cet égout, le souvenir de Robespierre m'est revenu, et je n'ai pu même m'empêcher de faire une triste réflexion sur la destinée de ces deux hommes, Robespierre et Talleyrand, dont les restes sont passés par le même égout. »

La Nuit de juin. — Nous aurions dû, paraît-il, avoir d'Alfred de Musset une *Nuit* de plus que celles qu'il nous a laissées. En voici l'histoire, racontée par notre confrère Abel Hamel dans *le Parti national* :

« Un jour, Alfred de Musset corrigeait les épreuves du *Salon de 1836*, quand il aperçut à la fenêtre en face de lui, accoudée et le regardant curieusement, une fillette jolie. Il sourit; elle répondit gracieusement à cette marque d'amabilité, laissant glisser sur lui son regard magnétique. Quarante-huit heures après, elle était la familière du logis, le petit oiseau babillard, amusant de sa gaieté bruyante le logis du poète.

Craignant de s'engager dans une liaison funeste, ayant peur d'aimer encore une fois, il alla se guérir du mal qui commençait à l'atteindre chez son ami Tattet, à Bury. Mais là la figure rieuse de la gamine ne put quitter son souvenir. Il s'ennuyait, il la fit venir. Ce fut là, dans le cadre pittoresque des bois et des vallons

ombreux, qu'elle posa pour les inoubliables types de Bernerette et de Mimi Pinson.

Mais, mobile et inconstante, la grisette quitta son poète pour d'autres amoureux. Il rentra chez lui et y trouva un vide immense. Il pensait aux bonnes parties de Margency, et, se retrouvant, par le souvenir, couché dans la clairière, seul, à côté d'elle, il prit une feuille de papier, et y écrivit ces quatre vers, qui n'eurent malheureusement pas de suite.

Nuit de juin.

LE POÈTE

Muse, quand le blé pousse, il faut être joyeux ;
Regarde ces coteaux et leur blonde parure.
Quelle douce clarté dans l'immense nature !
Tout ce qui vit ce soir doit se trouver heureux !

Un Maire en jupons. — Les journaux des États-Unis constatent que les 500 habitants du petit village d'Argonia (Kansas) viennent d'avoir le bonheur unique, et, jusqu'à ce jour, sans précédent aux États-Unis, d'avoir pour maire une jeune femme de vingt-sept ans, M^{me} Suzanna Madora Salter.

« On sait, dit *le Temps*, que depuis le printemps dernier les femmes ont le droit de vote dans les élections municipales au Kansas et qu'elles sont également éligibles. Dans les villages de cet État, on ne fait guère de politique ; seule, la question de la prohibition des bois-

sons alcooliques divise leurs habitants en deux camps irréconciliables.

M^{me} Salter n'a jamais rien fait pour être élue. Elle était tout bonnement en train de faire sa lessive le jour des élections, lorsqu'une de ses amies lui a annoncé qu'on venait de la porter en tête de la liste prohibitionniste. M^{me} Salter est entrée d'abord dans une violente colère ; mais, comme elle a été élue à une très grande majorité, elle s'est décidée à accepter. Les hommes du parti n'ayant pas pu s'entendre sur le choix d'un candidat pour les fonctions de maire, un farceur avait mis en avant, au hasard, le nom de M^{me} Salter, et la majorité s'est ralliée à cette proposition, qui n'était d'abord qu'une plaisanterie. »

Moltke-Harpagon. — Le plus célèbre officier général de l'armée allemande rendrait, paraît-il, des points au légendaire Harpagon ; c'est du moins la *Gazette de Schweidnitz*, nom du pays où se trouve le château de Kreisau, résidence du feld-maréchal, qui l'affirme en reproduisant dans ses colonnes l'anecdote suivante :

« Il y a quelques jours, le maréchal entra dans une auberge et demanda un verre de bière ordinaire. L'aubergiste avait deux sortes de bière : l'une à 5 pfennigs le verre et l'autre à 10 pfennigs, et c'est de cette dernière qu'il fit servir au maréchal, croyant faire pour le mieux.

M. de Moltke, qui était déjà venu plusieurs fois dans cette auberge, but son verre et déposa une pièce de 10 pfennigs, espérant que le patron lui rendrait la monnaie, mais celui-ci empocha la pièce en disant : « Merci, Monsieur le comte ! »

Le maréchal ne dit mot, mais il revint le lendemain et demanda de nouveau un verre de bière. On lui servit de la même. Après l'avoir bue, il dit à l'aubergiste :

« Hier je vous ai donné 10 pfennigs ; maintenant nous sommes quittes.

— Mais c'est de la double bière, répliqua l'aubergiste.

— Je ne vous ai pas demandé de double bière », dit le maréchal, et il s'en alla tout tranquillement en souriant. »

LES MOTS DE LA QUINZAINE

La baronne R..., la providence des pauvres, visitait l'autre jour une mère entourée de six enfants en bas âge.

« Vous êtes encore enceinte ? demanda la baronne.

— Oui, Madame, fait la mère en baissant les yeux.

— Il n'y a pas de quoi rougir. Au contraire, votre mérite est grand, très grand...

— Oui, et d'autant plus, Madame, que je suis veuve... depuis sept ans. »

A la Cour d'appel, un avocat cite, comme une autorité en matière de droit, un professeur de faculté dont les ouvrages sont très appréciés.

« Maître X..., lui dit le président, il ne faut jamais s'appuyer que sur les auteurs morts, les autres peuvent changer d'avis. »

~~~~~

Une femme encore jeune vient de perdre son mari, et l'on essaye en vain de la consoler.

« Ah! si seulement j'étais jolie », s'écrie-t-elle après avoir versé d'abondantes larmes.

(Gaulois.)

~~~~~

Les mariages d'aujourd'hui.

« Je vous aime, Mademoiselle, et je veux vous épouser.

— En avez-vous seulement parlé à mes parents?...

— Ils viennent justement de me donner *vo*tre consentement. »

(Gaulois.)

~~~~~

Un amateur de tableaux de sainteté commande une Madeleine au peintre X...

« A quel moment? demande l'artiste. Avant ou après le péché? »

— Pendant. »

(Gil Blas.)

~~~~~

Attribué à M. Chevreul.

Quelqu'un le complimentait sur sa bonne mine, lui disant qu'il rajeunissait.

« J'y ai mis le temps », répondit l'aimable centenaire.

PETITE GAZETTE. — La section des finances et de la guerre au Conseil d'Etat a fixé, sans désemparer, le chiffre de la pension de retraite du général Caffarel. Cette pension s'élève à 8,000 francs pour cinquante ans et dix mois de services, campagnes comprises, soit le maximum de la pension de son grade. Ajoutons qu'au sortir de la prison du Cherche-Midi, après sa radiation des cadres de l'armée, l'ex-général Caffarel a été écroué à la Conciergerie, et qu'il passera prochainement en police correctionnelle avec les autres personnes compromises dans l'affaire dite des décorations.

NÉCROLOGIE. — 13 octobre. Décès de M^{lle} Athalie Manvoy, ancienne artiste du Vaudeville et de la Porte-Saint-Martin. Elle a joué aussi à Saint-Pétersbourg. A Paris, elle a créé des rôles dans *Un Mariage de Paris* (1861), *le Cotillon* (1862), *les Diables noirs* (1863), *Madame Benoiton* (1865), *la Reine Cotillon* (1886), etc. Elle avait quarante-quatre ans.

14. — Décès, à Berlin, du savant et célèbre physicien Kirchhoff, né en 1824, bien connu pour ses travaux sur l'électricité, l'élasticité et la tension de la vapeur. Il a particulièrement attaché son nom à la découverte capitale de l'analyse spectrale en collaboration avec R. Bunsen. Il était correspondant de l'Institut de France depuis 1870.

15. — Emmanuel Gonzalès, célèbre romancier, président honoraire de la Société des gens de lettres, est mort aujourd'hui dans sa soixante-douzième année. Fils d'un médecin principal des armées du premier empire, il descendait d'une

des douze familles anoblies par Charles-Quint dans la principauté de Monaco, et comptait parmi ses ancêtres le fameux théologien Tirto Gonzalès, qui fut général des jésuites. A ses funérailles, qui ont eu lieu le 17 octobre, au milieu d'une considérable affluence, deux discours ont été prononcés, l'un par M. Claretie, président actuel de la Société des gens de lettres, le second par M. Coppée, membre de l'Académie française.

17. — Décès du comédien Talien, de son vrai nom Emile-Eugène Laurent. Il avait appartenu aux théâtres de l'Odéon et de Cluny, et avait même dirigé ce dernier de 1878 à 1881. Il excellait dans les rôles épisodiques et à caractères ; c'était en outre un homme des plus estimés, et il n'a laissé que des regrets. Sur sa tombe, MM. Halanzier et Porel ont traduit en quelques mots d'adieu très émus ce sentiment général.

— Le même jour mourait un ancien ténor de l'Opéra-Comique et de l'Opéra, M. Jules Puget, à l'âge de soixante-sept ans. Vapereau le prénomme à tort Henri, et lui donne, également par erreur, soixante-quatorze ans. Il descendait du célèbre sculpteur Pierre Puget, et, comme lui, il était né à Marseille. Il a eu ses meilleurs rôles dans *Haydée* et dans *Lucie*. Un moment il a joué au Théâtre-Lyrique sous M. Carvalho, et il a créé des rôles dans *Roméo et Juliette*, *le Roi des mines*, etc. Il laisse deux fils, l'un Paul Puget, grand prix de Rome pour la composition musicale ; le second, Félix Puget, ténorino d'opérettes.

— On signale encore, à ce jour, le décès, à Lille, d'un ancien huissier de la Chambre des députés, Joachim Morin. C'est lui qui a emporté le comte de Paris hors de la Chambre, le 24 février 1848, quand l'émeute triomphante envahit le Palais-Bourbon. Il racontait volontiers un fait assez curieux.

Le petit prince l'avait pris par le cou et lui avait dit au milieu du tumulte :

« Je serai roi tout de même, n'est-ce pas, Monsieur? »

Jusqu'ici, malgré le récent manifeste, il y a des chances pour que la question ne reçoive pas une réponse affirmative.

— 18. Décès, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, de M. Cuvillier-Fleury, membre de l'Académie française, ancien précepteur, puis secrétaire des commandements du duc d'Aumale. Il avait aussi été, dans sa jeunesse, secrétaire de Louis Bonaparte, ancien roi de Hollande, père de Napoléon III, et il partagea son exil à Rome et à Florence. Il avait succédé, en 1866, au président Dupin à l'Académie française.

— 19. Mort, à soixante-dix-huit ans, de Jules de Lesseps, ancien ministre plénipotentiaire, officier de la Légion d'honneur, — et non grand-croix comme l'ont dit tous les journaux. C'est son frère Ferdinand, le perceur d'isthmes, qui a cette haute dignité dans la Légion d'honneur.

— 20. *Le Siècle* a perdu aujourd'hui l'un de ses collaborateurs les plus anciens et les plus féconds, Edmond Texier, poète, romancier, auteur d'articles de tous genres, et qui a été sur la brèche jusqu'au dernier moment. En effet, *le Siècle* publiait un article écrit par lui la veille et signé de son nom dans le numéro même où sa mort était annoncée. Edmond Texier était né en 1816.

— 21. Décès, à soixante-douze ans, de l'amiral Jauréguiberry, sénateur, et qui fut quatre fois ministre de la Marine de 1879 à 1882.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 21 — 15 NOVEMBRE 1887

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — La Commission du budget et les Maisons d'éducation de la Légion d'honneur. — Séance publique annuelle des cinq Académies. — Le Meeting de Tours et M. Wilson. — Nomination d'une Commission d'enquête. — La Statue de Voltaire jeune. — Théâtres.

Varia : Le Futur Empereur d'Allemagne. — Origines des Souverains de l'Europe. — Vers français d'Allemand. — Victor Hugo et la Guillotine.

Petite Gazette. — Nécrologie.

Variétés : Le Centenaire de *Don Juan*.

24 octobre.

LA QUINZAINE. — La Commission du budget vient de voter la suppression des trois maisons d'éducation de la Légion d'honneur. C'est une grosse et importante question qui sera sans doute l'objet de vifs débats à la Chambre. Ces trois maisons modèles, qui ont déjà quatre-vingts ans d'existence, ont survécu à toutes nos révolu-

tions, et aux divers changements de gouvernement qui se sont succédé en France depuis leur création. C'est d'ailleurs l'armée elle-même qu'on atteindrait en les frappant : en effet, les trois maisons d'éducation de la Légion d'honneur comptent à ce jour 943 élèves dont 58 seulement appartiennent à des familles occupant des situations ou des emplois civils. On compte, en outre, dans ce nombre 260 orphelines.

— Notre confrère Édouard Montagne a été élu aujourd'hui délégué du Comité de la Société des gens de lettres en remplacement d'Emmanuel Gonzalès, dé-cédé.

— Les vacances successives qui viennent de se produire à l'Académie française éveillent toutes les ambitions : le nombre des candidats « possibles » est innombrable. On rappelle à ce propos les noms de bien des illustres, parmi les grands écrivains disparus, qui n'ont jamais fait partie de l'Académie : Descartes, Pascal, Molière, La Rochefoucauld, Vauvenargues, Regnard, Le Sage, l'abbé Prévost, Piron, J.-J. Rousseau, Diderot, Beaumarchais, Rivarol, Courier, Balzac, Lamennais, Béranger, Dumas père, Th. Gautier, Paul de Saint-Victor, Flaubert, Michelet, etc., et bien d'autres ! De quoi composer une seconde académie plus illustre que la première !

Par contre, l'Académie a élu Bardin, de Bréquigny, Fragnier, La Faye, Roland-Malet, Languet de Gergy,

Foncemagne, Montazet, Ferrand, Malézieu, Sallier, Devaine, de Roquette, Testu, Chamillart, et même Vautout et Viennet, tous inconnus ou qui le seront bientôt.

Aujourd'hui nous avons sur les rangs pour les fauteuils vacants : G. Droz, Henry Fouquier, Paul Bourget, André Theuriet, Jules Verne, de Mouy, Meilhac, Weiss, de Maupassant, F. Fabre, de Bornier, Eug. Manuel, Jules Claretie, etc.

L'Académie nommera sûrement Claretie et probablement Manuel; mais elle se trouvera ensuite bien embarrassée en présence de tant de compétiteurs et de tant de compétitions.

25 octobre.

Séance publique annuelle des cinq Académies, en l'honneur du 92^e anniversaire de la fondation de l'Institut. La séance est présidée par M. Renan, directeur de l'Académie française, assisté de MM. Bréal, Janssen, Chaplain, Gréard, délégués des différentes Académies, et de M. Camille Doucet, secrétaire actuel du bureau de l'Institut. Des discours ont été prononcés par MM. Renan, Croiset, Janssen qui a parlé de l'âge des étoiles, Arthur Desjardins sur le sifflet au théâtre, et enfin Charles Garnier sur l'art et le progrès. Tous ces discours pleins d'intérêt ont été successivement applaudis par une nombreuse assistance.

— M. Daniel Wilson, de plus en plus poursuivi, har-

celé par ses ennemis qui amoncellent contre lui, dans leurs journaux, les attaques les plus violentes sans que les dénégations et les démentis les arrêtent, a accepté de venir se défendre à Tours devant ses accusateurs. Un meeting a été organisé à cet effet, et il a eu lieu aujourd'hui 25 octobre dans la salle du cirque. Il a dégénéré bien vite, comme la plupart des réunions de ce genre, en une bagarre tumultueuse où on a fini par livrer bataille au bureau, qui a dû prendre la fuite sans que le susdit meeting ait pu avoir sa conclusion pratique, c'est-à-dire un blâme ou un acquittement pour ou contre M. Wilson.

Le plus amusant de l'aventure, c'est que le surlendemain l'organisateur du meeting a fait rédiger la carte à payer des dégâts qui ont eu lieu pendant la séance, et qu'il a la prétention de les faire solder, au moyen d'une souscription, par les journalistes.

Voici, comme curiosité, cette piquante note de frais à laquelle il serait regrettable de supprimer même un seul article :

7 banquettes recouvertes en drap, cassées, 38 places à 4 francs l'une.	152 »
38 banquettes diverses, réparations suivant détail.	43 »
10 chaises à 2 francs l'une.	20 »
2 cols de cygne, accroc, réparation du réflecteur	
<i>A reporter.</i>	<hr/> 215 »

	<i>Report.</i>	215	»
de la rampe.		4	»
Table en fer, pied cassé		2	»
Grands panneaux, réparations et raccords de peinture.		15	»
Réparations et raccords de peinture, porte de salon et une porte d'écurie.		17	»
Une échelle double, réparation.		2	»
Tringles à redresser, anneaux, achat et pose d'une gâche.		1	50
Porte de parterre, battant à refaire, paumelle et verrou à reposer.		3	»
Tablette à remettre, tasseau, 12 montants à refaire, 2 consoles à redresser et reposer.		3	»
Barrière, 2 traverses cassées, 2 tiges à réparer.		4	»
Raccords au plafond.		0	50
Diverses petites réparations suivant détail.		12	65
Vitres cassées.		6	85
Electricité, réparation suivant détail.		168	»
Lampe de sûreté.		3	50
Service de salle, 2 cuillères argent perdues.		7	»
Nettoyage de la salle.		5	»
		<hr/>	
	Total.	470	»

Certifié véritable,
L'architecte de l'organisation du meeting,
PRATH.

L'architecte du cirque,
Signé : BOELLE.

— Quelques jours plus tard M. Wilson, que la rumeur publique accusait depuis plusieurs années de faire usage de la griffe présidentielle pour l'affranchissement de sa

correspondance, a reconnu lui-même le bien fondé de l'accusation en faisant verser au trésor une somme de 40,000 francs à laquelle il estimait le prix des timbres-poste qu'il aurait dû employer pour la susdite correspondance.

5 novembre.

Enfin, aujourd'hui, sur la proposition d'un membre de la droite, M. Cuneo-d'Ornano, la Chambre a décidé la nomination d'une Commission chargée de faire une enquête générale sur toutes les irrégularités administratives et autres. Une première proposition, qui visait plus spécialement M. Wilson, a été écartée ; ses agissements se trouveront donc englobés dans le nombre de ceux que doit, à un point de vue beaucoup plus général et plus étendu, étudier et examiner la Commission.

— Le Comité des Inscriptions parisiennes vient de décider de faire apposer sur divers bâtiments et immeubles, à Paris, des inscriptions qui rappellent d'intéressants souvenirs historiques.

Rue des Écuries-d'Artois, 6 : Maison où est mort Alfred de Vigny.

Rue Thérèse, 23 : Maison où l'abbé de L'Épée ouvrit son école de sourds-muets en 1760.

Rue du Cardinal-Lemoine, 49 : Hôtel du peintre Ch. Le Brun.

Rue Richelieu, 23 : Maison où mourut Mignard.

Rue Saint-Lazare, 56 : Habitation de Carle et d'Horace Vernet, et où mourut Carle Vernet.

Rue de la Tour-des-Dames : Hôtel du peintre Delaroche, où il habita et où il est mort.

Rue Louis-le-Grand, 3 : Maison où mourut l'architecte Louis.

Quai des Célestins, 4 : Maison où est mort le sculpteur Barye.

Boulevard des Italiens, 9 : C'est là que demeurait Grétry.

Avenue Frochot, 1 : Maison où est mort Victor Massé.

Boulevard de la Madeleine, 17 : Maison du chimiste Lavoisier.

Rue Boileau, 38 : C'est là qu'était la maison de campagne de Boileau.

Rue d'Auteuil, 2 : Maison de campagne de Molière.

Rue Mazarine, 30 : Maison où mourut François Du Mouriez Du Périer, créateur du corps des pompiers de France.

6 novembre.

Inauguration solennelle, dans la cour de la mairie de la rue Drouot, de la statue de *Voltaire jeune*, du sculpteur Émile Lambert, qui a fait don de son œuvre au IX^e arrondissement. Statue très réussie, bien qu'elle représente Voltaire à une époque où nous n'avons pas eu

jusqu'à ce jour l'habitude de le voir, soit en statue, soit en peinture. Plusieurs discours sont prononcés par MM. Bouffet, Daumas, au nom de la ville, et Dupré, professeur de rhétorique au lycée Condorcet. Ensuite, M. Le Bargy, de la Comédie-Française, lit les jolis et pimpants vers qui suivent, et qui ont été composés par M. Jean Rameau; le poète nous y présente ce même Voltaire jeune dont l'habile ciseau d'Émile Lambert a si heureusement découpé la railleuse et élégante silhouette :

VOLTAIRE JEUNE

Au cœur de Paris, par un gai dimanche,
Mécontent d'Houdon et las d'être vieux,
Voltaire s'érige, alerte et joyeux,
Le jarret tendu, le point sur la hanche.

Ce n'est plus le sage au front décharné,
Au sourire aigu plein d'irrévérences,
Et qui mérita tant de remontrances
Un jour où Musset avait mal dîné ;

C'est un seigneur svelte, aux façons exquises,
Frivole et poudré, galant et bavard,
Comme s'il voyait sur le boulevard
Des carrosses bleus tout pleins de marquises.

O toi, notre gloire ! ô toi qu'on chérit,
Briseur de faux dieux et chercheur d'étoiles,
O roi qui semblas porter dans tes moelles
Dix siècles d'humour, de joie et d'esprit,

Toi dont le front large, empli d'harmonie,
Charma si longtemps le monde exalté,
Splendide rayon de notre gaîté,
Lumineuse fleur de notre génie,

Voltaire acclamé par tout l'univers,
Et pour qui Berlin se mettait en fête
Au temps où la Prusse avait à sa tête
Un roi de bon ton qui faisait des vers !

Nous te saluons, poète de France !
Apparais-nous fier, jeune et radieux !
Nous t'aimons ainsi, debout sous les cieux,
Et nos cœurs émus vibrent d'espérance !

Nous t'aimons ainsi dans ton beau printemps,
Mâle et parfumé, fringant et robuste !
Va, dresse ton front et cambre ton buste :
L'immortel génie a toujours vingt ans.

11 novembre.

Le procès Caffarel, qui est commencé depuis plusieurs jours, a été interrompu aujourd'hui à la suite d'un grave incident : deux lettres signées Wilson, et qui figurent au dossier de M^{me} Limouzin, l'une des coaccusées, ont été reconnues comme n'étant pas celles qui s'y trouvaient tout d'abord. Écrites sur des feuilles de papier à en-tête de la Chambre, elles sont datées de 1884, alors qu'il a été démontré, en pleine audience, après inspection du filigrane dudit papier, que les feuilles employées dataient de 1885. Les lettres véritables ont donc disparu, et on leur en a substitué d'autres très atténuées, si l'on

en croit M^{me} Limouzin, qui avait appris les originaux par cœur. Cet incident a donné lieu à une interpellation à la Chambre, qui a été suivie d'une ordonnance d'instruction judiciaire à ce sujet.

— Le même jour la Commission du budget est revenue sur sa décision, dont nous parlons plus haut, portant suppression des maisons d'éducation de la Légion d'honneur, et elle a accepté leur maintien.

LES PETITS TRAITÉS *de Marco de Saint-Hilaire*. — Notre fidèle collaborateur, M. Alexandre Piedagnel, nous communique les curieux détails suivants sur divers volumes d'Émile Marco de Saint-Hilaire, l'homme excellent, et l'écrivain jadis si connu, qui vient de s'éteindre à Neuilly (le 5 novembre), à l'âge de quatre-vingt-douze ans. L'ancien *Page du Palais Impérial*, lui-même, a donné ces indications précises à M. Piedagnel, à propos des petits traités qui, sous des pseudonymes, eurent tant de succès, surtout avant 1830.

Voici les titres exacts de ces publications amusantes, presque introuvables aujourd'hui :

1^o *L'Art de faire des dettes et de promener ses créanciers*, par le baron E.-M. d'Argencourt ;

2^o *L'Art de conserver sa place quand on en a une, et d'en avoir une quand on n'en a pas*, par le baron E.-M. d'Argencourt ;

3° *L'Art de recevoir des étrennes et de n'en pas donner*, par le baron E.-M. d'Argencourt ;

4° *L'Art de payer ses dettes, et de satisfaire ses créanciers sans déboursier un sou*, par le baron E.-M. d'Argencourt ;

5° *L'Art de dîner tous les jours en ville et de ne jamais déjeuner chez soi*, par le baron E.-M. de Mangenville (Urbain Canel, éditeur) ;

6° *L'Art de mettre sa cravate, de toutes les manières connues et usitées*, précédé de *l'Histoire de la Cravate, depuis son origine jusqu'à ce jour*, par le baron Émile de l'Empesé (1827).

Chacun des ouvrages ci-dessus, du format petit in-18, contient une vignette coloriée, d'après un dessin de Henry Monnier. Plusieurs de ces volumes sont sortis des presses d'Honoré de Balzac.

Marco de Saint-Hilaire vendait, en moyenne, ces traités facétieux, de 70 à 80 francs, *en toute propriété*. *L'Art de mettre sa cravate*, vendu 70 francs, a eu plus de cinquante éditions ! Les autres traités ont été, souvent aussi, réimprimés. Il en existe une édition collective.

Le premier pseudonyme de l'auteur de *l'Histoire de Napoléon*, et de tant d'autres publications sur l'Empereur et la Garde Impériale, a été : *Un Page du Palais Impérial*.

Émile Marco de Saint-Hilaire déclarait formellement n'avoir pas écrit les *Nymphes du Palais-Royal*, roman fort léger qu'on lui a souvent attribué.

THÉÂTRES. — Nous parlons plus loin, dans l'article *Variétés*, de la reprise de *Don Juan* qui a eu lieu à l'Opéra le 26 octobre.

— Le 24, la Comédie-Française a repris *le Jeu de l'amour et du hasard*, de Marivaux, avec une distribution nouvelle. M^{lle} Ludwig, lauréat du Conservatoire aux derniers concours, paraissait pour la première fois sur la scène, dans le rôle de Lisette. Elle y a montré de précieuses qualités que l'expérience fécondera ; elle a surtout de l'aplomb et de la verve, deux dons précieux pour une soubrette ; mais l'organe, qui est un peu aigre et criard, est à surveiller. Le Bargy et M^{lle} Barretta jouaient pour la première fois les rôles de Mario et de Sylvia. Avec Prudhon dans Dorante, Garraud dans Orgon et Truffier dans Pasquin, cette réunion d'artistes distingués constitue un parfait ensemble.

— A l'Odéon, le 27, inauguration des Matinées classiques avec conférence de Sarcey. On jouait *Horace* et *l'Avare*. Il y avait foule, et le ministre de l'instruction publique, M. Spuller, assistait à la conférence en compagnie de M. Gréard, vice-recteur de l'Académie de Paris. Nous devons dire que le grand succès de la journée a été surtout pour Sarcey, qui, se trouvant na-

turellement amené, à propos d'*Horace*, à parler de patriotisme, a trouvé l'occasion d'une chaleureuse péroraison qui a enlevé le jeune public des lycées et des écoles, répandu dans la salle.

« Apprenez, sachez bien, a-t-il dit en terminant, les beaux vers de Corneille. Un jour viendra, peut-être, où la patrie vous demandera de grands sacrifices. Vous aurez à quitter un père, une mère, une sœur, des amis. Ce jour-là, rappelez-vous les vers sublimes du vieux Corneille. Vous y puiserez une force morale qui vous aidera à traverser toutes les épreuves. »

— Le 30 octobre le théâtre Molière, à Bruxelles, a donné la première représentation d'un drame inédit de MM. Armand Silvestre et Georges Maillard, intitulé *la Tesi*. Le bruit a couru aussitôt que le drame de Sardou, *la Tosca*, que répète en ce moment la Porte-Saint-Martin, était une imitation de la nouvelle pièce. Comme Ernest Daudet a déjà émis la même prétention à propos d'un drame qu'il a écrit avec Gilbert-Augustin Thierry, fait dont nous avons parlé ici même, il s'ensuivrait que cette fameuse *Tosca* aurait déjà deux plagiatés sur la conscience avant d'avoir vu les feux de la rampe s'allumer pour elle !

Le drame joué à Bruxelles n'a que faiblement réussi ; il se termine par un suicide qui pourrait bien être aussi celui de la pièce, qu'ont d'ailleurs vaillamment défendue ses interprètes, M^{mes} Candé, Clarens, et MM. Bel-

val et Raphaël Adam. Souhaitons donc que Sardou, s'il a exploité le même sujet que celui de *la Tesi*, en ait tiré un meilleur et un plus profitable parti.

— A Paris, reprise au Palais-Royal, le même jour, 30 octobre, de *Tricoche et Cacolet*, l'amusante comédie de MM. Meilhac et Halévy, créée à ce même théâtre par Brasseur, Gil-Pérès, Hyacinthe, auxquels succèdent aujourd'hui Daubray, Milher et Calvin. M^{lle} Emma Bonnet, qui avait quitté le Palais-Royal depuis deux ans, a fait sa rentrée dans le rôle de Bernardine, et M^{lle} Jane Evans, qui vient de Cluny, débutait dans la même pièce par le rôle de Fanny Bombance, où elle a montré de précieuses qualités de verve et de fantaisie qui la placent en bon rang dans l'emploi des Schneider.

— Le 31, le Vaudeville a donné la première représentation d'une comédie nouvelle en quatre actes, *le Père*, tirée de son roman portant le même titre par M. Jules de Glouvet, qui n'est autre que l'avocat général Quesnay de Beaurepaire. La pièce, assez intéressante, renferme des parties mieux venues les unes que les autres, et trahit ainsi l'inexpérience du nouvel auteur. Elle a une interprétation remarquable avec Dupuis, Raphaël Duflos, Montigny, Bernès, et M^{mes} de Cléry, Dinelli, et une débutante, M^{lle} Marguerite Roland.

C'est sous ce nom, en effet, que vient de débiter au Vaudeville M^{lle} Marguerite Chaigneau, ancienne élève

du Conservatoire, et fille d'un chef de bureau du ministère de l'instruction publique en retraite, qui est lui-même auteur dramatique. Très jolie, absolument distinguée, de taille élégante et de tenue parfaite, M^{lle} Rolland avait remporté la victoire, même avant d'avoir combattu. Mais il nous semble que cette belle personne est appelée à réussir mieux encore dans les grandes coquettes que dans les ingénues.

— Le 3 novembre, à l'Odéon, première représentation de *l'Agneau sans tache*, comédie en un acte de MM. Ephraïm et Aderer. Ce petit lever de rideau, qui se joue en costumes du temps de la Restauration, et qui pourrait être aussi bien intitulé *l'Éducation sentimentale*, a beaucoup plu. On y a applaudi l'amusant Colombey, Sujol, et M^{mes} Panot et Leturc, qui portent à ravir les modes surannées de 1820.

Le surlendemain 5, au même théâtre, centième représentation de *l'Arlésienne*, avec l'orchestre et les chœurs de Lamoureux. A cette occasion, Alphonse Daudet a adressé à Porel l'intéressante lettre qui suit :

Oui, certes, j'y viendrai, mon cher Porel, toute la maison y viendra à cette surprenante centième d'un four célèbre.

Et je songe qu'un soir d'il y a quinze ans, — est-ce quinze ans? — je ne sais plus la date au juste, Georges Bizet et moi, debout contre un portant de coulisse, frémissants et pâles, de cette pâleur imbécile des soirs de premières, nous assistions au désastre de cette même *Arlésienne* s'effondrant sur la scène du Vaudeville, dans l'indifférence et l'ennui pu-

blics. « Ils n'écoutent pas ! » me disait tout bas le pauvre grand artiste avec un accent navré qui m'est resté au cœur. Ils n'écoutaient ni sa musique divine que jouait à miracle le tout petit orchestre de Constantin, ni mon drame défendu par des artistes tels que Fargueil, Bartet, la mère Alexis, Parade et le bon Cornaglia, que je retrouve aujourd'hui dans votre nouvelle et brillante équipe. Même, au bout de très peu de jours, ils ne vinrent plus, ce qui est encore la meilleure façon de ne pas écouter.

Maintenant ils viennent, maintenant ils écoutent parce que Bizet est mort, devenu classique, parce que Lamoureux mène la fête, peut-être aussi parce que mon nom est plus connu qu'il y a quinze ans, et que le public aime par-dessus toute chose la sécurité dans le plaisir. Ils écoutent surtout, grâce à vous, mon cher ami, qui avez eu le beau, l'intelligent courage d'entreprendre à grands frais l'exhumation d'une œuvre ensevelie vivante, et à laquelle personne ne songeait plus, pas même moi.

De cette reprise, et de sa centième, je vous serai toute ma vie reconnaissant.

ALPHONSE DAUDET.

— La veille, le 4 novembre, à l'Opéra, avait lieu la 500^e représentation de *Faust* à ce théâtre. A cette occasion, M. Gounod a dirigé lui-même l'orchestre. Ç'a été pour lui une soirée véritablement triomphale : toute la salle l'a couvert d'applaudissements au moment où il a pris place au fauteuil, et à la fin des 3^e et 5^e actes. *Faust* ayant été joué 400 fois à l'ancien Théâtre-Lyrique, avant d'arriver à l'Opéra, la représentation de ce soir est la 900^e de ce bel ouvrage à Paris. Et cela

sans compter les représentations, encore bien plus nombreuses, à l'étranger et en province.

M. Jean de Reszké chantait pour la première fois à Paris le rôle de Faust ; il y a réussi à tous les points de vue, aussi bien par le charme de sa voix, si chaude et si bien timbrée, que par l'élégance de sa tenue et de sa personne. C'est à coup sûr le Faust le plus parfait que nous ayons encore vu dans le chef-d'œuvre de M. Gounod.

— Le même soir, 4 novembre, première représentation au Gymnase de *l'Abbé Constantin*, comédie en trois actes, tirée du célèbre roman de Ludovic Halévy par MM. Hector Crémieux et Pierre Decourcelle. Pièce bien faite, intéressante, émouvante, et où toutes les mères pourront conduire leurs filles. Le succès a été très grand. Lafontaine, dans le personnage de l'abbé, a trouvé un des meilleurs rôles de sa belle et longue carrière ; Marais, Noblet, Lagrange, M^{mes} Magnier, Grivot, Desclauzas et Darlaud, complètent une distribution absolument hors ligne. Le Gymnase tient le renouvellement du grand succès du *Maître de forges*, et peut-être mieux encore.

— Le 5, aux Bouffes-du-Nord, première représentation du *Drame des Charmettes*, pièce en cinq actes de M. Henry Demesse et qui développe une action très noire, mais intéressante. A signaler dans l'interprétation un jeune comique du nom de Leraud, qui ne restera

pas toujours, à coup sûr, dans cet humble théâtre.

— Aux Nouveautés, le 6, reprise d'une grosse farce du Palais-Royal, *la Mariée du Mardi Gras*, où Brasseur joue encore le rôle de Groseillon qu'il avait jadis créé avec tant de succès. A citer encore Albert Brasseur et Mme Nixau.

— Le 8, aux Menus-Plaisirs, première représentation de *la Fiancée des Verts-Poteaux*, opérette en trois actes de Maurice Ordonneau, musique d'Edm. Audran, qui a médiocrement réussi, surtout en raison du livret moins bien venu que la musique.

VARIA. — *Le Futur Empereur d'Allemagne*. — Depuis quelques mois *le Temps* publie, sous le titre de *Un mois à Berlin*, une relation de voyage dans la capitale de la Prusse qui est des plus intéressantes. C'est la vie intime berlinoise, dans ses moindres détails, prise sur place et sur le vif, qui se déroule sous nos yeux.

Dans un des derniers chapitres, consacré à la cour de l'empereur Guillaume, nous trouvons le portrait suivant de son petit-fils, qui est aussi celui de la reine Victoria, et que l'état de santé du prince impérial héritier pourrait bien appeler à régner plus tôt qu'on ne l'avait cru jusqu'alors :

« Me trouvant un soir à la gare de Potsdam, après une longue course dans les parcs et les palais, je m'a-

perçus bientôt que notre train devait emmener quelque haut personnage, une princesse probablement, à en juger d'après les préparatifs. A l'heure fixée pour le départ, on fait monter tous les voyageurs, et nous attendons ; nous attendons bien cinq minutes. Notre train se trouvait sur la seconde voie ; pour y arriver, il fallait donc traverser la première. Des ouvriers y jettent un pont, le recouvrent d'un tapis ainsi qu'un escalier mobile qu'ils appliquent devant la portière d'un wagon. Enfin un jeune officier apparaît, marchant comme un automate, les bras collés contre le corps ; il rend à peine avec dédain le salut cérémonieux du chef de gare et de quelques autres personnes, franchit le pont et gravit l'escalier mobile, suivi d'un aide de camp, un homme superbe, soit dit en passant. Cet officier c'était « prinz Wilhelm ». Il me revenait à la mémoire certaines circonstances où j'avais vu jadis en public les jeunes fils de Louis-Philippe (car je suis de cette génération-là), et je ne pouvais m'empêcher d'établir une comparaison qui n'était nullement à l'avantage de l'héritier de l'empire germanique. Il y a chez ce jeune homme autre chose que l'orgueil du rang ; l'observateur tant soit peu perspicace démêle aisément chez lui une infatuation personnelle qui dépasse de beaucoup la mesure commune. Et, assis dans le wagon touchant au sien, je me demandais si l'histoire vérifiera à son égard un proverbe allemand qui hantait mon cerveau et qui signifie que toute cata-

strophe a pour avant-coureur la présomption. Ce sont les Charles XII qui ruinent l'œuvre des Gustave-Adolphe. »

Origines des Souverains de l'Europe. — Notre confrère Aurélien Scholl a fait une curieuse remarque : aucun des souverains actuels de l'Europe n'est réellement originaire du pays qu'il gouverne :

En Autriche, la maison de Habsbourg est d'origine suisse, canton d'Argovie. La descendance mâle s'éteignit en 1730, et Marie-Thérèse, la dernière des Habsbourg, épousa François, duc de Lorraine, qui devint le fondateur de la maison actuelle Habsbourg-Lorraine, soit franco-suisse. Ce n'est donc pas un Autrichien qui est empereur d'Autriche, et ce n'est pas un Hongrois qui est roi de Hongrie.

Louis-Philippe-Marie-Victor-Léopold, roi des Belges, duc de Saxe, prince de Saxe-Cobourg et Gotha, est un pur Allemand.

Christian IX, roi de Danemark, des Wendes et des Goths, appartient à la maison des Holstein, ancien État de la Confédération germanique.

Le roi d'Espagne descend des Anjou-Bourbon, vieille maison française.

La reine d'Angleterre (maison des Guelfes ou de Brunswick-Lunébourg) est Allemande pur sang.

Georges I^{er}, roi des Hellènes, est un Sleswig-Holstein-Sonderbourg-Glucksbourg ; il est né à Copenhague.

Le roi d'Italie est un Savoyard. La maison de Savoie est la plus ancienne maison souveraine régnant en Europe. Mais ce n'est pas un Italien qui règne sur l'Italie.

Guillaume III, roi des Pays-Bas, est de la famille d'Orange-Nassau, qui avait un pied dans Vaucluse et l'autre à Wiesbaden : il n'est pas Hollandais.

Les Hohenzollern sont originaires de Souabe. La Souabe est un pays bavarois et suisse. Le roi de Prusse n'est donc pas d'origine prussienne.

Charles I^{er}, de Roumanie, est aussi un Hohenzollern : le roi de Roumanie n'est pas Roumain.

Le tsar est de la famille danoise de Holstein-Gottorp. Il ne descend des Romanow que par la fille aînée de Pierre le Grand, qu'épousa son aïeul Frédéric, un pur Danois. Les Romanow eux-mêmes sont une famille prussienne qui était venue s'établir à Moscou. L'empereur de Russie n'est donc pas d'origine russe.

Oscar II, roi de Suède, descend très directement de Bernadotte, né à Pau en 1764. Oscar I^{er}, père d'Oscar II, fit un excellent mariage en épousant Désirée Clary, d'une famille bien connue à Marseille. Le roi de Suède et de Norvège n'est donc ni Suédois ni Norvégien.

Vers français d'Allemand. — En 1792, des émigrés, à qui le prince de Neuwied avait donné l'hospitalité, allaient le quitter pour aider les Allemands à envahir la

France. Avant leur départ, le prince, qui était poète à sa manière, leur adressa les vers suivants, que nous avons trouvés dans *le Rappel* :

*A MM. les officiers et chevaliers qui ont séjourné
chez moi.*

Nobles et chers chevaliers,

Vous qui suivez l'honneur, fidèles à votre roi,
En cherchant un asile, vous vîtes ici chez moi ;
Maintenant, vous partez pour délivrer un maître
Qu'un peuple mal conduit a trop su méconnaître.

D'un monarque opprimé voulant rompre les chaînes,
Le sang noble et vaillant qui coule dans vos veines
Anime votre bras et cherche la victoire.

Je crois vous voir déjà vainqueurs et pleins de gloire.

Vous emportez mon estime et mes remerciements
Pour votre loyauté et vos bons sentiments ;
Souvenez-vous, quand vous serez en France,
De mes sentiments et de ma constance.

Le Prince DE NEUWIED.

A Neuwied, le 26 juillet 1792.

Victor Hugo et la Guillotine. — A la suite de l'exécution de Pranzini, on a, comme toujours, remis en circulation les arguments pour et contre la peine de mort. A ce propos Caliban (Bergerat) a rapporté un admirable mot de Victor Hugo, qui, on le sait, était l'inflexible adversaire de la peine capitale.

On en causait à table chez lui, et Bergerat lui dit :

« Si l'on vous tuait vos deux petits-enfants, et si vous faisiez partie du jury chargé de juger leur assassin, qu'est-ce que vous en feriez ? »

Victor Hugo, après s'être recueilli, répondit simplement :

« Je mourrais ! »

PETITE GAZETTE. — Les Allemands tiennent à conserver le plus longtemps possible leur empereur ; cela se comprend. Ils cherchent même à démontrer qu'il est quasi immortel. Un de ses fidèles sujets vient, en effet, de publier une longue lettre dans laquelle il prédit à Guillaume d'Allemagne, *preuve en mains*, une longévité extraordinaire. Il expose, dans cette lettre, que parmi les cinquante-deux empereurs qui gouvernèrent l'Allemagne, depuis Charlemagne jusqu'à la Confédération du Rhin (1806), pas un seul ne mourut octogénaire. Celui qui atteignit le plus grand âge fut Frédéric IV le Pacifique, qui mourut à soixante-dix-huit ans ; Charlemagne était mort à soixante-douze ans. Le correspondant de l'empereur lui promet qu'il verra même le début du siècle prochain.

NÉCROLOGIE. — 23 octobre. Le peintre Hippolyte Lazergeres est mort à Mustapha près Alger. C'est surtout par des tableaux religieux qu'il s'est fait connaître. Il avait soixante et onze ans.

— 24. M. Kraëtzer, consul général de France à Sanghaï, et qui appartenait à la carrière consulaire depuis 1861. Il avait rendu de grands services comme interprète, pour l'anglais et l'allemand, pendant la guerre. Il n'avait que quarante-huit ans.

— 24. Le baron de Malortie, ancien grand maître de la cour du roi Georges de Hanovre, et l'un des plus fervents adeptes

de Brillat-Savarin. C'était un gourmet de premier ordre. Il a même écrit quelques poésies sur ce sujet, qui ont été réunies en un volume, peu connu d'ailleurs, intitulé *le Menu*. Voici le vœu par lequel ce petit volume se termine :

Je veux que la mort me frappe
Au milieu d'un grand repas,
Qu'on m'enterre sous la nappe
Entre quatre larges plats.

Et que sur ma tombe on mette
Cette courte inscription :
« Ci-gît un gourmand poète,
Mort d'une indigestion. »

Le baron de Malortie avait quatre-vingt-quatre ans.

— 24. M^{me} Caroline Montaland, née Chevalier, mère de l'aimable Céline Montaland de la Comédie-Française. Elle avait de nombreux amis et un salon très fréquenté. C'était une femme d'esprit et de belle humeur, qui avait depuis longtemps légué à sa fille, tout en les conservant, les précieuses et rares qualités qui la distinguaient.

— 30. Le chanteur Étienne Massol, ancienne basse de l'Opéra. Il avait quatre-vingt-cinq ans. Sa représentation de retraite, donnée le 14 janvier 1858, fut signalée par l'attentat d'Orsini. Il avait débuté à l'Opéra le 11 novembre 1825.

— 1^{er} novembre. M. Washburne, ancien ministre des États-Unis à Paris, et qui séjourna dans la capitale pendant le siège. Il avait soixante-dix ans.

— Le R. P. Petetot, ancien supérieur des Oratoriens. Il a laissé de nombreux écrits, et il était l'un des meilleurs prédicateurs de notre temps.

— La célèbre cantatrice Jenny Lind, devenue par mariage M^{me} Goldsmith. Elle n'avait jamais voulu se faire entendre publiquement en France. Elle se défiait des appréciations et des critiques qu'elle aurait pu provoquer en raison de son accent trop germanique, et qui aurait pu compromettre sa réputation à l'étranger. Elle avait soixante-six ans.

— 3. M. Zévort, inspecteur général de l'enseignement supérieur, et qui venait de prendre sa retraite comme directeur de l'enseignement secondaire au ministère de l'instruction publique. Il a laissé de nombreux écrits pédagogiques. Il avait soixante et onze ans.

— 5. Émile Marco de Saint-Hilaire, ancien page de Napoléon I^{er}, et qui a publié, sous le règne de Louis-Philippe, une quantité de relations intimes relatives à Napoléon, à Joséphine, à Marie-Louise et à la cour impériale. C'est dans le *Siècle* que paraissaient ces relations avant d'être éditées en volumes. Elles sont amusantes, très anecdotiques, mais fort sujettes à caution. En ces dernières années, Marco de Saint-Hilaire, plus qu'octogénaire, se remaria, et passa dans une aisance suffisante les dernières années de sa vie. Il est mort à quatre-vingt-douze ans, et il était le doyen de la Société des gens de lettres.

— 5. Alexandre Quentin-Bauchart, ancien député, ancien conseiller d'État, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il était le père du bibliophile du même nom.

— 6. L'ancien membre de la Commune, Eugène Pottier, auteur de poésies révolutionnaires, qui ne manquent ni de talent ni de souffle. Il était dessinateur sur étoffes, et avait soixante et onze ans.

— 6. Charles Pillet, qui fut pendant vingt-six ans, de 1855 à 1881, le commissaire-priseur le plus en vue de tout Paris. Il dirigea les ventes artistiques les plus célèbres durant ce quart de siècle : Flandrin, Ingres, Diaz, Coignet, Delacroix, Th. Rousseau, Troyon, Daubigny, Gudin, Fortuny, Fromentin, Millet, Flers, Hamon, Célestin Nanteuil, Etex, Carpeaux, Clésinger, Barye, etc. Le total des ventes qu'il présida dépasse cent cinquante millions de curiosités et d'œuvres de toutes sortes. Il collaborait au *Journal des Débats* et à *l'Art*.

— 8. Le général de division Philippe Roussel de Courcy,

ancien commandant en chef du corps expéditionnaire du Tonkin. Il avait soixante ans.

— 10. M. Jules Lacroix, le frère survivant du regretté Paul Lacroix, dit le *Bibliophile Jacob*, est mort cette nuit à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il était, par son mariage avec la comtesse de Rzewieska, beau-frère du romancier H. de Balzac. Il avait obtenu plusieurs succès littéraires au théâtre : le *Testament de César*, *Valéria*, *Hamlet*, *Macbeth*, et surtout une adaptation de l'*Œdipe roi* de Sophocle, qui lui valut, en 1862, le grand prix de 1,000 francs décerné par l'Académie française.

VARIÉTÉS

LE CENTENAIRE DE *DON JUAN*

OPÉRA DE MOZART

Le plus célèbre opéra de Mozart, *Don Giovanni*, fut représenté pour la première fois à Prague, sur un livret italien de l'abbé Lorenzo da Ponte, le 27 octobre 1787. C'est le centenaire de cet ouvrage que notre Académie nationale de musique, autrement dit l'Opéra, a voulu fêter dans une représentation solennelle¹ qui a eu lieu le 26 octobre dernier. A ce propos, nous rappellerons les principales représentations de *Don Juan*, à l'étranger

1. On donne aussi comme date de cette première représentation de *Don Juan* le 4 novembre 1787.

et en France, ainsi que les souvenirs qui s'y rattachent.

Joué à Vienne en 1788, puis en 1791 à Berlin, c'est seulement en 1805, le 17 septembre, que l'opéra de Mozart fut représenté pour la première fois à Paris. Le poème, traduit en français, avait été arrangé par le général Thuring, en collaboration avec E. Baillot, l'un des bibliothécaires du palais de Versailles. Enfin la musique de Mozart avait été révisée et mise au point par le compositeur Kalkbrenner. Le succès de cette adaptation fut des plus médiocres; elle n'eut que vingt-huit représentations, en quatre années. Puis le chef-d'œuvre de Mozart fut confiné dans les archives du théâtre.

On ne l'en sortit que le 10 mars 1834, avec un nouveau livret de MM. Émile Deschamps et Henri Castil-Blaze. Nourrit chanta don Juan, en ténor; Levasseur fit Leporello; Lafont, don Ottavio; Derivis, le Commandeur; Dabadie, Mazetto; et M^{mes} Dorus-Gras, Elvire; Falcon, dona Anna; Damoreau-Cinti, Zerline. Le succès fut très grand.

En 1841, nouvelle reprise avec Baroilhet, Marié, Levasseur, M^{mes} Dorus-Gras, Nau et Catinka Heinefeter. La pièce tint l'affiche jusqu'en 1844; puis le silence se fit de nouveau autour d'elle, à l'Opéra du moins, jusqu'en 1866. A cette époque, *Don Juan* est monté, dans la même année, sur les trois théâtres lyriques de Paris à la fois. Voici la triple distribution des rôles sur les trois scènes :

		<i>Italiens.</i> 1 ^{or} mars.	<i>Opéra.</i> 2 avril.	<i>Th. - Lyrique.</i> 8 mai.
Don Juan.	MM.	DELLE SEDIE.	FAURE.	BARRÉ.
Ottavio.		NICOLINI.	NAUDIN.	MICHOT.
Leporello.		ZUCCHINI.	OBIN.	TROY.
Le Comm.		SELVA.	DAVID.	DEPASSIO.
Mazetto.		MERCURIALI.	CARON.	LUTZ.
D. Anna.	M ^{mes}	DE LAGRANGE.	MARIE SASSE.	CH.-DEMEUR.
D. Elvire.		VESTRI.	GUEYMARD.	NILSSON.
Zerline.		AD. PATTI.	MARIE BATTU.	CARVALHO.

Depuis, il y a eu six reprises de *Don Juan* à l'Opéra : le 6 décembre 1869, le 6 novembre 1871, le 24 novembre 1875, le 6 octobre 1876, le 5 janvier 1880 et le 4 février 1884. On a vu, dans les divers rôles, aux époques ci-dessus indiquées, les artistes suivants :

Don Juan.	MM.	FAURE, LASSALLE, MAUREL.
Leporello.		CASTELMARY, OBIN, GAILHARD.
Mazetto.		CARON.
Ottavio.		COLLIN, VILLARET, BOSQUIN, VERGNET, DEREIMS.
Le Commandeur.		DAVID, GASPARD.
Zerline.	M ^{mes}	CARVALHO, B. THIBAUT, DARAM, HEIL- BRONN.
Elvire.		GUEYMARD, BAUX, FRANCK-DUVERNOY, DUFRANE.
Anna.		MAUDUIT, JULIA HISSON, KRAUSS.

La représentation donnée à l'Opéra le 26 octobre dernier est la 293^e qui ait eu lieu sur ce théâtre depuis 1805.

A cette occasion, M. Marius Vachon, le directeur du journal *le Paris illustré*, a eu la pensée de demander à divers compositeurs, parmi les plus célèbres du jour,

leur opinion sur Mozart. Voici quelques extraits des lettres écrites à ce sujet, et publiées par le susdit journal :

Ambroise Thomas déclare « qu'il ne peut que s'incliner, le cœur ému, devant la grande mémoire du sublime auteur de *Don Juan* ».

« Mozart, dit Gounod, le plus parfait de tous les musiciens, la musique même. »

« Trois ou quatre musiciens seulement peuvent regarder Mozart en face, dit à son tour Reyer, les autres doivent s'incliner... »

« J'avais cinq ans, dit Saint-Saëns, lorsqu'un ami de ma famille me fit présent de la partition d'orchestre de *Don Juan*. J'ai été nourri de ce chef-d'œuvre ; de là sans doute le culte que j'ai conservé pour Mozart, en dépit des tempêtes qui ont bouleversé le monde musical. »

« Mozart c'est la perfection même..., dit Joncières ; quant à *Don Juan*, c'est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre qui, après cent ans, resplendit encore au sommet le plus élevé de l'art lyrique au théâtre. »

« Quelle admirable organisation, ajoute Salvayre, que celle du grand Mozart ! A coup sûr d'autres musiciens ont été grands, sublimes même ; mais nul autre n'a, comme lui, atteint la perfection dans tous les genres, car il les a tous abordés. »

« Je suis absolument de l'avis de mes illustres confrères », conclut Massenet — sans se compromettre davantage.

La reprise actuelle de *Don Juan* a donné lieu à une cérémonie intéressante, en raison de l'anniversaire de la centième année d'existence de cet illustre chef-d'œuvre.

Voici tout d'abord la distribution des rôles :

Don Juan.	MM.	LASSALLE.
Leporello.		E. DE RESZKÉ.
Ottavio.		J. DE RESZKÉ.
Mazetto.		SEINTEIN.
Le Commandeur.		BATAILLE.
Dona Anna.	M ^{mes}	ADINY.
Dona Elvire.		LUREAU-ESCALAÏS.
Zerline.		SAROLTA, puis BOSMAN.

MM. Lassalle et les frères de Reszké ont eu les honneurs de l'interprétation. Lassalle a fait bisser la célèbre sérénade; M^{me} Adiny a surtout de la bonne volonté, et M^{me} Lureau-Escalaïs est excellente partout ailleurs que dans Elvire. Le ballet, merveilleusement mis en scène, a été justement applaudi. Entre le premier et le second acte M. Lassalle a récité, ou plutôt déclamé, devant un buste de Mozart, et en présence de toute la troupe lyrique et chorégraphique de l'Opéra assemblée, des vers de M. de Bornier composés pour la circonstance. Voici le début et la fin de ce morceau, qui a produit grand effet. Ajoutons que M. Lassalle l'a

dit avec beaucoup de verve et d'émotion, et qu'il a excité aussi un grand succès de curiosité, car c'est la première fois qu'on lui entendait dire, sur la scène de l'Opéra, les vers, qu'il a l'habitude de chanter :

A MOZART

La mère est morte hier, le fils est seul et pleure.
Quelqu'un entre et lui dit : « Viens, jeune homme, c'est l'heure !
Hâte-toi. On attend, et le théâtre est plein.
Le concert sera beau ! — J'irai, dit l'orphelin,
Puisqu'il faut demander à cette gloire amère
Un peu d'or pour payer la tombe de ma mère. »
Il partit, il monta sur l'estrade à pas lents
Et sur le clavecin posa ses doigts tremblants.
Dieu seul voyait ses pleurs ! Jamais le jeune maître
Ne fut plus grand, jamais plus applaudi peut-être,
Et, tandis que la foule acclamait le vainqueur,
Hélas ! il entendait retentir dans son cœur
Le cri, le long adieu de l'âme maternelle
Quand l'ange de la mort l'emporta sur son aile !
Il rentra plus brisé, plus pâle, plus hagard,
Et l'on crut qu'il allait mourir. — C'était Mozart.

.....
O Mozart, après tant de lutttes et de fièvres,
La mort a mis le sceau de gloire sur tes lèvres ;
Des fils dignes de toi viennent en même temps
Saluer l'œuvre illustre et jeune de cent ans.
Ton art, l'art tout entier, brûle encor de ta flamme,
Et l'oreille du monde est pleine de ton âme.

On a ensuite chanté le chœur des *Mystères d'Isis* de Mozart.

Pendant les entr'actes de cette belle soirée, dont le programme a été renouvelé deux fois encore, les 28 et 31 octobre, le public était admis à visiter, dans l'une des galeries de la bibliothèque du théâtre, une exposition d'objets relatifs à Mozart, et composée surtout de portraits peints ou gravés et d'autographes. La perle de cette exposition était la partition autographe même de *Don Juan* qui appartient à M^{me} Viardot, et dont la valeur artistique est inestimable. Malheureusement elle était sous vitrine, et nous n'avons pu en voir que les deux pages ouvertes qu'on a bien voulu nous montrer.

En somme, les trois soirées solennelles du Centenaire de Mozart ont produit une recette totale de 62,551 fr., soit 20,850 fr. par représentation.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue de Lille, 7.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 22 — 30 NOVEMBRE 1887

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — Proportions inattendues prises par l'affaire des décorations. — Poursuites ordonnées contre M. Wilson. — Duel Rochefort-Marouck. — Renversement du Ministère Rouvier. — Crise ministérielle et crise présidentielle. — Le Capitaine Coignet. — Théâtres; Concerts du Châtelet.

Varia : Statistique ministérielle. — La Scène à supprimer. — La Première Pièce de Pailleron. — Le Poète Pottier. — L'Orthographe de Napoléon. — Les Mots de la Quinzaine.

Petite Gazette. — Nécrologie.

Variétés : Légende du Mari aux deux femmes.

LA QUINZAINE. — Nous noterons désormais, au jour le jour, les faits saillants de la quinzaine, et au moment même où ils se produiront, de manière à leur conserver leur physionomie réelle et en quelque sorte chronologique.

17 novembre.

Jamais quinzaine ne fut plus agitée ni plus troublée ;

ii. — 1887.

19

l'affaire dite des décorations a pris des proportions inattendues, et, par un revirement étrange, les deux principaux accusés, le général Caffarel et M^{me} Limouzin, ont été mis en liberté provisoire au moment de la suspension de leurs procès, tandis que l'accusation s'est portée de nouveau, mais cette fois avec la plus vive aggravation, sur le gendre du président de la République. L'opinion publique, excitée par les journaux, a semblé exiger que des poursuites fussent ordonnées contre M. Wilson, et la Chambre, déjà transformée en cour de justice par la nomination faite par elle d'une commission d'enquête prise dans son sein, a voté les poursuites demandées à la fois par le procureur général et par tout le monde. Un seul député, M. Goblet, a cherché à réagir contre cet entraînement, mais la Chambre n'a rien voulu entendre, et M. Wilson sera poursuivi.

— Cependant M^{me} Limouzin, mise en liberté, se rend au célèbre café-chantant du citoyen Salis, le *Chat Noir*, et elle y tient en quelque sorte des assises publiques, donnant audience aux reporters, dînant avec eux, recevant les secrétaires de M. de Blowitz, et étalant de luxueuses toilettes, avec fleurs et diamants, dans ce lieu si bien et si délicatement choisi à la suite d'une telle aventure !

— Puis la commission nommée par la Chambre poursuit son enquête, accueillant toutes les dépositions,

les contrôlant souvent l'une par l'autre, se faisant en quelque sorte le juge d'instruction de la justice dans cette grande et grave affaire où les révélations succèdent aux révélations et les dénonciations aux dénonciations.

— Enfin, pour combler la mesure, le président de la République lui-même, M. Jules Grévy, est sommé « de vider la place », c'est-à-dire de donner sa démission. « Qu'il s'en aille!... » C'est en ces termes textuels et précis qu'on notifie aujourd'hui, dans la plupart des journaux, son congé définitif au personnage révéré qui avait passé jusqu'à ce jour aux yeux de tous les républicains pour le plus respectable et le plus honnête homme du parti ! On veut rendre le premier magistrat de la République solidaire de tous les méfaits qu'on impute à son gendre !

— En sortant de prison, M^{me} Limouzin a trouvé son domicile envahi et son mobilier saisi par la justice. Le 15 novembre on a vendu à l'hôtel Drouot les meubles de cette dame, à des prix parfois excessifs, et, en même temps, pour quelques-uns dérisoires. Sa garde-robe, qui se composait de deux chemises, d'un pantalon, d'un gilet, de deux chapeaux de soie, d'une paire de bottines, et d'un sabre (!), a été vendue 6 fr. 50. La vente totale a produit 765 francs, qui n'enrichiront guère les créanciers de cette trop célèbre aventurière.

— Quelques jours auparavant avait eu lieu au même endroit la vente du mobilier, cette fois riche et somp-

tueux, d'une autre dame de la haute galanterie, M^{me} de Clomesnil, qui habitait aux Champs-Élysées un petit hôtel d'un goût et d'un luxe exquis. Ruinée, elle aussi, la pauvre Clomesnil, et qui plus est devenue folle ! Elle n'a pu voir elle-même jusqu'au bout la dispersion des restes de son ancienne splendeur.

— Le 17, dans sa séance hebdomadaire, l'Académie française a rendu publiques les lettres des candidats qui postulent leur élection à l'un des trois fauteuils vacants. Voici leurs noms :

Fauteuil de M. Caro : le comte Othenin d'Haussonville et Paul Janet.

Fauteuil de M. de Viel-Castel : l'amiral Jurien de La-gravière, le comte Melchior de Vogué et M. Rothan.

Fauteuil de M. Cuvillier-Fleury : Jules Claretie, J.-J. Weiss et Charles Read.

Enfin sont candidats à l'un des trois fauteuils indistinctement, MM. Chantelauze, l'éminent historien du *Cardinal de Retz*, Eug. Mouton, Ch. Read et de Beaumont.

18 novembre.

Il y a eu querelle entre *l'Intransigeant* et *le Cri du peuple*. On en est même venu, dans les deux journaux, à des attaques personnelles qui ont un peu trop vite tourné à l'engueulement. Henri Rochefort a fait dans son journal un portrait peu flatteur de M^{me} Séverine,

la directrice-inspiratrice du *Cri du peuple* ; M. Victor Marouck a relevé vertement l'injure et traité M. Rochefort de « lâche ». Il en est résulté un duel dans lequel M. Marouck a reçu une blessure sans gravité, et l'honneur a été déclaré satisfait.

— Bien que la politique ait en ce moment le pas sur toutes les autres préoccupations publiques, la littérature ne perd jamais ses droits. Deux ouvrages, d'allures fort différentes, mais de deux écrivains éminents, chacun en son genre spécial, ont paru dans cette quinzaine : d'abord le premier volume de *l'Histoire du peuple d'Israël* de Renan, qui en aura trois ou quatre, et qui amènera le récit des destinées du peuple juif jusqu'à la naissance du Christ ; elle complétera, en lui donnant son introduction naturelle, la belle *Histoire des origines du Christianisme* du même auteur. Le second ouvrage à sensation est le dernier roman de M. Zola, *la Terre*, qui, au milieu de pages d'un réalisme outré et invraisemblable, renferme des descriptions d'une grande couleur et quelques scènes dramatiques d'une réelle puissance.

— M. Carvalho, et tout son ancien personnel d'artistes, de machinistes, de décorateurs, et les pompiers, et les architectes, tous ceux enfin qui peuvent donner un renseignement ou fournir un témoignage quelconque sur la terrible catastrophe de l'Opéra-Comique, sont en ce moment sur la sellette en police correctionnelle. Ce

pénible procès n'aura sans doute qu'un résultat, c'est de prouver que dans cette affaire l'incurie et la négligence se sont trouvées partout, aussi bien dans l'absence de toute direction pour l'organisation des secours que dans la surveillance générale, qui jusqu'au dernier moment a fait défaut. Le soir de l'incendie, le directeur du théâtre et le commissaire de police étaient absents, et c'est à eux seuls qu'incombait toute initiative sérieuse dans les mesures à prendre. Tout le monde a perdu la tête, et en réalité personne n'a fait son devoir.

Le colonel des pompiers, M. Couston, a fait, au cours de sa déposition dans ce procès, une bien curieuse et triste révélation, de laquelle il résulte que les prescriptions relatives aux moyens de préservation ne sont jamais entièrement exécutées.

« L'Opéra-Comique, a-t-il dit, n'avait pas d'appareil de grand secours ; mon service l'a réclamé vainement 413 fois ; de même que le danger qu'offre la combustibilité du cordon du rideau de fer a été signalé, toujours vainement, 1,208 fois!... »

Et un moment plus tard le colonel avoue que, depuis vingt-cinq ans, les pompiers ont éteint dans les théâtres 330 commencements d'incendie, sans que le public se fût douté du danger qu'il avait couru.

Peu rassurante la déposition du colonel des pompiers!...

19 novembre.

Aujourd'hui, sur une demande d'interpellation déposée à la Chambre par M. Clémenceau, le ministère présidé par M. Rouvier a été mis en minorité et a déclaré, séance tenante, qu'il se retirait. Ce résultat a été obtenu par l'union des extrêmes gauches et des droites : 317 voix ont voté contre le ministère, dont 148 voix de droite ; 228, dont 9 voix de droite, ont voté pour lui. C'est donc grâce à l'appui des droites que le ministère, qu'on accusait d'être soutenu par elles, a été renversé. Il ne pouvait mieux tomber, d'autant plus que c'est beaucoup plus haut que lui que les groupes extrêmes de la Chambre ont voulu frapper.

— On épilogue beaucoup dans les journaux sur une visite que l'empereur de Russie, retournant dans ses États, a faite, le 18 de ce mois, à l'empereur d'Allemagne, son grand-oncle. Cette visite, qui n'a eu lieu qu'entre deux trains, c'est-à-dire entre dix heures du matin et dix heures du soir, ne paraît avoir été qu'une simple marque de courtoisie. Le prince impérial, fils de l'empereur Guillaume, est en ce moment très malade à San-Remo, et d'un mal qui, dit-on, ne pardonne pas, un cancer au larynx. La rapide visite du tzar à Berlin semble donc avoir eu pour unique objet d'apporter au vieil empereur les condoléances, en quelque sorte de convenance et d'apparat, de son petit-neveu, et les difficultés politiques qui existent en ce moment entre l'Al-

Allemagne et la Russie n'ont pas dû y être abordées, et par conséquent ne sont pas diminuées.

23 novembre.

La crise ministérielle est devenue une crise gouvernementale ; le président de la République a fait successivement appeler tous les membres de la Chambre qu'il supposait pouvoir constituer un cabinet ; il s'est même adressé à M. Clémenceau, auteur de l'interpellation qui a renversé M. Rouvier et ses collègues, puis à M. Henry Maret dont les articles, pleins de sens et de modération dans *le Radical*, semblaient favorables tout d'abord au maintien de M. Grévy. Tous ces personnages ont refusé d'entrer dans une combinaison ministérielle quelconque, et, par suite, la retraite définitive du président de la République n'est plus aujourd'hui qu'une question de quelques jours, — certains disent de quelques heures.

— La Limouzin et son digne acolyte, le sieur Lorentz, ont tenté d'exploiter le bruit fait autour d'eux par le procès des décorations, en se mettant à la tête d'un café de la rue de Clichy, où la foule est venue, en effet, ce soir d'abord attirée par la curiosité. Mais bientôt le public s'est rassemblé très nombreux dans la rue, et des cris de protestation contre la scandaleuse exhibition de ces deux personnages ont éclaté de toutes parts ; la police a dû, par mesure d'ordre, faire fermer le café, qui ne rouvrira plus sous la direction des deux associés.

25 novembre.

M. le Dr Péan, le célèbre chirurgien, vient d'être élu membre de l'Académie de médecine par 47 voix sur 84 votants. Il avait pour concurrents MM. Le Dentu et Terrier.

— L'événement artistique de la quinzaine est l'ouverture d'une exposition d'œuvres de Puvis de Chavannes, qui a lieu chez Durand-Ruel, rue Le Peletier. Elle comprend 84 objets : peintures, pastels, dessins et reproductions. L'État fera sans doute, pour le musée du Luxembourg, l'acquisition des deux toiles les plus remarquées de cette belle galerie, *le Sommeil* et *le Pauvre Pêcheur*.

— L'Académie française a tenu, aujourd'hui, sa séance publique annuelle sous la présidence de M. Gaston Boissier. C'est M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, qui a lu le rapport sur le concours de 1887, et M. Boissier qui a prononcé le discours sur les prix de vertu.

Le prix de poésie (4,000 francs) a été attribué à M. Émile Moreau ; le prix Gobert à MM. Albert Sorel et Arthur Chuquet ; le prix Jules Janin (3,000 francs) à M. Dévelay ; le prix de Jouy (1,500 francs) à M. Henry de Pène, etc.

LE CAPITAINE COIGNET. — Nous avons cru jusqu'à

ce jour que le capitaine Coignet, dont M. Lorédan Larchey vient de publier chez Hachette, dans une édition si merveilleusement artistique, les Cahiers, ou plutôt les Souvenirs militaires, était un type inventé par Larchey lui-même. Les fragments de ces cahiers, qu'il nous avait déjà donnés jadis, nous avaient semblé confiner un peu trop à la hâblerie, et nous avons mis sur le compte de l'imagination ingénieuse de notre confrère les exploits de son héros. Mais la publication actuelle, enrichie d'admirables compositions de Le Blant, ce peintre par excellence des soldats, contient des documents et même des *fac-simile* qui ont éveillé davantage notre attention sur l'authenticité du susdit capitaine. Nous sommes alors remonté aux sources et nous avons voulu contrôler M. Lorédan Larchey lui-même. Nous avons donc constaté sur pièces officielles qu'en effet le capitaine Coignet a réellement vécu. Sa vie militaire est même des plus curieuses en ce sens qu'il n'en est peut-être pas qui ait été aussi remplie. Né en août 1776, Jean-Roch Coignet a pris part à toutes les grandes guerres du Consulat et de l'Empire.

Nous avons même, à ce propos, sous les yeux une pièce originale que Larchey ne connaît pas, à coup sûr : c'est la liste des batailles auxquelles Coignet a assisté, dressée par lui-même. Il en compte 32 du 9 juin 1800 au 16 juin 1815. Nous donnons ici cette liste en reproduction sommaire :

1800. Montebello, Marengo.

1807. Eylau, Heilsberg.

1808. Madrid.

1809. Tann, Abelsberg, Eckmühl, Essling.

1812. Smolensk, La Moskova, Malejarolawetz.

1813. Lutzen, Bautzen, Wurtchen, Dresde, Hanau.

1814. Saint-Dizier, Brienne, Champaubert, Montmirail, Château-Thierry, Janvilliers, Nangis, Méry, Sézanne, Berry-au-Bac, Craonne, Reims, Saint-Dizier (2^e fois).

1815. Charleroy, Lagny.

Et remarquez que ce brave, qui a traversé toutes ces sanglantes batailles, n'a jamais attrapé une égratignure. Quand il entra au service, le 27 août 1799, il ne savait pas lire, encore moins écrire. Avec une louable patience il acquit une instruction première suffisante; mais il fut toujours rebelle à l'orthographe. Ses cahiers, qu'il a écrits dans sa retraite, étant alors ancien capitaine, le démontrent à toutes les lignes : ainsi il écrit : « mes caillets », et il raconte qu'on l'a envoyé à « Fontaine Blot ». Malgré tout, ce brave fit son chemin, lentement il est vrai, en raison de son long temps de services, et il fut créé lieutenant en 1812 et capitaine en 1813. Il n'alla jamais plus loin. En 1804 il fut fait chevalier de la Légion d'honneur, et officier du même ordre pendant les Cent-Jours en 1815. Cette dernière nomination ne lui fut reconnue que le 28 novembre 1831, la Restauration ayant

annulé tout ce qu'avait décrété Napoléon après son retour de l'île d'Elbe.

Rentré dans la retraite, Coignet survécut cinquante ans à la chute de Napoléon. Il mourut seulement le 10 décembre 1865. Les cahiers de ses campagnes, que vient de publier Larchey, sont du plus vivant intérêt ; c'est de l'histoire anecdotique, racontée avec une bonne foi entière par un témoin oculaire : c'est si l'on veut de la petite histoire, vue souvent par les petits côtés, mais exposée de la manière la plus pittoresque et la plus franche, et à laquelle la grande histoire pourra souvent avoir recours pour mieux discerner la vérité.

THÉÂTRES. — Le Théâtre-Libre a donné, le 10 novembre, sa représentation mensuelle avec trois nouvelles pièces : *Belle-Petite*, un acte un peu raide, en prose, de A. Corneau ; *la Femme de Tabarin*, très curieuse tragi-parade, en un acte, en prose, de Catulle Mendès, avec musique de scène de Chabrier, et *Esther Brandès*, pièce naturaliste en trois actes, de Léon Hennique. Soirée très littéraire, très intéressante et très courue.

— Le même soir, à Bruxelles, était donnée, au théâtre de l'Alhambra, la première représentation d'*Ali-Baba*, opérette nouvelle de MM. Vanloo et Busnach, musique de Ch. Lecocq. M^{me} Simon-Girard chantait le principal rôle. Plusieurs morceaux de la partition ont été bissés.

Nous en parlerons plus amplement quand elle aura été jouée à Paris, l'hiver prochain, dit-on.

— Le 12, au théâtre de Belleville, première représentation du *P'tit Père Nicoud*, drame en cinq actes et six tableaux de M. Lucien-Victor Meunier, très bien joué par Taillade, dans le principal rôle. C'est un drame, genre Ambigu d'autrefois, où le crime est puni et la vertu récompensée, et qui est réellement intéressant.

— Le même soir, à la Comédie-Française, *Francillon*, la pièce d'Alex. Dumas, était jouée pour la centième fois.

— Au Vaudeville, *le Père* a quitté l'affiche après une dizaine de représentations. On l'a remplacé par une reprise du *Voyage d'agrément*, comédie en trois actes, de Gondinet et Bisson, très bien jouée par Dupuis, Boisselot, Garraud, et M^{mes} Dharcourt, de Cléry, etc. On a repris en même temps, à ce théâtre, l'amusant petit acte de M^{me} de Girardin, *le Chapeau d'un horloger*, où Jolly joue avec beaucoup de verve et de fantaisie le rôle d'Armédée, si plaisamment établi à l'origine par Lesueur au théâtre du Gymnase.

— Le Palais-Royal a donné, le 16, sa Revue annuelle sous le titre de *le Club des pannés*, trois actes et huit tableaux, de MM. Wolff, Blum et Toché. Elle a paru un peu longue le premier soir, mais depuis, au moyen de quelques suppressions, et avec l'aide de Daubray, Dailly, Milher, Calvin, Luguët, et de M^{mes} Paola Marié,

Lavigne, etc., la pièce, devenue plus alerte et plus vive, amuse tous les soirs le public.

— L'Opéra-Comique a repris, le 16, *le Roi malgré lui*, opéra-comique en trois actes, d'Emmanuel Chabrier, que l'incendie du théâtre avait arrêté en plein succès après sa troisième représentation. L'œuvre a été un peu modifiée au deuxième acte surtout, et le grand finale dramatique, qui le terminait, en partie supprimé. Ainsi allégé, *le Roi malgré lui* a causé de nouveau un vif plaisir par la franchise et la vivacité d'une musique toujours distinguée et originale. Bouvet, Delaquerrière, Fugère, et M^{mes} Adèle Isaac et Chevallier, se sont fait applaudir dans les principaux rôles.

— Aux Bouffes, le 17, reprise de *la Timbale d'argent*, opérette de Jaime et Noriac, musique de Vasseur, qui fut l'un des plus grands succès de ce théâtre avec M^{me} Judic comme principale interprète. C'est M^{me} J. Thibault qui joue aujourd'hui le rôle de Muller, avec un certain talent, mais sans comparaison possible avec sa devancière. Le reste de l'interprétation est assez pâle.

— La Comédie-Française a enfin donné, le 18 novembre, *la Souris*, comédie en trois actes, en prose, de M. Pailleron, dont on parle depuis si longtemps et dont le principal rôle, d'abord destiné à M. Delaunay, aujourd'hui en retraite, a été finalement créé par M. Worms. C'est une comédie heureusement équilibrée où les scènes de sentiment succèdent à d'autres scènes d'une gaieté

excessive et parfois extravagante, et qui se termine par un troisième acte dont une délicieuse scène d'amour a définitivement établi le vif succès de la pièce tout entière. Le public, tour à tour charmé, attendri et amusé, n'a voulu faire ses restrictions et ses réserves qu'après la chute du rideau. *La Souris* a donc vivement réussi : on peut dire aussi qu'elle doit une bonne part de son succès à une interprétation tout à fait exceptionnelle : M^{mes} Bartet, Broisat, Samary, Reichemberg, Montaland, et M. Worms, ont été tour à tour applaudis et même acclamés. Un seul rôle d'homme, comme on voit, contre cinq rôles de femmes. Broisat et Samary représentent l'élément gai ; Bartet et Reichemberg sont les deux femmes à sentiment de la pièce, et Worms se débat au milieu d'elles attiré tour à tour à elles toutes soit par de feintes séductions, soit par l'expression de réels sentiments du cœur, et ce sont naturellement ces derniers qui l'emportent. Et *la Souris*, qui pourrait aussi bien s'appeler *l'Age ingrat*, se termine par l'union heureuse et bénie d'un homme de plus de quarante ans avec une jeune fille de dix-sept. Ce n'est qu'au théâtre qu'on voit de telles compromissions et que peut éclater avec tant de force le triomphe de l'amour vrai, si adorablement personnifié par M^{lle} Reichemberg.

— Le 19 novembre, à Cluny, première représentation de la Revue annuelle *Boul' mich' Revue*, en trois actes et huit tableaux, de MM. Milher et Numès, qui n'est

pas plus mauvaise que ses aînées de la Renaissance et du Palais-Royal. Elle devait d'abord s'appeler : *Comme la lune*, mais la censure a vu dans ce titre une allusion qui pouvait être désagréable à un colonel qui s'était servi de cette expression, dans un mauvais jour, et elle en a exigé la suppression.

— Le même soir, à l'Alcazar d'hiver, autre revue nouvelle, *Il reviendra!* trois tableaux de MM. Guillaume Livet et A. de Réaux (de Jallais), musique de M. Patuset.

Enfin, aux Menus-Plaisirs, première représentation d'une opérette nouvelle en un acte, *Stratonice*, paroles de M. Chardon, musique de M. Edmond Diet, qui a suffisamment réussi.

— La Gaité a donné, le 22 novembre, la première représentation de *Dix Jours aux Pyrénées*, grand vaudeville, en cinq actes et dix tableaux, de M. Paul Ferrier, avec musique de Louis Varney. La pièce, qui rappelle beaucoup de comédies à tableaux du même genre, est très amusante, très variée, et donne lieu à de fréquents changements de décors qui nous montrent successivement les pays les plus divers, notamment Pau, Cauterets, Biarritz, etc. Ajoutez à cette attrayante diversité de tableaux et de scènes fort gais une musique pleine d'entrain et une interprétation excellente, en tête de laquelle il faut citer Berthelier, Vauthier, et la toujours jolie M^{lle} Théo.

— Le 24, la Porte-Saint-Martin a donné la première représentation de *la Tosca*, drame en cinq actes et six tableaux de Victorien Sardou, écrit tout spécialement pour M^{me} Sarah Bernhardt et qui lui permet, en effet, de mettre en évidence toutes ses remarquables qualités, comme tous ses défauts. Le succès de l'artiste a été considérable ; le rôle de la Tosca est plus complet encore que celui de Théodora, et encore plus rempli de scènes de crimes et de terreur. Le drame prendra place dans le répertoire de M. Sardou à la suite de *la Haine* dont il a la contexture sévère et parfois grandiose. Bien qu'il rappelle par endroits les scènes les plus dramatiques de *Marion Delorme*, le nouveau drame est une œuvre très personnelle, que M. Duquesnel a montée avec un luxe rare et qui ne peut manquer d'attirer longtemps la foule. A citer encore, dans l'interprétation, MM. Berton et Dumény (de l'Odéon), très remarquables le premier dans le personnage d'un traître, le second dans celui d'un amoureux qu'il joue avec une charmante belle humeur.

— Aux Concerts du Châtelet, dirigés par Colonne, M^{me} Krauss et M. Vergnet ont chanté deux fois, les 13 et 20 novembre, *le Paradis et la Péri*, de Robert Schumann. Bien que ce soit un ouvrage un peu ardu, le succès en a été considérable. M^{me} Krauss a également chanté *le Roi des aulnes*, de Schubert, et les stances de *Sapho*, de Gounod. Il est probable que M. Colonne devra renouveler plusieurs fois ce magnifique programme

pour satisfaire à l'empressement de sa nombreuse et artistique clientèle.

VARIA. — *Statistique ministérielle.* — Pendant les neuf années de présidence déjà accomplies par M. Jules Grévy, il aura formé, et la Chambre aura usé et renversé, douze ministères :

Ministère Waddington. — 5 février 1879. — A duré dix mois.

Premier ministère Freycinet. — 29 décembre 1879. — A duré neuf mois.

Premier ministère Jules Ferry. — 22 septembre 1880. — A duré quatorze mois.

Ministère Gambetta. — 14 novembre 1881. — A duré deux mois et demi.

Deuxième ministère Freycinet. — 30 janvier 1882. — A duré six mois.

Ministère Duclerc. — 7 août 1882. — A duré six mois.

Ministère Fallières. — 29 janvier 1883. — A duré quinze jours.

Deuxième ministère Ferry. — 22 février 1883. — A duré vingt-six mois.

Ministère Brisson. — 6 avril 1885. — A duré neuf mois.

Troisième ministère Freycinet. — 8 janvier 1886. — A duré onze mois.

Ministère Goblet. — 10 décembre 1886. — A duré cinq mois.

Ministère Rouvier. — 30 mai 1887. — A duré cinq mois et demi.

Sur les douze crises qui ont causé la chute de ces successifs ministères, cinq se sont produites vers les derniers jours de l'année, c'est-à-dire à cette époque où l'on était jadis convenu de respecter ce qu'on appelait « la trêve des confiseurs ». A cette même époque, aujourd'hui, nous avons à la fois une crise ministérielle et une crise présidentielle. Infortunés confiseurs !...

La Scène à supprimer. — A propos de la mort du regretté Jules Lacroix, Sarcey nous raconte une bien amusante anecdote relative au drame de *Valeria*, qu'il avait écrit en collaboration avec Auguste Maquet, et dans lequel Rachel jouait le rôle de Messaline.

« M. Leroux était en scène avec elle ; il lui faisait une déclaration et l'attirait près de lui sur un canapé. Le canapé avait été mal assujéti par le machiniste. Au moment où les deux personnes allaient s'asseoir, il se recula, elles tombèrent à la renverse, l'une sur l'autre, risquant de se tuer. Mais, soit hasard, soit habitude de la scène, tous deux conservèrent en roulant une certaine décence. Le public, qui crut que c'était un jeu de scène concerté, éclata en applaudissements, qui étonnèrent bien

la claque officielle. Et cependant ce malheureux Leroux se frottait le dos tout bas, et, quand il sortit, il fut obligé de marcher à reculons, car il avait à son maillot une large déchirure.

Cet accident, que personne ne voulut prendre pour ce qu'il était, mit Paris en émoi le lendemain : « Avez-vous vu *Valeria*? — Non, il paraît qu'il y a une scène... une scène ! Enfin, Leroux prend Rachel à bras-le-corps et roule sur elle. — Pas possible ! — On dit que c'est très bien fait, vif sans indécence ; vous savez que M^{lle} Rachel est toujours digne, même dans les plus grands emportements. »

Ce qu'il y eut de plus curieux dans cette histoire, c'est que le bruit en vint jusqu'au ministre, qui envoya tout aussitôt donner ordre au théâtre de supprimer la scène. On répondit en riant que personne n'avait envie de la refaire. Mais le public fut long à se détromper, la salle était envahie tous les soirs par de bonnes gens qui attendaient le scandale promis. »

La Première Pièce de Pailleron. — Elle fut écrite au lycée, et ne vit jamais le jour de la publicité. C'était une tragédie, intitulée *Inès, ou le Brazero*, que Pailleron avait composée pendant la classe, en collaboration avec un de ses camarades nommé Dutrou, et en dépit de la surveillance de son « pion », qui s'appelait Mazerat.

Anatole France raconte longuement cette histoire dans sa chronique du *Temps*, à l'aide des souvenirs mêmes de Pailleron à ce sujet :

« Quand la pièce fut terminée, l'enthousiasme de la classe de seconde était immense ; mais il s'y mêlait quelque perplexité. On s'inquiétait des destinées du chef-d'œuvre. Le faire jouer était difficile, le faire imprimer coûteux. Enfin, un élève proposa d'envoyer le drame à Victor Hugo, alors à Guernesey, en lui demandant aide et conseil. Cet avis fut adopté avec enthousiasme. Une lettre fut soigneusement rédigée. L'adresse même ne fut point mise à la légère. Loin de là !

L'adresse, donc, dit Pailleron dans son journal, la simple adresse tracée sur l'enveloppe, que de méditations elle nous coûta !... Nous voulions qu'elle enfermât et laissât transparaître tout un monde de pensées, récriminations contre le pouvoir, sympathie pour l'exilé, admiration pour le poète.

Je ne sais pas si la suscription à laquelle nous nous arrê- tâmes exprimait tout cela, mais elle n'était, à coup sûr, ni longue ni banale.

Elle n'avait que trois mots et un seul point d'exclamation :

« Victor Hugo

« Océan ! »

simplement.

Victor Hugo répondit. Victor Hugo répondait toujours. On sait le style ordinaire de ses épîtres à la jeunesse : « Votre aurore a sacré mon crépuscule. Vous portez une étoile au front. *Ex imo*, Victor Hugo. » Il écrivit

donc : « Vous êtes l'avenir, je suis le passé ; vous arrivez, je pars ; vous entrez dans la lumière, j'entre dans l'ombre. » Mais d'aide, de conseil, point ! La jeunesse est confiante ; la jeunesse est généreuse. La classe de seconde, qui avait tant espéré de la lettre de Victor Hugo, ne fut point déçue en la lisant. On oublia ce qu'on avait demandé, et on fut tout à l'orgueilleuse joie d'avoir reçu une page du maître. On se passait le précieux autographe de mains en mains. Il en résulta quelque désordre à l'étude. Le pâle Mazerat essaya de confisquer la lettre, mais il dut céder devant la colère indignée de la classe et rendre ce papier glorieux.

Le Poète Pottier. — On a enterré, il y a quinze jours, l'ancien membre de la Commune Eugène Pottier, et ses funérailles ont même donné lieu à de regrettables désordres. Pottier était aussi un chansonnier populaire d'un certain talent, et il existe un recueil publié de ses poésies. Nous lui emprunterons la petite pièce suivante, écrite pendant le siège de Paris, et qui ne manque ni de crânerie ni de fière allure :

GUILLAUME ET PARIS

Paris, comprends ton danger.
J'ai pris ton armée au piège ;
Ouvre, ou je vais t'assiéger.
— Assiège !

— Tu verras se consumer
Le vieillard, l'enfant, la femme.
Ouvre, ou je vais t'affamer.
— Affame!

Un cratère va flamber
Brûlant palais et mansarde,
Ouvre, ou je vais bombarder.
— Bombarde!

Tous n'ont pas même raideur
Pour la paix qu'on maquignonne,
Quel est ton ambassadeur?
— Cambronne!

L'Orthographe de Napoléon. — Le baron Du Casse vient de publier un certain nombre de lettres inédites de membres de la famille de Napoléon, et de Napoléon lui-même. On sait que le premier empereur écrivait peu et qu'il ne sut jamais l'orthographe : une lettre de sa main, entière et un peu longue, est une rareté. En voici une que cite M. Du Casse, et que Napoléon, alors âgé de quinze ans, écrivit de Brienne à son oncle. Cette curieuse lettre est reproduite avec son orthographe et sa ponctuation textuelles :

Juillet 1784.

Mon cher oncle,

Je vous écrit pour vous informer du *pasage* de mon cher père par Brienne, pour aller à Paris conduire Mariana à *St. Cire* et tâcher de rétablir sa *senté*. Il est arrivé ici le 21

avec Lucciano, et les 2 demoiselles que vous avez *vue* il a laissé ici ce *dernié* qui est âgé de 9 ans et grand de 3 pieds 11 p. 6 lignes, il est en 6^o pour le latin va *aprendre tous les diferentes* parties de l'enseignement il marque beaucoup de disposition et de *bone* volonté, il faut esperer que ce sera un bon sujet il se porte bien est gros vif et étourdi et pour le *comencement* on est content de lui il *sai* très bien le français et a oublié l'italien tout à fait au reste il va vous *écrire derier* ma lettre, je ne lui *dirait* rien *enfin* que vous voyez son savoir *fair*, j'espère qu'*atuelement* il vous écrira plus *soin* que *lorcequ'il* était à Autun. Je suis persuadé que Joseph, mon frère, ne vous a pas écrit, *coment voudriez* vous qu'il le fit, il n'écrit à mon cher père que 2 lignes *quat* il le fait, en vérité ce n'est plus le même. Cependant il m'*écrite* très *soin* (*soin* pour souvent), il est en réthorique et ferait le mieux s'il *travalé* car monsieur le principal a dit à mon cher père qu'il n'*avaie* dans le *colege* ni *phisicien* ni *réthoricien* ni philosophe qui eut tant de talent que lui et qui fit si bien une version quant à l'état qu'il veut *embraser* l'ecclésiastique a été comme vous *savé* le premier qu'il a choisi il a persisté dans cette résolution jusqu'à cette *heur* ou il *veu* servir le roi en quoi il a bien *tord* par *plusieur raison* 1^o comme le remarque mon cher père il n'a pas *assé* de *ardiesse* pour *éfronter* les *perilles* d'une action *santé* faible ne lui permet pas de soutenir *le* fatigues d'une campagne et mon frère *navisage* l'état militaire que du côté des *garnison*; oui mon cher frère sera un très bon *oficié* de garnison, bien fait ayant l'esprit *legé concequament* propre aux frivoles *combliments* et avec ses talents il se tirera toujours bien d'une société, mais d'un combat? c'est *ce que* mon cher père doute.

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Quelqu'un, reprochant à Pottier, le chansonnier communard qui vient de mourir, de vouloir la mort des bourgeois, lui disait :

« Il en faut pourtant, des bourgeois !

— C'est vrai, fit-il après réflexion, s'il n'y avait pas de bourgeois, à quoi serviraient les communards ? »



X. est songeur, et on lui demande à quoi il pense.

« A deux choses, répond-il, que je ne puis réussir à trouver : le magasin de nouveautés qui ne vend pas le meilleur marché de tout Paris, et le théâtre qui n'offre pas plus de sécurité qu'aucun autre. » (*Événement.*)



On demande à un Parisien pourquoi, aimant beaucoup le monde, il ne reçoit que rarement.

« J'aime bien recevoir, répond-il ; mais l'ennui, c'est que cela m'oblige à rester chez moi. » (*Gaulois.*)



Un monsieur cause dans les coulisses avec une jeune danseuse :

« Je déposerai demain un mot pour vous chez le concierge du théâtre. Vous le remettra-t-on ?

— Oui, Monsieur : c'est maman qui est la concierge. »



Une paysanne assiste aux débuts, dans *Guillaume Tell*, d'un jeune ténor qui a été son nourrisson. Au moment où il vient de lancer le fameux « Suivez-moi ! » :

« Ah ! dit-elle à sa voisine, il aura beau faire, il ne gueulera jamais autant que quand il était petit. »

(*Gil Blas.*)

~~~~~  
Dans le monde :

« Vous savez : la petite M<sup>me</sup> X..., si jeune encore, est déjà compromise. Du reste, elle ne manquait pas d'adorateurs. Elle est si bien tournée...

— Qu'elle devait mal tourner. »

~~~~~  
Une dame se plaint de ce que son mari ne lui parle pas à table :

« Il mange tout le temps sans desserrer les dents. »

(*Événement.*)

~~~~~  
A table d'hôte, on passe un poulet qui vient d'être découpé, et un monsieur en fait tomber les deux ailes dans son assiette.

« Je ne savais pas, dit une dame placée près de lui, que *goulu* prenait deux l. »

~~~~~  
Les proverbes.

« Quand on est mort, c'est pour longtemps.

— Mais il me semble que c'est même pour toujours. »

PETITE GAZETTE. — M^{lle} Adèle Isaac, la brillante artiste de l'Opéra-Comique, a épousé le 26 novembre un négociant de Paris, M. Charles Lelong. Elle ne quittera cependant pas le théâtre.

— MM. Abel Duteil d'Ozanne et Albert Hu viennent d'organiser pour cet hiver, sous le nom de *Quatuors populaires*, des séances de musique de chambre, qui auront lieu tous les mois à la salle du théâtre de la galerie Vivienne. La première séance a été donnée le 21 novembre, avec le concours de M^{me} de Beaujeu et de MM. Camille Chevillard, Mas, etc.

NÉCROLOGIE. — 10 novembre. Le journaliste Hector de Callias, qui a surtout écrit au *Figaro*.

15. Ernest Dréolle, ancien journaliste, ancien député bonapartiste, non réélu en 1885. Il avait cinquante-huit ans.

— Frédéric-Guillaume Bergmann, ancien professeur et doyen de la Faculté des lettres de Strasbourg avant 1870. Il laisse de nombreux ouvrages de philologie, et entre autres des études sur les langues scandinaves. Il avait soixante-quinze ans.

— M. Th. Le Cerf, directeur du *Journal amusant*.

— Le général Le Flô, ancien ministre de la guerre, ancien ambassadeur de France en Russie, né le 2 novembre 1804. Général de brigade en 1848, il avait dû quitter l'armée en 1851 pour motifs politiques, mais il fut réintégré dans l'activité de son grade après le 4 septembre et créé peu après général de division.

— M^{me} Élise Durand de Villers, fille du général baron Pelletier, et femme du général de brigade Eugène Durand de Villers, ancien secrétaire général de la Légion d'honneur. C'était une femme de l'esprit le plus distingué et qui a publié un certain nombre de récits pleins de délicatesse et de bonne humeur, et donné aussi des traductions d'ouvrages allemands et italiens.

16. Mgr Raess, évêque de Strasbourg et le dernier prélat

nommé par la France en Alsace-Lorraine. Il occupait son siège depuis 1843 et avait quatre-vingt-treize ans. *Le Temps*, qui est très au fait des choses d'Allemagne, apprécie en ces termes le défunt prélat :

« Esprit souple, il s'accommoda de tous les régimes et fut un des premiers à faire adhésion à l'autorité allemande après la guerre de 1870. Il était très impopulaire dans son clergé, qui lui reprochait ses variations politiques et son excessive rigueur, peu compatible avec la charité chrétienne. »

— M^{lle} Anna Dartaux, ancienne cantatrice d'opérettes, et qui chanta aussi l'opéra-comique en province avec succès. Elle avait quarante-quatre ans.

18. La duchesse de Noailles, veuve de l'académicien qui écrivit la vie de M^{me} de Maintenon, et mère du duc de Noailles actuel, auteur de travaux remarquès sur l'économie politique, et du marquis de Noailles, qui a été ambassadeur de France à Constantinople.

19. Le colonel Staaff, attaché militaire à la légation de Suède et de Norvège, et qui a laissé un recueil de lectures françaises très connu et utilisé à la fois dans nos écoles, en France, et dans le pays d'origine du regretté colonel.

— Arsène de Cey, romancier et auteur dramatique, et dont le vrai nom était de Chaise de Cahagne. Un de ses vaudevilles, *Quand on n'a pas le sou* (1854), a eu plusieurs centaines de représentations. Il avait quatre-vingt-un ans.

20. Le célèbre peintre belge Louis Gallait, connu en France par ses toiles : *L'Abdication de Charles-Quint*, *la Mort d'Egmont et de Horn*, *Art et Liberté*, etc. Il était décoré de la Légion d'honneur et avait soixante-dix-sept ans.

VARIÉTÉS

LÉGENDE

DU MARI AUX DEUX FEMMES

Le 18 novembre a eu lieu, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, la séance annuelle de cette classe de l'Institut. Un discours de M. Michel Bréal a ouvert la séance, qui s'est continuée par la lecture d'une notice de M. Wallon sur Laboulaye, et terminée par une autre lecture : Étude de M. Gaston Paris sur des contes et histoires légendaires. Nous allons citer l'une des légendes si bien racontées par l'érudite académicien. Elle n'est pas tout à fait particulière au pays où se passe la scène du récit, et on la retrouve, habillée diversement selon les pays et selon les temps.

Les voyageurs qui visitent la ville d'Erfurt, en Thuringe, s'arrêtent, dans l'église de Notre-Dame, devant un bas-relief du moyen âge, d'exécution assez grossière, qui est encastré dans le mur ; il était auparavant dans l'église Saint-Pierre, aujourd'hui démolie, et formait, horizontalement posé, le dessus d'une tombe. On y voit un chevalier de haute taille étendu entre deux femmes. Le sacristain ne manque pas d'expliquer que ce chevalier est un comte de Gleichen, — le château de Gleichen est près de là, la famille n'existe plus, — qui eut une étrange aventure.

Parti pour Jérusalem, il fut fait prisonnier et employé, chez le soudan, aux travaux du jardinage. La fille du soudan le vit, fut frappée de sa bonne mine, puis, quand elle eut lié entretien avec lui, charmée de ses discours, touchée du récit de ses malheurs. L'amour la disposait à se faire chrétienne; les exhortations du comte l'y décidèrent. Elle proposa au prisonnier de l'épouser devant l'Église. Grand fut l'embarras du comte, car il avait laissé en Thuringe une épouse aimée. Mais le désir de la liberté l'emporta sur toutes les autres considérations : il fit à la sultane la promesse qu'elle exigeait.

Elle sut préparer et exécuter son hardi dessein, et bientôt les fugitifs arrivèrent à Rome. Le comte de Gleichen alla trouver le pape et lui exposa le cas. Le mariage promis n'était-il pas sacré? La princesse, qui avait risqué ses jours sur la foi d'un chevalier chrétien et qui demandait le baptême en même temps que le mariage, pouvait-elle être déçue dans sa confiance? Le pape fut touché de cette situation. C'était peut-être le même pape qu'un miracle avait si sévèrement réprimandé pour n'avoir pas admis à la pénitence le chevalier Tanhauser, qui, désespéré, était retourné chez dame Vénus et s'était damné pour toujours.

Le pape montra cette fois plus d'indulgence. Il permit au comte de Gleichen de contracter un nouveau mariage sans rompre le premier, et d'avoir en même

temps deux femmes légitimes. Nos vieux conteurs n'auraient pas manqué de se demander si c'était en récompense de ses prouesses ou en expiation de ses péchés. Le baptême et le mariage accomplis, le comte reprit le chemin de la Thuringe, ne sachant trop comment il se tirerait de la seconde partie, et non la moins difficile, de sa tâche. La Sarrasine, habituée à la polygamie, ne voyait rien de choquant dans le fait d'avoir un partenaire ; mais que dirait l'Allemande ?

Le comte laissa sa compagne un peu en arrière, et vint seul au château de Gleichen, où sa fidèle épouse l'attendait en priant pour lui. Quand les premiers transports de joie furent passés, il lui raconta toutes ses aventures, lui peignit l'horreur de sa captivité, lui apprit par quels prodiges de courage et d'adresse la fille du soudan l'avait délivré, lui dit qu'elle l'avait suivi et s'était faite chrétienne, enfin lui avoua la promesse de mariage et l'exécution que cette promesse, du consentement du pape, avait reçue à Rome.

La comtesse, après l'avoir écouté en pleurant déclara que celle à qui elle devait de revoir son mari s'était acquis sur lui des droits égaux aux siens propres, et demanda à l'embrasser. Il courut la chercher, la comtesse alla au-devant d'elle et se jeta dans ses bras, et la vallée située au pied du château, où les deux femmes se rencontrèrent, prit alors et a gardé jusqu'à présent le nom de *Val de Joie*. Ils vécurent longtemps heureux

dans cette union à trois que rien ne troubla. Au siècle dernier, on montrait encore à Gleichen le grand lit où le comte reposait entre ses deux femmes, comme il repose en effigie sur la pierre sépulcrale d'Erfurt.

Cette curieuse légende, ainsi représentée, est connue et populaire en Allemagne depuis plusieurs siècles. Son authenticité y était jadis si peu discutée que Luther l'accepta comme précédent pour autoriser le mariage du landgrave Philippe de Hesse. M. Paris démontre que le fond de l'anecdote est vrai : il s'agit d'un homme qui fut marié deux fois. Le reste n'est qu'un cas de bigamie inventé et agrémenté par le peuple, qui expliqua ainsi très souvent des représentations figurées dans les monuments, et dont le sens véritable lui échappait.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue de Lille, 7.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 23 — 15 DÉCEMBRE 1887

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — L'agitation dans la rue. — Les Camelots. — La Démission de M. Grévy. — Le Congrès à Versailles. — L'Élection de M. Sadi Carnot. — Premier ministère du nouveau président de la République. — Théâtres; Concert Colonne.

Nécrologie : Ph. Rousseau; M^{me} Boucicaut.

Varia : Le Nouvel Ambassadeur d'Angleterre. — Sardou plagiaire. — Réponse à un juge. — Les Recettes de l'Opéra. — Victor Hugo en exil. — Les Pigeons voyageurs. — Dictons russes. — Les Mots de la Quinzaine.

Variétés : Une Lettre de George Sand.

28 novembre.

LA QUINZAINE. — Le président de la République fait annoncer aux Chambres que le jeudi suivant, 1^{er} décembre, il leur fera, par l'organe du ministère, une communication officielle. C'est la démission clairement annoncée : une détente générale se produit, l'inquiétude diminue, et les fonds publics, qui avaient

subi une forte dépréciation, remontent à cette nouvelle.

— Cependant, dans la rue, l'agitation persiste. D'une part, les camelots annoncent à l'avance, en vendant des feuilles spéciales créées pour la circonstance, la démission formelle de M. Grévy, ou crient sur tous les tons les ineptes chansons que l'occasion a fait naître : *Ah ! quel malheur d'avoir un gendre ! — Beau-père, pourquoi vous en aller ? — Jules, tu tiens donc à ta place ? — Zut ! faut que je déménage !* Cette dernière sur l'air de M. Dumollet :

Bon voyage, mon vieux Dumollet,
Ton gendr' t'oblige à te tirer des bottes !
Bon voyage, mon vieux Dumollet,
Ton gendr' t'oblige à te tirer des pieds !

Et enfin *Ah ! quel malheur d'être beau-père !*

D'autre part, les ateliers se ferment, et la foule encombre les places publiques et les boulevards.

29 novembre.

La question de la succession du président Grévy préoccupe tous les esprits. Trois candidats semblent seuls sérieux à ce jour, MM. Jules Ferry, de Freycinet et Floquet. On établit partout des cotes, comme aux courses, sur le succès du favori probable. On parle aussi de la candidature du général Saussier, gouverneur de Paris, que ce dernier dément aussitôt par lettre. Enfin, on cite vaguement le nom de M. Sadi Carnot, l'ancien ministre des finances, dans le cas où l'entente ne pourrait se faire sur aucun des candidats supposés.

— La candidature Ferry prend de la consistance. On répand le bruit que toutes les droites voteront pour lui, ce qui assurerait le succès de son élection. Il n'est alors invectives, grossièretés et injures que les journaux opposés à son élection ne déversent chaque jour sur l'ancien président du Conseil. Rochefort, entre autres aménités, le traite de « brigand » et de « pandour ». La crainte qu'inspire Jules Ferry aux radicaux, qui le connaissent comme un homme à poigne, s'exhale en violences dont on n'a pas l'idée. Les clubs parlent de descendre dans la rue si Ferry est élu, et le conseil municipal de Paris lui-même envoie des délégations à la Chambre pour protester contre la possibilité d'une telle élection.

30 novembre.

De nombreux meetings ont lieu aujourd'hui. Le mot d'ordre qui leur sert de conclusion est un appel formel, et en quelque sorte obligatoire, à tous les adhérents, à l'effet de se porter en masse, le lendemain, devant la Chambre, pour effrayer les députés qui sont partisans de Ferry et peser sur leur vote par la crainte d'une émeute. Le général Eudes, l'ancien membre de la Commune, annonce qu'il sera à la tête du mouvement.

1^{er} décembre.

C'est aujourd'hui que le message par lequel le prési-

dent Grévy annonce sa démission doit être lu devant les Chambres. Le matin même a paru à *l'Officiel* un avis où est notifiée la réinstallation du ministère démissionnaire. La séance des Chambres ouvre à deux heures. Mais alors se produit un coup de théâtre absolument inattendu : M. Grévy, qui avait promis une communication aux Chambres pour aujourd'hui, fait annoncer qu'il a changé de résolution, qu'il ne communiquera rien, et qu'il va encore tenter de former un ministère de conciliation. Cette nouvelle cause une stupéfaction générale : le bruit qui s'en répand au dehors provoque, dans la foule qui entoure le palais législatif, une émotion considérable qui se traduit par des cris et des bousculades sans nombre : la police doit intervenir, et la garde républicaine à pied et à cheval a toutes les peines du monde à contenir et à réprimer ce commencement d'émeute.

— Cependant, à la Chambre, de graves résolutions sont prises, et un ordre du jour, net et précis, est voté, — aussi bien au Sénat qu'à la Chambre des députés, — pour intimer à M. Grévy l'invitation d'avoir à faire parvenir la communication qu'il a promise.

Les ministres, de nouveau démissionnaires, retournent à l'Élysée, et font comprendre au président de la République que tout est bien fini pour lui, et qu'il ne lui reste plus qu'à céder. Ce n'est pas sans peine que M. Grévy se résigne, et, une fois encore, les ministres

retournent à la Chambre après avoir repris leurs portefeuilles. Ils annoncent aux membres des deux Assemblées que la communication promise leur sera lue le lendemain, vendredi 2 décembre, à deux heures.

2 décembre.

C'est l'anniversaire d'Austerlitz et aussi du coup d'État de 1851. Un troisième grand fait historique va s'ajouter désormais au souvenir de cette fameuse journée.

Autour de la Chambre est une foule énorme, difficilement contenue par un déploiement de force armée formidable. A deux heures, ouverture de la séance. M. Floquet est au fauteuil, et déploie lentement une lettre qui est en quelque sorte le testament politique de M. Grévy : c'est enfin la lettre de démission, tant annoncée et tant attendue. Elle est lue en même temps dans les deux Chambres, au milieu d'un silence glacial et sans qu'un seul mot d'approbation ou d'improbation en souligne aucun passage. Elle s'achève dans ce même silence dont le poète a dit qu'il était « la leçon des rois ! »

Au dehors la nouvelle de la démission est accueillie par des acclamations, par des cris, et un vif tumulte s'ensuit au milieu duquel se produisent de nouvelles bagarres que la police et la garde républicaine répriment, comme la veille, non sans de grandes difficultés.

3 décembre.

Le message de M. Grévy aux deux Chambres est affiché sur tous les murs. Il a produit généralement un mauvais effet, en raison du ton, à la fois plein de reproches et de menaces, pris par le Président démissionnaire pour notifier sa retraite définitive. On en veut surtout à M. Grévy de ce qu'il a omis tout à fait, même par simple allusion, de parler des faits réels, — tous d'ordre privé, — qui ont motivé son départ qu'il n'attribue qu'à des dissentiments politiques, lesquels n'ont jamais existé entre les deux assemblées et lui. En effet, tout le monde sait que les incidents Caffarel et Wilson ont été absolument la cause déterminante de l'obligation où M. Grévy a été mis de démissionner.

— Le Congrès s'est réuni aujourd'hui à deux heures à Versailles pour procéder à l'élection du successeur de M. Grévy. Aucune entente préalable, dans les divers groupes des Chambres, n'avait pu se faire sur un nom unique. On est donc entré en séance, mais aussi en quelque sorte en plein inconnu. Le premier tour de scrutin a tout de suite montré les divergences profondes qui séparaient encore à ce moment les électeurs des deux Chambres. En voici le résultat :

Nombre de votants.	852
Bulletins blancs ou nuls.	5
Suffrages exprimés.	847
Majorité absolue.	425

Ont obtenu :

MM. Sadi Carnot.	303 suffrages.
Jules Ferry.	212
Le général Saussier.	148
De Freycinet.	76
Le général Appert.	72
Henri Brisson.	26
Floquet.	5
Anatole de la Forge.	2
Félix Pyat.	2
Pasteur.	2
Spuller.	1

Mais, dans l'intervalle de temps qui a séparé les deux tours de scrutin, une entente s'est rapidement établie ; MM. Jules Ferry et de Freycinet se sont nettement et loyalement retirés de la lutte, et les voix se sont au second tour réparties de la manière suivante :

Nombre de votants	842
Bulletins blancs ou nuls.	15
Suffrages exprimés.	827
Majorité absolue.	414

Ont obtenu :

MM. Sadi Carnot	616 suffrages.
Le général Saussier.	188
Jules Ferry.	11
Le général Appert.	5
De Freycinet.	5
Floquet.	1
Félix Pyat.	1

En conséquence M. Sadi Carnot est proclamé, pour sept années à dater de ce jour, président de la République française. Les voix qui s'étaient portées sur le général Saussier proviennent de la droite.

— Ce Congrès est le quatrième depuis la Constitution qui régit actuellement la République.

Le premier a eu lieu le 30 janvier 1879 à l'effet de remplacer le maréchal de Mac-Mahon démissionnaire. M. Grévy a été nommé ce même jour président de la République par 563 voix.

Le deuxième Congrès (19 juin 1879) avait pour but la révision de l'article 9 de la Constitution, relativement au séjour obligatoire du Gouvernement à Versailles. 526 voix contre 249 ont décidé le retour du Gouvernement à Paris.

Le troisième Congrès s'est tenu du 4 au 13 août 1884, et a révisé une fois encore la Constitution sur la question de la loi électorale (scrutin de liste remplaçant le scrutin d'arrondissement).

Enfin le quatrième Congrès (28 décembre 1885) a été réuni pour l'élection d'un nouveau président de la République. M. Jules Grévy a été réélu, ce même jour, à la majorité de 457 voix.

4 décembre.

Le nouveau président de la République se prénomme Marie-François-Sadi. Il est né le 11 août 1837, et il est

fils d'Hippolyte Carnot, ancien ministre de l'Instruction publique, en 1848, actuellement doyen d'âge du Sénat et qui a quatre-vingt-cinq ans. Enfin il est petit-fils du célèbre Carnot, défenseur d'Anvers en 1814, ministre de l'Intérieur pendant les Cent-Jours, et qu'à cette époque l'empereur Napoléon I^{er} créa comte de l'Empire et fit grand-croix de la Légion d'honneur.

Entré à vingt ans à l'École polytechnique, avec le numéro 5, M. Sadi Carnot sortit ensuite premier de l'École des ponts et chaussées. Il était ingénieur à Anancy en 1870; il a été préfet de la Seine-Inférieure pendant la guerre, et élu député de la Côte-d'Or le 8 février 1871. Depuis cette époque il a toujours été réélu. Marié à M^{lle} Dupont-White, fille du célèbre économiste, le nouveau président a quatre enfants, dont une fille qui a épousé M. Paul Cunisset, docteur en droit, et aujourd'hui avocat général à la Cour de Dijon, et un fils, sous-lieutenant au 27^e de ligne.

6 décembre.

Aujourd'hui a eu lieu, à l'Élysée, la cérémonie d'investiture de M. Sadi Carnot comme grand maître de l'ordre de la Légion d'honneur. Rappelons, à ce propos, que le président démissionnaire conserve la situation de grand-croix de l'Ordre en quittant le pouvoir. Le nouveau président a été mis en possession, pour le temps de sa présidence, du grand collier de la Légion d'honneur. Ce

grand collier a été fabriqué en 1880. Il porte dix-sept médailles en or et un grand médaillon en émail bleu où se trouvent les lettres R. F. ; c'est à ce grand médaillon qu'est attachée la croix du grand collier. C'est M. Jules Grévy qui, le premier, a porté ce collier, et son nom est gravé derrière le médaillon du haut, avec le nom du grand chancelier de l'Ordre, le général Faidherbe; les autres médaillons doivent porter plus tard les noms des présidents qui se succéderont et seront de droit grands maîtres de l'Ordre.

Ce magnifique bijou, qui n'eût pas déparé la brillante collection des diamants de la Couronne, a coûté 9,380 francs. Son poids en or est de 1,728 francs, les frais de façon et de ciselure représentent 5,635 francs. Ajoutons que le grand collier de la Légion d'honneur n'est qu'une parure en quelque sorte platonique, et qu'il n'a jamais été porté. Il ne pourrait en effet être placé que sur un uniforme militaire, et, depuis le maréchal de Mac-Mahon, nous avons eu deux présidents de l'ordre civil.

— M. Sadi Carnot renoncera dans sa signature officielle au prénom oriental qu'il tient de son oncle et parrain. Il signera tout simplement *Carnot*, ainsi que signe d'ailleurs son père, et que signait son grand-père. Quant au titre de comte auquel a droit depuis la mort de son père, en 1823, le sénateur actuel, et au titre de vicomte que pourrait, par suite, prendre le nouveau président

de la République, ni l'un ni l'autre n'ont jamais porté ces titres, et il est moins que probable qu'ils les prennent aujourd'hui.

10 décembre.

La Société des Gens de lettres a célébré aujourd'hui le cinquantième anniversaire de sa fondation dont l'initiative est due, comme chacun sait, à Louis Desnoyers, l'auteur des amusantes *Mésaventures de Jean-Paul Choppart*. Plus de quatre-vingts membres de la société, que préside en ce moment M. Jules Claretie, se sont transportés au cimetière du Père-La Chaise où se trouve le tombeau de Desnoyers, derrière celui de M. Thiers. Après un discours d'Élie Berthet, l'assistance s'est dirigée jusqu'à la tombe d'Emmanuel Gonzalès, le dernier président décédé, et un nouveau discours a été prononcé par M. Édouard Montagne. Le soir il y a eu banquet à l'hôtel Continental.

Des membres du premier comité d'organisation de la littéraire société, il reste encore trois survivants : MM. André Delrieu, Jules-Aminthas David, et Désiré Nisard, de l'Académie française.

— Aujourd'hui, à trois heures, a eu lieu, à la Chambre, dans une des salles d'attente du public, une tentative d'assassinat contre M. Jules Ferry. Elle a eu pour auteur un sieur Aubertin (Nicolas-Joseph), dit Le Lorrain, né le 26 juillet 1835, à Rambach (Moselle), et dont les

idées étaient depuis longtemps troublées par la lecture des journaux intransigeants. Cet individu a tiré à bout portant trois coups de pistolet sur M. Jules Ferry ; deux coups ont porté, mais n'ont fait que contusionner le député de la Meurthe, qui en sera quitte pour une considérable émotion, qui s'est d'ailleurs aussitôt communiquée à toute la Chambre. Les députés de toutes opinions sont venus serrer la main de Jules Ferry, et une affluence énorme de visiteurs a été ensuite s'inscrire à son domicile.

— Cet Aubertin, qui prend aussi les noms de Berckein et de Le Lorrain, est un utopiste qui a entrepris beaucoup de métiers où il n'a pas réussi. Il a aussi publié des brochures, et un *Dictionnaire aide-mémoire*, qui a été honoré du patronage du sénateur Jean Macé, président de la Ligue de l'enseignement. L'une de ses brochures a pour titre : *Va te faire pendre ailleurs*. Elle est en prose et en vers, et a été éditée en 1886. En voici le début :

VA TE FAIRE PENDRE AILLEURS

Je viens à ce dicton faire ici le procès,
Prouver qu'il est l'auteur de quantités d'excès
Dont nous pâtissons tous ! Quand on en fait usage,
On se croit charitable, on croit faire œuvre sage,
Erreur !... En doutez-vous ?... Je vais, à cet effet,
Démontrer que chacun se leurre à ce sujet :
Oui ! cet adage est faux, il nuit à tout le monde ;

On le croit très humain, c'est une erreur profonde ;
Si partout on se sert de ce dicton maudit,
Surprenant un voleur, si toujours on lui dit :
Fuis ! Méchant garnement ! ne t'y fais plus reprendre,
Va-t'en ! mauvais gredin, « ailleurs te faire pendre ! »
Sait-on jusqu'à quel point on peut faire de mal
A la société par ce dicton fatal ?

Une autre de ses brochures a pour titre : *Une idée et vingt francs*. En voici l'exergue :

Quand on obtient qu'il soit rendu,
Un bienfait n'est jamais perdu.

La préface est précédée de ce quatrain :

L'humanité est imparfaite,
Prenons-la donc comme elle est faite ;
Du moindre bien sachons jouir,
Sans jamais trop nous éblouir !

13 novembre.

Un nouveau ministère, le premier du président Carnot, est constitué aujourd'hui sous la présidence de M. Tirard, qui s'installe aux finances. M. Fallières reçoit la justice, M. Sarrien l'intérieur, M. Loubet les travaux publics ; M. Flourens reste aux affaires étrangères et M. Dautresme au commerce. M. Viette prend l'agriculture, M. Faye l'instruction publique, M. de Mahy la marine, et le général Logerot est créé ministre de la guerre.

A trois heures lecture dans les deux Chambres, par un membre du nouveau cabinet, du message de M. Carnot, président de la République.

THÉÂTRES. — Le théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, a donné, le 26 novembre, une excellente reprise d'un des premiers ouvrages de Bizet, *les Pêcheurs de perle*, qu'on n'a pas joué à Paris depuis son éphémère apparition à l'ancien Théâtre-Lyrique. Le succès a été très grand. M^{me} Landouzy et MM. Mauras et Renaud chantaient les principaux rôles.

— Le 26, à Paris, au théâtre Déjazet, première représentation de *Décoré*, comédie en un acte de M. Duesberg, que la censure a fort malmenée, en raison des récents événements relatifs au trafic des décorations. Demi-succès, d'ailleurs, de cette comédie d'actualité qui a sans doute beaucoup perdu aux modifications qu'on a exigées de l'auteur.

— Le même soir, première représentation à l'Ambigu de *Mathias Sandorf*, drame en cinq actes et seize tableaux tiré par MM. Busnach et Moreau du roman de Jules Verne. De cet amusant roman les auteurs ont fait sortir un drame émouvant, bien conduit, ayant aussi ses côtés plaisants grâce à deux personnages épisodiques pleins de belle humeur et de gaieté. Une mise en scène pittoresque et luxueuse à la fois vient s'ajouter à ces éléments de succès, auxquels concourent égale-

ment les interprètes de la pièce, Dumaine, Chelles, Gravier, Péricaud, Fugère, M^{lle} Deschamps, etc.

— Le 27, à la Comédie-Française reprise du *Voyage à Dieppe*, comédie en trois actes de Wafflard et Fulgence, qui date du 1^{er} mars 1821. C'est une pièce un peu vieillotte, mais toujours amusante, et où Coquelin cadet a fait un vif plaisir dans le rôle de d'Herbelin, qui était jadis le triomphe du père Provost. A citer encore Prudhon, Henri Samary, Truffier, et M^{mes} Fayolle et Kalb.

— A l'Opéra-Comique, le 28, heureuse reprise du *Caïd*, opéra-Comique en deux actes d'Ambroise Thomas, avec Taskin, Bertin, Barnolt, Thierry, et les débuts de M^{lle} Samé dans le rôle de Virginie que créa si brillamment M^{me} Ugalde, en 1849. La nouvelle venue, lauréat du Conservatoire aux derniers concours, a chanté son rôle avec beaucoup de crânerie et de désinvolture. La voix est gracieuse, bien qu'un peu faible, mais l'artiste n'a pas peur, et elle a détaillé avec un goût et un esprit, qui lui ont valu les honneurs d'un *bis*, les amusants couplets de la fauvette.

Au même théâtre, le 1^{er} décembre, reprise, également heureuse, de *Galatée* avec M^{mes} Salla, Deschamps, et MM. Cornubert et Herbert. M^{lle} Salla a eu un grand succès, surtout dans l'air de la coupe au second acte, et M^{lle} Deschamps a fait valoir avec beaucoup de charme les parties si mélodieuses du beau rôle de Pygmalion,

que deux artistes éminentes avaient déjà chanté en travesti avant elle, M^{mes} Wertheimber et Engalli. Faure et Taskin ont également chanté ce rôle avec un non moins vif succès.

— Le 29, renouvellement de l'affiche de la Renaissance avec *le Roi Koko*, vaudeville en trois actes de M. Alex. Bisson. Pièce très gaie qui tourne vite à la bouffonnerie, et qui est vivement jouée par Maugé, Raimond, Galipaux, Montcavrel, et M^{lle} Mathilde.

— Aux Nouveautés, le 30, première représentation d'une comédie à allusions politiques, *les Délégués*, trois actes très alertement conduits, et signés par Emile Blavet et Fabrice Carré, avec musique intermittente de M. Banès. On a beaucoup ri, grâce aussi à l'excellente interprétation de la pièce où figurent Saint-Germain, les deux Brasseur, et M^{me} Grisier-Montbazon.

— Le 2 décembre, à la Comédie-Française, ont lieu deux intéressants débuts, celui de M^{lle} Maria Legault, dans la comtesse du *Legs* de Marivaux, et celui de M^{lle} Rachel Boyer, de l'Odéon, dans le rôle de Lisette du *Légataire universel*, de Regnard. M^{lle} Legault, qui n'a ni le grand air de M^{me} Plessy, ni la grâce impertinente de M^{lle} Mars, a joué, avec sa nature vive, prime-sautière et intelligente, le personnage si difficile dans lequel elle débutait. Elle y a tout à fait réussi, surtout par ses qualités personnelles, et a été rappelée deux fois à la chute du rideau.

Quant à M^{lle} Rachel Boyer, dont la mine est si éveillée, dont l'organe est si vibrant, elle a semblé être moins à son aise, le premier soir, à la Comédie-Française qu'à l'Odéon. Avait-elle peur? Sans doute, car cette aimable comédienne jouait ce soir-là une grosse partie. Elle l'a tout à fait gagnée, d'ailleurs, quelques jours plus tard, à sa seconde représentation, et, ainsi que M^{lle} Legault, elle est maintenant de la maison.

— Aux Variétés, le 5, première représentation de *Nos bons Jurés*, comédie en trois actes de MM. Paul Ferrier et Fabrice Carré. Le premier acte en est très amusant, mais ensuite la pièce tombe peut-être un peu trop dans la charge. Le jeu des acteurs y a, d'ailleurs, aidé, par l'accentuation ultra-fantaisiste qu'ils ont donnée à leurs rôles. Il suffit, en effet, de citer Christian, Baron, Cooper, Didier, Daniel Bac, Germain, etc., pour savoir à quoi s'en tenir à ce sujet. M^{lle} Milly-Meyer, des Bouffes, débutait dans le principal rôle de femme de la pièce : elle a amusé par la drôlerie de ses petites mines et de ses petits gestes, et aussi par ces petits clignements d'yeux qu'on lui connaît. Elle a chanté, en outre, avec esprit et succès deux couplets très réussis, et composés spécialement pour sa petite voix un peu aigrette, mais qui dépasse si bien la rampe.

— Le 8 décembre première représentation, à l'Odéon, de *Beaucoup de bruit pour rien*, comédie en cinq actes et

huit tableaux, en vers, d'après la pièce de Shakespeare. L'adaptation de cette pièce a pour auteur M. Louis Legendre, auteur d'un petit drame en vers, *Cynthia*, déjà représenté à l'Odéon. Le sujet en est un peu mince et ne prête pas à de longs développements de l'intrigue elle-même; il a fallu y ajouter pas mal d'incidents, étrangers au drame de Shakespeare, pour corser le spectacle qui est d'ailleurs des plus littéraires. C'est, en effet, un vrai régal de lettrés et d'artistes que cette œuvre d'une fantaisie si poétique et si idéale et dont la musique composée par Benjamin Godard augmente encore le vif intérêt. Elle est, en outre, mise en scène d'une manière à la fois pittoresque et somptueuse, et jouée avec un grand ensemble par l'excellente troupe de l'Odéon, Paul Mounet, Amaury, Rebel, Marquet, Cornaglia, et M^{mes} Panot, Raphaële Sizos et Crosnier.

— Un concert a été donné à l'Opéra-Comique, aujourd'hui 9 décembre, au profit de l'hôpital français de Londres. M^{me} Adelina Patti a offert son concours gratuit, et a chanté quatre morceaux au milieu du plus vif enthousiasme. La recette a été de 32,000 francs.

— Le même soir, aux Bouffes-Parisiens, première représentation du *Microbe*, opérette en trois actes de M. Maxime Vitrac, avec musique de Georges Duchesne. C'est une bouffonnerie abracadabrante et incohérente qui a beaucoup amusé, précisément par son défaut de sens commun. M^{lles} Gilberte et Cheirel et MM. Picca-

luga et Lamy en jouent et en chantent les principaux rôles.

— Le 10, à Déjazet, première représentation de *la Grenouille*, comédie en trois actes de MM. Maxime Boucheron et Georges Grisier, pièce également bouffonne, et qui a été bien accueillie. On ne peut guère citer que Chameroy dans l'interprétation.

— Au concert Colonne, le 4, reprise de *Marie Magdeleine*, le magnifique oratorio de Massenet, qu'on n'avait pas joué depuis plusieurs années. M^{mes} Krauss et Durand-Ulbach, et à côté d'elles MM. Vergnet et Lorrain, ont obtenu un succès considérable dans l'interprétation de cette belle œuvre. Colonne a dû la donner encore le 11, et toujours avec le même succès. Des œuvres de ce genre gagnent à être entendues souvent, et le public a paru mieux goûter encore, à la seconde audition, la poésie et le sentiment en même temps dramatique et religieux qui caractérisent cette belle inspiration de Massenet. — Troisième audition le 18.

NÉCROLOGIE. — *Philippe Rousseau*. — Ce célèbre peintre de natures mortes est mort à Acquigny (Eure), le 4 de ce mois. Il était né à Paris le 22 février 1816, et était élève de Gros et de Bertin. Il exposa pour la première fois au Salon de 1834, et resta peintre paysagiste jusqu'en 1841. C'est à dater de cette époque qu'il peignit plus spécialement des natures mortes, ainsi que

des animaux domestiques. Il fit aussi quelques peintures décoratives pour les salles à manger de l'hôtel d'Albe et de celui du baron de Rothschild.

Ses tableaux les plus connus sont : *Le Rat de ville et le Rat des champs*, *Un Imposteur*, *le Rat retiré du monde* (ces deux derniers sont au Luxembourg), *Une Basse-cour* (au musée de Chartres), *les Confitures*, *la Salade*, *le Loup et l'Agneau*, etc. En dehors des collections particulières, un certain nombre de musées possèdent de ses œuvres : Lille, Nantes, Valenciennes, Caen, etc. Plusieurs fois médaillé, Ph. Rousseau avait été créé chevalier de la Légion d'honneur en 1852, et officier du même ordre en 1870.

— *Madame Boucicaut*. — La veuve d'Aristide Boucicaut, le fondateur du magasin du *Bon Marché*, est morte subitement, le 8 de ce mois, à Cannes, dans sa soixante-douzième année. Elle avait perdu son mari, il y a dix ans; il est mort en effet en 1877, dans ce même mois de décembre.

Les deux époux, d'abord petits marchands dans une infime boutique de la rue du Bac, qui avait son emplacement sur une parcelle de l'immense magasin actuel du *Bon Marché*, sont parvenus, en peu d'années, à l'aide d'une volonté, d'une persévérance et d'une intelligence peu communes, à fonder la maison de commerce la plus colossale et la plus populaire de Paris. Elle compte aujourd'hui 3,230 employés dont plus de 2,000 sont logés

et entretenus dans la maison même du *Bon Marché*. Cette admirable maison est organisée comme une véritable société commerciale aux bénéfices de laquelle participent tous les employés, selon leur situation et l'ancienneté de leurs services.

M^{me} Boucicaut laisse dans son nombreux personnel les regrets les plus unanimes : il y avait entre elle et lui une sorte d'affection réciproque, et comme de famille, et elle l'a prouvée en maintes circonstances par le don fréquemment répété de sommes considérables au profit de la caisse centrale de ses employés. Enfin, en mourant elle n'a pas abandonné l'œuvre commune, créée par elle et par M. Boucicaut, et elle a, dit-on, légué toute sa fortune à la maison même qui en avait été la source et l'origine.

VARIA. — *Le Nouvel Ambassadeur d'Angleterre.* — Lord Lyons (Richard Bickerton Pommel), qui était ambassadeur d'Angleterre à Paris, depuis 1867, et dont la conduite a été si désintéressée et si favorable à nos nationaux pendant la guerre, est mort le 5 de ce mois.

La reine a nommé, pour le remplacer, sir Robert Lytton-Bulwer, ancien gouverneur général des Indes (1876), et qui est connu en littérature sous le pseudonyme d'*Owen Meredyth*. Il a publié diverses poésies et des recueils de chants nationaux.

Son père, sir Edward Earle-Bulwer, né en 1805, et mort en janvier 1872, était député au Parlement sous le seul nom de Bulwer ; il a publié des poésies et surtout des romans dont plusieurs ont été traduits en France, avec un très vif succès.

Sa mère, née Rosine Wheeler, en 1808, a également publié des romans, qui ont été aussi traduits dans notre langue.

Enfin son oncle, sir Henri Earle-Bulwer, né en 1804, et qui avait joint à son nom patronymique celui de sa mère, née Lytton de Knebworth, signait Bulwer-Lytton. Il était surtout connu comme diplomate et publiciste politique. Il est mort, dans la même année que son frère, en mai 1872.

Leur père était officier général dans l'armée anglaise.

Sardou plagiaire. — Nous avons déjà dit, avant la représentation de *la Tosca*, que MM. Gilbert Augustin-Thierry et Ernest Daudet avaient prétendu que le drame de M. Sardou avait de grandes affinités avec un drame qu'ils avaient écrit, en collaboration, sous le titre de *la Saint-Aubin*. Aujourd'hui, après la représentation du drame de Sardou, ces messieurs persistent dans leur dire, et ils ont fait publier, à cet effet, la petite note suivante :

Il ne nous convient à aucun degré de rouvrir une polémique épuisée. Mais, après avoir assisté à la représentation de

la Tosca, nous nous devons à nous-mêmes de déclarer que, loin de regretter le débat qui s'est élevé entre nous et M. Victorien Sardou, il y a quelques semaines, nous ne pouvons que nous féliciter de nous être mis en garde contre l'accusation de plagiat que nous n'aurions pas manqué d'encourir un jour, si nous n'avions eu soin de prendre cette précaution.

Sans prétendre maintenant, pas plus que nous ne l'avons prétendu précédemment, que le sujet de *la Tosca* est le même que celui de *la Saint-Aubin*, nous affirmons qu'il existe entre les deux pièces des analogies telles, que leur existence suffit à justifier les réserves que nous avons dû faire, il y a deux mois, et que nous renouvelons aujourd'hui.

ERNEST DAUDET.

GILBERT AUGUSTIN-THIERRY.

MM. Daudet et Gilbert Augustin-Thierry eussent beaucoup mieux fait de publier leur drame, ainsi qu'ils l'avaient d'abord annoncé. Le public eût pu juger en connaissance de cause et se prononcer sur un différend dont l'élément principal lui échappe.

Réponse à un juge. — Le citoyen Maxime Lisbonne, ancien membre de la Commune, ancien acteur, ancien directeur de théâtre, ayant été cité à comparaître devant le juge d'instruction, à la suite de paroles un peu vives prononcées par lui dans un meeting, a adressé le 30 de ce mois à ce juge la lettre suivante, à la veille même des deux journées de troubles qui ont précédé la démission de M. Jules Grévy :

Au citoyen Levasseur, juge d'instruction.

Citoyen juge,

Vous m'excuserez, j'en suis certain, de ne pas me rendre aujourd'hui ni demain à votre aimable invitation.

J'ai pris l'engagement d'honneur de me trouver à la tête des manifestants si Ferry était nommé président de la République.

Vous pourriez me garder quelques jours à votre disposition, et mon absence parmi les défenseurs de la République pourrait être commentée.

Convaincu que dans tous les partis, comme chez les fonctionnaires, on trouve d'honnêtes citoyens, vous partagerez mon avis.

Souvenez-vous d'un vaudeville : *les Enfants du délire*. On y chantait un couplet commençant ainsi :

Quoiqu'on soit dégraisseur,
On n'en est pas moins homme.

Avec une variante, je peux vous l'appliquer :

Quoiqu'on soit au parquet,
On n'en est pas moins homme.

Du reste, votre besogne sera probablement simplifiée, ma tête pouvant se promener au bout d'un sabre de l'ordre dans quarante-huit heures.

Plus d'interrogatoire. Un acte de décès suffira.

Je vous prierai de vouloir bien ajouter ces quelques mots :
« Mort pour la République. »

Salut et fraternité.

MAXIME LISBONNE.

Les Recettes de l'Opéra. — La direction actuelle de l'Opéra vient de terminer son troisième exercice. Voici

les recettes des pièces nouvelles et des reprises données par MM. Ritt et Gailhard pendant ces trois premières années :

Titres des opéras.	Chiffre des représentations.	Recette totale.	Moyenne.
<i>Rigoletto</i>	33	515,053	16,213
<i>Le Cid</i>	44	729,462	16,578
<i>Aïda</i>	20	317,105	15,855
<i>Sigurd</i>	53	764,606	14,426

Les frais de chaque représentation étant, la subvention déduite, de 15,500 francs, on voit que les directeurs de l'Opéra n'ont pas gagné grand'chose avec les ouvrages ci-dessus désignés, pendant la période que nous avons indiquée.

Victor Hugo en exil. — Nous trouvons dans un catalogue d'autographes de Charavay le fragment suivant d'une lettre adressée par Victor Hugo à l'ancien directeur du théâtre Ballande, et qui est datée de Hauteville-House (Guernesey), 24 octobre 1866. Le poète ne veut pas qu'on demande au gouvernement impérial la permission de représenter une de ses pièces.

Je subis un ostracisme politique, l'interdiction de mon répertoire à Paris fait partie de la politique petite et sournoise qui règne depuis tout à l'heure dix-huit ans; le coup d'État qui a été le triomphe de cette politique m'a exilé de deux

façons : de France, comme citoyen, du théâtre, comme poète. L'avenir jugera : moi, j'attends. — Je n'ai rien à demander et personne ne doit rien demander en mon nom. Ce pouvoir me persécute, mais je ne le connais pas. — Je me trompe : je le connais ; mais comme historien en ce moment, comme juge plus tard. — J'accepte l'exil sous toutes les formes ; quand l'homme rentrera dans la patrie, le poète rentrera au théâtre. D'ici là, patience.

Les Pigeons voyageurs. — Il ne faut pas croire que l'usage des pigeons voyageurs date de notre époque. L'*Intermédiaire des Chercheurs* nous apprend, en effet, que les habitants de Sodome et des villes que le feu du ciel consuma se servirent de colombes pour s'envoyer réciproquement leurs messages. Salomon aurait fait usage des mêmes moyens de communication, si nous en croyons le savant historien et géographe Abouil Seda, qui vivait au XIV^e siècle de notre ère.

Chez les Romains, l'emploi des pigeons voyageurs était assez commun. Un chevalier romain, Axius, en élevait qu'il vendait 360 francs de notre monnaie. Pline constate leur rôle important au siège de Modène (43 ans avant Jésus-Christ).

Vers le milieu du XI^e siècle, les sultans d'Égypte et de Syrie établirent le premier service régulier par pigeons voyageurs.

Dictons Russes. — En voici deux qui sont assez ca-

ractéristiques, mais qui ne s'appliquent évidemment qu'aux Russes des classes inférieures qui ont encore un peu du sang sauvage dans les veines :

— Jamais vous ne verrez un Russe avec une bouteille d'eau-de-vie dans la poche, parce qu'il l'a toujours bue avant de l'y mettre.

— Dans un cimetière :

Ici est une tombe ; dans cette tombe un cercueil ; dans ce cercueil un pope ; dans l'estomac de ce pope, de l'eau-de-vie.

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Il nous est tombé sous la main un amusant livre de pensées humoristiques, qui vient de paraître, sans nom d'auteur, sous le titre de *Pensées d'un Gamin de Paris*. Nous lui empruntons le commencement de nos mots de la quinzaine.

Abonné. Espèce particulière de lecteurs qui paye son journal plus cher pour le recevoir plus tard.

Ami. Il est rare d'en trouver un.

Amis. Tout le monde en a.

Carnage. Une explication entre potentats.

Curiosité. Au singulier, ça perd les jeunes filles. Au pluriel, ça ruine les collectionneurs.

Folies. Les plaisirs qu'on ne peut plus goûter.

Socialiste. Quelqu'un qui cherche à devenir conservateur.

Temps. On ne l'a jamais quand on ne veut pas ; on l'a toujours quand on veut.

Vierge. Il y a les vignes. Et puis après ?



Un monsieur bien mis et décoré est poursuivi sur le boulevard par un individu qui l'injurie grossièrement.

« Eh quoi ! lui dit un passant, vous prenez la chose si tranquillement ? »

— J'en ai vu bien d'autres, Monsieur, je suis ancien ministre ! »



Dans le monde :

« Cette pauvre marquise de P..., disait l'autre jour une amie, à quoi cela lui sert-il de cacher son âge, puisqu'elle laisse voir son visage ? »



Un monsieur vient de louer rue Pigalle. Le concierge lui dit alors :

« Vous savez, il est défendu d'amener des petites femmes ici... »

— Comment ça ? s'écrie le locataire.

— Oh ! Monsieur peut être tranquille, il y a tout ce qu'il faut dans la maison. »

(*Voltaire.*)



VARIÉTÉS

UNE LETTRE DE GEORGE SAND

Un de nos collaborateurs nous communique une importante lettre écrite par George Sand au comte René de Villeneuve, son cousin et ancien tuteur. En 1848, le comte de Villeneuve était propriétaire du château de Chenonceaux.

Au début de sa lettre, George Sand s'explique sur des questions de famille d'une nature tout intime, sur ce qu'elle appelle le drame de la vie de ses parents, et elle poursuit en ces termes :

Novembre 1847.

... Je vous assure que c'est un bel épisode de l'époque, et qui peint bien la lutte des idées de la Royauté, de la Révolution et de l'Empire, que l'histoire intime de ces trois personnes¹. Je ne ferai jamais un aussi beau roman, quelque chose que j'invente. C'est pourquoi j'aime ces trois éléments, les nobles comme ma grand'mère, le peuple dont ma mère est sortie, et les guerriers comme mon père, qui, à vingt ans, disait naïvement, sincèrement ! *O ma mère ! J'aime ma patrie comme Tancrède !* Ce que je n'aime pas et n'aimerai

1. Il s'agit de son père, de sa mère et de sa grand'mère.

jamais dans l'histoire de notre temps, c'est la bourgeoisie d'aujourd'hui. Ce n'est pas que je lui envie le pouvoir et les richesses dont elle s'est emparée. Peu m'importe, quant à moi, qui n'appartiens réellement à aucune caste; mais je la hais d'opprimer les malheureux, d'être cupide, cynique et athée. Elle est sans grandeur, sans entrailles, sans poésie; elle n'a que l'esprit, du savoir et de l'habileté, et tout cela lui sert à accomplir le mal. Je vous jure que j'aime bien mieux que mon grand-père maternel ait été *maître oiseleur sur le quai de la Mégisserie* qu'avocat, notaire, avoué ou procureur. Le peuple est un enfant terrible, mais bon et grand; le bourgeois est un homme sournois, rusé et insensible.

Ce n'est pas à dire que je ne fasse quelques exceptions et que je n'aie quelques amis *bourgeois*. Mais la règle n'en est que plus confirmée.

Voilà, j'espère, un long bavardage, et il faut que vous me le pardonniez, en faveur du sujet qui m'a entraînée. Dans tout cela je ne vous ai rien dit de mon départ; mais il est certain, et toujours fixé aux *tout premiers jours* de décembre. Je ne puis encore arrêter le jour, parce que j'ai ici, depuis trois mois, une jeune et aimable fille, une pauvre parente de ma mère, jolie, sage, intelligente, enfin une enfant d'adoption, dont le père, ouvrier tailleur, avait bien de la peine à subsister. Cette enfant étudie la musique pour en faire une profession,

donner des concerts et des leçons. Elle a une belle voix et un grand courage ; elle est toute dévouée à sa mère, qui est une excellente femme, et à moi qui les ai soutenues et assistées de toutes les manières, comme c'était mon devoir. C'est une sorte d'adoption dans laquelle mon cœur se complait. Il faut donc que je la renvoie à Paris avant moi, et que je trouve une personne plus convenable que mes domestiques pour l'accompagner, car je ne suis pas de l'avis des Romains qui attribuaient à la pudeur plébéienne un autre temple et une autre Divinité qu'aux femmes de sénateurs. Cela se trouvera dans mon entourage, mais pourrait déranger de deux ou trois jours mes combinaisons. C'est pourquoi je ne vous écrirai le jour de mon départ que deux ou trois jours d'avance pour ne pas me faire attendre *impatiemment*. Mais, dans tous les cas, je ne veux point que vous m'attendiez à des heures indues, et la journée de Nohant à Chenonceaux serait trop longue si je ne la coupais. Je vous arriverais peut-être à minuit si quelque accident *imprévu*, qu'il faut toujours *prévoir*, m'arrêtait en chemin pendant quelques heures. Nous irons donc coucher à Loches, nous verrons le lendemain matin le château, dont mes enfants sont curieux à cause des souvenirs historiques, et nous vous arriverons à Chenonceaux entre le déjeuner et le dîner. Si vous avez quelque visite à faire ou à recevoir, ne dérangez absolument rien à vos occupations. Nous vous attendrons dans la

Galerie, impatients, à coup sûr, de vous embrasser, mais heureux de ne vous avoir pas fait perdre de temps. Par nature je suis exacte, mais j'ai ma fille toute souf-freteuse, qui ne s'habille pas vite pour partir, qui est fort *musarde*, comme dit monsieur son frère, et dont nous sommes un peu esclaves, comme on l'est des enfants gâtés.

Quel bonheur de vous revoir ! C'est si vrai que je quitte cette fois Nohant sans mes désespoirs accoutumés, ne songeant point que je vais à Paris, et ne voyant devant moi que Chenonceaux.

Mille tendresses ferventes à ma bonne cousine, et à vous toute mon âme.

AUORE.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue de Lille, 7.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 24 — 31 DÉCEMBRE 1887

NOTRE PRIME

La *Gazette anecdotique* va entrer dans sa treizième année. Pour reconnaître l'accueil que lui font les amateurs, nous donnons *gratuitement*, à partir du 1^{er} janvier, à tout abonné d'une année, deux volumes¹ à choisir, quels qu'ils soient, dans les exemplaires à 3 francs de la *Nouvelle Bibliothèque classique* (p. 15 de notre catalogue), qui se compose des ouvrages suivants :

REGNIER, *Satires*, 1 vol. — MONTESQUIEU, *Grandeur et Décadence des Romains*, 1 vol. — BOILEAU, *Œuvres poétiques*, 2 vol. — HAMILTON, *Mémoires de Grammont*, 1 vol. — REGNARD, *Théâtre*, 2 vol. — P.-L. COURIER, *Œuvres*, 3 vol. — *Satyre Ménippée*, 1 vol. — MALHERBE, *Poésies*, 1 vol. — CORNEILLE, *Théâtre*, 5 vol. — DIDEROT, *Œuvres choisies*, 6 vol. — CHAMFORT, *Œuvres choisies*, 2 vol. — RIVAROL, *Œuvres choisies*, 2 vol. — RACINE, *Théâtre*, 3 vol. — LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes*, 1 vol. — MARIVAUX, *Théâtre*, 2 vol. — LA BRUYÈRE, *les Caractères*, 2 vol.

1. Ces deux volumes peuvent être pris même dans un ouvrage comprenant plus de deux volumes.

— MOLIÈRE, *Théâtre*, 8 vol. — BOSSUET, *Oraisons funèbres*, 1 vol.; *Discours sur l'histoire universelle*, 2 vol. — ANDRÉ CHÉNIER, *Poésies*, 1 vol. — RABELAIS, 4 vol. — VOYAGE SENTIMENTAL, 1 vol. — MONTAIGNE, *Essais*, 5 vol. sur 7. — VOLTAIRE, *Œuvres choisies*, 2 vol. sur 12.

Nous adressons d'ailleurs notre catalogue à tous nos anciens abonnés, et il sera également expédié aux personnes qui nous enverront désormais leur abonnement.

Notre prime sera délivrée aux abonnés qui la feront prendre dans nos bureaux, ou expédiée franco contre la remise de 80 centimes en timbres-poste pour frais d'envoi.

Les personnes qui voudraient avoir leurs exemplaires cartonnés devront nous remettre le prix du cartonnage, qui est de 1 franc par volume.

Au lieu des deux volumes que nous offrons ci-dessus, les abonnés pourront nous demander un semestre d'une des douze premières années de la *Gazette anecdotique*.

SOMMAIRE.

La Quinzaine.

Théâtres: Comédie-Française, Palais-Royal, Opéra-Comique, etc.
Varia: Le Testament de M^{me} Boucicaut.

Petite Gazette. Nécrologie.

Table analytique de la 12^e année.

12 décembre.

LA QUINZAINE. — L'Académie des sciences a procédé aujourd'hui à l'élection d'un membre dans la section d'économie rurale en remplacement de M. Bousingault, décédé. Il a fallu trois tours de scrutin pour assurer l'élection. Au troisième tour, M. Dehérain, pro-

fesseur au Muséum d'histoire naturelle, a été élu par 34 voix contre 25 données à M. Chambrelent.

M. Delérain (Pierre-Paul), qui est également professeur à l'École d'agriculture de Grignon, est né le 19 avril 1830 à Paris, où son père était conseiller à la Cour royale.

13 décembre.

La Chambre des mises en accusation et celle des appels correctionnels réunies ont rendu, dans la soirée, leur arrêt relatif à l'affaire Wilson, dans laquelle étaient compromis MM. Gragnon, ancien préfet de police, et Goron, chef de service à cette même préfecture.

Un arrêt de non-lieu a été rendu en faveur de ces trois personnages ; mais cet arrêt très longuement motivé est fort dur pour les deux principaux inculpés, MM. Gragnon et Wilson. En voici les deux principaux passages :

Qu'en définitive ce qui est établi par la procédure, c'est que Gragnon a méconnu les règles tracées par la loi en matière de saisie et de transmission de pièces, c'est qu'il a arbitrairement disposé de lettres saisies et cherché à dissimuler la disparition de ces lettres en y substituant des lettres nouvelles, c'est que Wilson, de son côté, a prêté son concours à cette substitution ;

Que de pareilles pratiques doivent être hautement réprochées, mais qu'il y a lieu de reconnaître qu'elles ne tombent sous l'application d'aucune disposition de la loi pénale.

Quant à M^{me} Limouzin, qui était également partie

intervenante à l'affaire, elle a été encore plus durement frappée, en ce sens qu'elle s'est vu infliger tous les dépens de l'instance.

14 décembre.

Les avocats du barreau de Paris ont offert, hier, à l'hôtel Continental, un banquet à leur ancien bâtonnier, M. Rousse, membre de l'Académie française, à l'occasion du cinquantième de son inscription au tableau de l'Ordre.

Plus de trois cents personnes assistaient à cette fête, chefs de magistrature, premiers présidents, procureurs généraux, avocats, etc. Deux membres de l'Académie française, MM. Ernest Renan et Camille Doucet, étaient venus représenter la docte assemblée.

Au dessert, M. Durier, le bâtonnier actuellement en fonction, a pris le premier la parole. M. Rousse lui a répondu, et son allocution à la fois familière et élevée a eu le plus vif succès. M. Renan a parlé ensuite, avec beaucoup de bonhomie et de finesse ; puis M. Barbier, premier président de la Cour de cassation, et M. Périer, premier président de la Cour d'appel. C'a été là une fête toute spéciale, d'où la politique était absente, ce qui a permis à tous les assistants de s'unir dans un même toast en l'honneur de l'avocat-académicien.

15 décembre.

L'affaire de l'Opéra-Comique s'est terminée aujour-

d'hui devant la 9^e chambre correctionnelle. Tous les prévenus ont été acquittés, hors deux, M. Carvalho, l'ancien directeur du théâtre, et le sapeur André, reconnus tous deux solidairement responsables.

La peine qui frappe M. Carvalho est très dure : trois mois de prison et 200 francs d'amende ; le sapeur André n'a qu'un mois de prison. En outre, les dommages-intérêts mis à la charge des deux condamnés sont énormes ; ils s'élèvent à un total de 58,000 fr. à répartir entre divers membres des familles les plus atteintes. Le sapeur André n'ayant pas de fortune, c'est à M. Carvalho et à la société qu'il représente qu'incombera la charge des dommages-intérêts.

M. Carvalho a aussitôt interjeté appel de ce jugement, qui était très fortement motivé et dont la lecture n'a pas duré moins d'une heure.

17 décembre.

La fin d'un roman ! Après tant de mois d'atermoie-ments, de difficultés et de patience, M^{lle} Mercédès de Campos a, enfin, épousé en Angleterre M. Mielvacque de Lacour, à la cathédrale catholique de Southwark. Ainsi finit, par une union régulière et rendue intentionnellement aussi publique que possible, ce roman d'aventures qui aurait pu tourner plus mal.

— Un grave dissentiment sépare aujourd'hui M. Paul Déroulède de ses adeptes de la Ligue des patriotes.

Lors de la démission de M. Grévy, M. Déroulède a manifesté bruyamment, d'abord en paroles, contre l'élection possible de Jules Ferry, et il a engagé les membres de la Ligue des patriotes à se joindre à la manifestation effective dont il a pris la direction dans les journées des 1^{er} et 2 décembre devant le Palais législatif. Un grand nombre de membres de la Ligue ont alors protesté contre l'attitude de M. Déroulède, laquelle se trouvait en désaccord avec les statuts mêmes de cette société patriotique, qui, en dehors de toute préoccupation politique, n'a qu'un mobile et qu'un but : la revanche. En présence de ce désaccord, M. Déroulède a donné, le 6 décembre, sa démission de président d'honneur et de membre du comité directeur de la Ligue. Quelques jours plus tard, le 17, M. Sansbœuf, président actuel de la Ligue, a cru devoir à son tour donner, lui aussi, sa démission. Serions-nous donc à la veille de voir se désagrèger cette réunion de patriotes qui pouvait si bien, à un moment donné, surexciter le sentiment national ?

— M. Jules Simon, qui est un maître éminent dans l'art de bien écrire comme dans l'art de bien dire, a lu, le 17 décembre, dans la séance publique annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques, une merveilleuse étude sur Louis Reybaud, l'auteur de *Jérôme Paturot*, dont il prononçait l'éloge. L'orateur et le styliste n'ont pas vieilli chez

M. Jules Simon, qui est toujours un artiste de premier ordre. La partie de sa lecture qui retrace les rapports de Louis Reybaud avec les Saint-Simoniens et la curieuse étude de leur philosophie personnelle ont notamment excité un vif intérêt. En terminant, M. Jules Simon a été acclamé.

19 décembre.

A signaler une brochure que l'éditeur Liseux vient de réimprimer, *la Fusion des partis*, mémoire adressé à Louis XVIII, en juillet 1814, par le premier des Carnot. Bien des points mis alors en lumière par le glorieux grand-père du président actuel de la République retrouvent aujourd'hui de l'actualité : on y remarquera notamment les vues de Carnot sur les expéditions hasardeuses, sur le développement des forces intérieures de la France, sur les distinctions honorifiques et l'abus des croix, des rubans, etc. Il y a, dit Carnot, une grande différence entre l'honneur et les honneurs : l'*honneur* est inhérent à celui qui a su l'acquérir ; on se dépouille des *honneurs* en ôtant son habit !

20 décembre.

On peut dire qu'Edmond About a été reçu aujourd'hui à l'Académie française. On sait, en effet, que le spirituel écrivain mourut avant qu'il ait pu être procédé à la formalité de sa réception.

A deux heures, au Père-Lachaise, inauguration solennelle du monument funéraire d'About, qui se compose d'un socle de granit surmonté de la statue assise de l'auteur de *la Grèce contemporaine*, sculptée par Crauk; elle est de bronze. M^{me} About, ses filles et son fils assistent à cette cérémonie suprême; M. Ernest Renan, au nom de l'Académie française, fait en termes charmants, — le mot est précis, — l'éloge du défunt. Jules Claretie, un académicien de demain, parle à son tour d'About, qu'il avait pour voisin, rue de Douai, et sa causerie à la fois familière et émue touche tous les cœurs. Puis viennent le sénateur des Landes, M. Chamberlain, et un ouvrier typographe, M. Thivet; enfin, Francisque Sarcey, l'ami le plus intime d'About, termine la cérémonie, dont il a été l'organisateur, par quelques mots de remerciements et d'adieux. Tout le monde se presse alors autour de M^{me} About pour la saluer : dans le nombre des admirateurs et des amis du défunt, on reconnaît Jules Ferry, que la foule acclame. Triomphe inattendu, et qui a été tout à fait instinctif et spontané.

24 décembre.

M. Féry d'Esclands, conseiller maître à la Cour des comptes, et lieutenant-colonel commandant le 140^e régiment territorial, vient d'être élu président de la Ligue des patriotes. Son discours d'installation, où le nouveau président déclare que la Ligue doit rester

étrangère à toute question de politique intérieure, a produit le meilleur effet.

THÉÂTRES. — La Comédie-Française a célébré, pour la première fois, le 11 décembre, l'anniversaire de la naissance d'Alfred de Musset, né le 11 décembre 1810, à Paris, dans une maison qui porte actuellement le numéro 33 de la rue des Noyers. C'est à M. Jules Claretie qu'est due l'initiative de cette solennité, qui sera désormais annuelle tout comme pour Molière, Racine, Corneille et Victor Hugo. On a joué d'abord en matinée un acte de *On ne badine pas avec l'amour*, la *Nuit d'octobre*, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, *Un Caprice*, et un à-propos, en prose et en vers, de M. Le Corbeiller, *la Nuit de juin*. Le soir on a donné *Il ne faut jurer de rien*, et une seconde fois *Un Caprice* et *la Nuit de juin*.

L'intérêt de la journée était surtout dans l'interprétation du *Caprice*, où Mounet-Sully, par « un caprice » singulier, a tenu à se montrer dans un rôle où avait surtout brillé Bressant. Le merveilleux Hamlet, l'éclatant Amphitryon, le triomphant Hernani, n'a pas réussi, et ne pouvait réussir dans ce personnage guindé et gourmé, qui demandait la mièvrerie et la fausse sentimentalité mondaine qui ne sont pas son affaire. En revanche, M^{lle} Legault a brillamment joué le rôle de M^{me} de Léry; elle y a été charmante, et applaudie, et

même acclamée. Quant à l'à-propos de M. Le Corbeiller, il a très bien servi de cadre à une apothéose de Musset, et c'est tout ce qu'on lui avait demandé.

— Le même soir, au théâtre du Palais-Royal, première représentation de *Dent pour dent*, vaudeville en un acte de M. Alfred Aubert, joué par M^{mes} Dezoders, Ellen Andrée, et MM. Charpentier et Victorin, et qui a réussi.

— Le 14, débuts à l'Opéra-Comique, dans *Mignon*, de M^{lle} Siegrid Arnoldson, jeune et belle Suédoise, d'un charme exotique tout particulier, mais brune autant que Nilsson était blonde, et qui a reçu un chaleureux accueil. La voix n'est pas très forte, mais la cantatrice s'en sert avec beaucoup d'habileté, surtout dans les notes élevées. Un défaut de prononciation, inhérent à son « exotisme », n'a pas nui au succès de M^{lle} Arnoldson, qui peut aspirer dès maintenant à l'emploi que le départ de M^{lle} Van Zandt a laissé libre.

— Les Variétés ont repris, le 16, *le Grand Casimir*, l'amusante comédie de MM. Jules Prével et de Saint-Albin, avec M^{me} Judic dans le rôle créé par Céline Chaumont. MM. Dupuis et Baron reprennent leurs personnages d'autrefois. Au succès de cette interprétation il faut ajouter le plaisir qu'a causé la jolie musiquette dont M. Charles Lecocq a enrichi ces trois actes, et que M^{me} Judic chante à ravir.

— Au cirque Oller, le même soir, nouveau spec-

tacle ; on a remplacé la fameuse *Grenouillère* par une scène un peu longue qui se passe à Venise. On y voit un pont, des gondoles, des sérénades, des musiciens comiques qui tombent à l'eau, rebondissent et continuent à jouer, etc... Spectacle un peu enfantin peut-être, mais qui attirera cependant la foule par son excentricité et sa fantaisie.

— Le 20, au Vaudeville, première représentation du grand drame, en six tableaux, que M. Armand d'Artois a tiré du célèbre roman d'Alexandre Dumas fils, *l'Affaire Clémenceau*. Ce drame, très brillant dans sa première partie, très dramatique dans sa conclusion, a obtenu un éclatant succès. Le maître a évidemment aidé l'adaptateur de son roman de ses précieux conseils ; mais l'honneur de ce beau succès n'en revient pas moins à peu près tout entier à M. d'Artois, qui a eu l'audacieuse initiative de l'entreprise. Une mise en scène très artistique, et toujours en situation, encadre ce magnifique drame, d'une puissance et d'un effet excessifs ; enfin une interprétation hors ligne en a accentué encore le vif intérêt. Et tout d'abord citons M^{me} Tessandier, d'une si grande originalité dans la création qu'elle a faite du personnage de la comtesse : c'est le plus beau triomphe de cette intelligente artiste, qui est tout à fait aujourd'hui de premier ordre. Citons encore M^{lle} Cerny, de l'Odéon, comédienne irrégulière, mais d'un charme tout particulier, M^{mes} Raphaël Félix,

de Cléry, etc., puis Dieudonné, Courtès, Peutat, Garraud, et surtout Raphaël Duflos, qui a joué avec une verve, avec une chaleur, avec un entraînement qui a emporté toute la salle, les scènes si passionnées et si dramatiques qui terminent le drame. Nous croyons donc à un grand et à un long succès.

— La Comédie-Française et l'Odéon ont célébré, le 21 décembre, le 248^e anniversaire de la naissance de Racine. A la rue de Richelieu, on a joué *Phèdre* et *les Plaideurs*, et M^{me} Second-Weber a déclamé des vers de M. Dorchain; à l'Odéon, on a donné *Esther*, avec la musique originale de J.-B. Moreau, et *les Plaideurs*; on a joué, en outre, un petit à-propos, en vers, *l'Oncle Anselme*, de M. Georges Lefèvre, très favorablement accueilli et qui a été interprété par MM. A. Lambert, Calmette, et M^{lle} Sanlaville.

— Les Nouveautés ont donné, le 23, une folie en trois actes, *la Lycéenne*, signée Georges Feydeau, avec musique de Gaston Serpette. Cela n'a ni queue ni tête, mais c'est amusant, vif et rapide, et les comédiens de l'endroit, Saint-Germain, Albert Brasseur, Tony Riom, et M^{mes} Jane May, Fanny Génat, etc., exagèrent encore les excentricités de cette bouffonnerie. La musique bien venue de M. Serpette n'a pas nui à la gaieté générale.

— Le 24, reprise au Châtelet de *Michel Strogoff*, le célèbre drame de MM. d'Ennery et Jules Verne,

dont les représentations se comptent aujourd'hui par centaines. C'est Volny qui joue cette fois, avec beaucoup d'autorité et de succès, le rôle de Michel créé par Marais. A citer encore Laray, Paul Reney, Lérand, et surtout M^{me} Marie Laurent, toujours très dramatique dans le personnage de Marfa qu'elle a créé. La mise en scène est splendide. Les tableaux de *l'Illumination de Moscou*, de la *Fête du camp tartare* et de la *Prise d'Irkoutsk*, ont été justement très applaudis.

Le même soir, aux Bouffes, reprise de l'inépuisable succès de *Joséphine vendue par ses sœurs*, avec Mily-Meyer, qui a quitté les Variétés, où cette fantaisiste artiste n'avait pas trouvé le succès qu'on avait rêvé pour elle.

Enfin, au théâtre Montparnasse, trois pièces nouvelles données par le Théâtre-Libre : *La Sérénade*, trois actes en prose de M. Jean Jullien ; *le Baiser*, un acte en vers de Th. de Banville ; *Tout pour l'honneur*, drame en un acte, en prose, tiré par M. Céard du roman de Zola, *le Capitaine Burle*. La pièce de Banville a été acclamée ; *le Baiser* est une œuvre plus que scabreuse comme situation, mais très habilement traitée ; enfin le petit drame de M. Céard est émouvant et pathétique, et M^{lle} Lerou, de la Comédie-Française, y a obtenu un succès personnel très vif.

VARIA. — *Le Testament de Mme Boucicaut.* — Ce testament, ouvert et publié l'avant-veille des funérailles de l'ancienne fondatrice du *Bon Marché*, a appelé sur elle un concert unanime de bénédictions et d'admiraions posthumes. On n'avait jamais vu, en effet, jusqu'à ce jour, un testament conçu avec plus d'intelligente générosité et de haute élévation d'esprit.

M^{me} Boucicaut partage entre tous ses employés une somme de seize millions, qui leur sera attribuée, selon leur ancienneté dans la maison, depuis 1,000 jusqu'à 10,000 francs ;

Aux pauvres de Paris, elle laisse 210,000 francs ;

Aux associations des peintres, sculpteurs, artistes musiciens, artistes dramatiques, chacune 100,000 fr. ;

A trois maisons de refuge à fonder, 2,645,000 fr. ;

A des hospices de bienfaisance, 600,000 fr. ;

Au grand rabbin, et au président du Consistoire de Paris, chacun 100,000 fr. ;

A l'archevêque de Paris, 300,000 fr. ;

A M. Pasteur, pour son institut, 100,000 fr. ;

Aux trois Maisons d'éducation de la Légion d'honneur, toute son argenterie, et ses services de table, or, argent et vermeil, ainsi que son linge de table et de maison ;

A la Société du *Bon Marché*, l'immeuble, le terrain qu'il recouvre et les marchandises qui le remplissent, le tout évalué à une soixantaine de millions ;

A l'Assistance publique, une somme d'environ dix millions pour la fondation d'un hospice.

Nous n'avons donné ici que la nomenclature sommaire de tous les legs faits par ce testament magnifique, où les parents et amis particuliers de M^{me} Boucicaut sont de même richement avantagés. Aussi les funérailles de cette femme de bien, qui ont eu lieu le 12 décembre à Saint-Thomas d'Aquin, avaient-elles attiré une foule qu'on peut évaluer à plus de 60,000 personnes. Le nom de M^{me} Boucicaut vivra longtemps dans le souvenir de la population parisienne.

PETITE GAZETTE. — On vient d'afficher le divorce prononcé entre M^{lle} Goret, jadis connue au théâtre sous le nom de M^{lle} Delval, et son mari, M. Tanneguy de Wogan. La sœur de cette ancienne actrice, qui a surtout brillé dans les féeries, a longtemps joué le vaudeville et l'opérette sous le nom de M^{lle} Silly.

— Le 15 décembre a eu lieu le mariage de M^{lle} Mathilde Colonne, fille du chef d'orchestre, directeur des concerts du Châtelet, avec M. Antony de Choudens, compositeur de musique, et fils de l'éditeur bien connu des œuvres de Gounod, Bizet, etc.

— Le fils de Sarah Bernhardt entre dans la famille des Bonaparte. M. Maurice Bernhardt épouse, en effet, le 29 de ce mois, M^{lle} Thérèse-Virginie-Clotilde Jablonowski, fille du prince de ce nom, qui avait épousé Louise Mohr, petite-fille du prince Lucien Bonaparte, frère de l'empereur Napoléon 1^{er}.

NÉCROLOGIE. — 6 décembre. Léopold Limayrac, ancien

député et auteur d'un ouvrage sur le moyen âge qui avait obtenu, en 1886, un prix de l'Académie française.

— 9. Auguste Lemaire, ancien professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, et neveu du célèbre éditeur des classiques latins dont il avait achevé l'œuvre.

— 14. L'imprimeur Charles Lahure, qui était depuis plusieurs années retiré des affaires. La grande maison d'imprimerie et de librairie qui, sous son impulsion, avait pris une extension si considérable, est aujourd'hui dirigée par son fils, M. Alexis Lahure, et par son gendre, M. Bauche. Charles Lahure était né en 1809.

— 16. L'archéologue et numismate Pierre-Charles Robert, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et ancien intendant général inspecteur des armées.

— 19. Le célèbre peintre François Bonvin, fils d'un garde champêtre de Montrouge, et qui était depuis si longtemps éloigné de son atelier par la maladie. Le malheureux artiste était en effet devenu presque aveugle et paralysé. Il laisse des œuvres hors ligne qui n'ont jamais été vendues à leur valeur réelle et dont le prix est appelé à décupler. Son frère, qui était également un artiste de talent, avait été lui aussi en proie à de grandes douleurs, qu'il ne sut pas supporter avec autant de stoïcité; il se suicida il y a quelques années.

François Bonvin avait soixante et onze ans.

— 21. Léon-Louis Chevrey-Rameau, directeur général de la comptabilité publique au ministère des finances, et fils de l'ancien député, maire de Versailles. Ce regretté fonctionnaire, qui était un homme d'une haute compétence financière et d'une grande et lumineuse intelligence, n'avait que quarante-neuf ans.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.



TABLE ANALYTIQUE

DE LA DOUZIÈME ANNÉE

Académie. Projet d'une académie semblable à l'Académie française en Angleterre, I, 136.

Achantis (Les) au Jardin d'acclimatation, II, 185.

Allemagne (L') amie de la France?, I, 182; Sur la longévité de l'Empereur, II, 279; L'Empereur de Russie à Berlin, 295.

Amigues (J.). Histoire de sa dernière pièce : *la Comtesse Frédégonde*, I, 362.

Anarchistes (Les). Leur organisation, I, 76.

Anecdotes. Tome I. Sur Flourens, 3; Histoire de jeu, 16; Un mariage de bibhophile, 23; Danger de la photographie, 26; Un erratum célèbre, 27; Bêtes et gens, 51; La salade japonaise, 89; La pudeur de M. Guizot, 121; Infaillibilité de la critique, 155; L'œil de verre de Gambetta,

250; V. Cousin et J. Simon, 282; Un autographe disputé, 283; Le Bout du banc, 312.

Tome II. La campagne à Paris, 23; Un nouveau petit Poucet, 54; Une locution allobrogiennne, 85; Verdi et les orgues de Barbarie, 115; La conversion de Sarah Bernhardt, 181; Notes de vacances, 211; Le genre au théâtre, 242; Un maire en jupons, 250; Moltke-Harpagon, 251; V. Hugo et la guillotine, 278; La scène à supprimer, 307.

Araldi (M^{lle}). Rivale de Rachel, I, 202.

Aubertin. Tente d'assassiner Jules Ferry, II, 331. Ses poésies, 332.

Autographes. Collection Achille V..., I, 138; Ventes diverses, 141, 142, 174; Achats par le musée Carnavalet, 213; Un autographe disputé, 283; Auto-

graphes royaux sur l'éventail de la Patti, II, 213.

Ballets. Mis à l'index par l'évêque de Londres, II, 209.

Bals. A l'Opéra, I, 44 ; Bal de bienfaisance donné par l'armée et ses incidents, 322.

Balzac (H. de). Son état civil, I, 221 ; Poète, II, 245.

Banquets. A l'occasion de l'anniversaire de Molière, I, 39 ; En l'honneur de Lamoureux, 290 ; Offert à M^e Rousse, II, 356.

Batbie. Nécrologie, I, 358 ; Chef d'un cabinet de résistance en 1877, 359.

Baudelaire. Vers inédits, I, 339.

Beckx (Le Père). Nécrologie, I, 135, 160.

Becque (H.). Décoré, I, 2.

Bernardin de Saint-Pierre. Relations avec l'abbé Grégoire, II, 81.

Bernhardt (M^{lle} Sarah). Ses recettes en Amérique, I, 36 ; — II, 26 ; Sa conversion, 181.

Bert (Paul), I, 3.

Bertron (Ad.). Nécrologie, I, 66.

Bibliographie. Tome I. *La Terre*, de Zola, 17 ; *La Critique de Francillon*, 82 ; *Les Vivacités du langage*, 88 ; *Le Cavalier Miserey*, 105 ; *Le Temps passé*, de M. et M^{mo} Guizot, 121 ; *Dimanches et Fêtes*, 125 ; *Poésies gourmandes*, 156 ; *Soixante Ans de souvenirs*, de Legouvé, 210 ; *La Correspondance de Flaubert*, 228 ; *La Vie*

privée d'autrefois, 242 ; *Souvenirs de Strakosch*, 245 ; *L'Allemagne intime*, 281 ; *Les Comédiens hors la loi*, 309 ; *La Terre*, 343 ; *Le Cabinet noir*, 347 ; *Heures grises*, 352 ; *Choses vues*, 353.

Tome II. *L'Ombre de Molière*, 76 ; *Mémoires de Cluseret*, 77 ; *Dictionnaire des pseudonymes*, 90 ; *Napoléon et ses détracteurs*, 165 ; *Mémoires de la Ristori* ; *La Première Maîtresse*, 228 ; La correspondance de Marie-Louise, 230 ; *Choses vues*, 247 ; *L'Histoire du peuple d'Israël* ; *La Terre*, 293 ; *Les Cahiers du capitaine Coignet*, 297 ; *La Fusion des partis*, 359.

Billard. La partie dans la Chambre de 48 ; II, 57.

Blandan. Statue élevée à la mémoire de ce sergent, I, 263.

Bodinier. Sa brochure sur un projet de réorganisation du Conservatoire, I, 128.

Bonaparte. Origines de la famille, I, 153.

Boucicaut (M^{me}). Nécrologie et notice, II, 339 ; Son testament, 366.

Boulanger (Général). Incidents de son départ pour Clermont-Ferrand, II, 9 ; Nombreuses publications le concernant, 42 ; Incidents relatifs à sa chute comme ministre, et lettres à ce propos, 46 ; Incidents Laur et Jules Ferry, 67, 72 ; Mis aux arrêts forcés, 227.

Bourse (La). Fluctuations diverses, I, 66, 69.

Bulow (Hans de). Expulsé de l'Opéra à Berlin, I, 159.

Caffarel (Général). Son arrestation, II, 197 ; Mis en réforme, 226 ; Chiffre de sa retraite, 254 ; Son procès, 265, 290.

Cambronne. A propos du mot de Waterloo, II, 238.

Campos (M^{lle} Mercédès). Son enlèvement, I, 356.

Cantatrices. Prix demandés par les plus célèbres, I, 245.

Capoul. Son affaire avec Stoullig, II, 4.

Captier (Le P.). Sa statue, II, 8.

Carnalet (Musée). Acquisitions d'autographes, I, 213.

Carnot (Sadi). Élu président de la République, II, 327 ; Notice, 328 ; Créé grand-croix, 329 ; Sa signature, 330.

Castelnau (D^r). Son arrestation, II, 167 ; Ses opinions variées, 204.

Catéchisme (Un) laïque, I, 188.

Censure (La). A propos de la question de sa suppression, I, 74.

Centenaires (Les). Statistique à propos du cas de M. Chevreul, II, 155.

Chambre des députés. Voies de fait et duels entre députés, I, 193, 199 ; Discussion relative à l'Opéra-Comique, 295 ; Interpellation sur les menées cléricales et monarchistes, II, 34 ; Nomination d'une commission d'enquête sur l'affaire des décorations, 262, 290 ; Autorise des poursuites

contre Wilson, 290 ; Chute du cabinet Rouvier, 295 ; La crise de décembre, 321 ; Oblige le président Grévy à démissionner, 324.

Charlemagne. Sur l'authenticité du sceptre qui passe pour le sien, I, 237.

Chevreul. Rondeau dans une revue à propos de sa 101^e année, II, 131.

Clairon (M^{lle}). Vers à elle adressés, I, 309.

Claretie (J.). Promu officier de la Légion d'honneur, I, 2 ; Réélu président de la Société des gens de lettres, 255 ; Véritable auteur d'une parodie de *la Légende des Siècles*, II, 74.

Cluseret. Ses mémoires, II, 77.

Coignet (Capitaine). Ses cahiers militaires, II, 297.

Colet (M^{me}). A propos de la correspondance de Flaubert, I, 228.

Comédiens. Décorés, I, 186, 230.

Complaintes. Sur Grévy et son genre, II, 322.

Concerts. Concerts populaires et concert Colonne, I, 15 ; Joachim chez Colonne, 44 ; Concert Colonne, 85 ; Concert de Pierre Véron, 86 ; Colonne ; Concert au Conservatoire, 120 ; Colonne, 147, 180, 209 ; Divers (festival Bach, Guilment, Padeloup, Lamoureux, Colonne), 209 ; Colonne, 235 ; La Patti à l'Opéra-Comique, 338 ; Colonne, 339.

II. Un concert à l'église de Trouville, 184; Réouverture de Colonne, 234, 305.

Concours de peinture, II, 66; Distribution des prix au concours général, 69.

Congrès (Le). Réuni pour nommer un président de la République, II, 326; Les Congrès précédents, 328.

Conseil municipal de Paris. Ouvrages d'instruction mis par lui à l'Index, I, 260.

Constant (Benj.). Comment il juge M^{me} de Staël, I, 204.

Coquelin (ainé) à Marseille, I, 90; Juge Molière et Victor Hugo, 154.

Couleur (La) locale au théâtre, I, 217.

Courses (Les). Suppression des paris, I, 162; Leur rétablissement, 262; Le Grand Prix, 324.

Cousin (Victor) et Jules Simon, I, 282.

Crouzet (Odilon). Son arrestation, II, 166.

Daloz (Paul). Nécrologie et notice, I, 225.

Décadents (Les), II, 138.

Décorations. L'affaire de ce nom, II, 197, 225; L'abus des décorations au XVI^e siècle, 234.

Delaunay. Sa représentation d'adieu à la Comédie-Française, I, 292; Lettre à un lycéen, 293.

Delval (M^{lle}). Son divorce, II, 367.

Delvau (Alfred). A propos de

son volume *les Plaisirs de Paris*, I, 175, 212.

Déroulède (Paul). Sa démission comme président de *la Ligue des Patriotes*, I, 262; II, 357.

Diamants (Les) de la couronne. Vendus publiquement, I, 300.

Dictons. Ceux du mois de mai, I, 272; Russes, II, 346.

Droits universitaires. Leur relèvement, II, 194.

Duels. Catulle Mendès et Maizeroy, II, 33; Menvielle et Naquet, 36, 73; Ferry et Boulanger, 67, 72; A propos de duels, 80; Défense de Menvielle, 99; Rochefort et Marouck, 292.

Dumas (Alex.). Reçoit Leconte de Lisle à l'Académie, I, 194; Ripostes auxquelles donne lieu son discours, 197; Son portrait par son père, II, 20.

Du Périer. Le premier pompier de France, I, 61.

Dupin (Henri). Nécrologie, I, 199; Lettre sur la mort de la princesse de Lamballe, 218.

Duteil d'Ozanne (A.). Crée la société musicale *l'Euterpe*, I, 31; Crée les *Quatuors populaires*, II, 315.

Ecoles. Une école du livre, II, 39.

Eiffel. Protestation relative à la tour qui porte son nom, I, 99.

Enlèvements. M^{lle} de Campos, I, 356; M^{lle} de Vaubrun, 381.

Epernay. L'académie de cette ville, I, 184.

Etoiles. La plus rapprochée de nous, I, 253.

Etymologies. Diverses, I, 371.

Expositions. Les petits Salons, I, 80; Ouverture du Salon annuel de peinture, 264; Les œuvres de J.-F. Millet, 273; Les médailles du Salon, 299; Le triptyque de Fr. Flameng, 308; Les récompensés du Salon, II, 6; Bilan des seize derniers Salons, 22; Concours annuel de peinture, 66; Les Arts décoratifs, 101; Exposition des bières, 162; Exposition Puvis de Chavannes, 297.

Fantin. Poète, I, 246.

Farre (Général). Nécrologie, I, 192, 198.

Febvre (Fr.). Décoré, 186, 188, 190.

Femme (La). Française, I, 281.

Ferry (Jules). Candidat à la présidence de la République, II, 322, 323; Tentative d'assassinat sur sa personne, 331.

Féry d'Esclands. Élu président de la *Ligue des Patriotes*, 360.

Fêtes. Religieuses en Chine, I, 214; La fête nationale à Paris, II, 35.

Féval (Paul). Nécrologie, I, 134; Sa querelle avec Sardou, 143.

Fichet (Guillaume). Notice, I, 376.

Flaubert (G.). Sa correspondance, I, 227.

Floquet (Charles). Discussion au sujet du mot à lui attribué: Vive la Pologne, Monsieur, I, 336, 365.

Flourens. Son éloge à l'Académie des sciences, I, 3.

Gambetta. Son œil de verre, I, 250.

Gambon (F.). Scandale à ses funérailles, II, 173.

Gant (Le) en matière d'honneur, I, 25.

Girardin (E. de). Legs divers contenus dans son testament, II, 131.

Grévy (Jules). La question de sa démission comme président de la République, II, 291, 322; Donne sa démission, 325; Son dernier message, 326.

Gros (Jules). Président de la République de la Guyane indépendante, II, 114, 165.

Guerre (La). Bruits de guerre, I, 65, 69.

Guillaume (Le prince). Futur empereur d'Allemagne, II, 274.

Guillaume (L'Empereur). Son 90^e anniversaire, I, 130, 167.

Guillot de Sainbris. Nécrologie et notice, II, 62, 182.

Guyane indépendante (La). Nouvel Etat créé sous ce nom, II, 113; Difficultés relatives, 164.

Hading (M^{me}). Procès contre son mari, II, 5.

Harel, poète, I, 302.

Hermant (Abel). A propos de son roman *le Cavalier Miserey*, I, 105, 130.

Hervé (Edouard). Reçu à l'Académie française, I, 72.

Hugo (V.). Poésie inédite, I,

220; Vers sur Waterloo, 249; Son volume *Choses vues*, 353; II, 247; Lettre écrite de l'exil, 325.

Ideville (Comte d'). Nécrologie, I, 357.

Incendies. L'Opéra-Comique incendié, I, 294; Discussion à la Chambre antérieure à l'incendie, 295; Les victimes, 298, 323; Lettre au sujet de l'incendie, 335; Incendie du théâtre Lafayette à Rouen, II, 3; Du théâtre d'Exeter, 138; Chiffre des souscriptions recueillies pour les victimes de l'Opéra-Comique, 196; Procès relatif, 293.

Index. Livres d'instruction réprouvés par le conseil municipal de Paris, I, 260.

Inscriptions parisiennes, II, 262.

INSTITUT. Séance annuelle des cinq Académies, II, 259.

Académie française. Tome I. Réception d'Ed. Hervé par Maxime Du Camp, 72; Épitaphes des quarante immortels, 106; Le prix de poésie, 190; Réception de Leconte de Lisle, 194; Les candidats aux fauteuils vacants, II, 258, 292; Séance publique annuelle, 297.

Académie des inscriptions et belles-lettres. Séance annuelle, II, 317.

Académie de médecine. Élection du docteur Péan, II, 297.

Académie des sciences. Séance publique annuelle, I, 2; Élection de M. Dehérain, II, 354.

Jeanne d'Arc. Jugée par les membres de l'Académie française, II, 117.

Jeûneurs (Les). Merlatti et Succi, et leurs précurseurs, I, 15.

Jouassain (M^{lle}). Notice à propos de sa retraite, I, 131.

Journaux. *Le Constitutionnel* à un sou, II, 229.

Karoly (M^{me}). Femme de Maubant, II, 88.

Lacroix (Octave). Chanté par Ratisbonne, I, 240; Lettre et petits vers, 368; Lettres de V. Hugo et de Veillot à lui adressées, II, 10, 83.

Lagneau (Dr). Son rapport sur le surmenage intellectuel, I, 163.

Lamballe (Princesse de). Récit de sa mort, I, 218.

Lamoureux (Ch.). Sa belle conduite à propos du *Lohengrin*, I, 229, 258, 266; Banquet en son honneur, 90.

Lapommeraye (H. de). Réélu président de l'Association philotechnique, II, 26.

Le Bargy. Sa lettre à Sarcey, II, 44.

Leblanc (M^{lle} L.). Engagement et rupture avec la Comédie-Française, II, 1.

Leblanc (Nicolas). Inauguration de sa statue, II, 2.

Leconte de Lisle. Sa réception à l'Académie, I, 195; Abuse du mot *lotus*, 212.

Légion d'honneur. Nominations de janvier, I, 1; Les comé-

diens décorés, 186, 230; II, 71, 88; Les surintendantes à Saint-Denis, 146; Affaire dite des décorations, 226; Les maisons d'éducation visées par la commission du budget, 258, 266.

Leisinger (M^{lle}). Ses débuts manqués à l'Opéra, II, 145, 175; Acclamée à Berlin, 195.

Lemaître (Frédéric). Sa création de *Vautrin*, II 16; Lettre au directeur de la Porte-Saint-Martin, 170.

Lemaître (Jules), poète, II, 18.

Lettres. Tome I. Legouvé sur Paladilhe, 4; Béranger à M. Valette, 9; Paul Passy sur une orthographe nouvelle, 11; Gounod sur *Patrie*, 37; Ad. Bertron à la reine Victoria, 68; Un anonyme sur les pièces non publiées de Sardou, 71; Wieland sur M^{me} de Staël, 86; H. Regnault sur la guerre, 91; Sardou sur ses pièces non publiées, 103; Proudhon à Michelet, 122; Viennet sur la croix de V. Hugo, 124; Sardou sur *le Bossu*, 144; Dumas fils sur une erreur de citation littéraire, 152; Joseph Bonaparte, 153; Sur le secret des lettres dans un ménage, 168; A. Hepp sur le surnom des petites dames, 202; Achats par le musée Carnavalet, 213; Proudhon à son frère, 216; H. Dupin racontant la mort de la princesse de Lamballe, 218; Un faire part de la mort de Napoléon I^{er}, 222; Gounod sur l'étude du piano, 253; Ch. Lamou-

reux à propos de *Lohengrin*, 259; Le peintre Millet sur la Commune, 274; Le comédien Delaunay à un lycéen, 293; M^{lle} Rousseil sur elle-même, 326; M. de La Tour sur l'incendie de l'Opéra-Comique, 335; Lettres au sujet de faux Corot, 342; Augier sur sa pièce *le Mariage d'Olympe*, 347; Oct. Lacroix sur Napoléon fabuliste, 369.

Tome II. V. Hugo à Oct. Lacroix, 10; Caro à Ad. Franck, 40; Le Bargy à Sarcey, 44; Le général Boulanger à Fr. Laur, 46; Tackeray (visite chez Janin), 58; Général Boulanger, 72; Bernardin de Saint-Pierre à Grégoire, 81; Louis Veuillot à Oct. Lacroix, 83; Général Ferron à M^{me} de Sonis, 105; Lettres décadentes, 141; Général de Sonis sur Solférino, 157; Fréd. Lemaître sur la reprise d'un rôle, 170; Démission de M^{lle} Leisinger, 175; Masset à Clovis Hugues, 177; L'évêque de Londres proscrivant les ballets, 209; M^{lle} Rousseil sur sa situation misérable, 210; Le général Faidherbe sur Tombouctou, 227; La correspondance de Marie-Louise, 230; Le Pape et Voltaire, 239; Daudet à Porel sur *l'Arlésienne*, 271; Napoléon I^{er} et son orthographe, 311; Maxime Lisbonne à un juge, 343; Victor Hugo en exil, 345.

Ligue des Patriotes. Remplacement de P. Déroulède, par J. Sansbœuf comme président.

Limouzin (M^{me}) mise en liberté provisoire ; Sa visite au *Chat noir*, II, 290 ; Vente de ses meubles, 291 ; Recherche à exploiter un café, 296.

Loteries. Leur abus, I, 19.

Louis XIV au parlement, I, 371.

Lytton-Bulwer, ambassadeur d'Angleterre. Notice, II, 341.

Mac-Mahon (Maréchal de). Son vote au 2 décembre, I, 278.

Manifeste du comte de Paris, II, 162.

Marco de Saint-Hilaire (E.). Ses premières publications, II, 266 ; Son décès, 281.

Mariages. Caristie Martel et A. Maujan, II, 216 ; Comte de Baulny ; A. Sassoon, 229 ; Adèle Isaac, 315 ; Mercédès de Campos, 357 ; M^{lle} Colonne ; Maurice Bernhardt, 367.

Marie-Louise (L'Impératrice). Frais de sa cour et de celle de son fils, I, 348 ; Sa correspondance, II, 230.

Marseillaise (La). Ses origines, I, 55.

Martel (M^{lle} Caristie). Son mariage avec M. Maujan, II, 216.

Massé (Victor). Son nom donné à la rue de Laval, II, 35.

Maubant. Décoré, II, 71, 88.

Maxime (M^{lle}). Nécrologie et notice, I, 192, 200.

Meeting. Tenu à Tours par M. Wilson, avec la note des dégâts à payer, II, 260 ; Meeting contre Ferry, 323.

Menus au ministère de la guerre, I, 189.

Métropolitain (Le) rejeté, II, 66.

Michel (Louise). Ses projets littéraires, II, 167.

Millet (J.-F.). Exposition des œuvres de ce peintre, I, 273 ; Lettres sur la Commune, 274.

Ministères. Les différents cabinets de la monarchie de Juillet, I, 24 ; Chute du cabinet Goblet, 290 ; Nouveau cabinet présidé par M. Rouvier, 321 ; Chute de ce cabinet, II, 295 ; Impossibilité pour le président d'en former un nouveau, 296 ; Les douze cabinets du président Grévy, 306 ; Le Cabinet Tirard, 333.

Mobilisation (La), II, 134, 162.

Molière. Banquet anniversaire, I, 39 ; Sa mâchoire, 46 ; Son laquais, 61.

Montagne (Ed.). Elu délégué de la Société des gens de lettres, II, 258.

Moreaux (Le général). Notice, I, 277.

Mots (Les) de la quinzaine, I, 29, 56, 93, 126, 157, 223, 254, 285, 315, 350, 373 ; II, 24, 59, 86, 153, 187, 214, 252, 313, 347.

Musset (A. de). Jugé par Legouvé, I, 210 ; Relations avec M^{me} Ernst, 276 ; Vers inédits, 313 ; Ses annotateurs, II, 241 ; *La Nuit de Juin*, 249.

Napoléon I^{er}. Fabuliste, I, 236, 369; Auteur d'une histoire de Corse, 311; Question relative à la présence réelle de ses cendres au tombeau des Invalides, II, 219; Son orthographe, 311.

Napoléon III. Ses projets de mariage, I, 53.

Nécrologie. Tome I. Devilly; Général Coffinières; M^{me} Fromentin; Audran, 32; Amiral baron Méquet, 58; Alex. Surell; M^{me} Trélat; Cosset; Lesoufaché; Maréchal (de Metz), 59; Général Reille; F. Gaillard; J. Rosier; Lemercier, imprimeur; Mgr Carverot; Marquis de Valdeiglesias, 60; Ad. Bertron, 66; Princesse d'Essling; Ballande; Duportal, 95; Raige-Delorme; Feuillet de Conches; Béclard; Raoul Duval, 96; Baron Baude; Corne; Turgan; Demolombe, 128; Paul Féval, 134; Le P. Beckx, 135; Rayet; Gâtechair; Cardinal Jacobini, 159; Eug. Grangé; Hillemacher (E.); Le P. Beckx, 160; J. B. Boudet; Th. Lefèvre; A. Maurin; M^{me} Lachaud; A. Mangin; Daniel Darc, 190; D^r E. Ordinaire; G. Ricouard; Guillaumet; Passaglia; Faugère; Montancez; Lespez, 191; Stainville; M^{lle} Maxime; Depassio; Général Farre, 192, 198; Baron Dupin, 199; P. Dalloz, 225; Kablé; Eug. Devé; Saméilof; Porel, père, 255; Aimé de Lemud; Godin, sculpteur; Oudiné; M^{me} Porcher; Général Bouët; F. Pharaon; M^{me} Offen-

bach; L'ancien ministre Hébert, 256; E. Dehodencq; Jousserandot; D^r Gosselin; Hyacinthe, 287; 287; Ruprich-Robert; H. Leroy; Boussingault; Adolphe Racot, 288; Schanne, 318; Dubuisson; M^{me} Ingres; Raynard; H. Bayard; D^r Vulpian; Fr. Michel, 319; Poulitier; A. Garnier, 320; E. Vernier; Th. Fabas; Saint-Charles; Frascini; Maurice Cristal; A. Second; Carrier-Belleuse, 351; Le Quesne, 352; Comte d'Iderville, 357; Batbie, 358; L. Voirin; L. Vidal; D^r Liouville; M^{me} Dutacq; Marlitt; E. Fourmestreaux, 375.

Tome II. J. de Filippi; René Ménard; Ch. Clément; F. Le Couppey, 27; E. Singuerlet; Guil- lot de Sainbris; Alph. Colas; A. Krupp, 62; Caro; L. Leroy; Terquem; Mérance, 63; Ed. Odier; G. Robinet; de Ronchaud, 64; H. Mayhew; Perrodin; M^{me} Massart, 88; E. Médard; Deprétis; Abbé Taillandier; Ch. Mouton; Général Pélissier; Alfred Hennequin, 89; A. Duruy, 90; Capitaine Bove; A. Morel-Fatio, 100; M^{me} Peschard, 101; Pasdeloup, 102; A. Pantch; A. Roux; Ad. Meyer; Suzanne Brohan, 104; Général de Sonis, 105; G. Leroy; G. Liquier, 110; J. Laforgue, 116; A. Carra, 130; Fossé d'Arcosse; Marquis de Plœuc; J. Desnoyers; Duc de Camposelice; Maria Del Cambre, 156; Chevrey-Rameau; Guiffrey;

Général de Werder; Gambon, 173; E. de Calonne, 174; J. Valter, 175; Paul Bocage; J. Hénard; H. Feugère; James Bertrand; M^{me} Vigne, 216; Marquis de Foudras; Brandus; H. de la Madelène; Comte de Ruolz; M^{lle} Aimé; Général Saurin, 217; Baron de Viel-Castel; M. Strakosch; M^{me} Jaclard; Becq de Fouquières, 218; Adalbert Naündorff, 230; M^{lle} Manvoy; Kirchoff; E. Gonzalès, 254; Talien; J. Puget; J. Morin, 255; Cuvillier-Fleury; Jules de Lesseps; E. Texier; Amiral Jauréguiberry, 256; Lazerges; Kraëtzer; Baron de Malortie, 279; M^{me} Montaland mère; Massol; Washburne; Le R. P. Petetot; Jenny Lind, 280; Zévort; Marco de Saint-Hilaire; Quentin-Bauchart; E. Pottier; Ch. Pillet; Général de Courcy, 281; Jules Lacroix, 282; H. de Callias; E. Dréolle; Bergmann; Th. Le Cerf; Général Le Flô; M^{me} de Villers; Monseigneur Raess, 315; M^{lle} Dartaux; Duchesse de Noailles; Colonel Staaff; A. de Cey; Louis Gallait, 316; Ph. Rousseau, 339; M^{me} Boucicaut, 340; Lord Lyons, 341; L. Limayrac, 367; A. Lemaire; Ch. Lahure; P.-Ch. Robert; Bonvin; L. Rameau, 368.

Neuhof. Pseudonyme du comte Lazawski au théâtre, II, 216.

Nilsson (M^{lle}). Son nouveau mariage, I, 190.

Orchestre. Noms des divers chefs d'orchestre de l'Opéra, I, 318.

Orthographe. Méthode réformatrice de Paul Passy, I, 10; Le système du poète A. Ponroy, 247.

Pailleron (Ed.). Sa comédie *la Souris*, II, 302; Sa première pièce, 308.

Paladilhe. Lettre de Legouvé sur son opéra *Patrie*, I, 4; Epouse la petite-fille de Legouvé, 255.

Pape (Le). Son budget, I, 150.

Pasdeloup. Nécrologie et notice, II, 102.

Passy (Paul). Créateur d'une orthographe nouvelle, I, 10.

Patti (M^{me} A.). Prix successifs de ses représentations, I, 245; Autographes royaux sur son éventail, II, 213.

Paulus. Physionomie de ce chanteur, II, 12.

Pedro (L'Empereur Don) à Paris, II, 38.

Perruques et Perruquiers, I, 242.

Peschard (M^{me}). Nécrologie et notice, II, 101.

Philologie moderne. A propos des surnoms des petites dames, I, 202.

Piedagnel (A.). Communication relative à Marco de Saint-Hilaire, II, 266.

Pigeons (Les). Voyageurs, II, 346.

Pittié (Général). Élégie arabe sur sa mort, I, 48.

Plaques commémoratives, I, 58.

Poésies. Tome I. Vers de Napoléon I^{er}, 28; Sonnet de H. Jouin sur Molière, 40; Poésie anarchiste, 79; Les poètes du *Chat noir*, 111; Vers de Truffier, 125; Poésie d'Ach. Ozanne, 156; Vers de Clovis Hugues à Lamartine, 211; Abus du mot « lotus » dans les poésies de Leconte de Lisle, 212; Vers inédits de V. Hugo, 220; Une fable de Napoléon I^{er}, 236; Lacroix chanté par Ratisbonne, 240; Vers du poète Fantin, 246; Le poète A. Ponroy et ses vers, 247; Vers de Hugo sur Waterloo, 249; Dictons du mois de mai, 272; Petits vers de Tony Révillon, 280; Vers du poète Harel, 302; Vers à la Clairon, 310; Vers inédits de Musset, 313; Bouquet de grammairien, 314; Vers de M^{lle} Rousseil, 328; Sonnets sur Rabelais, 330; Vers inédits de Baudelaire, 339; Vers sur le vélocifère, 346; Vers badins envoyés par Oct. Lacroix, 370.

Tome II. *En revenant de la revue*, chansonnette, 12; Vers de Jules Lemaitre, 18; Un quatrain d'Alph. Karr, 21; Poésies campagnardes, 23; *Le Haricot*, poésie de M. Bozérian, 28; Les sept péchés en quatrains, 50; Vers du ministre Barbey, 53; Discours en vers de M. Fabié, 70; Vers de M^{me} de Mazinof, 100; Chanson sur Zola, 108; Vers d'Oct. Lacroix à l'abbé Delor, 112; Vers sur Chevreul, 132; Vers déca-

dents sur Mazas, 138; Vers de Louise Michel, 169; Vers du poète, escroc et faussaire; Octave Marteau, 180; Poésies d'Alfred Poussin, 205; Vers de Richepin, 236; Balzac, poète, 245; Vers de J. Rameau sur Voltaire jeune, 264; Vers français par un Allemand, 278; Le poète E. Pottier, 310; Aubertin poète, 332.

Ponroy (Alph.). Poète, 247.

Pottier (E.). Décès de ce poète, II, 281; Ses poésies, 310.

Poulet. Origine de ce mot pris dans le sens épistolaire, I, 349.

Poussin (Alfred). Ses poésies, II, 205.

Pranzini. Condamné à mort, II, 35; Son exécution, 133; Carnets fabriqués avec sa peau, 186.

Prières républicaines, II, 56.

Prix. Distribution des prix au concours général et dans les lycées, II, 69; Au Conservatoire, 71; Aux élèves des écoles à Saint-Ouen, 148.

Rabelais. Fête en l'honneur de l'inauguration de son buste, I, 329.

Rachel (M^{lle}). Ses rivales au théâtre, I, 192, 200.

Raoul-Duval. Nécrologie, I, 96, 97; Loué par Floquet, 98.

Recensement de la population en France, I, 95.

Recettes théâtrales avant et après l'incendie de l'Opéra-Comique, I, 367; II, 52; A l'Opéra, 344.

Réclames matrimoniales, I, 49;

Trois veuves, 275; Réclame pédagogique, II, 207.

Réunions publiques, II, 66.

Revanger (Colonel), I, 16.

Rossini. Exhumation et restitution de ses cendres à l'Italie, I, 259.

Rousseau (Philippe). Nécrologie et Notice, II, 339.

Rousseil (M^{lle}). Va entrer en religion, I, 325; Lettre autobiographique, 326; Quelques-uns de ses vers, 328; Lettre sur son état de misère à Lourdes, II, 210.

Rouvier. Discours à l'hôtel Continental, II, 107.

Royalistes. Réunions et discours des légitimistes dits les blancs d'Espagne, II, 152.

Rubens. Son atelier, I, 251.

Sand (George). Son théâtre des Marionnettes, I, 149; Lettre inédite, II, 349.

Sarcey (Fr.). Querelle avec Zola à propos du *Ventre de Paris*, I, 133; Incident Le Bargy, II, 44.

Sardou (V.). Lettres relatives à ses pièces non publiées, I, 72, 103; Sa querelle avec Féval, 143; Lettre relative au *Bossu*, 144; A propos de ses pièces non publiées, 167; Sa retraite hypothétique, 181; Accusé de plagiat à propos de son drame *la Tosca*, II, 164; 343.

Schnœbelé (L'affaire), I, 229.

Seillière (Baron). La question de sa folie, II, 14, 37, 151.

Seine (La). Ce qu'on trouve dans ses eaux, II, 62.

Septennat (Le) en Allemagne, I, 130.

Simon (Jules). Discours sur le 31 octobre 1870, I, 6; Relation avec Cousin, 282; Sur son attitude politique, 343; Son Éloge de Louis Reybaud, II, 358.

Société des Gens de lettres. Son cinquantenaire, II, 331.

Somis (Général de). Nécrologie, II, 105; Lettre sur la bataille de Solférino, 157.

Souverains (Les) de l'Europe. Leur origine, II, 276.

Spectacles. Un seul théâtre ouvert à Paris, II, 37.

Staël (M^{me} de). Jugée par Wieland, I, 86; Ses relations avec B. Constant, 204.

Statues. Leur nomenclature à Paris, I, 21; Statues nouvelles, 159; Une nouvelle statue de Voltaire, 239; La statue de Blandan, 263; Fontaine avec buste d'Amédée Pichot, 286; Inauguration d'un buste de Rabelais, 329; Statue de Nicolas Leblanc, II, 2; Du P. Captier, 2; D'Urbain, II, 32; D'Armand Carrel, 40; De Paul Broca et d'Henri Martin, 68; De Dumnacus, 130; De Voltaire; De V. Massé, 137; Scandale à Saint-Claude à propos de la statue de Voltaire, 179; Une statue à Ovide, 183; Monument aux francs tireurs de Persan (Oise); Le tombeau d'André Gill, 228; Voltaire jeune à la mairie de la rue Drouot, 263.

Surmenage (Le) intellectuel.

Discussion relative, I, 163; II, 97.

Taine. Son étude sur Napoléon, I, 165.

Talleyrand. Ce que serait devenu son cerveau, II, 247.

Temple (Le). Le marché de Paris qui porte ce nom, II, 244.

THÉÂTRES. — *Alcazar d'hiver*. Tome II. *Il reviendra*, revue, 304.

Ambigu. Tome I. *Mademoiselle de Bressier*, 234; *Marie-Jeanne*, 271.

Tome II. *Les Mystères de Paris*, 199; *Mathias Sandorf*, 334.

Beaumarchais. Tome I. *Monsieur de Pictordu*, 120.

Belleville. Tome II. *P'tit Père Nicoud*, 301.

Berlin (Opéra de). *Merlin*, œuvre inédite, I, 159.

Bouffes-Parisiens. Tome I. *Les Grenadiers de Montcornette*, débuts de M^{lle} Ugalde, 14; *Les Petits Mousquetaires*, 116; *La Gamine de Paris*, 207.

Tome II. *Sosie*, 201; *La Timbale d'argent*, 302; *Le Microbe*, 338; *Joséphine vendue par ses sœurs*, 365.

Bouffes-du-Nord. Tome II. *Le Drame des Charmettes*, 273.

Bruxelles. Tome I, *La Walkyrie* à la Monnaie, 145, 318; Tome II, *La Tesi* au théâtre Molière, 269; *Ali-Baba* à l'Alhambra, 300; *Les Pécheurs de perle* à la Monnaie, 334.

Château-d'Eau. Tome I. *Vi-*

docq, 41; *L'Absente*, 85; *Le Fiacre* n^o 13, 145; *Nadia*; *L'Ombre*, opéras, 332; *Kerim*, opéra, 362.

Châtelet. Tome I. *La Chatte blanche*, 208.

Tome II. Réouverture avec la même pièce, 233; *Michel Strogoff*, 364.

Cirque. Tome I. *Le Bandit*, pantomime, 43.

Tome II. *Les chiens savants*, 200.

Cirque Oller. Réouverture. II, 362.

Cluny. Tome I. *Les Jocrisses de l'amour* et *l'Homme n'est pas parfait*, 13; *Rigobert*, 116; *Clo-clo*, 270; *Bébé*, 364.

Tome II. Réouverture. *Brouillés depuis Wagram*; *M. Choufleury*; *Une Chaîne anglaise*, 148; *Boul'mich' Revue*, 303.

Comédie-Française. Tome I. Les recettes de l'année, 31; *Françillon*, 33; *Sociétaires nouveaux*, 35; *Le Cercle*, 82; *L'Anglais, ou le Fou raisonnable*, 84; *Le Registre* de Lagrange, 122; *Retraite* de M^{lle} Jouassain, 131; *Bajazet*; *Le Bonhomme Jadis*, 207; *Bénéfice* de Delaunay, 292; *Raymonde*; *Vincenette*, 333.

Tome II. A propos de l'engagement de M^{lle} L. Leblanc, 1; Réouverture; *Le rideau de fer*, 110; Débuts de Leitner et de M^{lle} Weber, 144; *Le Marquis de Villemer*, 145; *Lecture de la Souris*; *Mariage* de M^{lle} Lloyd, 163; *Retraite* de M^{lle} Martin, 164;

Débuts de M^{lle} Brandès, 198 ; Don d'un portrait de V. Hugo par Fr. Flameng, 229 ; *Souvent homme varié*, 234 ; Débuts de M^{lle} Ludwig, 268 ; Centième de Francillon, 301 ; *La Souris*, 302 ; *Le Voyage à Dieppe*, 335 ; Débuts de M^{lles} Legault et Boyer, 336 ; Anniversaires de Musset, 361, et de Racine, 364.

Déjazet. Tome II. *Les Femmes collantes*, 200 ; *Décoré*, 334 ; *La Grenouille*, 339.

Duprez (Salle), Tome I. *Orphée*, de Grandmougin, 304.

Eden-Théâtre. Tome I. *Le Lohengrin* et ses incidents, 229, 258, 266, 284, 290.

Folies-Dramatiques. Tome I. *Le Bourgeois de Calais*, 208.

Tome II. *Surcouf*, 200.

Gaité. Tome II. *La Cigale et la Fourmi*, 233 ; *Dix Jours aux Pyrénées*, 304.

Gymnase. Tome I. *La Comtesse Sarah*, 42 ; *Le Gentilhomme pauvre*, 233 ; *Le Meurtier de Théodore*, 234.

Tome II. *Difficultés entre J. Hading et M. Koning son mari*, 5 ; *Réengagement de Marais*, 176 ; *Dégommé*, 198 ; *Les Chimères*, 233 ; *L'Abbé Constantin*, 273.

Menus-Plaisirs. Tome I. *Les Vacances du mariage*, 115 ; *Le Tigre de la rue Tronchet*, 206.

Tome II. *Le Chevalier Timide ; La Petite Mariée*, 145 ; *La Fiancée des Verts-Poteaux*, 274 ; *Stratonice*, 304.

Nouveautés. Tome I. *L'Amour mouillé*, 43 ; *Ninon*, 179.

Tome II. *Les Saturnales*, 197 ; *La Mariée du Mardi Gras*, 274 ; *Les Délégués*, 336 ; *La Lycéenne*, 364.

Odéon. Tome I. *Le Lion amoureux*, 13 ; *Numa Roumestan*, 116 ; *Psyché*, 231 ; *Claudie*, 269 ; *Le Privilège de Gargantua*, 270.

Tome II. Programme des représentations classiques, 142 ; *Réouverture et débuts*, 145, 176 ; *Le Marquis Papillon* ; *Jacques Damour*, 178 ; *La Perdrix* ; *Maître Andréa*, 200 ; *L'Arlésienne*, 233 ; *Matinées classiques*, 268 ; *L'Agneau sans tache* ; *L'Arlésienne*, avec l'orchestre Lamoureux, 271 ; *Beaucoup de bruit pour rien*, 337 ; *Anniversaire de Racine*, 364.

Opéra. Tome I. Bilan des ouvrages représentés, 31 ; *Les bals*, 44 ; *J. de Reszké dans Aïda*, 178 ; Débuts de M^{lle} Adiny, 272 ; *J. de Reszké dans le Prophète*, 306 ; *M. Vianesi, nommé chef d'orchestre*, 318.

Tome II. *M. Vianesi prend possession du fauteuil* ; *M^{me} Adiny dans les Huguenots* ; *Chiffre des représentations des opéras de Meyerbeer*, 7, 64 ; Débuts de M^{lle} Leisinger, 145, 175, 195 ; *La 500^e de Faust*, 272 ; *Centenaire de Don Juan et histoire de cet opéra*, 282.

Opéra-Comique. Tome I. *La Sirène*, 43 ; *Proserpine*, 178 ; *Incendie de la salle*, 294 ; *Le Roi*

malgré lui, 305; Les victimes de l'incendie, 323; Souscription en leur faveur, 324.

Tome II. Sommes votées pour son installation provisoire, 39; Chiffre de la souscription en faveur des victimes, 196; Jules Barbier, directeur provisoire, 227; Réouverture au Théâtre de Paris, 232; *Le Roi malgré lui*, 302; *Le Caïd*; Débuts de M^{lle} Samé; *Gatalée*, 335; Concert de la Patti, 338; Débuts de M^{lle} Arnoldson, 362.

Palais-Royal. Tome I. Parodie de *Francillon*, 82; *Durand et Durand*, 179.

Tome II. *Tricoche et Cacolet*, 270; *Le Club des Pannés*, 301; *Dent pour dent*, 362.

Porte-Saint-Martin. Tome I. *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré*, 268.

Tome II. *La Tosca*, 305.

Renaissance. Tome I. *Ma Gouvernante*, 85; *Les Dossiers jaunes*, 179; *Les Noces de Bouchencœur*, 364.

Tome II. *Paris sans paris*, 200; *Le Roi Koko*, 336.

Scala (Théâtre de la) à Milan. *L'Otello* de Verdi, I, 70.

Théâtre-Libre. Tome I. *La Nuit bergamasque*; *En famille*, 334.

Tome II. *Sœur Philomène*; *l'Érasion*, 201; *Belle Petite*; *La Femme de Tabarin*; *Esther Brandès*, 300; *La Sérénade*; *Le Baiser*; *Tout pour l'honneur*, 365.

Théâtre de Paris. Tome I. *Le*

Ventre de Paris, 117; *Le Mangeur de fer*, 334.

Tome II. L'Opéra-Comique s'y installe, II, 232.

Variétés. Tome I. *Le Tour du Cadran*, 14; *Les Trente Millions de Gladiator*, 43; *Le Coup de foudre*, 117; *Les Folies dramatiques*, 233.

Tome II. *La Grande-Duchesse*, 199; *Nos bons jurés*; Débuts de Mily-Meyer, 337; *Le Grand Casimir*, 362.

Vaudeville. Tome I. *M. de Morat*, 177; *Renée de Zola*, 232; *Cléopâtre*, 306; *La Comtesse Frédégonde*, 362.

Tome II. *Célimare*; *La Grammaire*, 177; *Le Père*, 270; *Un Voyage d'agrément*; *Le Chapeau d'un horloger*, 301; *L'Affaire Clémenceau*, 363.

Thiers (Ad.). A été un moment bonapartiste, I, 307; Son monument au Père-Lachaise, II, 134; Son testament, 202.

Tombeaux. Le monument funéraire de Thiers, II, 134; Le tombeau d'André Gill, 228; Le monument d'About inauguré, 359.

Tragaldabas. Histoire du drame de ce nom, II, 189.

Tribunaux. Duval l'anarchiste, I, 76; Offres réelles, 183; L'affaire Capoul et Stoullig, II, 4; Affaires Hading et Koning, 5; Le duel Naquet-Menvielle, 73, 99; Affaire Mazimoff, 99; Affaire Marteau, escroc et poète, 180; Affaire dite des décorations, 197,

225, 265, 289; Affaire de l'Opéra-Comique, 293, 356; Arrêt de non-lieu Wilson, Gagnon, etc., 355.

Truquage (Le). Fausses signatures sur des tableaux, I, 243, 341.

VARIÉTÉS. Tome I. *Le Laquais de Molière*, 61; *Guillaume Fichet*, 376; *Un Enlèvement au temps passé*, 380.

Tome II. *Le Haricot*, poésie de Bozérian, 28; *Marie, ou le Mouchoir bleu*, 91; Jeanne d'Arc devant l'Académie française, 117; Lettre du général de Sonis, 157; Histoire du drame *Tragaldabas*, 189; Les cendres de Napoléon, 219; Le Centenaire de *Don Juan*, 282; Légende du *Mari aux deux femmes*, 317; Une lettre de George Sand, 349.

Vaubrun (M^{lle} de). Son enlèvement, I, 381.

Vélocipède (Le). Origines, I, 345.

Ventes. Heilbronn et Dica-Petit, I, 38; La collection de tableaux Stewart, 198; Fausses signatures sur des tableaux, 244, 341; Vente aux enchères des diamants de la couronne, 300; Vente Dubrunfaut et Lonsdale, II, 26; Ventes

Limouzin et Clomesnil, 291.

Vésuve (Le), I, 148.

Vexaincourt (Affaire de). Grave événement sur la frontière d'Alsace-Lorraine, II, 194.

Vianesi. Nouveau chef d'orchestre de l'Opéra, I, 318; II, 7.

Victoria (Reine). Jubilé de son avènement au trône, I, 360; Sa famille et les dépenses de la liste civile, 361.

Voltaire. Nouvelles statues, I, 239; II, 137, 179; Son incrédulité, 238; Sa statue, rue Drouot, 263.

Wilson (Daniel). Situation délicate de ce gendre du président de la République, II, 260, 261, 262; L'affaire des lettres substituées, 265; Poursuites ordonnées contre lui, 290; Arrêt de non-lieu, 355.

Wittgenstein (Prince de). Sa succession, II, 203.

Zola. Querelle avec Sarcey à propos du *Ventre de Paris*, I, 133; Sa comédie *Renée*, 232; A propos de son roman *la Terre*, 343; Jugé par l'empereur d'Allemagne, 374; Protestation de plusieurs de ses adeptes contre lui, II, 106; Sa réponse, 107.



AP Gazette anecdotique,
20 littéraire, artistique
G25 et bibliographique
 année 12
 t.2

**PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET**

**UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY**

